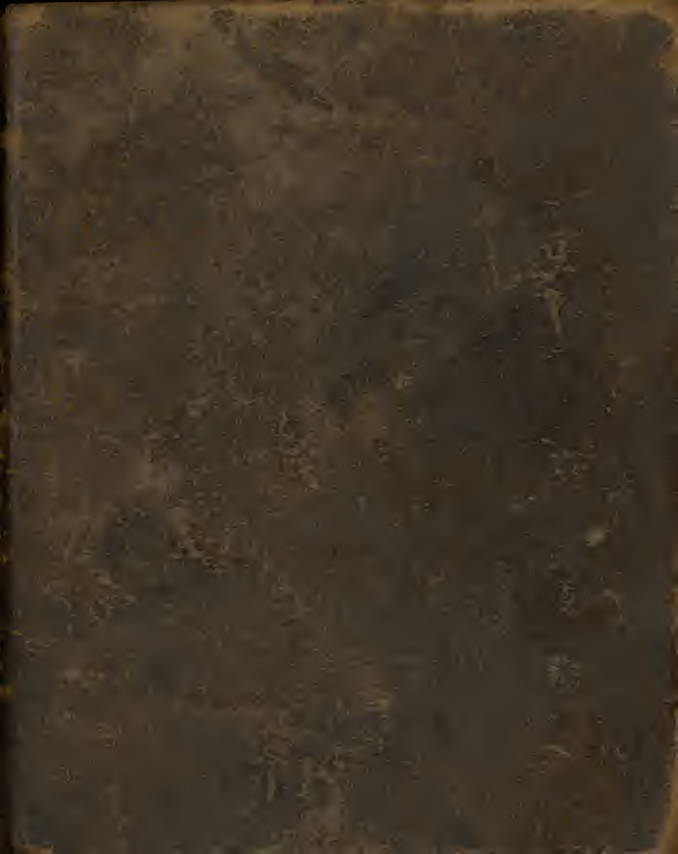





EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.











LES OEVVRES
DV GRAND
HIPPOCRATE,
DIVISEES EN DEVX TOMES,
OV TOVTES LES CAVSES DE LA VIE, de la naiſſance & de la conſeruation de la ſanté ; les ſignes & les ſymptomes de toutes les maladies ſont nettement expliquées, auec leur gueriſon, par les lumieres

DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE,
ET AVTRES NOVVELLES EXPERIENCES.

Par Maiſtre CLAVDE TARDY, *D. R. en la Faculté de Medecine à Paris.*



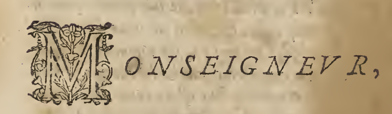
A PARIS,

Chez L'AVTEVR, à l'Image Sainte Anne, ruë des Arſis, où il expliquera les difficultez de ceux qui le viſiteront.
IEAN DV BRAY, Marchand Libraire, ruë S. Iacques, aux Epys.
CLAVDE BARBIN, au Palais, ſur le degré, deuant la Sainte Chapelle.

M. DC. LXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY, ET APPROBATION.

A MONSEIGNEVR MONSEIGNEVR COLBERT, MINISTRE D'ESTAT.



ONSEIGNEVR,

ENTRE tant de rares & d'eminentes qualitez que Vous possedez, l'estime que vous faites des Sciences, & l'accueil fauorable qu'elles reçoiuent de VOSTRE GRANDEVR, vous rendent l'objet de la veneration & des respects de ceux qui en font profession; comme vous vous en estes rendu le Protecteur. Mais, MONSEIGNEVR, l'inclination que vous auez pour les connoissances de la Nature, paroit plus particulierement à vos Armes,

qui ſont les Salutaires Hieroglyphiques du Diuin Inuenteur de la Medecine; Et s'il viuoit en ce Siecle, il connoiſtroit, par voſtre merueilleuſe conduitte, que vous auez trouué le ſouuerain remede à tous les maux de la France. Le Grand Hippocrate, ſon ſucceſſeur, vient aujourd'huy vous rendre ſes hommages, & auoüer que vous ne faites pas moins de miracles, dans la Politique, qu'il en a fait, dans l'Art des Aſclepiades. Ce rare Homme, qui a preſerué tant de Rois, de Peuples & de Prouinces, qui a meſpriſé les richeſſes & les premiers honneurs du plus Grand des Rois de ſon temps, recherche la protection de voſtre Nom tres-illuſtre, & voyant l'eſtat glorieux où noſtre Grand Monarque a mis la France, il veut en quelque façon, contribuer à ce bon-heur. Il quitte ſa langue naturelle & apprend la Françoiſe, pour eſtre plus vtile aux ſujets d'vn Roy beaucoup plus Grand que ne fût iamais celuy des Perſes. Faites luy donc, la grace, MONSEIGNEVR, de luy permettre qu'il ait l'honneur de vous approcher, ſon entretien ne vous ſera peut-eſtre, pas des-agreable, ſes penſées ne ſont pas du commun, il eſtoit Prince de naiſſance, auſſi bien que Prince de la Medecine. I'ay taſché de luy ſeruir de fidele interprete; Et c'eſt en cette qualité que ie prens la liberté de me mettre à ſa ſuitte, & de me ſeruir de l'accez que voſtre bonté luy donne, pour vous aſſeurer que ie ſuis, auec autant de zele que de reſpect,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEVR,

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur,
TARDY.

AVERTISSEMENT AV LECTEVR.



OTRE siecle trauaille au restablissement des Sciences que les derniers ont corrompuës, par leur trop grande subtilité. Ils ont eu tant de deference pour le raisonnement, qu'ils ont presque abandonné l'experience, qui est la principale lumiere des Arts & des Sciences, & leur fondement plus solide. La Philosophie n'estoit plus qu'vn ramas de questions & de chicanes Metaphysiques, qu'Aristote a seulement indiquées, ne les jugeant pas dignes d'estre traittées plus amplement. Cependant on ignore les plus belles choses, on neglige ses plus importantes maximes. On en a fait autant de la Medecine, on y a tant meslé de choses fausses & inutiles, & d'ordinaire on la fait si mal, qu'elle est au dessous de plusieurs autres professions, & la plus ignorée.

On est donc, à present, contraint de reuenir aux experiences, à cause que la Medecine n'est qu'vne histoire continuelle, & vne obseruation raisonnée de toutes les choses qui composent l'homme & qui perfectionnent sa nature, de celles qui le conseruent, de celles qui le détruisent, & enfin des moyens de le restablir en santé parfaite, & de guerir les maladies. Les Ægyptiens ont esté les premiers qui ont fait ces salutaires experiences de toutes les manieres. Æsculape & ses successeurs les ont verifiées, ils les ont reduittes en maximes. Le Grand Hippocrate, qui est le diuin Maistre de cét Art, si necessaire & si vtile, les a decrittes exactement; ses escrits ne sont difficiles qu'à cause de nostre ignorance, & de leur brieueté. Cette excellente Medecine estoit quasi reduitte à la tradition, dans la famille d'Æsculape, laquelle estant éteinte les erreurs se sont introduittes. Il n'est quasi resté que la renommée d'Hippocrate, ses escrits se sont interpretez, iusqu'à present, comme des enigmes, chacun leur a donné vn sens à sa fantaisie, car toutes les sectes de Medecins s'en sont autorisées. Ils ont interpreté si diuersement toutes ses maximes, qu'ils en ont tiré des consequences tres-contraires, & formé de tres-differentes pratiques.

Galien n'a pas eu de moyen plus asseuré pour établir sa secte, & luy donner vogue, que de l'autoriser des Oracles d'Hippocrate; il commence toûjours ses Ouurages par vne Sentence de ce Grand Homme, laquelle il nomme la parole d'vn Dieu. Il reçoit vn petit nombre de ses Liures, & il rejette ceux qui sont contraires à ses sentimens; à peine admet-il le tiers des escrits de ce Grand Maître; à cause qu'il n'a iamais fait les

experiences que ces Liures contiennent, & qui sont necessaires à leur intelligence. La Medecine de Galien a regné quinze Siecles ; depuis cent ans, on y a remarqué de grands deffauts. Coulomb a esté le premier qui a osé parler contre luy, apres auoir conçeu la necessité du mouuement circulaire, dans les vaisseaux qui sont communs au Cœur & au Poumon. Haruay l'a descouuert dans les grands vaisseaux ; & moy, ie l'ay d'escrit & démontré publiquement, dans toutes les parties, i'ay donné le moyen facile d'en faire les experiences.

Il y a plus de trente ans.

Les plus habiles ont reconnu qu'on n'entent iamais mieux la doctrine d'Hippocrate, qu'apres qu'on a vieilli dans la pratique, à cause qu'on peut auoir fait toutes les experiences necessaires, pour la cõprendre. On ne doit donc point s'étonner si nos predecesseurs & Galien mesme, ne sont point paruenus à la parfaite connoissance de la vraye Medecine, qui est comprise dans les escris du Grand Hippocrate ; puis qu'ils ont tous manqué de plusieurs lumieres tres-importantes & absolument necessaires. Les experiences de ce siecle nous seruent de conduitte, elles nous donnent entrée dans toute la Medecine & dans tous les Liures d'Hippocrate. Celle du Mouuement Circulaire est la principale ; elle contient quasi toutes les autres. Hippocrate a d'écrit toutes les experiences necessaires à la Medecine, ses Liures en sont le Receüil, & il n'est pas probable qu'il ait manqué à y mettre celle qui est la plus cõsiderable. Il a d'escrit le Mouuement Circulaire en plusieurs de ses Liures, il a fait celuy de la Nature des Os expressement sur ce sujet. Il a montré dans le Liure du Cœur que le mouuement circulaire se fait dans les vaisseaux du Cœur & du Poumon ; que la grande artere distribue le sang en toutes les parties, & qu'il est impossible qu'il en rentre vne seule goutte, par les mesmes arteres, dans sa cauité gauche. Les Liures du Regime contiennent la premiere conformation, la structure ; & tous les vsages des vaisseaux qui seruent à la circulation.

Ie pourrois rapporter icy vn grand nombre de textes d'Hippocrate, formels & tres-expres. Ie me contente d'auertir qu'on le verra par la lecture de ses œuures, & par le Commentaire que i'enseignay publiquement sur ce sujet, il y a plus de vingt-ans, & qui fut imprimé depuis en l'année 1648. On doit donc tenir pour assuré qu'Hippocrate a connu la circulation, puis qu'il est impossible d'entendre ses escrits, sans cette connoissance. N'importe de quel Hippocrate, ni de quel autre des anciens quelques-vns de ces escrits viennent ; pourueu qu'ils nous expriment la plus parfaite Medecine, & que le Mouuement Circulaire y paroisse expressement. Ainsi la circulation n'est pas vne particuliere découuerte de nôtre temps, comme on se l'imagine.

TOME PREMIER DES OEVVRES DV GRAND HIPPOCRATE,

CONTENANT LES TRAITTEZ qui ſuivent.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES ET DES ARTICLES DV PREMIER Tome des œuures du Grand Hippocrate, diuisé en quatre parties.

PREMIERE PARTIE DV PREMIER TOME DES œuures du Grand Hippocrate, contenant sa vie, ses gestes & ses Epistres.

SECONDE PARTIE DV PREMIER TOME des œuures du Grand Hippocrate, contenant l'establissement de la Medecine, son excellence & grandeur, & la prudence qui y est necessaire.

LE LIVRE DE L'ART DE MEDECINE, CONTRE les calomnies du vulgaire.

CHAP. I. De l'existence de la Medecine & de ses fonctions lesquelles ne peuuent s'attribuer à la fortune.

CHAP. II. Que la force des remedes est limitée, & que les signes ne sont pas tous infaillibles.

LE LIVRE DE LA MEDECINE DES ANCIENS, contre les faux Medecins qui supposent de faux principes.

CHAP. I. De l'establissement de la Medecine.

TROISIEME PARTIE DV PREMIER TOME des œuures du Grand Hippocrate, contenant toutes les causes & les principes de l'homme, sa naissance, son accroissement, sa plus grande perfection & sa decadence.

LE LIVRE DE LA SEMENCE, DE SES CAVSES, de ses qualitez, & de sa force.

LE LIVRE DE LA CONFORMATION DE l'enfant, de la conuenance de sa nourriture auec les plantes, & de l'accouchement.

CHAP. I. De la nourriture de la semence & de la conformation de toutes les parties de l'enfant.

LE LIVRE DE L'ACCOVCHEMENT A SEPT mois, & de ses autres termes plus accomplis.

LE LIVRE DE L'ACCOVCHEMENT A HVICT mois, de ses deffauts, & des perfections de la naissance à dix mois & à vnze.

QVATRIEME ET DERNIERE PARTIE DV Premier Tome des œuures du Grand Hippocrate, contenant toutes les causes, & les marques de la perfection de la santé; & de la conseruation par les semblables, & par les contraires.

LE LIVRE DE LA NATVRE DE L'HOMME dont la parfaitte connoissance depend des lumieres de toutes les parties de la Medecine.

SECTION I. De la connoissance de l'homme, par ses causes.

CHAP. I. De la connoissance de l'homme, par ses causes internes.

CHAP. II. De la connoissance de l'homme, par ses causes externes & vniuerselles.

SECT. II. De la connoissance de l'homme par sa structure, par son regime, par ses maladies, & par leur guerison.

CHAP. I. De la connoissance de l'homme, par sa structure, & par son regime.

De

LE LIVRE DE L'AIR, DES VENTS, DES EAVX, des regions, & de leurs forces, en la production de la santé, & des maladies endemiques.

LIVRE PREMIER DV REGIME DE VIVRE de l'homme, de ses principes, de sa generation, & de ses facultez.

SECTION I. Des principes des choses naturelles, de leur generation, de leur accroissement, de leur corruption, & de la conformation de l'homme.

CHAP. I. Des principes des choses naturelles, en general; de leur generation & corruption, de leur accroissement & diminution.

CHAP. II. De la conformation de l'homme, de sa naissance, & de son accroissement.

CHAP. III. Que la nature de l'homme est le modelle de tous les arts.

LIVRE SECOND DV REGIME DE VIVRE, de ſa matiere, & de toutes les cauſes efficientes de la ſanté.

SECT. I. De toutes les cauſes de la ſanté de l'homme.

CHAP. I. Des cauſes vniuerſelles de la ſanté de l'homme.

CHAP. II. De la nourriture, en general, & de ſes deux principales matieres, qui ſont les grains, & les animaux.

CHAP. III. Des breuuages, des herbes, des fruits & de leurs proprietez.

SECT. II. De toutes les choſes qui font la ſanté, & principalement des alimens & des exercices.

CHAP. I. De la preparation des alimens, & de tout ce qui se doit obseruer, dans leur vsage.

CHAP. II. De l'excercice, de ses especes, de leurs proprietez & de la lassitude.

LIVRE TROISIEME DV REGIME DE VIVRE, & de ses vtilitez, selon la difference des temperamens, & de la condition des personnes.

CHAP. I. Du regime de viure vtile au commun des hommes.

CHAP. II. Du regime de viure vtile aux Grands, & des moyens de preuoir la plenitude, & de preuenir ses maladies.

LE LIVRE DES SONGES; OV DES SIGNES de plenitude, & d'inanition, qui paroissent en dormant, & des moyens de preuenir les maladies qui en viennent.

Fin de la Table du premier Tome des œuures du Grand Hippocrate.

Les principales fautes furuenuës en l'impreffion.

PAge 1. v. 7. celuy-là, lifez Hercule. p. 2. v. 12. maniaque l. infenfé,& mefme. v. 17. fouflent l. foufloient.p. 3. v. 33. & l. ou p.4.lutte l. luite. p. 6. v. 12. fommirent l.foumirent. p. 8.v.25.la vertu de Prophetie, l. le droit de confulter l'Oracle les premiers, de mefme que les Deputez que des villes enuoyent aux Eftats Amphictyoniques,pour eftre les Secretaires facrés de l'Affemblée. v. 27. & la nourriture. l. le droit d'eftre nourris. v. 40. refuferent les paffages. l. refuferent de le reconnoitre, pour Souuerain Seigneur de la terre & de la mer. p. 10. v. 12. à caufe qu'il y fait fa demeure, l. à caufe que mon pere y refidoit cy-deuant, & qu'il y habite encore à prefent. p. 19. v. 23. acquis, l. acquife. v. 22. à venir l. de venir. p. 20. l. Artaxerxes. p. 21. v. pairés, l. païerés. p. 28. v. 20, fin l. affin. p.29. v. 11. adroit l.commode. p.30.v.27.broüiffalles. l. brouffailles. v. 28. preft l. prés. p. 31. v. 27. pas l. par. p. 32. v. 32. artifice l. art. p. 33. v. ce qui, l. ce qui eft. p. 34. v. 4. nous les trouuafmes, l. nous trouuafmes les Abderitains. p. 42. v. 17. poix, l. poids. p. 55. v. 24. la, l. le, bis. p. 67. v. 19. elle, l. il. p. 73. v. baillent, l. baaillent. p. 82. v. 2. fecourrent, l. fecourent. p. 87. v. 8. pois, l. poids. p. 110. v. 19. leur naiffance, l. le commencement de leur naiffance. v. 33. il, l. &. p. 111. fe peut-eftropier, l. peut-eftre eftropié. p. 222. v. 8. raffraichiffent la chaleur, l. adouciffent la chaleur, p. 114. v. 21. il le confomme & le confume, oftez l'vn ou l'autre de ces mots. p. 115. v. 33. jailliffent l. fortent. p.118.v.12. ont paru confufes, l. ayant les parties confufes. p. 119, v. 31. fon cuir, l. leur cuir ne fe rarifie point, leurs. p. 125. l. 34. tite, l. tire p. 130. 21. il, l. le poullet. p. 145. v. 39. fin, l. affin. p. 149. v. 15. rediuife, l. diuife. p. 16. qu'il a, l. qu'elle a. p. 261. v. 27. l. les peuples qui en vfent. p. 219. v. 11. li, l. il. p. 223. v. 34. propofé, l. propofées. p. 230. v. 15. l'ame, l. la chaleur naturelle. p. 234. v. 13. les vns dans les autres, l. les vns aux autres. v. 20. qui font les grandes froidures & les gelées. fe peuuent ofter. v. 28. publique, l. public. p. 236. v. 11. l. vn homme qui couche auec vne femme, fçait vne chofe cachée, & tout ce qui doit arriuer de ce qu'il fait euidemment. v. 11. tous fe peut ofter. p. 241. v. 24. vient des deux parties, l. de l'homme & de la femme. p. 246. v. 24. leurs eft vtile, l. leur. v. 37. eft desja fec, l. commence à fe fecher. p. 250. v. 8. l. qu'ils courrent en rond, qu'ils courrent en droitte ligne & qu'ils recourrent. p.256.v.30. auec l'haleine, l. auec l'haleine & par les pores. p. 257. v. 17. dilaye, l. delaye. p. 262. v. 25. empefche la digeftion, l. eft difficile à digerer, parce qu'il fe forme en s'epoiffiffant, comme les chofes qui s'engendrent, ou la chaleur de la femence fepare les ferofitez, & raffemble le refte, pour en former les parties folides, v. 35. oftez eft le plus fort. p. 270. v. 14. fans faire aucun excez, l. & ne nourriffent pas, epuifent & euacuent les humiditez ; l'air de dehors entre en fa place, remplit le corps & le raffraichit. p.272. v. 4. mafneige, l. maneige. p. 271. v. 22. la promenade du matin rend. l. elle rend p. 272. le combat du balon, l. le combat ou jeu du balon. p. 278. v. 13. harondelle, l. hirondelle. p. 294. v. 3. rebour, l. rebours.

LA VIE DV GRAND HIPPOCRATE ET SON EXTRACTION.



E grand Hippocrate prit sa naissance dans vne isle de l'Archipel qui se nommoit autrefois Cos, & à present Lango; il estoit fils d'Heraclide & de Praxithea fille de Phænarete; il tiroit son extraction d'Hercule & d'Æsculape, celuy-cy se comtoit le dix-neufiéme de ses predecesseurs en droitte ligne, & celuy-là faisoit le vingtiéme. Eratosthene, Pherecyde, Apollodore & Arius de Tharse ont fait sa genealogie, & décri la suitte de ses illustres predecesseurs. Heraclide son pere & son ayeul Hippocrate l'instruisirent eux-mesmes en l'art de Medecine dés sa tendre ieunesse. Il fut aussi disciple d'Herodique, & selon quelques-vns de l'Orateur Gorgias Leontin; il apprit la Philosophie du sçauant Democrite Abderitain.

Le païs d'Hippocrate, & sa lignée.

Ses maistres.

IL fleurit dans le temps de la guerre Peloponesiaque, estant né, selon le rapport d'Istomach en son premier liure de la Secte d'Hippocrate, en la premiere année de l'octantiéme Olympiade, ou comme dit Soranus natif du lieu mesme, qui auoit feüilleté toutes les Bibliotheques de la ville de Cos, durant le regne d'Abriadas, au vingt-septiéme iour du mois Agrian, auquel iour mesme il dit que le peuple de Cos fait encore à present mention de la naissance d'Hippocrate, luy sacrifiant, comme à vn Dieu. Ses parens estant decedez, & se voyant habile en medecine & aux arts liberaux, il quitta sa patrie pour voyager. Andreas en son liure de l'origine de la Medecine, auance malicieusement qu'il s'éloigna, parce qu'il auoit brulé la Bibliotheque des Cnidiens. On croit plus vray-semblablement qu'il auoit dessein de s'instruire dans la varieté des traitemens & des maladies qui se remarquent en diuers lieux: Soranus son compatriote rapporte, qu'Hippocrate fut poussé par vn songe à faire sa demeure en Thessalie.

Le temps de sa naissance.

Ses belles cures. IL se fit admirer par toute la Grece, faisant de rares cures en toutes ses contrées; il fut appellé publiquement auec Euryphon qui estoit desia vieil & plus auancé en âge, pour traitter Perdicas Roy de Macedoine, que le vulgaire estimoit pulmonique. Hippocrate découurit que le Roy n'estoit point malade du corps, il ne l'estoit que de l'esprit. Apres le decés d'Alexandre son pere il estoit deuenu tellement amoureux de l'vne de ses concubines, nõmée Phila, qu'il auoit tout le corps & l'esprit renuersé, si-tost qu'il la voyoit. Hippocrate auertit secrettement cette Dame de ce qui se passoit, & par son bon aduis il garentit le Roy, sa maladie se guerit aisément, il reprit la santé parfaitte. Le peuple de la ville d'Abdere le manda, pour guerir Democrite qu'on croyoit maniaque, & pour garentir toute la ville de la peste. Les Rois d'Illyrie & de Pæonie qui sont étrangers & ne viuent pas à la maniere de la Grece, enuoyerent des Ambassadeurs expres, afin de prier Hippocrate de venir en leur Cour, pour garentir leurs terres de la peste qui les affligeoit; il s'informa curieusement de tous les vents qui soufflent en ces païs, & s'en estant instruit, il les renuoya sans vouloir y aller. Il preueut & predit que la peste affligeroit toutes les terres d'Athenes, il y pourueut & les conserua, distribuant ses disciples par toutes les villes, afin d'en auoir soin, tant il auoit d'amour pour la nation Grecque.

Sa generosité. LA reputation d'Hippocrate se répandit iusqu'à la Cour de Perse, où elle fut si grande, qu'Artaxerxes leur Monarque le fit prier & luy offrit de grands honneurs & presens, par l'entremise d'Hispanés Gouuerneur de l'Hellespont, s'il vouloit y aller & demeurer aupres de sa personne; son humeur graue, le mépris des richesses & l'amour des compatriotes luy firent refuser cette bonne fortune, comme il paroît par les dépesches qui luy furent addressées pour ce sujet. Il déliura sa patrie de la guerre, dont le peuple d'Athenes la menaçoit, luy procurant des trouppes auxiliaires, & la protection de toute la Thessalie. Pour ces raisons, Hippocrate receut de grands honneurs dans la ville de Cos, il en receut aussi des Thessaliens, des Argiens & des Atheniens mesmes, qui l'admirent publiquement le second apres Hercule, encore qu'estranger, dans les sacrifices Eleusiens, ils l'honorerent du droict de Bourgeoisie, & ordonnerent à luy & à ses successeurs, la nourriture aux despens du publique, dans vn hostel de la ville nommé le Prytanée.

Il enseignoit genereusement la medecine à ceux qu'il y connoissoit propres, apres qu'ils auoient fait le serment necessaire à la ma-

niere accouſtumée. Hippocrate mourut à Lariſſe, au meſme temps, à ce qu'on dit, que le Philoſophe Democrite; on eſt incertain de la durée de ſa vie, il y en a qui diſent qu'il n'a veſcu que quatre-vingts & cinq ans, d'autres diſent quatre-vingts & dix; il y en a qui tiennent qu'il a veſcu cent & quatre ans, quelques-vns meſme aſſurent qu'il a veſcu iuſqu'à cent & neuf ans. Il eſt enterré entre les villes de Gyrton & de Lariſſe, on y montre encore aujourd'huy ſa ſepulture, dans laquelle vn eſſain de mouches s'arreſta & y fit fort long-temps du miel; les nourrices prirent la coûtume d'y aller pour en frotter les petits vlceres de la bouche de leurs nourriçons, & ils eſtoient bien-toſt gueris.

Sa ſepulture.

Hippocrate eſt dépeint la teſte couuerte en pluſieurs de ſes portraits & images; quelques-vns diſent qu'il ſe couuroit la teſte d'vn chappeau pour marque de nobleſſe, comme Vlyſſe; d'autres diſent qu'il la couuroit du bout de ſon manteau par bienſéance, parce qu'il eſtoit chauue; la delicateſſe de la teſte oblige à la tenir toûjours couuerte; c'eſt pour montrer que le lieu de l'intelligence, & ſa principale demeure doit eſtre conſeruée ſoigneuſement. Il y en a qui diſent que la teſte couuerte indique l'inclination à voyager; c'eſt vne marque de l'obſcurité de ſes eſcris, ou pluſtoſt de la neceſſité de conſeruer vne partie ſi noble & ſi delicate, en tout temps, & dans la ſanté meſme, de tout ce qui l'offenſe. Il y en a qui diſent que d'ordinaire il iettoit en derriere les bouts de ſon manteau, de peur qu'ils n'empéchaſſent la liberté des mains en operant.

Pourquoy il couuroit ſa teſte.

Il y a eu grand bruit & conteſtation touchant les eſcris d'Hippocrate, à cauſe de la diuerſité des ſentimens, il n'eſt pas aiſé de reſpondre ſur ce ſujet auec certitude, on y remarque pluſieurs choſes qui offuſquent l'eſprit & l'empéchent d'en rendre vn iugement aſſuré; la premiere eſt aux termes qui ne ſont pas toûjours ſemblables; la ſeconde eſt au ſtyle & façon de parler, qui peut eſtre obſeruée; & enfin la troiſiéme choſe eſt qu'vn meſme auteur, en diuers âges, ne manque point d'auoir le diſcours plus fort & plus foible, & meſme different en pluſieurs circonſtances; on pourroit rapporter encores d'autres cauſes de la difficulté de iuger ſi on luy attribuë quelque piece qui ne vient pas de luy. Il preferoit l'honneur à l'argent, il eſtoit ſerieux & graue, il aimoit la nation Grecque & ſes compatriotes, il les a toûjours aſſiſté & ſollicité tres-diligemment, puis qu'il a déliuré les villes entieres de la peſte, comme i'ay deſia di cy-deſſus; il en a receu de grands honneurs, non ſeulement du peuple de Cos, mais auſſi de celuy d'Argos & d'A-

De la difficulté de ſes eſcris.

thenes. En mourant il laiſſa Theſſalus & Draco ſes deux fils, & grand nombre de diſciples, mais on tient que ſes deux fils eſtoient les plus ſçauans & habiles.

DECRET DES ATHENIENS en reconnoiſſance des vertus heroïques d'Hippocrate, bienfaicteur commun de toute la Grece.

LE Conſeil & le peuple d'Athenes ſe trouuent obligez par honneur à la reconnoiſſance d'Hippocrate, Medecin de la ville de Cos & qui eſt iſſu d'Æſculape, en conſideration des bons offices qu'il rend tous les iours & qu'il a cy-deuant rendu, auec vne extreme bienveillance enuers toute la Grece. Il conſerue la ſanté d'vn chacun en particulier, & meſme les Prouinces entieres. La peſte venant des Royaumes eſtrangers ſe repandre par tout; Hippocrate enuoya ſes fils & ſes diſciples par les villes pour empeſcher ſon accroiſſement, & ordonner les remedes tellement conuenables, que ceux qui s'en ſeruent l'euitent auec ſureté; de ſorte que communicant à la Grece l'art de guerir la peſte & toutes les autres maladies, il les guerit auec certitude. Il a redigé par eſcrit tres-exactement tous les preceptes de la Medecine, & produit vn grand nombre de Medecins tres capables, afin que les malades ſe gueriſſent. Le Roy de Perſe demandant Hippocrate, luy promettoit le rang & les honneurs ſemblables à ceux que les Princes reçoiuent à ſa Cour, & des preſens à diſcretion, tels & ſi grands que luy-meſme voudroit; il a mépriſé toutes les promeſſes de ce Roy tres-puiſſant, à cauſe qu'il eſt étranger, & l'ennemy commun de la nation Grecque.

Premier motif.

Second.

Troiſiéme.

Afin donc qu'vn chacun ſache que le peuple d'Athenes conſidere les intereſts de toute ſa nation, & qu'il veut reconnoiſtre Hippocrate conformément à la grandeur de ſes bien-faits & de ſes merites; ce meſme peuple ordonne qu'il ſera publiquement introduit dans les plus grands myſteres & ſecrets de ſes ſacrifices, comme Hercule fils de Iupiter. Plus il ordonne qu'Hippocrate receura ſur ſa teſte vne courõne d'or du pois de mille eſcus; ſon couronnement ſera publié par vn Heraut, dans le lieu des combats de Lutte, en preſence de tous les Eſtats de la Republique d'Athenes. Il ſera permis cy-apres aux enfans de l'Iſle de Cos de paſſer leur ieuneſſe dans Athenes, ayant la meſme liberté que ceux de la ville,

en consideration de ce que leur patrie a eu l'honneur de produire vn si grand homme. Et quant à Hippocrate, il est receu par ces presentes au droit de bourgeoisie d'Athenes, auec liberté de viure le reste de ses iours au despens du publique, dans vn de nos Hostels, nommé le Prytanée.

HARANGVE PRONONCE'E deuant le peuple d'Athenes par Thessalus fils d'Hippocrate enuoyé de son pere, pour la protection de la ville de Cos.

IE croy qu'il est de la bienseance, Messieurs d'Athenes, que celuy qui se presente à vous à dessein de parler à vne si nombreuse assemblée, sans en estre connu, declare premierement ce qu'il est & de quelle part il vient, auant que de parler d'aucune affaire & de continuer son discours. Ie suis fils d'Hippocrate que vous connoissez tous, à cause de la grande industrie qu'il s'est acquis dans la guerison des malades; Thessalus est mon nom, & suis connu moy-mesme de plusieurs d'entre vous, qui ne sont pas en petit nombre ny peu considerables. Ie suis issu de la ville de Cos vostre alliée par nos predecesseurs qui sont aussi les vostres, comme il peut estre rapporté par ceux qui sont plus entendus que moy dans nostre histoire.

Quatre bons offices rendus par Hippocrate & par ses predecesseurs à toute la Grece, & particulierement aux Atheniens.

IE viens par deuers vous de la part de mon pere, afin de vous representer & remettre en memoire quatre bons offices differens que vous aués receu de nous. Le premier & le plus ancien de ces bienfaits a esté autrefois rendu par nos predecesseurs à tous les Amphictyons, dont vous estes la meilleure & plus grande partie. Le second & plus considerable regarde presque toute la Grece, puis qu'il reussit à son auantage; ces bons offices ont esté rendus par nos predecesseurs, & par la generosité de toute la ville. Le troisiéme qui est propre à mon pere, & rendu par luy seul à toute la Grece & à vous-mesmes, est si considerable que iamais homme n'en a fait vn semblable & de cette importance. Le quatriéme & dernier office est venu conioinctement de mon pere & de moy, sans regarder l'interest commun de la Grece, il a esté rendu à vostre Republique seule & à son vtilité particuliere; le dernier bienfait est petit à comparaison des premiers, mais si on le compare à ceux du vulgaire, il est tres-grand. Ie ne suppose rien, tous ces bienfaits sont effectifs, comme i'ay di en peu de mots; mais ne suffisant pas,

il faut vous éclaircir de leur conſtante verité par le detail ; ie commenceray mon diſcours par ces bienfaits, vous expoſant en premier lieu le plus ancien, vous le trouuerés peut eſtre vn peu long & fabuleux ; chacun veut faire voir l'ancienneté de ſa famille.

Premier office. L'hiſtoire des Criſeens & leur ruine.

LES Criſeens habitoient alentour du temple Pythique, ils poſſedoient la terre qui eſt à preſent conſacrée à Apollon, & ſe nomme encore auiourd'huy le champ Criſeen, il eſt habité par les Locres, la ville de Melene y eſt baſtie. & le mont Cirphius, où eſt la demeure des Phociens, eſt tout proche. Les Criſeens ſe rendirent puiſſans en nombre, en force & en richeſſe ; ils employerent tous ces auantages à faire mal & à commettre toute ſorte de crimes & iniuſtices, ſans reſpecter Dieu ni les hommes ; ils prirent & ſommirent Delphes, ils dépoüillerent leurs voiſins & les laboureurs, ils enleuerent les femmes & les enfans, pour abuſer de leurs perſonnes. Les Amphictyons irrités firent vne armée pour ſe vanger de ces voleurs, elle entra dans leur terre, elle emporta ſur eux vne grande victoire ; on pilla leur campagne, on aſſiegea leurs villes, & on les prit de force. Ces meſchans qui auoient commis tant de crimes & d'impietés, ſubirent les miſeres qu'ils auoient fait ſouffrir à d'autres. Les plus heureux d'entr'eux furent tués dans le combat, ils furent faits captifs menés en eſclauage & confinés en d'autres villes, ils n'auoient point en leur preſence l'obiet de leur affliction ; ceux qui eſtoient eſclaues dans leur propre païs, auec leurs femmes & leurs enfans eſtoient plus miſerables, voyant bruler leurs villes & leurs maiſons. Ceux qui ſe renfermerent dans leur ville ; reſiſtans à tous les aſſaus eſtoient beaucoup plus malheureux ; ils voyoient bruler la campagne & reſſentoient la continuation des miſeres, ils s'en figuroient encore dauantage ſur ce qu'on rapportoit, puis que la renommée les augmente touſiours, ils perdoient tout courage & l'eſperance d'en ſortir.

LA capitale eſtoit en ce lieu où ſe fait à preſent le jeu des combats à cheual ; ils fortifierent ſon enceinte & retirerent les ſoldats qui s'enfuyoient des autres villes ; ils mirent dehors les bouches inutiles, ils ſe pourueurent de toutes les choſes neceſſaires, & prirent la reſolution de reſiſter, ſe figurant qu'ils ne pourroient eſtre pris de force, ni par la longueur d'vn ſiege. Les Amphictyons s'emparerent des autres villes & fortereſſes, ils aſſiegerent cette capitale auec des forces ſuffiſantes, & ſe munirent de toutes les choſes propres aux attaques, le reſte de l'armée ſe logea dans les villes. Par la ſuitte du temps la peſte ſe mit dans cette armée, les ſoldats eſtoient

tous malades, on en voyoit mourir plusieurs, & mesme quelques-vns quittoient leur poste, de crainte de tomber malades. Les Amphictyons furent troublez, & proposoient diuers conseils, comme on fait de coutume aux affaires publiques; indignés à la fin contre tant de malheurs prouenans de la peste, & desesperans d'emporter la ville, ils s'addresserent à Dieu, demandans conseil à l'Oracle.

L'Oracle promet aux Amphictyons la victoire sur les Criseens, & l'interpretatiõ de cet Oracle.

L'ORACLE commanda la continuation de la guerre, il promit la victoire, si allant dans la ville de Cos ils amenoient promptement le fils du Cerf auec l'or à leur secours, de peur que cependant les Criseens n'emportassent le trepied qui sert aux Oracles; & qu'autrement la ville ne se prendroit point, elle seroit victorieuse. Les Amphictyons vont à Cos ayant cette response, ils la publient; le peuple ne sçachant que dire & ignorant l'interpretation de l'Oracle, vn des descendans d'Æsculape, du rang de nos predecesseurs, Medecin de profession, & reconnu le plus habile de son siecle, nommé Nebrus, s'auance. Il dit que l'Oracle ordonne qu'on s'addresse à luy; si Dieu conseille qu'allant à Cos, vous preniés pour secours le fils du Cerf, vous estes à Cos, les ieunes Cerfs sont nommés Nebri, ie me nomme Nebrus; quel secours y a-il meilleur à vne armée malade qu'vn Medecin.

Il n'est pas vray semblable que les plus riches peuples de la Grece, soient enuoyés à Cos y demander de l'or, l'Oracle assurément vous addresse à ma famille, vous y rencontrerez le plus ieune de mes fils qui se nomme Chrysos, c'est à dire or, il surpasse en esprit, en beauté & en courage tous les bourgeois de cette ville, si cela se peut dire par vn pere auec bienseance. I'iray donc à vostre secours moy-mesme, ie conduiray mon fils, si vous n'auez autre pensée, ie chargeray mon vaisseau qui a cinquante rames de toute sorte de munitions necessaires à la medecine & à la guerre, à mes propres despens, afin de vous seruir plus puissamment en toutes les manieres. Ces offres pleûrent beaucoup aux deputez; ainsi Nebrus s'embarqua promptement, estant suiui d'vn Calydonien qu'il auoit éleué dans sa famille, duquel il sera parlé cy-apres en temps & lieu. Ces gens estans arriués dans le camp, le Dieu du lieu se rejouït, on s'apperceut que les soldats ne mouroient plus, & par vn accident de fortune toute diuine, le cheual d'Euryloque qui estoit General de l'armée, Thessalien de naissance, & descendu d'Hercule, se roulant dans la poussiere, enfonça du pied le canal qui portoit l'eau dans la ville assiegée. Nebrus infecta de venin toute sa source, afin de donner aux Criseens des douleurs &

tranchées cruelles & tres-funeſtes. Cet accident ſeruit beaucoup à ſurmonter les ennemis & à prendre la ville.

Ces auantages éleuerent le cœur aux aſſiegeans, voyant que Dieu les ſecouroit, on donna de puiſſans aſſauts, y ayant des pris propoſés à ceux qui ſeroient ſi hardis que de monter à l'eſcalade; le combat fut tres-rude, la reſiſtance égale, mais enfin la valeur l'emporte, on continua les aſſauts, & la ville fut priſe. Chryſus monta le premier ſur les murailles, il s'empara d'vne grande tour, eſtant ſuiui de ce Calydonien tres-vaillant, dont i'ay fay mention cy-deſſus. Chryſus tomba du haut de cette tour, eſtant frappé d'vn coup de pique, par Mermedés, frere de Lycus qui auoit eſté lapidé peu de iours auparauant, voulant enleuer le trepied qui ſe met en ce lieu étroit où les oracles ſe prononcent. On prit la ville en cette ſorte, & l'aſſiſtance de Nebrus & de ſon fils Chryſus reüſſit également par les remedes & par les armes; l'Oracle ſe trouua veritable, & le Dieu tint ſa promeſſe,

Les Amphictyons conſacrent le temple de Delphes au Dieu Apollon qui auoit rendu l'Oracle, & recompenſent tous les auteurs de leur victoire.

LES Amphictyons conſacrerent à l'honneur d'Apollon le temple qui ſe voit à preſent à Delphes, ils ordonnerent des ieux & combats de Lutte & de courſe à cheual, ce qui ne s'eſtoit iamais fait, ils luy dédierent toute la terre des Criſeens, ils rendirent à ce Dieu ce qu'il auoit donné par ſon Oracle. Quant à Chryſus ils luy érigerent vne ſepulture dans la carriere, & ordonnerent qu'on luy ſacrifiroit tous les ans publiquement à Delphes, comme à vn demy Dieu. Les ſucceſſeurs d'Æſculape qui ſont à Cos, receurent la vertu de prophetie, de meſme que les maiſtres des ceremonies qui s'obſeruent aux ſacrifices, en conſideration de Nebrus. Les Calydoniens receurent auſſi le don de deuiner, & la nourriture au deſpens du publique à Delphes, dont ils iouïſſent encore à preſent, en faueur du merite de leur predeceſſeur & de ſes bons ſeruices. Ie reuiens à nous-meſmes pour faire voir la verité de mes paroles; les Amphictyons renouuellerent ces hiſtoires, & les fortifierent de leur reconnoiſſance à mon pere & à moy venant en cette ville; & meſme ils nous les firent voir eſcrittes ſur vne colomne, dans le temple de Delphes. La fin de ce diſcours fait voir éuidemment que nos predeceſſeurs ont tres-vtilement ſerui les vôtres. Ie laiſſe le recit de ce bien-fait, & i'en reprens vn autre tout different de nos meſmes predeceſſeurs enuers les vôtres.

Second office des predeceſſeurs d'Hippo.

LE Roy de Perſe auec ſes ſujets, & les autres étrangers ſes alliez voulant s'emparer de la Grece, porta toutes ſes forces cõtre les iſles & contre tous les peuples d'Ionie qui refuſerent les paſſages, tant

par

par mer que par terre, & ne ioignirent pas leurs armes aux siennes. Nostre patrie choisit plustost sa ruine entiere & perte generale que de porter ses armes contre vous, ou contre ceux qui ont vos mesmes sentimens; que d'enuoyer ses vaisseaux & ses gens contre les vostres; elle reietta bien loin cette pensée, ayant les sentimens d'honneur & de vertu dignes de ses predecesseurs, qui sont originaires de la terre de Cos & descendus d'Hercule. Ils resolurent d'abandonner les quatre villes qui sont dans l'Isle, & s'enfuyant aux montagnes, y deffendre leur vie. Quel malheur ne s'ensuiuit pas d'vne resolution si étrange? le pays fut pillé, les hommes libres furent faits esclaues & mis en pieces, par les loix de l'hostilité; on vit les temples, les villes entieres & toutes les forteresses mises en cendre. En suitte Artemise fille de Lygdamis, Royne d'Halycarnasse, auoit droit d'emporter le reste, nos peres estant vaincus & fugitifs; mais il paroît que Dieu ne nous delaisse pas entierement, il excita des tempestes horribles qui mirent en danger toute sa flotte, plusieurs de ses vaisseaux firent naufrage, le foudre s'élança dans son camp en diuers lieux, encore que tres-rarement il s'en voit dans nostre Isle. On dit aussi que les Heros luy apparurent, & qu'ayant peur de ces prodiges, elle auoüa qu'elle estoit contrainte de se deporter d'vne si cruelle entreprise; le simple recit en est si fascheux que ie le laisse & fini ce point.

qui resistent au Roy de Perse & à la Royne Artemise.

IE dois dire à present vne chose effectiue & tres-importante à la gloire de nos predecesseurs, que le peuple de Cos n'a iamais pris les armes contre vous, contre les Lacedemoniens, ni contre aucun autre peuple Grec, sans y estre contraint; encore que ceux qui habitent auec nous les Isles de l'Archipel ou de l'Asie, se soiët alliez fort souuent auec les étrangers de leur mouuement propre, pour vous faire la guerre. Cadmus & Hippoloque qui gouuernoient la ville en ce temps-là, sont pour certain du rang de mes predecesseurs; Cadmus qui estoit Chef du Conseil de Cos est predecesseur de ma mere, & Hippoloque est issu d'Æsculape, puis qu'il est le quatriéme depuis Nebrus qui ruina les Criseens, & du costé des hommes ie viens de ce mesme Æsculape; de sorte que ie puis prendre part à cette genereuse action de mes predecesseurs. Ie reuiens à Cadmus, qui affectoit si fort les belles actions de la nation Grecque, qu'apres la leuée du siege par Artemise, d'alentour de l'Isle de Cos, il y laissa sa femme & sa famille, pour demeurer en Sicile, auec ceux de son parti, afin de détourner Gelon & ses freres, de l'alliance qu'il vouloit contracter auec les étrangers contre la Grece. Cadmus a fait

Affection particuliere de la ville de Cos, pour le bien publique de la Grece.

plusieurs autres bonnes actions qu'il n'est pas à propos de dire plus au long. Ce sont-là les bons offices de nos predecesseurs, enuers les vostres & enuers toute la Grece, que ie ne fay pas assez valoir faute de l'éloquence necessaire ; enfin ie viens à ceux qui vous sont assez connus, ce sont les bons offices d'Hippocrate mon pere en vostre endroit, escoutez attentiuement si mon discours est veritable.

Troisieme office rendu par Hippocrate à toute la Grece, & particulierement à la ville d'Athenes.

LA peste venoit des pays étrangers & plus éleuez, elle se répandoit dans les terres des Illyriens & des Pæoniens, lors que leurs Rois bien informez de la capacité de mon pere dans la science de guerir, & de sa reputation qui est si grande, qu'elle se communiquoit puissamment par tout, enuoyerent vers luy en Th ssalie (à cause qu'à present il y fait sa demeure, y ayant depuis quelque temps acquis vne maison) pour le prier de les secourir. Ils luy offrirent non seulement de grands presens, & toutes les choses necessaires à son voyage, mais ils promirent aussi qu'il remporteroit de la Cour de leurs Maistres tout ce qu'il pourroit souhaitter, s'il les garentissoit de leur misere. Mon pere s'informa des agitations particulieres qui arriuent au corps humain dans leur pays, il s'enquit des vicissitudes du froid & de la chaleur, des vents, de la serenité de l'air, de son obscurité, & de toutes les autres choses qui peuuent émouuoir le corps, changeant sa constitution naturelle. Apres auoir entendu d'eux toutes ces choses, il leur ordonna de s'en retourner sur leurs pas, faisant response qu'il ne pouuoit faire vn si long voyage ; & aussi-tost il resolut d'auertir toutes les villes de la Thessalie de se garder de la peste qui venoit les attaquer, il leur enuoya par escrit tous les remedes & le regime necessaire. Il m'enuoya en Macedoine, à cause que les Rois qui commandent en ce pays sont issus du grand Hercule, & ont tousiours eu vne affection paternelle enuers nostre famille.

Toute la Grece est deliurée de la peste, par l'industrie & par la diligence d'Hipp.

QVANT à moy ie parti de la Thessalie, pour rendre l'assistance au peuple en tous les lieux où mon pere me commandoit ; ie receus aussi l'ordre de passer en vostre ville, & de vous assister de mon possible. Mon pere commanda pareillement à Draco mon frere, retournant de Pegase en diligence, de faire voile promptement en l'Hellespont, luy ayant donné par escrit les enseignemens & toute la methode que luy-mesme auoit dressée. Les differentes regions doiuent estre secouruës par des remedes differens, puis que les impressions de l'air ne sont pas semblables en toutes. Il enuoya Polybe, qui est son gendre & mary de ma sœur, & plusieurs de ses disciples en diuers lieux, afin qu'allans aux quarefours & aux places

publiques, ils pussent suruenir plus auantageusement à tout le monde. Quant à mon pere mesme, ayant mis en bon estat toute la Thessalie contre la peste, il alloit de ville en ville secourant les peuples voisins; car voyageant à Pyles au mesme temps, il assista les Doriens & toute la Phocide de ses remedes & bons auis. Quand il fut arriué à Delphes il pria Dieu pour tout le peuple Grec; ayant fait son sacrifice, il alla droit en la Bœoce, où ayant proportionné ses remedes à leur mal & à sa cause, il vint en vostre ville & il vous ordonna, de toute son affection & industrie, tous les remedes suffisans & necessaires à vostre conseruation.

Les Atheniens recompensent Hipp. plus honorablemẽt que toutes les autres villes.

IE croy que plusieurs de cette assemblée s'en souuiennent, ils sont assez persuadez de la verité de mes paroles, l'action n'est pas si ancienne, n'y ayant à present que neuf ans que ie passay par cette ville, pour aller au Peloponese, où i'estois enuoyé par mon pere, afin de secourir ses habitans. Nous receuions de toute part beaucoup d'honneur, de vos remercimens & recompenses, il égaloit nos soins & nos peines. Nous n'auons point esté faschez d'auoir changé le lucre des Illyriens & des Pæoniens en l'honneur de vostre seruice. Les presens que vous auez faits ont esté grands à comparaison des autres villes, car vostre Republique les passe toutes; Athenes a quelque chose de sublime & de plus grand, qui la rend eminente en honneur & en gloire, au dessus de toutes les autres. Vostre couronne d'or imposée sur la teste de mon pere en plein theatre, a éleué sa reputation au plus haut point; vous auez ajoûté ce rare priuilege, ayant receu publiquement mon pere & moy dans les sacrifices & plus secrets mysteres de Cerés & de Proserpine.

CES trois offices vous ont esté rendus & à plusieurs ville de la Grece, par la ville de Cos, par mes deuanciers & par mon pere; ie les déduits tant que ie peu par ce discours & vous les represente, démellant la fusée de leur histoire.

Quatriéme office rendu conioinctement par Hipp. & par Thessalus.

IE rapporteray le quatriéme office que nous auons rendu conioinctement mon pere & moy, comme i'ay cy-deuant auancé; lors que vous enuoyastes Alcibiade en Sicile auec vne armée tres-puissante, & neantmoins qui estoit moins forte qu'admirable, si on remarque son effet & le succés de l'entreprise. On vint à parler dans l'assemblée du Medecin qui s'obligeroit à la suitte des trouppes; mon pere s'auançant promit de me charger du soin de vos santez, de m'équipper à ses despens, & de m'entretenir sans demander des gages, iusqu'à ce qu'on quittast le port & que l'armée fist voile. Il faisoit peu d'estat de son profit particulier, voyant que

vous auiez besoin de son seruice; car non seulement ie depensoi mon bien & i'épuisois mes facultez en vous seruant de Medecin, vous m'employez encore à d'autres affaires de plus grande importance; c'estoient là les moindres seruices dont ie veux faire mention.

Thessalus s'est exposé aux plus grands perils pour le seruice des Atheniens.

MON pere affecta (pour auoir l'honneur de vous seruir) de se voir flottant à la mercy des vagues en ma personne, estant son fils, dans vn pays étranger, exposé tous les iours aux perils de la mer, des combats, & des maladies. Les façons de viure inégales, vagabondes & sans regle, ont accoutumé de produire les plus mortelles maladies; la vie tranquille & bien reglée fait & conserue la santé. Mon pere fait grand cas de la retribution des bienfaits, il reconnoît vne faueur par vne autre plus grande; il ne fait pas comme vn achepteur qui donne & prend, changeant de main pour vne fois, puis il s'en va sans retourner; il est le maistre en la retribution des bienfaits. Et moy qui suis son fils, ie n'ay rien oublié pour vous seruir, ie n'ay point manqué de l'industrie, ni de la diligence necessaire, ie me suis mis dans les perils auec vous, quand l'occasion s'en est presentée. Il n'y a point eu de maladie, ni de trauail, ni de frayeur des vagues de la mer, ni mesme de crainte des assauts & coups de main des ennemis, qui ait iamais pû me détourner de mon deuoir en ces deux choses. La preuue de cette verité ne doit point estre mendiée, puis qu'elle est en vous-mesmes, vous en estes tesmoins & l'auez veu; si quelqu'vn peut dire autrement, qu'il se leue hardiment & sans delay. Ie ne crain point qu'on me reprenne de mensonge; i'ay continué trois ans entiers, au bout desquels, ayant receu publiquement la couronne d'or sur ma teste, & mesme ayant esté receu encore plus honorablement, ie retournay dans ma maison, à dessein de me marier, & de laisser des successeurs de mon art & de ma famille. Ainsi la ville de Cos, mes ancestres, mon pere & moy-mesme auons eu l'honneur de vous rendre de bons offices, & en auons aussi receu la recompense auec ioye.

Trois motifs de la deputation de Thessalus.

IE croy que plusieurs de cette assemblée s'estonnent du suiet pour lequel ie represente tant de choses, il est temps de le dire & que vous le sachiez, afin que ie reçoiue de vos graces la faueur que i'attens de vous. Mon pere & moy, Messieurs, nous demandons à vostre assemblée (pouuant estre permis à des gens libres & anciens amis, de parler de la sorte deuant vn peuple libre) de nous faire la grace de ne point declarer la guerre à l'isle de Cos nostre patrie. Que s'il faut se deffendre, comme peut-estre on y sera contraint, puis qu'il

s'agit de conferuer la liberté ; nous vous prions que nous, nos biens & noſtre famille que vous auez tant honorée,& qui poſſedons tant de biens de pere en fils, ne paſſions point chez vous pour des eſclaues ; Ie di encore dauantage, puis qu'il faut parler ainſi, de ne point confiſquer nos biens, comme acquis par le droit des armes, ſi vous eſtes vainqueurs du peuple de Cos qui eſt beaucoup plus foible.

Conſiderez neantmoins que la fortune eſt prompte, elle precipite quelquefois ſoudainement les choſes plus puiſſantes en diuerſes manieres, on voit les grands auoir beſoin des plus petits, & les plus puiſſans trouuent leur ſalut en la protection des moindres. Ie croy tout euident pour ne pas dire qu'il n'y a rien plus euident, qu'on a veu quelquefois non ſeulement vne ville, mais pluſieurs nations ſecouruës par vn ſeul homme dans les actions de la guerre, & où l'induſtrie a lieu. Ne nous mépriſez pas, Meſſieurs, nous ne ſommes pas mépriſables, vous en auez d'amples teſmoignages, puis qu'Æſculape & le grand Hercule, deſquels nous nous glorifions d'eſtre iſſus, ont pris naiſſance au commencement pour l'vtilité de tous les hommes : tout le monde les tient pour des Dieux, à cauſe des rares vertus qui paroiſſoient en eux, quand ils viuoient. Or le peuple de Cos & moy qui parle, deſcendons de ces grands Heros, c'eſt la creance du vulgaire.

Le peuple de Cos a touſiours eſté au premier rãg des troupes auxiliaires de la Grece.

AINSI dans ce rencontre & en toute autre occaſion tres-illuſtre, nous nous ſommes alliez les vns des autres, pour la deffenſe de la Grece. La guerre de Troyes n'eſt pas vne fable, on ſçait qu'elle a eſté en effect, toute la Grece l'entreprit. Cos eſt vne des moindres Iſles qui ſont en l'Archipel, & neantmoins elle fournit vn ſecours plus conſiderable ; les fils d'Æſculape en particulier n'aſſiſterent pas ſeulement la Grece de leur art, ils groſſirent auſſi ſon armée de leurs perſonnes & de leurs gens. Machaon meſme au rapport des Hiſtoriens de cette guerre, perdit la vie en la Troade, il fut tué dans l'inuaſion de la ville, ſortant du ventre du cheual. Ne prenez point ſuiet de nous rendre iniuſtice, de ce qui doit vous obliger à nous cherir, c'eſt d'eſtre iſſus de meſmes peres, & d'auoir eſté touſiours au premier rang des trouppes auxiliaires de la Grece. Ie ne m'eſtendray pas dauantage ſur les affaires des Criſeens, ni ſur l'inuaſion du Roy des Perſes, puis que vous les auez entenduës.

Repreſentez à voſtre cœur & conceuez en voſtre eſprit, que ce n'eſt pas vne choſe ſainte que d'outrager ainſi des bienfaicteurs, maltraitter le peuple de Cos qui vous rend de ſi bons offices ; nous qui vous faiſons tant de bien, comme la choſe parle d'elle-meſme ;

que dira-t'on de vous? quels paroîtrez-vous, si vous estes issus de predecesseurs tels que les fables nous racontent, affectant de faire du mal au lieu du bien; ie ne veux pas vous offenser ni parler plus aigrement. Vos anciens, Messieurs, remercioient simplement les nôtres qui sont les Heraclides, & rendoient aux autres peuples le reciproque à leur besoin. Le iour seroit trop court à compter vos bien-faits enuers des gens qui vous ont esté toûjours inutils, & ne vous ont iamais serui; faites reflexion, considerez-vous vous mesmes, & sans auoir égard à mon discours, prenez garde à ce que vous faites. La puissance est vne mauuaise chose, Messieurs, elle est pernicieuse, quand elle vient à s'oublier, elle ne sçait pas mesurer ses forces ni les conseruer à l'auenir, elle a serui de ruïne à des villes & à des peuples entiers; regardant les malheurs d'autruy, comme dans vn miroir, remarquez bien ce que vous faites & vous verrez que ie di vray. C'est vne loy toute nouuelle, celuy qui se croit maître des succés, se les parsuadant tels qu'il veut, ne se porte iamais aux choses grandes & difficiles, son imagination les rend toutes aisées; ce n'est pas de vous que ie parle, ayant beaucoup de fois souffert de semblables reuers de fortune.

Nous ne vous auons iamais fait injure, que si presentement nous en faisons, nous sommes prests à en subir le chastiment, & ne point en venir aux armes; ie vous demande vne chose, c'est de n'estre point cause de l'obligation que nous aurons à ceux qui nous assisteront contre vous. Les peuples de la Thessalie, d'Argos & de Lacedemone; les Roys de Macedoine & tous les autres qui sont issus d'Hercule ou alliez à ses successeurs, nous assisteront tous, s'ils veulent faire leur deuoir; il vaut mieux rendre volontairement la justice que d'y estre contraint: je ne di rien de ceux qui nous sollicitent à rompre l'alliance que nous auons auec vous. Cependant ie vous auertis que bien des gens ont soin de nous & nous protegeront, s'il est encore de l'honneur & il reste icy bas des gens de bien, la vertu n'est pas toute éteinte. Quant à moy ie parle ingenument, ie suis tres-foible en éloquence ayant d'autres occupations, où ie m'attache entierement; ie finis icy mon discours.

I'espere de vos graces, par l'entremise de nos hostes & meilleurs amis qui ont accoustumé de nous seruir de leur conseil, qu'en consideratiõ des Dieux, des demi-Dieux & des assistãces mutuelles que les hommes se rendent & se doiuent reciproquement, vous quitterez la mal-veillance que vous auez cõceu contre nous, & la reprimerez, pour la conuertir en amitié, & la changer en bons offices. Car si

nous ne trouuons de l'assistance & du support en vostre Republique, ie ne sçay où nous addresser, pour obtenir ce qui nous manque.

HARANGVE D'HIPPOCRATE prononcée deuant l'Autel de Minerue au peuple de la Thessalie, contre les Atheniens qui vouloient assujettir l'Isle de Cos.

IE m'addresse à vous, Messieurs, à vous peuple nombreux & tres-puissant, qui estes possesseur d'vn grand nombre de villes, peuple illustre & de tres-éminente dignité, prenant le nom commun de Thessaliens. Les hommes sont tous soûmis & contraints de subir les rigoureuses lois du destin, puis qu'il est assez puissant pour emporter de viue force tout ce qu'il veut. C'est ce destin qui me contraint presentement de paroître icy deuant vous, auprès de l'autel de Minerue, auec mes enfans, ayant la teste couronnée de deux rameaux d'oliuier entrelacez, en qualité de suppliant. Ie me sens obligé de me faire connoître à ceux de l'assemblée, de qui ie ne suis pas assez connu; ie me nomme Hippocrate, Medecin de l'Isle de Cos, qui me presente à vous moy-mesme auec mes enfans, pour vn sujet loüable & glorieux. Connoissez-moy, grand peuple; & vous mes familiers amis, par le moyen desquels, i'aduouë que ie suis quasi connu dans toutes vos villes & bourgades par vos concitoyens, encore que mon nom se connoît beaucoup plus & va plus loin que l'idée de ma face. Ie suis dans cette estime, à cause de mon art qui conserue la vie & la santé entiere, non seulement à ceux qui habitent vos terres, mais aussi à plusieurs autres peuples & voisins de la Grece. Il est temps que ie dise le sujet pour lequel i'ay resolu d'executer vne telle entreprise.

Malheur arriue aux Atheniens, Messieurs de Thessalie, qui veulent se rendre tributaire l'Isle de Cos nostre patrie, ils la reduisent en seruitude; ils se font possesseurs & proprietaires de la liberté que nous tenons de nos ancestres. Ils ne respectent point la parenté qui est entr'eux & nous, venant d'Hercule & d'Apollon, & qui s'est produite à leurs enfans Ænius & Sunius. Ils ne conseruent pas vne pensée d'amour en consideration des bien-faits qu'Hercule, ce Dieu, ce commun bienfaicteur en vostre endroit & au nostre; a

répandu sur eux si genereusement. Mais vous, Messieurs, par le Dieu Iupiter qui entend les iustes prieres & qui les reçoit, par vos Dieux tutelaires prenez les armes, sortez de vos Prouinces, combattez genereusement, & deffendez la liberté, sans relâcher aucune chose de vostre generosité & de la dignité de vos ancestres.

CONSEIL D'HIPPOCRATE A Demetrius Roy de Macedoine, pour la conseruation de sa santé.

M'Estant cy-deuant occupé à considerer en abbregé toutes les patties du corps humain, ie descriui distinctement leur nature & conformation, pour vous les enuoyer suiuant vos ordres. Ie vous escri à present des choses que vous deuez tres soigneusement obseruer, i'en ay tiré quelques-vnes de nos anciens, & en ajoûte d'autres de mon inuention particuliere; si vous les pratiquez suiuant toûjours les signes de vos premiers accés, leur frequent vsage vous fera viure sainement le reste de vos iours.

LES maladies sont de deux sortes, il y en a qui viennent de naissance, & d'autres des defauts du regime; elles sont differentes en elles & en leur guerison, il faut regler les appetits. Vous conduirez donc vostre nourriture & choisirez vos alimens selon les differents effets qu'ils produisent; ils doiuent toûjours estre contraires aux humeurs & aux choses qui vous font malade, en leur quantité & en leur qualité. Les éuacuations indiquent les parties qui sont trop pleines & les dessechent, elles montrent les alimens qui les remplissent & ceux qui doiuent les remplir. Vous remarquerez que tous vos accez ou maladies se produisent de ces deux contrarietez, & mesme qu'vn accés de mal caduc est si pernicieux qu'il en attire vn autre & le produit. Les maladies se font l'vne de l'autre, & quelquefois elles se guerissent reciproquement; la fiévre qui suruient aux conuulsions les guerit; l'écoulement de sang par les oreilles ou par le né guerit la teste de ses plus vehementes douleurs: Les conuulsions qui suruiennent aux mélancholiques guerissent la folie qui vient d'humeur brulée, puis qu'elles la déchargent de la substance du cerueau, dans ses productions qui sont les nerfs.

LA teste est la partie plus foible, elle est sujette aux plus horribles maladies, elle les communique à tout le corps en estant l'origine; elle est mise au dessus du corps, comme vne grande ventouse,

&

& par le moindre échauffement elle reçoit & tire les excrements & les humeurs ſubtiles de tous les alimens que nous prenons. Il faut donc bien prendre garde à regler voſtre regime& nourriture,ſelon la diſpoſition particuliere & ſanté de voſtre teſte, afin que l'impreſſion des autres cauſes externes ne l'offenſent point & n'augmentent voſtre maladie. Par le moyen de tous ces ſoins & du bon ordre que vous obſeruerez en voſtre regime & nourriture, ne faiſant point d'excés en la diuerſité des alimens, ni en l'action venerienne, ni meſme au ſommeil, qui vous eſt tres-pernicieux, eſtant contraire à l'exercice qui vous eſt tres-vtile, vous viurez toûjours en ſanté. Obſeruez donc toutes les marques qui paroiſſent en voſtre perſonne, en vos actions & en vos excrements; & prenant garde au temps precis de chaque accés, vous éuiterez les redoublemens qui vous menacent à l'auenir,par le moyen des médicaments, dont i'enuoye la deſcription.

LES EPISTRES DV GRAND HIPPOCRATE

LETTRE DV GRAND ARTAXERXES, Roy des Rois à Pœtus, Medecin; par laquelle il demande ſecours contre la malignité de la peſte qui afflige ſes trouppes.

LA maladie contagieuſe s'eſt reſpanduë dans nos armées, ſi violente, qu'encore que nous y ayons fay pluſieurs remedes à diuerſes repriſes,elle ne diminuë point du tout; C'eſt pourquoy ie vous prie par toute l'autorité que i'ay ſur vous, & par tous les bienfaits que vous auez receu de moy, de nous enuoyer au plutoſt quelque ſecours de voſtre genie particulier, quelque moyen de la pra-

tique de voſtre art, ou le conſeil de quelqu'autre Medecin capable d'y remedier. Ie vous prie derechef de vous charger du ſoin de chaſſer cette maladie. L'inquietude a ſurpris tout le peuple, la force & malignité de l'air peſtilent s'empare d'vn chacun, nous ſommes vaincus ſans combattre, ayans pour ennemi cette beſte farouche qui détruit toutes nos trouppes, elle pouſſe ſes pointes malignes ſi ſubtilement qu'elle bleſſe vn grand nombre de gens, & peu de perſonnes en rechappent. I'en perd quaſi l'eſprit, ie ne ſçay plus que faire; ie ne peu plus en conſulter faute de gens capables, & de la liberté de voir mes meilleurs conſeillers. Diſſipez toutes ces angoiſſes, & ne nous laiſſez point manquer de voſtre conſeil & aſſiſtance.

LETTRE DE POETVS MEDECIN, au grand Artaxerxes, Roy des Rois, ſon Maiſtre & ſouuerain Seigneur; par laquelle il declare qu'Hippocrate ſeul eſt capable de guerir la peſte & toutes les autres maladies.

LA peſte qui ſe communique par tout auec l'air ne ſe guerit iamais par les remedes naturels & ordinaires, comme on voit que la nature ſeule fait des criſes & ſoulage les maladies qui viennent d'autres cauſes. Il n'y a que l'art ſeul qui a l'intelligence du changement des ſaiſons & des corps celeſtes qui peut guerir la peſte. Hippocrate eſt le ſeul Medecin qui guerit cette maladie, il eſt Dorien de nation, puis qu'il eſt de la ville de Cos. Heraclide fils d'Hippocrate eſt ſon pere; Gnoſidique, Nebrus, Soſtrate, Theodore, Cleomyſtade & Criſamis ſont ſes predeceſſeurs. La Medecine des anciens eſtoit fort peu de choſe, elle n'auoit rien que de vulgaire & triuial; mais Hippocrate ayant l'eſptit diuin, l'a augmentée & renduë tres-parfaite. Cet homme illuſtre & tout diuin eſt le neuuiéme à comter du Roy Criſamis; il eſt le dixhuitiéme à comter d'Æſculape, & le vingtiéme depuis Iupiter; Praxithea ſa mere eſt fille de Phænarete, qui eſt iſſu de la maiſon d'Hercule. Ainſi le diuin Hippocrate eſt deſcendu de la race des Dieux des deux coſtez, il eſt Æſclepiade du coſté de ſon pere, de celuy de ſa mere, il eſt Heraclide. Son grand pere Hippocrate & ſon pere Heraclide luy ont montré la Medecine, il a vray-ſemblablement appris d'eux les elemens de la ſcience de guerir, autant qu'ils pouuoient les ſça-

uoir ; & quant au reste, il s'est instruit luy-mesme en toutes ses parties, il a d'autant passé ses deuanciers par la diuinité de sa nature, & par la bonté de son esprit, qu'il a paru plus excellent qu'eux en la rareté de ses cures. Il ne fait pas profession de chasser les bestes feroces, mais il guerit les maladies rebelles & tres-farouches dans toutes les Prouinces & au de-là des mers, puis qu'il répand par tout les secours d'Æsculape, ne plus ne moins que Triptoleme les graines de Cerés. C'est à iuste raison qu'en plusieurs endroits de la terre, il est respecté comme vn Dieu ; il a receu des Atheniens les mesmes dons, honneurs & priuileges qu'Hercule & qu'Æsculape. Ordonnez qu'on luy dõne de l'or & de l'argent tant qu'il voudra, pour l'obliger à faire voyage en vostre Cour, & l'engager à vous seruir ; il a plusieurs methodes infaillibles pour la guerison de la peste. Hippocrate est le vray pere de la santé des hommes, il en est le conseruateur, il dissipe toutes les douleurs, & en vn mot, il est le chef de la science salutaire & diuine.

LETTRE DV GRAND ARTAXERXES, Roy des Rois à Hystanes, Gouuerneur de l'Hellespont ; par laquelle il le prie d'obliger Hippocrate à son seruice, à force d'argent & autres presens, tels & si grands qu'il voudra.

LA grande reputation qu'Hippocrate, Medecin de l'isle de Cos & de la race d'Æsculape, s'est acquis dans son art, est paruenuë iusqu'à moy ; ie vous prie donc de luy faire offre d'or & d'argent tant qu'il en voudra, & de toutes les autres commoditez en abondance tant qu'il en pourra desirer, afin de l'obliger à venir à nostre secours. Vous l'asseurerez qu'il tiendra icy le mesme rang que les Princes de nostre Cour, & qu'il receura les mesmes hõneurs que les plus grands de Perse. S'il se rencontre encore quelqu'autre homme de remarque dans l'Europe, ie vous commande de ne point espargner nos richesses, pour acquerir leur amitié, & pour les engager au seruice de la Maison Royale ; car il n'est pas facile de rencontrer des hommes capables de donner vn bon conseil en de telles choses.

LETTRE DE HYSTANES Gouuerneur de l'Hellespont au grand Hippocrate, issu de la famille d'Æsculape, en conformité de la precedente.

LE grand Roy de Perse Artaxerxes, ayant besoin de vostre assistance a dépesché vers moy, qui suis Gouuerneur de l'Hellespont; il me commande de vous donner de l'or & de l'argent tant que vous en voudrez, de vous fournir en abondance tout ce qui sert à la vie, dont vous pouuez auoir besoin, & mesme de vous donner telle autre chose que vous desirerez, pour vous obliger à l'aller trouuer promptement. Ce grand Monarque promet que vous tiendrez le mesme rang que les premiers Princes de sa Cour, & que vous receurez les mesmes honneurs que les plus grands de Perse; c'est à vous, grand Hippocrate, de faire vos diligences, & de vous rendre promptement aupres du Roy.

LETTRE D'HIPPOCRATE MEDECIN à Hystanes, Gouuerneur de l'Hellespont, contenant le refus qu'il fait de seruir l'Artaxerxes.

POVR réponse à la lettre que vous m'auez enuoyée, m'assurant qu'elle vient de la part du Roy, vostre Maistre, rescriuez-luy ce que ie di aussi promptement que vous pourrez; Nous ne manquons point de nourriture, d'habit, de logement, ni d'aucune autre chose necessaire à la vie. Il n'est pas raisonnable que ie me serue des richesses & opulence des Perses, ni que ie déliure des étrangers de leur misere & maladies, puis qu'ils sont les ennemis de la Grece.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Demetrius, Roy de Macedoine.

LE Roy des Perses me demande & me desire à son seruice, ne sachant pas que mon deuoir & l'amour de la sagesse me font en bien plus grande consideration que tous les biens.

LETTRE DE HYSTANES GOVVERNEVR de l'Helleſpont au grand Artaxerxes, Roy des Rois ſon ſouuerain Seigneur.

I'AY enuoyé la lettre que vous m'auez addreſſée, me commandant de la faire tenir à Hippocrate de Cos, deſcendant d'Æſculape, i'en ay tiré la reſponſe qu'il a déliurée par eſcrit, me recommandant de vous l'enuoyer en voſtre Palais, ie vous la fay tenir promptement par Gymnaſben Dyeutychen.

LE GRAND ARTAXERXES ROY DES Rois, voulant ſe vanger d'Hippocrate, fait à ſçauoir au peuple de Cos ce qui s'enſuit.

LIVREZ Hippocrate Medecin entre les mains de mes Deputez, à cauſe qu'il eſt inſolent & mal appris, il m'iniurie mal à propos & tous les Perſes mes ſuiets. Si vous me refuſez cette iuſtice, vous reſſentirez ma vangeance, & vous pairez vous-meſmes la peine de la premiere faute; ie mettray toute voſtre ville à feu & à ſang; ie détruiray voſtre Iſle & ie l'applaniray comme la mer: de ſorte qu'au temps à venir on ne connoîtra point où aura eſté la ville de Cos, ni meſme ſi voſtre Iſle a iamais eſté peuplée.

RESPONSE DV PEVPLE DE COS, faite aux Deputez du Roy de Perſe.

LE Conſeil & le peuple de Cos ont trouué bon de faire cette reſponſe aux Deputez d'Artaxerxes, qu'ils ne feront rien qui ſoit indigne de Merops, d'Hercule ni d'Æſculape; c'eſt pourquoy tous ſes habitans refuſent d'abandonner Hippocrate & de le liurer, quand ils deuroient cruellement perir. Darius & Xerxes, ayant autrefois demandé par lettres à nos anceſtres de moüiller l'ancre à noſtre port, & d'y prendre des raffraîchiſſemens, le peuple ne leur en donna point, il reſolut de les refuſer abſolument, car on voyoit que s'ils venoient contr'eux à viue force, ils y pouuoient perir comme les autres hommes; il employe preſentement la meſme réponſe.

Retirez-vous auec vos menaces, & sortez de nostre Isle, nous n'abandonnerons iamais Hippocrate, nous ne le liurerons point à vostre Roy; faites luy donc cette réponse, que les Dieux auront encore soin de nous & nous assisteront,

LETTRE DV CONSEIL ET DV peuple de la ville d'Abdere au Grand Hippocrate, par laquelle ils le prient de guerir Democrite de la folie, & luy promettent des recompenses à discretion.

VN de nos concitoyens nommé Democrite, que nous auons toûjours creu & que nous croyons encore à present, capable d'estre l'ornement & la gloire de nôtre patrie, se trouue presentement en danger au détriment de nostre ville. Ce n'est pas qu'on luy porte enuie de sa grande sagesse, puis qu'il est trop sçauant, & qu'il est possedé d'vn si grand desir d'apprendre & de se rendre encore plus intelligent, de iour en iour, que son esprit en est malade. La peur que nous auons que son esprit ne se détraque n'est pas petite, elle est tres-grande assurément, puis qu'il y a danger que la ville d'Abdere ne soit abandonnée & demeure deserte.

DEMOCRITE oublie tout, il ne se connoît pas luy-mesme, on ne le voit iamais dormir, il passe les iours & les nuits à rire; & se mocquãt de toute chose grãde ou petite, il a tout à mépris & la vie mesme. On luy dit qu'vn de ses amis fait voyage, qu'il se marie, qu'il parle en publique, ou qu'il prend vne charge; vn autre fait vne ambassade, il est declaré magistrat, il en est interdit, il est malade, il reçoit vne playe & mesme il meurt; Democrite se rit de toute chose bonne ou mauuaise, desagreable ou plaisante. Il s'informe de ce qui se passe aux enfers & sous la terre; il est en peine de ce qui se fait en l'autre monde, il le met par escri; il dit que l'air est plein d'images ou atomes, qu'il conçoit le chant des oiseaux; souuent il se leue de nuit & on l'entend, sans faire bruit, comme s'il chãtoit seul; il dit qu'il fait voyage dans des estres infinis, qu'il n'est pas seul de sa sorte, puis qu'il y a vne infinité de Democrites qui luy ressemblent en toute chose; en vn mot Democrite vit, comme s'il auoit le corps & l'esprit perdu. C'est le sujet de nostre crainte, Grand Hippocrate, voila le malheur qui nous trouble; guerissez-le, venez promptement & vous garentirez nostre patrie. Ne nous dédaignez point, n'estant point méprisables; on a creance en nos paroles, nous publirons vostre merite.

SI vous le gueriſſez vous ne mãquerez pas d'honneur, d'argent, ni de doctrine; bien que vous faſſiez plus de cas de la ſcience que des biens de fortune, vous en aurez de toute ſorte en abondance. Si la ville eſtoit toute d'or elle ne ſuffiroit pas au grand deſir que nous auons de voir la gueriſon de Democrite, & de l'empécher de manquer d'aucune choſe. Nos lois & nos coûtumes ſont malades, elles extrauaguent; venez, le plus officieux des hommes, pour la gueriſon du plus ſçauant, non pas en qualité de Medecin, mais comme fondateur de toutes les villes d'Ionie, vous nous enuironnez d'vn mur plus ſainct, vous nous ſeruez de plus forte deffenſe. Vous guerirez la ville entiere, non pas vn homme ſeul; le Conſeil d'Abdere eſt malade & en grand danger de s'interdire & ſe fermer, vous eſtes pour l'ouurir & le remettre en ſes fonctions. Vous eſtes ſon nouueau legiſlateur, ſon juge & ſon chef de juſtice; voſtre venuë vous rend ſauueur & le maître ouurier de nos lois; nous vous conſiderons en ces qualitez, voſtre arriuée vous en met en poſſeſſion.

VNE cité qui n'eſt pas inconnuë, ou plûtoſt toute la Grece vous ſupplie de conſeruer le corps de la ſageſſe; figurez-vous que toute la doctrine ſe depute vers vous, pour eſtre deliurée de la folie qui la tranſporte. Nous eſtimons que la ſageſſe eſt naturelle à vn chacun, elle eſt encore bien plus naturelle à ceux qui en approchent dauantage, comme nous. Sçachez que vous obligerez ſingulierement les ſiecles à venir, de ne pas abandonner Democrite, dans l'eſperance où il eſt d'approcher de la verité, & d'eſtre ſeul capable de la découurir. Vous auez receu tout enſemble la naiſſance & l'art d'Æſculape; vous deſcendez auſſi d'Hercule, & Democrite vient du frere de ce meſme Hercule, puis qu'Abdere, dont nôtre ville tient le nom, en eſt iſſu, comme vous auez ouy dire, il prendra part à la faueur que vous nous ferez en la gueriſon de Democrite.

VOYANT donc, ô Grand Hippocrate, vn peuple entier qui extrauague, à cauſe de la folie d'vn ſçauant homme, venez à nous diligemment, on vous en prie; ah qui croiroit que l'abondance d'vn bien ſi noble ſe conuertit en maladie. Democrite eſt en grand danger de tomber dans l'extrauagance & foibleſſe de raiſonnement, d'autant plus grande qu'il eſtoit fort en iugement, & éleué iuſqu'au ſommet de la ſageſſe. Le vulgaire d'Abdere ignorant & dépourueu des bonnes lettres, ne s'éleue iamais, il s'arreſte toûjours au ſens commun, on l'eſtime groſſier, & à preſent il deuient tres-eſclai-

ré iuge de la folie du clair-voyant. Venez donc auec Æſculape voſtre grand ayeul, venez auec ſes enfans qui furent à la guerre de Troyes; venez auec Epioné, fille d'Hercule. Venez à preſent & apportez tous les remedes propres à nôtre mal, puis que la terre eſt fertile en fleurs, en fruits, en herbes & en racines qui ſont les vrais ſecours de la fureur. Vos jardins, vos campagnes & le ſommet de vos collines ne produiront iamais plus abondamment leurs meilleurs ſimples, qu'à preſent ceux qui ſont propres à la ſanté de Democrite.

LETTRE D'HIPPOCRATE AV CONSEIL & au peuple de la ville d'Abdere, par laquelle il promet de viſiter Democrite ſans en attendre recompenſe.

AMELESAGORE voſtre concitoyen, Meſſieurs d'Abdere, arriua fortuitement en la ville de Cos, au meſme iour qu'on a coûtume d'y ſolemniſer tous les ans la Feſte de la priſe ou reception de la Verge. C'eſt, comme vous ſçauez, vne aſſemblée de tout le peuple, & vne pompe magnifique de ceux qui ſe conſacrent à Dieu, allans tous enſemble au cyprés, ils prennent & rendent le baſton. Ie me perſuaday ce que c'eſtoit & que l'affaire preſſoit fort, l'empreſſement paroiſſoit à la mine & aux paroles d'Ameleſagore; c'eſt pourquoy ie leu promptement voſtre lettre, & m'eſtonnay de voir que vous n'eſtiez pas moins troublez de la maladie d'vn homme ſeul, que ſi la ville entiere ſe renfermoit en ſa perſonne. Heureux les peuples qui peuuent reconnoître & conceuoir que les gens de bien ſont les plus ſurs appuis, il n'y a point de tour plus forte ni de meilleure muraille que les conſeils & bons auis des hommes ſages.

IE ſuis perſuadé que la ſcience eſt vn don de Dieu, & que le corps de l'homme eſt vne production de la nature; ne vous fâchez donc point, Meſſieurs, ſi ie croy que c'eſt la nature meſme qui m'appelle pour la conſeruation de ſon ouurage, ou pour le garentir, puis qu'il eſt preſt à ſuccomber de maladie. I'obeïs à preſent à Dieu & à la nature, plûtoſt qu'aux hommes, allant en diligence en voſtre ville pour guerir Democrite; s'il eſt malade effectiuement, & que ce ne ſoit pas vne illuſion de voſtre eſprit, ie le deſire, & ce

ſeroit

ſeroit en vous vne marque d'vne affection plus grande en ſon endroit, de vous troubler ſur vn ſimple ſoupçon. Si Dieu ni la nature ne me promettent point de recompenſe, viſitant chez vous Democrite, ne vous en mettez pas en peine, ne faites aucun effort pour ce ſuiet, & permettez qu'vne ſcience demeure libre en ſon trauail. Ceux qui ſe rendent mercenaires contraignent les ſciences, ils les rendent ſuiettes & les dépoüillent de leur ordinaire liberté, leur oſtant le pouuoir de faire & de dire ce qui eſt de leurs fonctions. Il faut qu'ils ſoient menteurs en faiſant prix, comme s'ils auoient à guerir vne fort grande maladie, & qu'ils ſoûtiennent qu'elle n'eſt pas petite; ils manqueront à viſiter vn malade, apres auoir promis, & en d'autres rencontres, ils le viſiteront ſans y eſtre mandez.

LA vie de l'homme eſt miſerable, en ce que toutes ſes parties ſont penetrées par vne inſupportable auarice, comme par le froid mortel d'vne biſe ſubtile, au temps d'hyuer. Pleût à Dieu que tous les Medecins s'aſſemblaſſent & conuinſſent plutoſt pour la gueriſon de ce mal, que pour la fureur meſme, puis qu'elle eſt plus difficile; cette maladie eſt cherie & careſſée, encore qu'elle eſt tres-maligne. Ie croy que tous les vices & maladies de l'ame ſont de grandes folies, elles impriment à l'eſprit des erreurs & des phantaiſies qui ne peuuent iamais eſtre gueries, qu'en ſe purgeant par la vertu. Quant à moy, ſi i'eſtois d'humeur à tirer de l'argent par tous moyens de toute part, ie n'irois pas pour dix talens en voſtre ville, i'aurois fay voyage en Aſie vers le grand Roy de Perſe, où i'aurois rencontré des villes toutes pleines de bien, i'aurois gueri la peſte qui affligeoit ſon peuple. I'ay refuſé de garentir cette region de la malignité de la peſte, à cauſe qu'elle eſt ennemie de la Grece, & en ce que i'ay pû i'ay ſurmonté ces étrangers, les abandonnant à cette maladie contagieuſe.

I'AVROIS eu honte de rapporter les mœurs & l'argent de ce Roy dans ma maiſon, & de l'emplir de ſon opulence qui eſt ennemie de mon païs, ie l'aurois reſpanduë, & la communicant ie me rendrois le deſtructeur des villes de la Grece. Ce n'eſt pas opulence qu'vn amas d'or & de richeſſes; la plus grande & plus ſainte integrité de l'honneur & de la vertu, n'eſt pas d'eſtre à couuert ſous la protection de la Iuſtice, c'eſt de mettre les biens en éuidence pour l'vtilité du publique. Ne penſez-vous pas que la faute eſt égale de conſeruer ſes ennemis, & de guerir ſes bons amis & compatriotes, pour en auoir la recompenſe: nos affaires ne vont pas de la ſorte,

ie ne m'enrichis pas des maladies de mes amis. Ie n'ay point eu de ioye d'apprendre la maladie de Democrite, il ſera mon ami ſans doute, s'il eſt en ſanté; s'il eſt malade il m'aimera bien dauantage, eſtant gueri par mon conſeil; car i'appren qu'il eſt homme ferme & reſolu dans ſa conduitte, il eſt le veritable ornement de voſtre ville.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Philopœmen ſon ancien hoſte, par laquelle il le prie de tenir preſt ſon logement, & montre que la grande ſageſſe peut paſſer pour folie aupres du peuple.

LEs Deputez qui m'ont rendu la lettre de la ville d'Abdere m'ont auſſi rendu la voſtre, ie me ſuis beaucoup reſioüi de ce que vous me promettez chez vous vn appartemẽt & toutes les commoditez de la vie. Ie croy que mon voyage ne ſera pas malheureux, & que mes eſperances s'augmenteront en arriuant, puis que voſtre lettre me fait voir que Democrite n'eſt pas fou; mais qu'il donne à connoître vne force d'eſprit ſureminente, ne ſe ſouciant pas beaucoup de femmes, d'enfans, de parens, de richeſſes, ni d'aucune autre choſe. Il paſſe les iours & les nuits tout ſeul, il ſe plaît en particulier, il eſt ſouuent en ſolitude dans des grottes, à l'ombre des foreſts touffuës, ſur l'herbe molle, ou pres des eaux courrantes.

CES accidens ſe remarquent ſouuent aux melancholiques, car ils fuyent quelquefois l'entretien, ils cherchẽt la ſolitude & ſe plaiſent aux deſers, ils éuitent la veuë & la rencontre de leurs meilleurs amis, de meſme que des plus étranges. Il n'eſt pas inconuenient que tous les autres ſoins ſe treuuent éteins & diſſipez par vne application curieuſe aux ſciences, en ceux qui ſont portez d'vne forte paſſion pour la vertu. De meſme que quand les domeſtiques font vn grand bruit, en querelant dans la maiſon, ſi la maîtreſſe paroît tout à coup, ils s'arreſtent à l'inſtant, eſtant ſurpris & étonnez; les autres paſſions & mouuemens de l'ame font du deſordre aux hommes, mais lors que la vertu s'auance & que la ſageſſe prent ſa place, ils s'aneantiſſent & diſparoiſſent, comme des valets qui ſe cachent de honte.

TOVS ceux qui aiment les cauernes & cherchent le repos ne ſont pas fous pour cela; le grand mépris des affaires du monde fait que

les ſages cherchent la ſolitude & aiment la retraitte, afin de n'eſtre point troublez. Quand l'ame eſt agitée du ſoin des choſes externes, & qu'elle veut calmer le corps, elle le met en particulier & le tire en retraitte; alors elle s'éleue & ſe tient droitte, elle regarde tout autour d'elle, & conſidere ſimplement l'eſtenduë de la verité; elle n'y voit ni pere, ni mere, ni femme, ni enfant; les freres, les parens, les domeſtiques, & tous les biens & les malheurs de la fortune ſont à l'eſcart. Ils ſont tous reiettez, ils ne paroiſſent point, & n'oſent ſe montrer ni faire bruit, à cauſe du reſpect des habitans de ce lieu ſaint, ce ſont les arts & les ſciences auec les vertus de toute ſorte; les Dieux, les Demons, les conſeils & toutes les intelligences. L'intellect eſt le centre & le grand pole de cette illuſtre region, la circonference & couronne, où ſes rayons ſe tirent, eſt enrichie d'aſtres brillans & tres-mobiles, ce ſont tous les obiets dont la verité ſe découure.

LE grand deſir de la ſageſſe fait que Democrite ſe tranſporte en ce lieu ſaint, ne voyant plus ſes concitoyens, puis qu'il s'éloigne de ſon ordinaire demeure; il eſt eſtimé fou, à cauſe qu'il ſe plaît à la retraitte. Les Abderitains ſe preſſent fort d'employer de l'argent pour découurir ce qui en eſt, ignorant le genie & la penſée de Democrite. Mais quant à vous, mon cher ami Philopœmen, preparez moy mon logement, ie ne veu eſtre à charge, ni donner de la peine à vne ville qui eſt deſia troublée, vous ſçauez bien que vous m'auez cy-deuant logé, comme vn ami particulier.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Denis Medecin, par laquelle il le prie d'auoir ſoin des malades de l'Iſle de Cos en ſon abſence, & de prendre garde aux déportemens de ſa femme.

ATTENDEZ-moy dans Halycarnaſſe, ami fidel, où dépéchés vous-meſme de preuenir mon départ; car il faut neceſſairement que i'aille à la ville d'Abdere, dont tout le peuple me mande pour guerir Democrite qui eſt malade. La ſympathie des hommes eſt admirable, les Abderitains ſe reſſentent tous du mal de leur concitoyen, comme s'ils n'auoient qu'vne meſme ame, mais ie penſe qu'ils ont tous également beſoin de remedes. Quant à moy, ie croy que ce n'eſt pas vne vraye maladie, mais ſeulement vn excés de doctrine, encore qu'effectiuement la doctrine ne peut eſtre ex-

ceſſiue, puis que la grandeur de la vertu ne ſçauroit nuire, c'eſt l'opinion du vulgaire. Les ignorans eſtiment vicieuſes les actions ſureminentes, ils font paſſer pour maladie tout ce qui eſt extraordinaire; chacun ſe figure eſtre la regle de la perfection, & il croit que ce qui manque en luy & ſe voit abondant en vn autre, eſt exceſſif. Celuy qui eſt timide prent la vaillance pour la temerité; l'auare dit que le liberal eſt prodigue, & generalement tous les deffectueux s'imaginent que la medioctité où la vertu conſiſte eſt vicieuſe, parce qu'elle eſt contraire à leur vice. Apres donc que i'auray veu Democrite, que i'auray parlé à luy, & que i'auray fay toutes les remarques neceſſaires, ie ſeray plus amplement inſtrui pour en iuger. Quant à vous, ami tres-fidel, ie ſuis d'auis que vous preniez la peine de venir promptement, car ie deſire que vous demeuriez dans mon païs iuſqu'à mon retour, afin de prendre garde à toutes nos affaires, & principalement aux malades de la ville; car ie ne ſçay comme il arriue par haſart, que cette année eſt ſaine, ſuiuant ſon ancienne coutume, il y aura fort peu de grandes maladies, & neantmoins vous ſerez touſiours preſt.

Vous logerez, s'il vous plaiſt, en ma maiſon, parce qu'elle eſt tres-logeable, & que ma femme a coutume de ſe retirer chez ſes parens en mon abſence. Vous ne laiſſerez pas pour cela de prendre garde à ſes déportemens, fin qu'elle viue ſagement, & que prenant l'occaſion de mon abſence, elle n'ait pas d'engagement auec d'autres hommes. Ie puis dire auec verité qu'elle eſtoit fort modeſte, quand ie la pris, ayant eſté nourrie par des parens tres-ſages, ſon pere eſt l'homme du monde le mieux nay, & qui abhorre dauantage les méchans; il eſt ſeuere plus que l'ordinaire des vieillards. Pour bien nourrie que ſoit vne femme, c'eſt touſiours vne femme, elle a beſoin de quelque perſonne ſage pour veiller à ſa conduite & la corriger doucement. Ce ſexe eſt ſi foible de ſa nature, il a vn tel panchant à l'incontinence, qu'il contracteroit aiſément des habitudes vicieuſes, ſi on ne les retranche de temps en temps, comme on fait les branches ſuperfluës, meſme des meilleurs arbres. Ie croy qu'vn ami fidel & iudicieux, comme vous, eſt plus propre à veiller ſur la conduite d'vne femme & à la garder, que ſes propres parens; il n'eſt point engagé de paſſion comme eux, ni preoccupé de cette folle amitié qui affoiblit la connoiſſance, & le diſcernement des ſuiets qui meritent la correction. Vn Iuge équitable & bien éclairé, doit eſtre indifferent & moins engagé d'affection; la paſſion ne l'éblouït point, elle n'attendrit point ſon cœur par la bienveillance

exceſſiue qui le pourroit faire manquer à ſon deuoir.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Damagete, par laquelle il le prie d'enuoyer vn vaiſſeau, pour aller à la ville d'Abdere voir Democrite.

LORS que i'eſtois chez vous en l'Iſle de Rhode, ami Damagete, ie vy dans le port vn vaiſſeau qui portoit l'enſeigne & le nom du Soleil, il eſt fort bien fait, & armé d'vne bonne prouë, il eſt d'vne ſuffiſante grandeur, & a force bans. Vous eſtimiez beaucoup l'excellence de ce vaiſſeau, parce qu'il eſt prompt & ſur, il eſt adroit & de fort bon ſeruice, auſſi faiſiez vous grand cas de la facilité de ſon cours. Ie vous prie de m'enuoyer ce meſme vaiſſeau-là, ſi faire ſe peut, & qu'il aille à voile, non pas à rame. La gueriſon d'vn malade, & l'amitié que ie luy porte me preſſent de m'embarquer promptement, pour aller à la ville d'Abdere, car ſes habitans ſont tous deuenus malades, à cauſe de la maladie d'vn ſeul de leurs concitoyens, c'eſt Democrite; vous auez peut eſtre ouy quelquefois le recit de ſa gloire. Toute la ville ſe figure qu'il pert l'eſprit, & moy ie veu ou plutoſt ie ſouhaitte qu'il n'extrauague point, & que c'eſt vne opinion de ce peuple. Il dit que Democrite rit touſiours, & qu'il ne ceſſe point de rire ſur toute ſorte de ſuiet, il croit que ce ris continuel eſt vn ſigne aſſuré de ſa folie. Aduertiſſez nos amis de Rhode, de ſe regler en leur gayeté, qu'ils ne ſoient point trop grands rieurs, ni trop triſtes & chagrins, qu'ils gardent vne moderation raiſonnable entre ces deux extremitez, ainſi vous paroîtrez affable & gracieu à quelques vns, & reſueur à d'autres, méditant ſur la vertu.

IL y a quelque choſe de mauuais en luy, puis qu'il rit de toute choſe, car ſi l'excés du ris eſt vicieux, le ris continuel l'eſt encore bien plus. Ie croy que ie pourrois luy dire, cher Democrite, toute ſorte de mal qui arriue vous ſemble vn ſuiet ſuffiſant de rire, vous riez d'vne maladie, d'vn meurtre, de la mort, & d'autres tels malheurs; toutes les choſes qui arriuent vous ſemblent dignes de riſée. Vous combattez la volonté de Dieu, qui a mis deux contraires au monde, ce ſont la ioye & la triſteſſe, il ſemble que vous vouliez en retrancher vn. Vous ſeriez bienheureux, ſi ceux qui vous touchent n'eſtoient iamais malades, mais il eſt impoſſible; que ſi bien dauan-

tagevous auez le pouuoir de les empécher de mourir par vos risées, c'est vne chose encore beaucoup plus admirable ; vous riez de leur maladie, vous riez aussi de leur mort. Si entendant le recit d'vn malheur, vous en estes ioyeu, vous estes tres-méchant & éloigné de la sagesse ; si vous croyez que la mort & la maladie ne sont pas des malheurs, vous estes possedé par l'humeur noire, vous courrez risque d'estre mis au rang du vulgaire d'Abdere, le peuple de la ville est plus sage que vous. Estant arriuez sur le lieu nous luy parlerons de ces choses ; cependant le départ du vaisseau que i'atten auec impatience, retarde autant de temps que i'en consume à vous escrire.

AVTRE LETTRE D'HIPPOCRATE à Philopœmen, contenant la verité de la santé de Democrite, exprimée par vn songe.

I'AVOIS esté pensif & tout resueur sur la santé de Democrite, & cette nuit-là mesme au point du iour, en dormant, il me parut vn songe qui ne doit point, à mon auis, auoir de suitte perilleuse. Mon réueil se fit auec étonnement, il me sembla que ie voyois proche de moy Æsculape en personne, & nous estions desia deuant les portes de la ville d'Abdere ; il ne se montroit pas doux & humain, cõme on a de coustume de le representer en ses images, il paroissoit plus prompt, il s'embloit plus terrible. Des dragons ayant la forme de serpent, de grandeur excessiue, se pressoient à le suiure ; ils portoient leurs corps à longues traînées, & sifloient en allant d'vne maniere horrible, comme on en voit dans les desers & dans les broüissailles. Ses compagnons portant des boëtes de remedes exactement bouchées, le suiuoient aussi de bien prest. Ce Dieu me presente aussitost la main, ie la pren & la baise auec reuerence, ie le prie de m'accompagner & de ne m'abandonner point en cette cure ; il repartit, vous n'auez pas besoin de mon secours, quant à present, cette diuinité qui est commune aux Dieux & aux hommes, vous conduira par tout en asseurance.

Images ou effigies d'Æsculape, de la verité & de l'opinion.

ME retournant i'apperceus vne Dame fort belle & grande, tout simplement coëffée, elle étoit tres-illustre, le tour de ses beaux yeux brilloit d'vne lumiere pure, ils ressembloient à la lueur des Estoilles fixes. Le Dieu des guerisons nous laisse alors & disparoît ; la Dame prit tout doucement ma main & la serra moderément,

elle me conduisit par la ville, témoignant beaucoup d'amitié. Nous approchions du lieu où ie croyois que mon logement estoit prest, elle s'éuanoüit aussi & disparut comme vn fantosme, en me disant, demain ie vous rencontreray chez Democrite. Au moment qu'elle s'en alloit, ie di ma fauorable Dame, dites, ie vous prie, qui vous estes, & comme on doit vous appeller; elle répondit, ie suis la verité, & celle que vous voyez venir se nomme opinion, elle demeure en cette ville auec les Abderitains. Cette seconde Dame me parut tout d'vn coup, sans estre autrement mal-faisante, mais elle auoit les yeux terribles, elle estoit plus soudaine & plus hardie que la premiere.

ME réueillant i'interpretay mon songe, & cru que la medecine n'estoit point necessaire à Democrite, puis que mesme le Dieu des guerisons s'absente & se retire, n'ayant point de suiet pour s'occuper; la verité de la santé parfaite demeure auec Democrite, & la fausseté de l'opinion que les Abderitains ont contractée de son extrauagance, s'affermit dans leur fantaisie. Ie croy que ce sont-là des veritez, ami Philopœmen, elles sont effectiues; ie ne reiette point les connoissances qui se tirent des songes, & principalement quand ils gardent vne suitte & vn bon ordre. Les arts de guerir & de deuiner ont vne grande alliance, puis qu'Apollon est leur inuenteur & leur pere commun; il est de nos predecesseurs, il connoissoit les maladies presentes, il preuoyoit celles qui estoient à venir, & il les guerissoit & preuenoit par les mesmes lumieres.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Crateuas, tres-habile Herboriste, pa slaquelle il ordonne le chois & la conseruation des medicamens qui pourroient seruir à Democrite.

IE suis bien informé, mon cher compagnon, que vous estes tres-habile en la connoissance des herbes & des racines, tant à cause de vostre propre experience, que de celle que vos predecesseurs vous ont laissé, vous n'y estes pas moins intelligent que Crateuas vostre grand pere. Faites donc à present la recherche des simples, aussi exacte & curieuse que vous l'ayez iamais faite, amassez-en de toute sorte en abondance pour me les enuoyer; la necessité nous y oblige, ayant vn homme si considerable à guerir, qu'il æquipolle à

toute vne ville,il est effectiuement Abderitain, mais c'est le Philosophe Democrite. On dit qu'il est malade,&qu'il a grand besoin de se purger, parce qu'il a l'esprit malade ; ie croy pourtant que nous n'employrons point de purgatif, & neantmoins il faut se preparer à tout euenement. I'ay souuent admiré la structure de vostre iardin, boutique & logement, à l'égal de la nature vniuerselle & de son bel arrangement; ie l'ay consideré comme le grand affermissement de la terre qui produit tous les animaux, les plantes, les alimens, les remedes, les succés de la Medecine, & les richesses mesmes.

NOSTRE exercice est la vraye source où l'auarice cherche à se satisfaire ; les Abderitains ne m'auroient iamais eu chez eux, & ne m'auroient point attiré pour dix talens, si ie voulois me rendre mercenaire, au lieu de veritable Medecin. Si vous pouuiez, ami Crateuas, coupper la racine à l'auarice, sans en laisser vn seul filet, sçachez assurément que nous ne purgerions pas seulement le corps des hommes, nous gueririons aussi les maladies de leur esprit; cette parole n'est qu'vn vœu, & mesme qui est impossible. Quant à present cherchez toutes les herbes qui naissent aux lieux plus eminens & aux montagnes; couppez-les iusqu'à la racine, leur substance est plus ferme que celle des lieux aquatiques ; elles sont plus acres & plus efficaces, à cause de la dureté de la terre & de la subtilité de l'air, la nourriture qu'elles attirent est plus spiritueuse & subtile. Taschez de ramasser aussi les fleurs des herbes qui croissent aux étangs & aux marais; celles qui viennent au bort des riuieres, des fontaines, & des eaux qu'on nomme viues ; ie suis persuadé qu'elles sont foibles & delicates, leur suc est plus doux & humide.

TOVTES les liqueurs & les sucs fluides, doiuent se porter dans du verre; les feüilles, les fleurs & les racines se conseruent dans des pots de terre tout neufs & bien bouchez, de peur qu'estant euentées elles ne perdent leur vertu, comme si elles tomboient en foiblesse. Vous les enuoirez promptement, puis que la saison y est propre, & que la necessité de guerir cette imaginaire folie nous presse. Les delays sont contraires à toute sorte d'artifice & principalement à la Medecine, où les remises importent & sont dangereuses à la vie. Le temps commode, qu'on nomme occasion, sert d'ame à tous les traittemens, son obseruation tres-exacte les accomplit & perfectionne. Ie croy que Democrite est en santé, mesme sans nos secours; si pourtant il y a quelque manquement de nature, du temps ou de quelqu'autre cause, y en ayant grand nombre

L'occasion est l'ame des traittemens.

qui

qui ſe cachent à l'eſprit de l'homme, attendu qu'il n'eſt pas beaucoup fortifié dans la ſcience, nous ſommes contrains de rapporter toute noſtre induſtrie à vn but principal & incertain. Le malade qui eſt en danger ne ſe contente pas de ce qu'on peut, il veut auſſi ce qui au deſſus de nos forces.

ON a quaſi touſiours deux fins, l'vne eſt l'intention de l'ouurier, l'autre eſt celle de l'art; l'intention de l'ouurier eſt ſecrette, le but de l'art eſt euident & arreſté; en ces deux buts tres-differens on a quelque beſoin de la fortune. Les purgations ont touſiours de l'incertitude quelque precaution qu'on y apporte, on craint d'offenſer l'eſtomach, & on a peine à proportionner le remede à ſa nature, qui n'eſt connuë que par de ſimples coniectures; elle n'eſt pas touſiours de meſme en vn chacun, elle a ſes differences, ſe rendant certaines choſes familieres. Il vient des choſes à la trauerſe qui corrompent la cure, pluſieurs ſerpens reſpandent leur venin ſur les ſimples, & ils impriment à leur tendreſſe par leur morſure infecte des qualitez pernicieuſes, au lieu de bonnes & ſalutaires. Cette embuche & malignité ſe tient touſiours cachée, s'il n'en paroît des marques aux feüilles de la plante, comme vne tache ou vne odeur extraordinaire & farouche; l'art meſme quelquefois, par vn accident inopiné, s'égare de ſa meilleure & plus ſalutaire methode. Les purgations d'ellebore ſont touſiours les plus aſſurées; on dit que Melampus les employa pour guerir les filles du Roy Prætus; & Anticyre, pour guerir de l'Epilepſie le Grand Hercule. Ie prie Dieu que Democrite n'ait point beſoin de ces puiſſans remedes, & qu'il ſoit touſiours iouïſſant de la ſageſſe, qui eſt le dernier but de la plus excellente Medecine, puis qu'elle eſt la plus eminente de toutes les fonctions de la vie.

AVTRE LETTRE D'HIPPOCRATE à Damagete, contenant toutes les circonſtances, & le ſuccés de ſon entretien auec Democrite.

NOS ſouhaits ſont accomplis, ami Damagete, & nos coniectures touchant l'eſtat de la ſanté de Democrite, n'ont pas eſté vaines, ce grand homme n'eſt point hors de ſon ſens, il eſt tres-ſage, il nous a meſme inſtruit, & par noſtre moyen il a rendu tout le monde plus ſage. Ie vous renuoye le vaiſſeau d'Æſculape, où il faut

maintenant arborer l'enſeigne de ſanté auec celle du Soleil, puis qu'il vogue heureuſement, & que ce Dieu conduit ſes courſes.

NOVS abordaſmes au port d'Abdere, au meſme iour que ma lettre auoit deſigné pour mon arriuée. Nous les trouuaſmes tous enſemble aupres des portes, à nous attendre, cōme il eſt vray-ſemblable; les hommes, les femmes & les vieillards y eſtoient tous; les enfans meſmes, iuſqu'aux plus petits s'y rencontrerent, certes tout triſtes & affligez, contre leur naturel & coutume. Ils eſtoient donc en cette ſorte affligez, à cauſe de l'imaginaire folie de Democrite, & luy dans ce temps meſme s'occupoit à philoſopher plus excellemment que perſonne. Apres qu'ils m'eurent veu il ſembla qu'ils rentroient en eux, ils prenoient meilleure eſperance; Philopœmen s'empreſſa de me conduire en ſon logis, ils approuuoient ſon action; & moy ie leur di, Meſſieurs, ie n'ay point d'autre affaire de plus grande importance que de viſiter Democrite. Ils applaudirent à ce diſcours, & teſmoignerent tous qu'ils en auoient beaucoup de ioye; ils me menerent promptement au trauers d'vn marché, m'enuironnant de toute part; ils me ſuiuoient, ils courroient deuant où ils m'accompagnoient, criant touſiours, conſeruez-le, ſecourez-le, gueriſſez Democrite. Ie les aduertiſſois d'auoir bonne eſperance, ie leur diſois que le mal n'eſtoit rien, que s'il y en auoit, ce ſeroit peu de choſe, il ſe gueriroit aiſément; attendu meſme que le temps & la ſaiſon des vents anniuerſels s'approchoit. Leur tenant ces diſcours ie m'auançois & approchois de la maiſon, qui n'eſtoit pas fort éloignée, non plus que la ville entiere; nous y entrions deſia, parce qu'elle eſt proche des murailles, ils m'introduiſent doucement.

La folie qui s'accompagne du ris eſt facile à guerir.

AV derriere d'vne tour on voit vne colline fort éleuée qui eſt toute couuerte, & à l'ombre de force peupliers noirs, grans & touffus; on découuroit de cette tour l'appartement de Democrite, & Democrite meſme qui eſtoit aſſis ſous vn Plan fort large & bas. Il auoit les épaules couuertes d'vn manteau groſſier, il eſtoit ſeul & & ſans ſouliers, ſon ſiege eſtoit de pierre; il eſtoit palle & décharné, auec vne grande barbe; & ſur le panchant de cette colline il couloit à ſon coſté droit vn ruiſſeau, qui faiſoit par ſa cheute vn peu de bruit; au deſſus de cette colline il y auoit vne Chapelle entourée de vigne ſauuage, & qui eſt, comme ie peu coniecturer, conſacrée à des Nymphes. Democrite tenoit ſur ſes genoux, de bonne grace, vn liure, il en auoit auſſi quelques autres à ſes coſtez autour de luy, auec pluſieurs corps de beſtes, amaſſez & découppez par pieces. Il ſe panchoit quelquefois ſoudainement pour eſcrire, & quelquefois

il s'arreſtoit long-temps ſans remuer, il meditoit en ſon eſprit; puis quelque temps apres, ayant eſcri & ſe leuant, il ſe promenoit, il conſideroit les entrailles des animaux en les maniant, puis il les remettoit, & les laiſſoit pour ſe raſſeoir.

LES Abderitains eſtoient autour de moy fort triſtes, ayant quaſi les larmes aux yeux; ils dirent alors, vous voyez toute la vie de Democrite, & comme il extrauague, il ne ſçait ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. Vn d'entr'eux voulant encore mieux exprimer ſa folie, ſe mit à pleurer à hauts cris, comme vne femme lamentant la mort de ſon fils; puis il gemit d'vne autre ſorte, repreſentant vn voyageur qui a perdu ſon compagnon, ou vne partie de ſon bagage. Democrite entendant qu'on l'obſeruoit, ceſſa d'eſcrire, & ſe mit à rire à pleine gorge, ſe mocquant des Abderitains, il ſecoüa pluſieurs fois la teſte. Ie di alors à ce peuple, demeurez en ce lieu, Meſſieurs, pendant que ie m'approcheray plus prés de luy, afin de m'éclaircir plus amplement de la verité de ſon mal, en le voyant, & le faiſant parler. Ayant di ces paroles, ie deſcendi tout doucement, à cauſe que ce lieu eſt fort panchant & inégal; ie paſſay donc ce fâcheux endroit auec peine, me ſoutenant comme ie pû, & m'eſtant auancé prés de luy, dans le temps meſme qu'il meditoit profondement, & s'appliquoit ſoudainement à eſcrire; ie me tins droit, attendant l'interualle qu'il ceſſeroit d'eſcrire.

FORT peu de temps apres, Democrite ſortant de ce tranſport, & mettant bas ſa plume, me vit venir à luy, & il me dit, Dieu vous gard étranger; ie reparti, & vous auſſi, Grand Democrite, le plus ſçauant des hommes; ie croy qu'en ce moment il fut honteux de m'auoir ſalué ſi froidement, ſans me nommer; il me dit donc, & vous de grace, dittes-moy voſtre nom, car l'ignorance de voſtre qualité me reduit à vous appeller étranger; ie luy di auſſi-toſt, ie me nomme Hippocrare, & fay profeſſion de la Medecine; il repartit, la nobleſſe des Aſclepiades & la grande reputation que vous auez acquis vous-meſme en la ſcience de guerir s'eſt répanduë par tout, elle eſt paruenuë iuſqu'à nous, quelle bonne affaire vous amene; mais auant toute choſe, vous pouuez vous aſſeoir, vous voyez que ce ſiege, qui eſt couuert de feüilles, n'eſt pas deſagreable, il eſt vert & mollet, il eſt plus doux & commode à s'aſſeoir que ceux qu'on poſſede des biens de la fortune, on les voit d'ordinaire expoſez à l'enuie. M'eſtant aſſis, il me demande, eſt-ce vne affaire particuliere ou publique qui vous appelle ici, dittes-moy franchement, car nous vous aiderons de tout noſtre pouuoir; ie luy répond le vray

ſujet de mon voyage eſt de vous voir & d'entretenir vn ſçauant homme comme vous ; la deputation de la patrie eſt la premiere cauſe qui m'amene ; il me dit, ie vous prie, prenez donc voſtre logement dans ma maiſon.

IE m'efforçois par tout moyen de découurir entierement la diſpoſition de l'eſprit de Democrite, encore que ie voyois deſia ſuffiſamment qu'il n'extrauaguoit point. Vous connoiſſez, luy di-ie ; voſtre concitoyen Philopœmen ; ouy, dit il, c'eſt le fils de Damon qui loge à la fontaine Hermaide ; ie répond, c'eſt luy-meſme, il eſt mon hoſte & mon ami particulier de pere en fils ; mais vous, ami Democ. donnez-moy, ie vous prie, des marques plus particulieres de voſtre bien-veillance, & dittes tout premierement de quel ſujet vous eſcriuez. Luy s'arreſtant vn peu, répond, i'eſcri de la folie ; ie replique auſſi-toſt, c'eſt auec raiſon que vous vous deffendez contre la ville ; il reprent à l'inſtant, qu'elle ville dittes-vous, ie luy replique, ie ne di rien, c'eſt vn mot qui m'eſt échappé. Mais cependant qu'eſcriuez-vous de la folie, il répond que peu-ie en eſcrire autre choſe que ſa nature, comme elle arriue aux hommes, & comme elle ſe paſſe & s'allege ; ie mets en piece tous les animaux que vous voyez, pour m'en inſtruire ; ce n'eſt pas que i'haïſſe les ouurages de Dieu, ie cherche la ſituation de la bile & ſa nature, vous ſçauez que ſouuent elle eſt cauſe de la folie des hommes, ſi elle ſe produit en abondance, elle s'engendre en tous les animaux, en quelques-vns elle eſt en moindre quantité, & en d'autres elle eſt copieuſe, ſon excés fait les maladies ; c'eſt vne matiere qui eſt quelquefois bonne, & quelquefois vicieuſe.

IE luy di, Democrite, vous parlez bien & ſagement, ie vous eſtime heureux de iouïr d'vn ſi grand repos, pour remarquer les belles choſes ; & quant à nous, nous ne pouuons pas y vaquer ; il demande pourquoy ne le pouuez vous pas, ie répond, nos maiſons, nos heritages & nos enfans ; les maladies, la mort, les domeſtiques & pluſieurs autres choſes nous en oſtent le temps. Ce fut à ces paroles qu'il éclata de rire, comme de coutume, il rit ſoudainement à force, il déploya ſa rate & ſes poumons, & quant au reſte il fut en repos. Ie luy demande alors, pourquoy riez-vous, Democrite, eſt-ce à cauſe des biens ou des malheurs que i'ay nommez, il ſe remit à rire plus bel que deuant. Les Abderitains qui nous conſideroient du ſommet de la colline, ſe frappoient la teſte ou le front, quelques-vns meſme s'arrachoient les cheueux, car ils dirent depuis qu'il s'eſtoit éclaté de rire plus exceſſiuement que de coutume.

LE voyant en cette action, ie luy di, Democrite, qui eſtes le meilleur Philoſophe de ce temps, ie voudrois bien connoître la cauſe de l'eſtat où vous eſtes, de rire de la ſorte, ie vous prie de me dire ce qui paroît de ridicule, en moy ou en mes paroles, afin que l'ayant appris ie m'en corrige, & vous auſſi de vos ris importuns, s'ils ſont mal fondez. Il dit alors, ſi vous auez la force de me conuaincre d'vne action meſſeante, vous ferez la plus belle cure que vous ayez iamais fait. Comment, luy di-ie, ne pourriez-vous eſtre repris, ou pourquoy ne vous croyez-vous pas impertinent de rire ainſi de la mort d'vn homme, de la maladie, de la folie & de la fureur meſme; il ſemble que les choſes triſtes, les meurtres & les plus grands malheurs vous réjouïſſent. Les ſujets tout contraires n'ont point en vous vn autre effet, comme les nopces, les feſtes, les naiſſances, les charges ou les honneurs, & generalement tout ce qui eſt de beau & bon. Vous riez des plus déplorables malheurs, comme des choſes les plus agreables; vous vous moquez de tout ſans diſtinction, du bien & du mal, comme ſi c'eſtoit vne meſme choſe.

IL repartit là deſſus cela eſt bien dit; mais vous ne ſçauez pas encore le ſujet qui me fait rire, & ie ſçay bien que l'apprenant vous receurez de mes riſées, pour voſtre païs & pour vous-meſme, vne gueriſon plus importante que voſtre deputation, vous pourrez meſme rendre ſages les autres; peut-eſtre qu'en reuanche d'vn tel bien fait vous m'enſeignerez la Medecine. Vous verrez que les hommes perdent toute leur vie, s'occupant à des choſes vaines, ils s'efforcent de reüſſir en des ſujets friuoles, ils les pourſuiuent auec ardeur, bien qu'ils ſont dignes de mépris. Ie répons, dittes-moy, ſi tous les hommes enſemble ſont malades, ſans que pas vn s'en apperçoiue, ſi on eſt dépourueu d'vn lieu où l'on puiſſe enuoyer, pour en tirer la gueriſon; quel ſecours peut-on eſperer de ce qui eſt hors de ce monde, y a-il quelque choſe au delà de ſon eſtenduë. Democrite reprent auſſi-toſt, il y a des mondes infinis, cher Hippocrate, gardez-vous d'auilir la tres-ſage nature, l'affoibliſſant par vos diſcours, elle eſt tres-opulente, elle eſt puiſſamment riche. Ie luy di, Democrite, vous enſeignerez ces choſes en leur temps, ie crain que parcourrant l'infinité, vous ne recommanciez à rire, vous ſçauez qu'à preſent vous vous eſtes obligé à rendre comte de ces ris immoderez qui ſont l'vne des circonſtances plus conſiderable en vôtre vie.

ME regardant alors attentiuement, il me dit, vous ſuppoſez que le bien & le mal ſont deux differentes cauſes de mes mépris, &

moy ie ne me moque que de l'homme qui est plein de folie & d'ignorance, & vuide de bonnes actions, tous ses conseils & resolutions sont pueriles & sans iugement; il entreprent des trauaux immenses, il les supporte auec grand peine, pour acquerir des choses infructueuses. Il s'insinuë par tout, il va iusqu'au bout de la terre, il entre dans tous ses recoins les plus détournez, pour l'assouuissement de ses desirs insatiables; il cherche auec auidité la possession des metaux, il n'en est iamais fatigué, & ne sçauroit s'y voir inferieur à vn autre, il reçoit vn affron si on ne l'estime pas heureux. Pour chercher l'or, l'argent & les autres metaux, il fouïlle dans la terre auec les mains de pauures gens qui se sentent accablez des ruines qu'ils tirent sur leur propre teste; s'ils durent plus long-temps dans ce supplice, ils y viuent, comme dans leur patrie, la necessité les contraignant.

ILS suiuent les pistes de la poudre & des petits morceaux de mine, ils tirent le sable & l'espreuuent, ils couppent les veines de la terre, continuant à l'amasser pour s'enrichir; ils font la guerre à leur mere commune, & quoy que la nature mesme apprenne à la fouler aux pieds, ils l'admirent, comme vne merueille. Il n'y a rien plus ridicule que l'estime du sable & des terres cachées; & le mépris de celles qui sont euidentes & fertiles. Les hommes acheptent des chiens & des cheuaux, ils entourent de murs tout vn païs, ils veulent se le rendre propre, & se forçant d'augmenter leur empire, iamais ils ne sont maistres d'eux-mesmes. Ils se pressent d'épouser des femmes qu'ils repudient dans peu de iours; ils aiment, & aussi-tost ils haïssent; ils se plaisent à éleuer des enfans, & quand ils sont grands ils les chassent; que cette enuie est vaine & déraisonnable, elle n'est pas fort éloignée de la fureur. On prefere la guerre, contre sa patrie propre, à la douceur & tranquilité de la paix; on dresse des embuches aux Rois, on les establit, on les déthrône, on se tuë reciproquement. On cherche l'argent dans la terre en la creusant, & on en treuue, on en achepte d'autre terre qui rapporte des fruits en abondance, la vente de ces fruits reproduit de l'argent d'vne autre sorte; voyez les changemens infinis, & la diuersité des menées.

ON n'a point de bien, on en desire & on en cherche auec empressement; ceux qui en ont le cachent & le rendent inutile, ou le dissipent; ie ris de leur malignité & fourberie, & ie me moque encore plus de leurs infortunes & malheurs, puis qu'ils sont affligez, à cause qu'ils violent les veritables lois de la nature. On prent plaisir à des procés d'animosité, qui se fomentent entre les freres, les

parens & les citoyens, on ſe couppe la gorge l'vn à l'autre, pour des poſſeſſions imaginaires, dont perſonne n'eſt maiſtre apres ſa mort; eſtant nourri dans l'iniuſtice, on mépriſe la pauureté de ſes amis & de ſa patrie meſme. On amaſſe des choſes inutiles & qui n'ont point de vie, au lieu des vrayes richeſſes; on donne tout ſon bien pour vne ſimple ſtatuë, ou pour vn portrait ſeul, à cauſe qu'il eſt ſi-bien fait, qu'on diroit qu'il va parler, & on haït les hommes qui parlent effectiuement. On ſouhaitte des choſes impoſſibles ou tres-difficiles, demeurant en la terre ferme on deſire la mer; les habitans des iſles affectent la demeure d'autres lieux. Les deſirs vicieux & particuliers renuerſent toute choſe; beaucoup de gens ſe diſent vaillans dans la guerre, & tous les iours ils ſont vaincus par toute ſorte de vice, comme par l'auarice & par l'incontinence; ils ſont eſclaues de toutes les paſſions, leur eſprit eſt malade en toute maniere; ils reſſemblent tous à Therſite, ayant l'eſprit tres-difforme. En quoy remarquez-vous que la coutume que i'ay priſe de rire & me moquer de tout le monde eſt blamable, perſonne ne ſe moque de ſa propre folie, chacun ſe rit de ſon voiſin, dont il connoît la faute, ceux qui s'eſtiment ſobres mépriſent les yurongnes, tel ſe rit d'vn impudique qui a vn plus grand vice. Il y en a qui rient des voyages, d'autres ſe raillent de l'agriculture, ils n'ont iamais les meſmes ſentimens, leurs actions & leurs induſtries ſont differentes.

IE répondi à Democrite, ce que vous dittes eſt vray, il n'y a point de raiſon plus propre à montrer la foibleſſe & miſere de l'homme; mais les fonctions differentes qu'il eſt contraint de faire luy donnent cette loy, il n'eſt pas fait par la ſage nature pour la vie ſedentaire, il eſt vtile & neceſſaire que l'homme vaque à ſa famille, pour ſes neceſſitez & pour ſa ſubſiſtãce, il faut qu'il faſſe des vaiſſeaux pour trafiquer en voyageant, & meſme qu'il s'occupe aux affaires publiques & au gouuernement. L'ambition s'eſt gliſſée dans ces differentes fonctions, elle a peruerti meſme des hommes, dont l'eſprit eſtoit bien tourné. Ceux qui recherchent de ſe mettre à couuert de toute ſorte d'accident, ne peuuent auoir vne preuoyance aſſurée des cauſes plus ſecrettes. Qui eſt celuy qui ſe mariant ſe propoſe la mort de la perſonne qu'il cherit, ou la ſeparation d'auec elle: qui eſt le pere qui penſe au decés d'vn fils qu'il prent la peine d'éleuer; il en eſt de meſme en l'agriculture, en la nauigation, en la magiſtrature, en la Royauté, & en toutes les autres fonctions, perſonne ne s'attent à ſuccomber; vn chacun ſe nourrit de bonnes eſperances contre les mauuais euenemens; à cauſe qu'ils ſont rares,

ils ne ſont pas conſiderez. N'eſt-il pas vray qu'en ces occaſions vous n'auez point ſuiet de rire, vos mépris ſont déraiſonnables.

DEMOCRITE répond auſſi-toſt ; vous auez l'eſprit peu ſubtil, & tres-éloigné de ma penſée, ne conſiderant point la moderation du trouble & du repos, faute de l'obſeruer, car toutes ces actions eſtant menées par vne iudicieuſe conduitte ſe paſſeroient doucement, & ne me donneroient aucun ſuiet de moquerie. Leur iugement eſt tellement alteré, leur eſprit eſt ſi déraiſonnable & aueuglé, dans le courrant des actions ordinaires, qu'ils ne peuuent s'inſtruire & remarquer l'incertitude de leurs mouuemens dereglés. Le changemẽt de toutes choſes qui eſt frequent, à cauſe de leur continuelle viciſſitude, ſe repreſente à noſtre eſprit par la viteſſe du tour d'vne rouë, il donne vne inſtruction ſuffiſante de l'incertitude de la vie. Neantmoins mettant en oubli les miſeres qui ſe voyent arriuer tous les iours, on deſire de nouueaux ſuiets d'affliction, & on cherche les choſes nuiſibles qui nous emportent, & nous enuelopent d'vne infinité de malheurs. Si vn chacun concertoit meurement de faire toute choſe, ſelon ſa propre force, il paſſeroit la vie ſans faire de notables fautes, ſe connoiſſant ſoy-meſme.

CELVY qui a compris les forces de ſon corps & la portée de ſon eſprit, & qui retient ſes appetits, au lieu de les accroître & de les irriter à l'infini, peut viure heureux, conſiderant en tout la tres-riche nature qui nourrit tout le monde ; elle fournit ſuffiſamment des biens à ceux qui la ſuiuent. L'abondance du bien, & la grandeur des bons ſuccés de la fortune ne ſont pas moins à craindre que la grande ſanté qui vient de plenitude, puis qu'elle montre que l'accablement arriuera par ſon moyen. Les hommes vertueux ſe rendent illuſtres, paroiſſant dauantage dans les reuers de la fortune ; ceux au contraire, qui ne ſe reglent pas ſur les mauuais ſuccés de leurs predeceſſeurs, periſſent dans leur propre faute, ils remarquent auſſi peu les choſes manifeſtes que celles qui ſont bien cachées. La longueur de la vie ne fournit pas aſſez d'exemples des choſes qui ſe font ou qui ne ſe font pas, d'où ils pourroient comprendre ce qui doit arriuer.

CES hõmes foux & inſenſez ſont le ſuiet de mes riſées, ils ſouffrent la punition de leur malice, eſtant auares & inſatiables en leurs deſirs ; ils ſont remplis de ruſes, d'enuie, d'embûches & de mauuais conſeils. Il ſeroit difficile d'exprimer l'induſtrie de leur malignité, le nombre des détours des fourberies qu'ils pratiquent, n'eſt pas moindre que celuy des atômes, il y a quelque infinité, ils ont l'eſprit

&

& la parole double, ayant les ſentimens tout corrompus, la vie plus vicieuſe eſt à leur mode, paſſant entr'eux pour la vertu : Ils font profeſſion d'inuẽter des menſonges;ils ne s'employẽt qu'aux voluptez,ils les pratiquent cõtre les lois & ordonnances. Par mes riſées ie condamne leur temerité, puis qu'ils ſont incapables de faire aucun bon chois, manquant en ce qu'ils voyent & en ce qu'ils eſcoutent; le ſens commun tout ſeul, quand il eſt éclairé d'vne veritable intelligence, ſçait les choſes preſentes & preuoit l'auenir. Les méchans blâment tout, & ils s'appliquent effectiuement à ce qu'ils reiettent de parole, ils voyagent ſur mer apres auoir blâmé la nauigation; ils mépriſent l'agriculture, puis ils l'exercent. Ils repudient leur femme,pour en reprendre vne autre; ils font des enfans, ils les éleuent, & venant à mourir, ils en engendrent encore d'autres & les nourriſſent tout de meſme. Ils vouloient eſtre vieux,& l'eſtant deuenus, ils ſe plaignent & gemiſſent; leur eſprit eſt touſiours vague & inconſtant, ils ne s'arreſtent en aucun âge, ni en aucun eſtat. Les Princes & les Rois s'eſtiment moins heureux que les particuliers, & ceux-cy n'affectent rien plus que la grandeur. Le Magiſtrat eſtime le bonheur de l'artiſan, dont la fonction eſt ſans peril; & l'artiſan deſire la Magiſtrature,à cauſe qu'elle eſt toute puiſſante.

ILS ne voyent point le droit chemin de la vertu, ils ne remarquent iamais ſa netteté, ſon égalité ni la ſureté de ſa marche, il ne ſe voit perſonne qui ait la generoſité d'y marcher; & neantmoins le chemin contraire eſt tres-difficile, puis qu'il eſt tortu & inégal,on n'y va qu'à grand peine,on choppe & on tombe ſouuent, on y eſt touſiours hors d'haleine, comme ſi on eſtoit pourſuiui; on conteſte & on ſe voit foible ou plus fort, auancé ou reculé. Il y en a qui brûlent d'vne enuie curieuſe d'offenſer & de nuire, ils tâchent de ſoüiller la couche de leur voiſin, ſe fondant ſur leur impudence: d'autres ſe deſſechent du deſir infini d'amaſſer des richeſſes; ils ſe dreſſent reciproquement des embûches. L'ambitieux qui ſe laiſſe emporter au vent de ſa folie, retombe dans l'abyſme de ſa perdition, par la peſanteur de ſes vices; ils démoliſſent à deſſein de rebaſtir. Ils rendent vn bon office, & venant à s'en repantir, ils contreuiennent à la precedente amitié, car ils offenſent, ils veullent conuertir les droits de l'alliance en vne guerre ouuerte; l'auarice produit tous ces malheurs. Ils reſſemblent aux enfans addonnez au ieu, car manquant du diſcernement neceſſaire, ils ſe plaiſent & ſe ioüent de tout ce qui tombe en leurs mains.

QVANT aux deſirs & appetits des hommes,ils ne different en-

rien des bestes brutes, si ce n'est que les bestes se contentent des choses necessaires; qui a iamais veu qu'vn lion cache l'or dans la terre, qu'vn taureau cherche le combat pour amasser de l'herbe, ou pour manger au de là de sa suffisance, qu'vne panthere deuienne insatiable. La soif du sanglier est grande, mais vn peu d'eau le desaltere; le loup met en piece la proye qui se rencontre, il s'arresté en ayant assez; l'homme seul est insatiable, sa gourmandise ne s'assouuit point, les iours & les nuits sont trop courtes pour leur yurongnerie. La generation des autres animaux est limitée, ils ont vn temps reglé pour le coït; les folles amours de l'homme & ses impudicitez sont sans relâche. Voulez-vous que ie ne rie point de celuy qui pleure, à cause qu'il ne iouït pas de la commodité de ses amours, & principalement s'il s'expose à de grands perils; s'il se iette dans les precipices, dans les éceüils de la mer & dans ses abysmes, ma mocquerie s'augmentera. Ie ne plain pas celuy qui fait naufrage, chargeant trop son vaisseau, & l'emplissant de marchandise, dont le poix coule à fond; c'est à tort qu'il se plaint que la mer le submerge.

CE n'est pas vne risée pure, ni vn simple mépris que i'ay pour de tels gens, ie voudrois inuenter contr'eux vne punition plus rigoureuse; ils ne meritent pas que l'art de Medecine se soit trouué pour eux, ni quelqu'vn qui fist des remedes si exquis. Vostre predecesseur Æsculape vous doit seruir de regle & d'auertissement, il a receu des coups de foudre en recompense de ce qu'il a gueri, & mesme ressuscité, des hommes qui sont ingrats enuers les Dieux. Ne voyez vous pas que moy-mesme ie participe en quelque sorte à leur malice, puis que voulant apprendre le siege de la bile, & la vraye cause de l'extrauagance, ie tuë des animaux innocens, ie les couppe par piece; au lieu de la chercher dans les entrailles de l'homme, qui est coupable & criminel. Ne remarquez-vous pas que l'Vniuers est rempli de l'indignation qu'il a contre l'homme; les elemens, les Cieux & toute la nature ramassent en luy des afflictions infinies, pour chastier sa malice. De sa naissance l'homme n'est qu'vn amas de vices & de maladies de toute sorte; si on veut le nourrir & l'éleuer, il est incapable de s'aider luy-mesme, il demande du secours par ses pleurs; dans sa ieunesse il se plaît à malfaire, il manque de sagesse, il a besoin d'instruction. L'homme parfait est audacieux, s'il vieillit il est miserable & accablé d'infirmité, il fait vn mauuais comte des peines qu'il a prises en sa ieunesse, il se tourmente, & on peut dire qu'il laboure sa vie dans tous ses âges, faute de iugement.

L'HOMME tire ses vices & imperfections du ventre de sa mere, de la corruption de ses principes, & des humeurs dont il est fait & se nourrit. Il y en a qui sont de naturel à s'offenser facilement, ils sont tousiours pleins de colere, il n'ont en bouche que des afflictions & des querelles; d'autres ne pensent qu'à corrompre les filles, à débaucher les femmes & à faire l'amour; d'autres yurongnent sans cesse, ceux-cy cherchent à s'approprier le bien d'autruy, ceux-là se plaisent à dissiper le leur. Si i'auois le pouuoir de découurir ce qui se passe dans toutes les maisons, & de ne laisser aucun voile capable de cacher ce qui s'y fait, on sçauroit les actions plus secrettes; on en verroit qui boiuent & mangent par excés, d'autres vomissent, d'autres tourmentent iniustement leurs domestiques, ils les battent de verges. On verroit les empoisonneurs & la preparation de leur venin, les traîtres dressant des embûches, les auares comtant leur bien & leur argent; on en verroit se réiouïr, & d'autres pleurer amerement; il y en a qui dressent des memoires pour accuser leurs plus familiers, l'ambition des autres est si grande qu'ils en perdent l'esprit; ce n'est pas qu'il n'y ait des actions si secrettes qu'on ne les connoît point, estant dans l'ame.

LES ieunes aussi-bien que les vieux ont chacun leur affliction, leurs vices & leurs inclinations ridicules; il y en a qui demandent sans cesse, ils sont reduits à la mendicité, d'autres refusent; quelques vns sont si miserables, qu'ils n'ont pas dequoy viure, & d'autres regorgent de bien, on en voit qui meurent de faim. Ceux-cy sont si perdus & accablez d'intemperance, qu'encore qu'ils sont pauures & chargez de debtes, ils ne cessent de prendre leur plaisir, & de nourrir des débauchez; ceux-là se plaisent aux meurtres & aux enterremens. Quelques vns font fort peu de cas de leur bien propre, ils veulent s'emparer des successions qu'ils pretendent, ils se montrent impudens, insatiables & auares. Il y en a qui tuënt, qui battent & qui outragent; d'autres sont fiers & arrogans, la vanité les étourdit. Les inclinations sont differentes, ceux-cy s'addonnent à nourrir des cheuaux ou des meutes de chiens, ou à se faire suiure par des hommes de mine; ceux-là font cas des bois, des pierreries, des médailles ou des peintures. Vous en voyez qui briguent auec ardeur les ambassades, les charges militaires ou la prestrise: les habits & ornemens pompeux plaisent à quelques autres. Tous les hommes ont des applications differentes, ils se portent aux combats de mer ou de terre, ou à l'agriculture; ils trafiquent sur mer, ils acheptent & reuendent, ils se treuuent tousiours aux assemblées,

ou au theâtre, ils ſe plaiſent en particulier, ou à telle autre choſe: en general ils s'addonnent aux voluptez, aux delices & à l'intemperance, ou à loiſiueté & faineantiſe.

COMMENT ſe peut-il faire qu'on ne ſe mocque point d'vn ſi grand nombre d'ames viles & miſerables, qui perdent tout leur temps, & conſument leur vie à des débauches, à de ſi prodigieuſes folies. Ie crain auſſi qu'ils ne vous mépriſent & toute voſtre Medecine, ne leur eſtant guere agreable; car leur intemperance fait que les meilleures choſes les dégoutent, la plus grande ſageſſe paſſe chez eux pour vne vraye manie. On dit & ie me le perſuade aiſément, que les plus belles productions de voſtre art ſe recompenſent d'ingratitude ou d'enuie; il eſt calomnié publiquement, & les malades ne manquent point de les attribuer à Dieu ou au hazart. Pluſieurs veulent que leur propre nature eſt cauſe de la gueriſon, pour ſe rendre ennemi leur bienfaicteur; il tient à peu de choſe qu'ils ne vous faſſent vne querelle, s'ils croyent vous eſtre redeuables ou obligez.

LE vulgaire ignorant, & qui n'a point la connoiſſance de voſtre art, ne manque point à retrancher la meilleure part de voſtre gloire; les aſſiſtans qui ſont groſſiers & ſans eſprit, ſont vos Iuges ordinaires; les malades ne tombent pas d'accord de la bonté de vos conſeils, ni de la vertu de vos remedes; & vos confreres eſtant portez d'enuie, refuſent l'approbation qui vous eſt deuë. Vous n'eſtes pas venu iuſqu'icy ſans auoir ſouffert pluſieurs fois ces iniures & ſottes calomnies, puis que ie ſçay fort bien que vous auez ſouuent aſſiſté à des maladies conſiderables, & que vous ne vous eſtes iamais ri de leurs cauſes, ni de la ialouſie de vos confreres; on ne dit iamais franchement la verité, on ne luy donne point l'approbation neceſſaire. Democrite me faiſant ces plaintes-cy en ſouriant, paroiſſoit plus qu'homme, il ſembloit tout diuin, il oublioit la ſimplicité de ſon geſte & ſa mine ordinaire.

IE luy di là-deſſus, illuſtre Democrite, ie m'en retourne en mon païs, remportant de grands auantages de voſtre acceüil & entretien, i'admire voſtre intelligence, vous me comblez détonnement par vos grandes lumieres. Ie publiray par tout, que vous auez compris parfaittement la foibleſſe de l'homme & ſes defauts, ayant receu moy-meſme la gueriſon des foibleſſes de mon eſprit, par vos ſages conſeils. Ie vous laiſſe chez-vous & me retire, puis qu'il eſt deſia tard, il faut manger & prendre du repos, ie reuiendray demain & autres iours ſuiuans, afin d'auoir l'honneur de vous reuoir. Ie me

leuois en disant ces paroles, & Democrite se mettoit en estat de me conduire, lors qu'il parut vn homme venant d'vn lieu secret, auquel il donna ses liures; & moy ie me pressay de retourner soudainement vers les Abderitains qui nous consideroient en m'attendant. Ie leur di aussi-tost, qu'ils m'auoient beaucoup obligé de m'appeller pour voir Democrite, puis qu'il est le plus sage des hommes, & que luy seul est tres-capable de leur montrer à viure. Voila ce que i'auois à dire de mon entretien auec Democrite, ie vous l'escri auec vne grande ioye.

LETTRE DE DEMOCRITE A Hippocrate, se plaignant du hazart où il auoit esté de prendre de l'ellebore.

VOVS m'estes venu voir, pour me donner de l'ellebore, comme à vn homme fou, sur la creance que vous auiez à des gens insensez; ils tiennent que l'employ de la vertu & l'occupation des sciences est vne extrauagance inutile. Alors ie contemplois la disposition de l'Vniuers, ie descriuois ses Poles & les Estoilles qui luisent dans les Cieux. Vous estimâtes la bonté de ma nature & la perfection de mon temperament, apres auoir connu les productions de mon esprit sur ces suiets, comme elles sont suiuies & composées auec exactitude, elles n'ont rien qui tienne de l'extrauagance ni de l'ignorante folie; vous découurites la sottise, la cruauté & la fureur de ceux qui me publient, comme vn extrauagant & insensé. Car les atômes de diuerse figure qui vaguent en l'air, trompent nos sens & nos esprits, ce sont les vrais principes qui composent le monde, & font les changemens qui s'y remarquent. C'est mon esprit qui les a découuert & mis en euidence, m'appliquant comme il faut à la recherche des veritez de la nature; les ouurages que i'ay fay sur ces matieres en sont tesmoins. Il ne faut rien auoir à démeller auec de tels gens, ils sont indignes de vostre conuersation; leur esprit est foible & leger, ils sont tous dans l'erreur & ignorance extréme. Si vous auiez suiui l'auis de ces esceruelez, me donnant trop legerement l'ellebore, il m'auroit renuersé l'esprit, & fait tomber dans la demence; ils auroient accusé vostre art d'estre la cause de mon extrauagance; l'ellebore offusque l'esprit quand on le donne à vn hôme sain, & de coutume il est tres-salutaire aux insensez.

QVANT à moy ie me persuade que si vous ne m'auiez

rencontré composant vne piece de doctrine, & que i'eusse esté dans le lict ou marchant à peine ; que dans la conuersation vous m'eussiez quelquefois obserué chagrin, & d'autrefois riant des choses qui se presentent à mon esprit ; vous m'eussiez veu moins attaché à l'entretien de mes plus familiers amis, si vous eussiez aussi remarqué mon esprit plus fortement distrait, & merueilleusement appliqué à vn obiet absent, vous eussiez dit selon les sens, que Democrite est vn naïf portrait de la folie. Il faut donc qu'vn Medecin ne iuge pas des maladies sur la simple apparence, mais plutost sur ce qui est effectif & veritable ; qu'il remarque tousiours le mouuement des humeurs, & qu'il sçache si la maladie ne fait que commencer, si elle est au milieu ou à sa fin. Non seulement on obserue la maladie, sa propre difference & la saison, on remarque aussi l'âge du malade & toute l'habitude de son corps, car à ces marques on reconnoît facilement vne maladie, on la guerit plus surement ; au reste ie vous renuoye le beau Traitté que vous auez composé sur la fureur.

TRAITTE' DE LA FOLIE, DE SES *causes & de ses especes, enuoyé par Hippocrate à Democrite.*

LE cerueau est la cause de toutes les fonctions animales ; c'est aussi le lieu de l'extrauagance, quand elles se deprauent par l'excessiue humidité, comme ie l'ay fay voir en mon Traitté du mal caduque. Les choses humides ne s'arrestent point, elles s'agitent & se remuënt sans cesse ; le cerueau qui est plus humide que la nature ne permet, ne demeure point ferme, il remuë sans relâche, l'impression d'vne vapeur l'agite. Les productions reçoiuent aisément l'impression qui arriue à leur principe ; la veuë, l'oüie, & les autres sens s'agitent necessairement, comme le cerueau, il est impossible qu'ils s'arrestent quand il s'agite ; on voit & on entend des choses extraordinaires & étranges, la langue parle tout de mesme, puis qu'on ne dit iamais rien que ce qu'on voit & qu'on entent. L'homme ioüit de la sagesse, autant de temps que le cerueau s'arreste & demeure en tranquillité. Le cerueau s'amollit & se corrompt, il se remuë sans cesse par la malignité du phlegme ou de la bile ; on les distingue en cette sorte, la folie qui vient de phlegme est plus tranquille, on ne crie point, on ne fait point de bruit ; celle que la bile produit est impetueuse, on frappe, on offense, on ne demeure point en vn lieu.

L'EXTRAVAGANCE eſt continuelle & idiopathique, quand la bile ou le phlegme abbreuuent la propre ſubſtance du cerueau; la frayeur & la triſteſſe paſſagere viennent des defauts des parties baſſes, ſi la bile & l'humeur noire échauffent le cerueau, y montant impetueuſement par les arteres carotides, car la frayeur ſe paſſe au meſme temps que la bile acheuant ſon tour, redeſcend aux entrailles par les veines. On s'inquiete, on s'attriſte, on deuient oublieux, quand le phlegme refroidit le cerueau & l'engourdit, contre ſa coutume. Tous ces ſymptômes arriuent auſſi dans le ſommeil, on voit que les boüillons du ſang bilieux ſe pouſſent tout à coup à la teſte, par les arteres carotides; le cerueau s'échauffe, & on a des ſonges effroyables; le viſage s'enflamme, comme ſi on eſtoit éueillé, les yeux rougiſſent; on diroit qu'ils machinent vne malice, & qu'ils ſont preſt à faire quelque mauuais coup; le ſang s'écoule en ſuitte par les veines aux parties baſſes, & ces ſymptômes ceſſent.

I'AY rapporté l'hiſtoire d'Androphanes qui oublioit tout, il perdit l'eſprit & la parole; ces trois ſymptômes ſe paſſerent, & il ſurveſcut quelques années, ayant de temps en temps des recidiues; il auoit la langue fort dure & inflexible, il ne pouuoit parler s'il ne gargariſoit ſouuent; ſa bouche eſtoit quaſi touſiours fort amere. La ſaignée guerit ce malade, la boiſſon d'eau, l'hydromel, & pluſieurs priſes d'hellebore noir. Nicanor auoit peur d'vne femme qui ioüoit de la fluſte, quand il alloit ſoupper, à cauſe que l'humeur brûlée regne le ſoir; l'entendant ioüer en plein iour, il n'auoit point du tout de peur.

L. 5. Epid.

LETTRE D'HIPPOCRATE A Democrite, ſur le reproche de la volonté qu'il auoit eu de luy donner de l'ellebore.

LE vulgaire ne fait pas touſiours grande eſtime des plus belles cures, il ne loüe pas beaucoup les meilleures actions des Medecins, il attribuë toutes les gueriſons à Dieu; que ſi la nature eſt contraire au bon ſuccés, & qu'vn malade meure, il reiette le blâme ſur eux, ſans faire mention de Dieu. Quant à moy, ie confeſſe que i'ay receu de ma profeſſion plus de reproche que d'honneur, car ie n'ay pas encore acquis la plus grande perfection de la ſcience, bien que ie ſoye deſia vieux; le Dieu meſme de la Medecine, & ſon inuenteur Æſculape, ne la pas connu entierement, il s'eſt contrarié

luy-meſme en pluſieurs choſes, comme il paroît dans les eſcris de ceux qui en ont traitté.

LA lettre que vous m'auez eſcrite, eſt auſſi vn reproche de la volonté que i'ay eu de vous donner de l'ellebore; il eſt vray que i'eſtois indui & pouſſé par vos cōcitoyens à vous purger auec ce remede, comme vn extrauagant, ne pouuant deuiner qui vous eſtiez auant que de vous voir. Mais apres auoir eu l'honneur de voſtre conuerſation, i'ay reconnu que toutes vos actions ſont tres-recommendables, n'y en ayant pas vne qui vienne de folie. I'ay grandement eſtimé voſtre bonne complexion, & vous ay creu tres-intelligent interprete de toute la nature. Quant à ceux qui m'introduiſirent aupres de vous, ie les repris, comme inſenſez; & leur di qu'ils auoient eux-meſmes beſoin de ſe purger auec l'ellebore. Puis qu'ainſi eſt que cette rencontre nous a liez enſemble, vous m'eſcrirez ſouuent, s'il vous plaît, pour me communiquer à l'auenir les liures que vous compoſez; ie commence moy-meſme à vous communiquer les miens, vous en enuoyant vn de l'vtilité de l'ellebore.

TRAITTE' D'HIPPOCRATE A DEMOC. touchant la purgation qui ſe fait auec l'ellebore.

L'ELLEBORE eſt tres-propre à purger tout le corps, en vomiſſant, mais ceux qui ont peine à s'éuacuer par la bouche, à cauſe de leur conformation vicieuſe, doiuent ſe ramollir & s'humecter, auant ce remede, ſe repoſant long-temps & prenant force nourriture. Si vous auez deſſein de purger plus abondamment, faites promener le malade, qu'il remuë tout ſon corps dans l'operation, empéchez qu'il ne dorme; la nauigation nous fait voir que le mouuement agite les humeurs, il les fait reietter. Emouuez donc le corps & toutes les humeurs, dans l'operation de l'ellebore, quand vous voudrez qu'il éuacuë copieuſement. L'ellebore eſt pernicieux à ceux qui ſont en ſanté, il liquefie les corps qui manquent d'humeur vicieuſe. L'operation des purgatifs chauds & violens ne ceſſe point qu'ils ne deſſechent l'eſtomach & ne donnent la ſoif, car ſi la ſoif ne vient, l'operation n'eſt pas acheuée. La conuulſion qui vient de l'ellebore eſt funeſte, elle ſe produit dépuiſement. Le hoquet ou la conuulſion qui ſuruient aux euacuations démeſurées eſt touſiours dangereuſe. Les vomiſſemens & les flus de ventre qui arriuent d'eux-meſmes, & vuident l'humeur vicieuſe qui doit

touſiours

touſiours s'éuacuer, gueriſſent les malades ou les ſoulagent; que ſi elle demeure, & que les autres humeurs s'écoulent, ils ſont funeſtes, ils ne gueriſſent point les malades. I'ay montré dans le prognoſtique, que le vomiſſement eſt propre à ceux qui n'ont point de fiévre, il guerit toutes les maladies qui ſe font au deſſus du diaphragme; ſa neceſſité ſe connoît au dégouſt, au ſoulevement de l'eſtomach, au mal de cœur, à l'éblouïſſement & à l'amertume de la bouche. On ne purge auſſi par les ſelles que ceux qui n'ont point de fiévre, ayant tous leurs ſymptômes au deſſous du diaphragme; on connoît ſa neceſſité aux tranchées de ventre, aux douleurs de rein, à la peſanteur des genoux, & au déreglement des ordinaires aux femmes. La purgation ne doit ſe donner qu'auec circonſpection, particulierement à ceux qui ſont en ſanté, qui ont la couleur brune & le corps fort humide, à ceux qui ſont maigres ou qui begayent.

I'AY montré dans le liure des maladies aiguës, que ceux qui s'efforcent de guerir l'inflammation ſyſtrophique en ſon commencement par les remedes purgatifs, ne tirent rien du lieu qui eſt durci & enflammé, car l'humeur vicieuſe ne coule pas à l'ordinaire, y eſtant entaſſée. Les purgatifs ne font qu'échauffer les entrailles, & fondre les humeurs qui reſiſtent à la fiévre, ils affoibliſſent tout le corps, ils augmentent le mal, ils abattent les forces; le corps donc eſtant ſurmonté par le mal & par le remede, il eſt incapable de guerir. Il faut donner de l'ellebore en toutes les fluxions de la teſte, & meſme à ceux qu'elles rendent empyiques; il ne ſe donne point à l'empyeme qui vient de la rupture d'vne veine, ou de l'ouuerture d'vn abſcés. Il ne faut point purger violemment ceux qui abondent en humeurs vicieuſes, car ils tombent en ſyncope, puis qu'ils manquent de ſang, de force & de couleur; ils s'empliſſent de vents & de vapeurs malignes, ils reſpirent à grand peine, ils touſſent ſans cracher, car ils ſont épuiſez par la chaleur & ſechereſſe, ils ne ceſſent de boire. La compreſſion du diaphragme ou du cerueau oſte le iugement, elle engourdit les ſens, on ne voit pas, & on entent vn bruit continuel. Ne purgez point auec l'ellebore, ceux dont les vreteres & la veſſie ſont affoiblis & vlcerez, il ne faut point tirer les humeurs vicieuſes aux parties foibles; les ictériques & les lienteriques s'offenſent tout de meſme en ſe purgeant. Les purgatifs échauffent le ſang, ils augmentent ſon euacuation par les narines ou par le ſiege; ils ſont pernicieux à toute ſorte d'abſcés.

LES vomitifs & les diuretiques deſenflent bien ſouuent la

ratte, les purgatifs y sont inutils, mesme ils grossissent la tumeur, puis qu'ils y portent les humeurs, ils augmentent & irritent les fluxions acres & salées. On peut purger par le vomissement auec l'ellebore, mais il vaut mieux ne point purger du tout, & se reduire au regime de viure, c'est le meilleur remede. Euitez aussi de purger ceux qui ont l'estomach foible, ceux qui reiettent l'alimēt brulé ou indigeste, ou mesme qui ont auersion pour la nourriture. L'extréme foiblesse du cerueau repugne à la purgation, vous la reconnoîtrez au delire, à la douleur qui oste le repos, à l'obliquité & promptitude du mouuement des yeux, à la bouffissure du visage, à sa palleur & au vertige. Le grand feu de la fiévre dissipe aussi ses forces, il engourdit l'esprit, il oste le pouuoir de s'arrester en situation. La moitié d'vne dragme de sezamoïde, broyé dans l'oxymel, se donne à boire & fait vomir; on en met douze grains auec l'ellebore, & il suffoque moins que quand il se prent seul. L'ellebore guerit les vieilles fiévres quartes, les restes de l'inflammation des entrailles, & particulierement de l'estomach, pourueu qu'on ne le donne qu'apres vingt iours, & qu'il n'y ait point d'alteration ni d'euacuation démesurée. Il guerit quelquefois la plurefie & le misereré, ou bouchement des boyaux; il est aussi tres-propre à purger la matrice.

LETTRE D'HIPPOCRATE A SON fils Thessalus, pour luy recommander l'estude des Mathematiques.

MON fils, ie vous conseille de vous appliquer serieusement à la connoissance de la Geometrie & de l'Arithmetique; non seulement elle rend la vie glorieuse, illustre & tres-vtile à plusieurs choses, dans l'ordinaire conuersation, elle subtilise l'esprit, elle le rend beaucoup plus prompt & éclairé à retirer le fruit de toutes les choses qui seruent à la guerison des malades. La Geometrie qui a beaucoup de plans & des figures de diuerse maniere, & qui démontre euidemment toutes ses conclusions, est tres-vtile à la connoissance de la situation naturelle des os, de leur déplacement, & mesme de l'arrangement de toutes les autres parties, puis que les os seruent de base, & donnent la figure à tout le corps. On comprent plus facilement leur multiplicité, & on reussit mieux à remboiter les bouts de ceux qui se déplacent, à scier ou coupper la pointe d'vn os qui se rompt, à le limer, à le racler, à le troüer, à tirer

les eſquilles, & à reioindre les parties ſeparées, & meſme à tout le reſte du traittement & gueriſon, quand on connoît parfaitement le lieu & la nature ou conformation de l'os qui eſt hors de ſa place. L'arrangement & proportion des nombres donne aſſez à connoître les tours & les retours des fiévres, leurs changemens inopinez, la gueriſon des maladies & la ſureté qu'on peut auoir de leurs euenemens. C'eſt vn grand point pour vn Medecin, que d'auoir vn ſecours infaillible, qui montre les ſuccés & toutes les parties des redoublemens & des relâches, encore que ſouuent elles ſont inégales; c'eſt pourquoy ie vous aduerti de vous inſtruire en cette belle experience, & de la cultiuer diligemment.

TRAITTE' DE DEMOCRITE, TOVchant la nature de l'homme, enuoyé à Hippocrate.

IL faut que les honneſtes gens, & particulierement ceux qui ſont inſtruits dans les ſciences, apprennent tous la Madecine, c'eſt vne belle & noble connoiſſance, elle eſt vtile & tres-neceſſaire à la vie. Ie croy que la ſageſſe eſt ſeur de la ſcience de guerir, elles doiuent touſiours eſtre enſemble. L'ame de l'homme eſt déliurée de toutes ſes foibleſſes, elle eſt purgée de tous ſes vices, par le moyen de la ſageſſe; ſon corps eſt garenti des maladies, par l'induſtrie des Medecins. La pointe de l'eſprit ſe ſubtiliſe dans la perfection de la ſanté, & c'eſt ſagement fait que de la conſeruer ſoigneuſement, car l'habitude du corps eſtant incommodée & reſſentant de la douleur, l'ame s'en trouue appeſantie, elle n'a pas la promptitude ni l'alegreſſe neceſſaire aux fonctions de la vertu. La rigueur de la maladie qui accable le corps appeſantit auſſi l'eſprit, elle obſcurcit ſes actions, car eſtant alliez étroittement enſemble, ils s'entre communiquent le bien & le mal, & le corps ne manque iamais d'entraîner l'eſprit dans ſes miſeres.

L'homme eſt conceu dans noſtre eſprit, & il ſe repreſente par vn ébauchemẽt & groſſiere deſcription de toutes les parties qui le compoſent. Le cerueau ſe met au deſſus pour eſtre l'échauguette, & veiller à la ſureté de toutes les parties qui luy ſont cõfiées, il ſe renferme au milieu des membranes qui ſont fortes & nerueuſes, où il ſe loge; il eſt luy-meſme la demeure de la partie de l'ame intelligente & maîtreſſe. Il ſe tient à couuert de pluſieurs os qui ſe font doubles, & s'accommodent enſemble à ce deſſein; en dehors il ſe couure du cuir & de cheueux, c'eſt ſon plus naturel ornement. La faculté de

voir eſtablit auſſi ſa demeure au milieu de pluſieurs membranes; elle eſt à couuert des humeurs & de l'eminence du front qui la deffend, pour faire mieux ſon action ; la netteté de la prunelle eſt conſeruée par l'extremité des paupieres, & par leur rang de poil qui conduit la lumiere & ſes obiets: les deux narines qui iugent des odeurs, deffendent auſſi les yeux & les ſeparent. La ſoupleſſe des lévres qui entourent la bouche de leur chair délicate exprime tous les ſentimens, elle forme & prononce tres-exactement les paroles. Le menton ſe termine en pointe ; il reſſemble aux inſtrumens de muſique, les dents s'ajuſtent, comme leurs cheuilles. Le grand Ourier a formé les oreilles ouuertes, afin qu'elles receuſſent la parole, elles portẽt la colere au cœur; c'eſt la cauſe certaine de la temerité.

Le mouuement des lèures exprime de luy-meſme aux ſourds les penſées de ceux qui parlent.

LA langue enfante le diſcours, elle eſt le truchement de l'ame & ſa meſſagere; elle eſt la garde & le lieu du gouſt, c'eſt la portiere des ſaueurs ; les dents ſont ſes plus forts remparts, elles l'arreſtent & la deffendent. Le larynx & le pharynx ſe ioignent enſemble & s'accompagnent ; le larynx & l'âpre artere portent l'air au thorax & au poumon ; le pharynx conduit les boiſſons, il pouſſe toutes les viandes iuſqu'au fond du ventricule. Le cœur eſt fait en pointe, il eſt le Roy du corps humain, il ſe loge en ſon centre, il eſt le lieu de la colere, il eſt à couuert du Thorax contre tous les aſſauts. Tous les conduits de l'apre artere, ou l'air ſe coule, ſont l'haleine, qui eſt la cauſe de la voix. Le foye qui change l'aliment en ſang, & le fournit à tout le corps, regorge fort ſouuent, auec tous ſes lobes, de celuy qui reuient par la veine caue ; il eſt le ſiege de la concupiſcence. La bile iaune qui ſe place au deſſous du foye, corrompt par ſes boüillons le corps de l'homme & ſes fonctions, elle n'eſt pas ſeulement inutile, elle y eſt malfaiſante : La ratte ſe met à l'oppoſite, eſtant tout de meſme inutile, elle n'y rend aucun office.

LE ventricule qui reçoit & renuoye toute les humeurs & les alimẽs, ſe met entre la ratte & le foye, afin de cuire mieux, & de diſtribuer la nourriture ; les inteſtins dépendent de ſa propre ſubſtance, ils ſe remuẽnt de meſme, l'enueloppant de toute part, ce ſont les cauſes de la diſtribution de l'aliment & de l'expulſion du ſuperflu. Les deux reins qui ſont appuyez au deſſus des hanches, & tout enuironnez de graiſſe, ſont faits par la nature, pour l'écoulement de l'vrine. L'Epiploon domine au bas ventre, il entoure toutes ſes parties, à la reſerue de la ratte. La veſſie eſt toute nerueuſe, ſon orifice s'affermit ſous los pubis, eſtant tiſſu de beaucoup de vaiſſeaux, elle eſt l'ouuriere de l'expulſion des vrines. La matrice eſt ſous la

vessie, s'attachant à son orifice, elle est la mere des fœtus, sa douleur est extréme, elle produit aux femmes vne infinité de miseres; son orifice exterieur est vne chair brulante qui s'éleue du dedans au dehors, sous l'os pubis, il a ses nerfs qui l'étrecissent. La generation du fœtus est le suiet de l'épanchement ordinaire de la superfluité des parties. Les testicules qui sont faits pour multiplier, pendent hors du corps, leur place est particuliere, estant enueloppez d'vn grand nombre de membranes. Le penil est ce delicieux lacis de nerfs, de veines & d'arteres, qui est fait de nature, pour seruir à l'expulsion des vrines & au coït; il est couuert de poil pour se cacher & se deffendre des iniures. Les bras, les cuisses & les extremitez qui en dépendent, ayant le fondement de tout le ministere, ne manquent point à l'execution des volontez. La nature inuisible qui trauaille au dedans compose les entrailles, elle est l'ouuriere de toutes les fonctions, iusqu'à ce que la mort suruient, car les parties se déliurent aussi-tost de tout leur ministere.

SECONDE PARTIE DV PREMIER TOME DES OEVVRES DV GRAND HIPPOCRATE,

CONTENANT L'ESTABLISSEMENT de la Medecine, son excellence & grandeur, & la prudence qui y est necessaire.

LE SERMENT D'HIPPOCRATE, QVI doit estre fait par tous ceux qui pretendent à la perfection de la Medecine.

Art. 1. Les deuoirs des disciples enuers

L'IMPORTANCE de la Medecine & sa grandeur exigent de ceux qui pretendent à sa science & à la perfection de

les Maiſtres de la Medecine. ſa pratique, de s'obliger par ſerment fait en public, & meſme par vn eſcri ſigné de leur main, qu'ils l'exerceront tres-diſcrettement, & auſſi ſaintement que les choſes qui leurs ſont confiées le meritent. Ie iure donc par ce qui m'eſt de plus cher & en plus grande veneration, ce ſont mes tres-illuſtres predeceſſeurs, ſçauoir Apollon, principal inuenteur de la Medecine, Æſculape & la ſanté meſme. Ie prens à teſmoin la Diuinité qui preſide aux gueriſons, & tous les autres Dieux & Déeſſes, de la proteſtation que ie fay preſentement d'obſeruer inuiolablement, & d'accomplir toute ma vie le ſermẽt que ie fay de cœur, de bouche, & méme par eſcri, tant que les forces de mon corps & celles de mon eſprit pourrõt le permettre.

Premier point. IE conſidereray celuy qui m'a montré la Medecine, à l'égal de mes propres parens, i'auray pour luy toute ma vie le meſme reſpect, & luy communiqueray liberalement, non ſeulement la nourriture & ſubſiſtance, mais auſſi toutes les choſes neceſſaires & commodes à la vie; ie luy fourniray des deniers ſuffiſans pour y ſuruenir. 2. I'auray les meſmes ſentimens pour l'auancement de ſes enfans, & la meſme tendreſſe que pour mes propres freres; s'ils deſirent s'inſtruire en la ſcience & pratique de la Medecine, & qu'ils ayent beſoin de l'apprendre, ie leur enſeigneray diligemment, ſans en attendre aucun payement, ni promeſſe de recompenſe à l'auenir. 3. IE ne m'approprirray point l'art de la Medecine, ni ne la diuulgueray iamais indiſcrettement; ie communiqueray ſans reſerue toutes ſes maximes & ſes enſeignemens, ſes recis hiſtoriques & obſeruations particulieres, non ſeulement à mes enfans & à ceux de mon Maiſtre, mais auſſi à ceux qui ſeront deuëment immatriculez & receus, & qui auront preſté le ſerment ordinaire aux Eſtudians en Medecine, à la maniere accouſtumée.

Art. 2. *Les deuoirs & obligations des Medecins enuers les malades.* 4. LE regime de viure eſt tres-conſiderable, c'eſt le premier remede & le plus fort, il eſt capable ſeul de guerir les malades; i'emploiray toutes ſes maximes pour leur ſoulagement, ie promets de les preſeruer de celuy qui peut nuire, & de les garentir de toute ſorte de venins & malefice, autant que ie pourray, ſelon mes forces & mon eſprit. 5. Ie ne me laiſſeray iamais induire par preſẽs ou prieres, à donner des medicamens dangereux & mortels; ie ne ſeray iamais autheur d'vn ſi pernicieux conſeil, & meſme de ma vie ie n'y conſentiray. 6. Ie ne procureray iamais l'auortement, ie ne donneray point de peſſaire aux femmes, de medicament, ni d'outil capable de tuer l'enfant dans la matrice, ie les refuſeray touſiours abſolument. 7. Ie paſſeray toute ma vie chaſtement, dans la candeur &

ſincerité ; ie garderay touſiours le rang & la dignité de la Medecine auec honneur. 8. Ie ne pratiqueray point moy-meſme les operations rares & perilleuſes ; ie n'entreprendray point la taille de la pierre, i'en cederay volontiers l'honneur à ceux qui s'y ſont addonnez, & qui l'ont pratiquée toute leur vie.

9. IE n'entreray dans les maiſons où i'iray, que pour le ſoulagement des malades ; i'éuiteray d'offenſer perſonne, me rendant exempt de toute ſorte d'iniuſtice, de corruption de mœurs, & de toute autre fourberie ; principalement en ce qui regarde l'amour dans l'attouchement & traittement des femmes ou des hommes, tant de condition libre que des eſclaues. 10. Quant aux ſecrets ou façons de vie particuliere aux familles qui viendront à ma connoiſſance, en quelque maniere que ce ſoit, meſme dans l'ordinaire conuerſation, hors du traittement des malades ; ne deuant eſtre publiées, ie les tiendray touſiours ſecrettes, eſtimant que ces choſes-là ne doiuent point eſtre diuulguées. 11. Si i'accompli de point en point ce iurement ou proteſtation, & que ie ne contreuienne point en aucune choſe à ma reſolution, ie prie Dieu que ie iouïſſe de toutes les commoditez de la vie, & des fruits de mon art, remportant vne gloire immortelle à la poſterité ; 12. ſi ie fay autrement, & que ie me pariure, le contraire m'auienne.

LE LIVRE DE LA LOY ET REGLE, ou plus grande perfection de la Medecine.

Art. 1. *Les marques des Medecins ignorans, & les choſes neceſſaires à ſe rendre accompli.*

LA Medecine eſt effectiuement la plus noble & la plus illuſtre de tous les arts, & neantmoins à cauſe de l'extréme ignorance de ceux qui l'exercent, & à cauſe de la temerité de ceux qui iugent de leur capacité, & les eſtiment bons Medecins, ne croyant pas qu'il y en ait de plus habiles, elle eſt ſouuent moins eſtimée que tous les autres arts. Il me ſemble que la principale cauſe du mauuais iugement de ces gens-là vient de ce qu'on n'a point eſtabli de chaſtiment dans les Republiques contre les Medecins ignorans, autre que l'ignominie & meſpris. Or l'ignominie n'offenſe iamais ceux qui en ſont faits & y ſont nés, puis qu'eſtant de la lie du peuple, elle leur eſt familiere. Ces Medecins reſſemblent aux maſques qui paroiſſent aux tragedies ſur les theatres, ils prennent l'habillement & l'apparence d'vn Roy, d'vn Prince ou d'vn Capitaine, encore qu'effectiuement ils ne le ſoient pas, eſtant de baſſe extraction.

Ainsi les Medecins paroissent par tout en grand nombre, plusieurs en portent l'habit & le nom ; mais quant aux guerisons & traittemens iudicieux, ils sont tres-rares.

CEVX qui veulẽt s'acquerir la delicatesse de cet art, & s'attribuer sa veritable intelligence, doiuent se munir & pouruoir de toutes ses dispositions necessaires. Elles sont au nombre de six ; ce sont 1. l'inclination naturelle à la Medecine; 2. Ses bons enseignemens; 3. Le lieu commode à son estude; 4. L'instruction dés la plus tendre enfance; 5. La cõtinuation du trauail; 6. & enfin la longueur du temps.

L'inclination naturelle est absolument necessaire à celuy qui veut estre accompli dans la Medecine, car si elle est contrainte, & qu'on l'apprenne à peine, les autres dispositions sont inutiles. Si on se porte d'vne inclination naturelle à la perfection de la science, on l'apprent auec grand succés, elle se cõmunique adroittement & en bon ordre. Commencez dés la tendre enfance & de bonne maniere, dans vn lieu propre à s'instruire en toutes ses parties. Le trauail de l'estude se doit continuer long-temps alaigrement, afin que l'habitude de s'instruire & de bien faire, passe en nature & s'enracine, qu'elle rende des fruits tres-accomplis.

Art. 2.

La Medecine se cultiue comme les plantes, l'experience la produit, & ses ouurages monstrent sa perfection.

L'INSTRVCTION de la science & les Medecins accomplis se font & reüssissent, comme la culture de la terre & l'augmentation des fruits des plantes. La nature ou l'esprit de l'homme ressemble à vn champ fertil, les enseignemens des Docteurs sont les semences; l'instruction qui se fait dés la ieunesse répond au temps, & à l'occasion de la semaille ; le lieu conuenable aux estudes represente la douceur de l'air qui auance & nourrit les plantes ; la continuation du trauail ou estude alaigre est la culture de la terre ; & quant au temps il les fortifie, & il leur donne vne plus ample nourriture. Ceux qui apportent à la Medecine toutes ces dispositions tres-necessaires, & qui en prennent vne solide connoissance, doiuent la pratiquer en diuers lieux, ou la constitution de l'air est differente, voyageant par les bonnes villes ; ils y acquierent non seulement l'estime & le renom, mais aussi le merite & l'effectiue capacité de bien guerir.

LA longue experience & l'obseruation iudicieuse est la richesse & la grandeur de la Medecine, son manquement ou sa corruption est sa foiblesse. L'experience deprauée est vn malin amas & vn thresor pernicieux à ceux qui la font ; c'est vne pure illusion, puis qu'elle manque de conduitte & d'asseurance : elle produit la crainte ou l'audace, elle en est l'origine ; la crainte montre l'incapacité, l'audace

dace découure le defaut des principes & la corruption des lumieres. La ſcience & l'opinion ſont deux differentes habitudes, la ſcience eſt produitte de la demonſtration qui ſe fait par les bonnes experiences, elle conuaint les ſens & la raiſon meſme; l'opinion fait ignorer, puis qu'elle vient d'incertitude & du defaut d'obſeruation. Les choſes ſaintes & les ſecrets de la nature ne doiuent eſtre montrez qu'aux hommes ſages & bien connus; il ne faut point les dire aux étrangers, auant qu'ils ayent donné long-temps des preuues de leur merite & fidelité.

LE LIVRE DE L'ART DE Medecine, contre les calomnies du vulgaire.

CHAPITRE PREMIER.

De l'exiſtence de la Medecine & de ſes fonctions, qui ne peuuent s'attribuer à la fortune.

Art. I. *Contre les calomniateurs des arts en general.*

IL y a des hommes qui promettent d'eriger en art l'induſtrie d'auilir toutes les ſçiences, ils font profeſſion de les des-honorer; ils s'imaginent reuſſir en ce deſſein, & neantmoins ils ne font autre choſe que de montrer leur malignité, & de faire paroître leur propre ignorance. Quant à moy, ie penſe que la découuerte d'vne choſe qui n'a iamais eſté pratiquée, & qui eſt plus vtile eſtant en euidence qu'inconnuë, eſt vne production & vn deſſein de la meilleure intelligence; de meſme que l'accompliſſement des ouurages imparfaits, & l'acheuement de ceux qui ne ſont inuentez qu'à demi; c'eſt vne action glorieuſe. S'efforcer de détruire & aneantir ce que les autres eſtabliſſent & découurent, par vne maligne médiſance, ſans faire mieux & ſans reprendre leurs defauts; diffamer les inuentions des ſçauans aupres du vulgaire ignorant, ce n'eſt pas vn proiet ni vn ouurage d'vn honneſte homme, mais plutoſt vne preuue infaillible d'ignorance & de peruerſité de nature.

IL n'y a que les ignorans capables de vouloir aneantir les ſciences, ils ont aſſez d'ambition, mais ils n'ont pas la force de ſatisfaire à leur malice; ils ne peuuent ruiner les bons ouurages, & qui ſont eſtablis ſolidement, ni reprendre conuenablement & auec raiſon ceux qui ſont defectueux. Que les protecteurs de chaque art,

& ceux qui sont interessez à leur exercice, repriment leurs ennemis & se deffendent, s'ils en ont la force, contre les malins artifices des aggresseurs de tous les autres arts. Mon discours n'est que contre ceux qui attaquent impudemment la Medecine; il est hardi, puis qu'il tire auantage de la foiblesse de ses ennemis; il est vtile & rempli de raisons prises de l'art qu'il doit deffendre; il est puissant, estant tissu d'vne forte doctrine & de grande sagesse.

IL me semble en general qu'il n'y a aucun art qui n'ait son existence, il est hors de raison de croire qu'vne chose qui est en nature n'y est point, car qui peut dire que ce qui n'est point en estre y est, ayant conceu sa nullité. Si le neant ne se voit & ne se touche, comme les autres choses, ie ne sçay pas comme on peut se figurer vne chose qui n'est point, & asseurer qu'elle est, de mesme que celles qui se voyent, se touchent & se conçoiuent en l'estat qu'elles sont. Comment cela ne seroit-il, comment pourroit-il estre autrement, puis que les choses qui sont en nature se voyent tousiours & se connoissent; n'y estant pas, elles sont inconnuës. Toutes les differentes especes d'art qui se sont establies par demonstration se connoissent euidemment, il n'y en a pas vn qui n'ait ses marques; ie pense qu'ils reçoiuent les noms de leur differente nature. Il n'y a pas raison de croire, il est mesme impossible que les differentes natures se tirent de leurs noms, puis qu'au contraire, les noms se donnent selon les differentes apparences; mais les especes & differences essentielles ne s'imposent iamais, elles sont hors de nostre estime & pouuoir, estant produittes de la nature mesme. Si l'on n'est pas assez instruit par ce discours touchant ces choses, en vn autre on en apprendra plus distinctement dauantage.

Art. 2. *La definition de la Medecine & ses fonctions.*

QVANT à l'art de guerir, qui est le seul suiet de ce discours, i'establiray solidement son existence, ie la demontreray & la definiray premieremẽt. Ie dis donc que la Medecine est l'art ou industrie de guerir entierement les maladies, d'émousser la violence des douleurs & des autres symptômes, & qu'elle n'entreprẽd iamais de guerir ceux, dont la nature est desia détruitte, par la malignité des maladies, puis qu'elle sçait qu'ils en sont incapables. Ie promets de mõtrer par ce discours qu'elle fait ces trois choses, & qu'elle peut tousiours reussir en l'vne ou en l'autre. Par les mesmes raisons qui preuuent l'existence & l'vtilité de l'art de guerir, i'aneantiray les discours de ceux qui s'efforcent & veulent le des-honorer, à mesure & proportion qu'vn chacun d'eux pense auoir tiré quelque auantage. Ie commence par vne proposition veritable & reconnuë de tout le

monde, c'eſt que quelques vns de ceux qui ſe traittent par les maximes de la Medecine ſe gueriſſent, on en tombe d'accord; mais on la blâme, en ce qu'ils ne gueriſſent pas tous.

CEVX qui ſont moins raiſonnables diſent que les malades qui gueriſſent, c'eſt par hazart & ſans l'induſtrie des Medecins. Quant à moy ie ne pretens pas oſter tout le pouuoir à la fortune; & neantmoins ie croy que l'infortune vient touſiours de l'imprudence & mauuais penſement des maladies, & qu'au contraire les traittemens induſtrieux ſont ſuiuis de bons ſuccés. A quelle autre cauſe les malades peuuent-ils attribuer leur gueriſon qu'à la ſcience & induſtrie, s'ils ſe trouuent gueris y ayant obey, & ayant ſuiui ſes ordonnances. Ils n'ont pas voulu ſe mettre au hazart, & ſe confier à la fortune, qui n'eſt qu'vne idée vaine, puis qu'ils ont eu recours à l'art. Ces malades ſe ſont retirez du hazart & fortune, refuſant de s'y confier, pour ſe mettre entierement entre les mains des Medecins, car en ſe remettant à leur conduitte & ſe confiant à leur induſtrie, ils ont connu que la Medecine eſt vn art, & ſe trouuant gueris par ſon moyen, ils en ont reſſenty la force.

Art. 3.
Que ceux qui ſe gueriſſent ſans Medecin ne ſe gueriſſent pas ſans la medecine.

LES ennemis de la Medecine diſent que pluſieurs ſont gueris ſans ſon ſecours, i'en demeure d'accord, il ſe peut faire que ceux qui n'appellent point de Medecin faſſent au hazard, & de leur genie propre ce que la Medecine ordonne, ſans connoître aucune raiſon de leur conduitte, bonne ou mauuaiſe; ſe gouuernans d'eux-meſmes, ils rencontrent auſſi-bien que s'ils auoient vn tres-habile Medecin. Ce qui eſt fortuite ſe rapporte touſiours à la nature ou à quelque art; cette fortuite gueriſon eſt vne preuue aſſurée de l'exiſtence de l'art qui l'a produitte, elle conuaint de ſa grandeur, puis que ceux meſmes qui repugnent à la reconnoître ſe voyent gueris par ſon moyen. Il faut neceſſairement, que ceux qui n'employent point les Medecins en leurs maladies, confeſſent qu'ils ſe ſont gueris, faiſant certaines choſes ou ſans les faire; ils ont recouuert la ſanté en ieunant, ou en mangeant & beuuant beaucoup, ſouffrant la ſoif, en ſe baignant, ou ſans le bain; ils ſe ſont ſoulagez par le trauail ou par le repos, par le ſommeil, ou par la veille ſeule, ou ils ſe ſont gueris par le mélange de pluſieurs de ces fonctions. Dans le temps du ſoulagement, ils doiuent auoir conceu ce qui les ſoulageoit, tout de meſme que ceux dont le mal s'eſt accreu, ont reſſenti l'offenſe, & en ont deu reconnoître la cauſe, car vn chacun n'eſt pas capable d'en iuger, & remarquer diſtinctement ce qui ſoulage ou ce qui bleſſe. Si donc vn malade connoit aſſez les parties du re-

gime, pour s'en seruir ou pour les reietter, les estimer ou les blâmer, il verra que toutes ces lumieres sont de l'art de la Medecine.

Art. 4. *Que la Medecine a ses moyẽs pour guerir, & que la fortune n'en a point.*

LES preuues qui se tirent des fautes & du mauuais succés des maladies, ne sont pas moindres que celles qui se prennent de leur soulagement & guerison, pour montrer que la Medecine est en nature; car les choses qui ont soulagé les malades ont eu ce bon effet, s'employant comme il faut & dans l'occasion; celles qui blessent les ont offensé, n'ayant pas esté faites à propos. Or comment peut-on dire qu'il n'y a pas de l'art & industrie, où il se voit du bien & du mal, l'vn & l'autre ayant ses bornes. Car ie dis qu'on n'a que faire d'art, où les choses se font necessairement d'vne sorte, & où il n'y a pas d'indifference à faire bien ou mal, mais où l'indifference se rencontre & le bien ou mal faire, pourquoy les actions ne se feront-elles pas plutost auec art que sans son ministere. Que si la Medecine & les Medecins ne guerissoient que par les remedes qui purgent & par ceux qui arrestent, ma raison seroit foible; mais on voit que les plus habiles reussissent par le regime seul, & par d'autres moyens qui estant dits & entendus, il n'y a point de Medecin, ni mesme de personne du vulgaire ignorant qui ne tombe d'accord qu'ils se pratiquent & viennent d'vn artifice tres-exquis.

SI donc les Medecins & la Medecine mesme n'ont rien d'inutile, s'il se voit des secrets admirables de differentes guerisons, & des remedes parmi les plantes & dans nos actions, il ne se trouuera personne de ceux qui se guerissent seuls, qui puisse auec iustice attribuer sa guerison à la fortune. Recherchant de bien prés, il se preuue aisément qu'il n'y a rien de fortuite, car toutes les choses se font pour vn suiet determiné, & on les y remarque. Quant à la fortune elle n'est nulle part, elle n'a point de subsistance, c'est vn nom seul & sans fondement; la medecine au contraire, paroît dans les choses qu'elle sçait & concerte auec preuoyance, sa nature se montre & se remarque en tous ses mouuemens & fonctions. Ce sont des raisons qu'on peut dire, contre ceux qui veulent oster aux Medecins l'honneur des guerisons, pour les attribuer à la fortune.

Art. 5. *Que l'intemperance des malades est cause de leur mort, plutost que la medecine.*

I'ADMIRE ceux qui veulent aneantir l'art de Medecine, par les afflictions & decés de ceux qui meurent; par quelle suffisante raison peuuent-ils soutenir que l'intemperance des malades n'est pas la cause de leur mort, & que c'est le defaut de science des Medecins qui les ont traittez; comme si c'estoit leur coutume d'ordonner mal à propos, & que les malades n'eussent pas la foiblesse & la liberté d'outrepasser leurs ordres. Il est bien plus probable

que les malades manquent à obeïr, que les Medecins à ordonner ce qui est necessaire. Les Medecins ont les sens & l'esprit sain, ils remarquent les choses presentes, ils conçoiuent la correspondence qu'elles ont auec les passées, entreprenant les maladies; de sorte que les malades sont obligez quelquefois de reconnoître qu'ils ont esté gueris par leur moyen.

LES malades ne connoissent point leur maladie, son propre lieu ni ses autres causes, ils sont incertains de sa suitte & de sa fin, ils ne sçauent ce qui doit arriuer de tant de choses qui leurs sont ordonnées; ils sont accablez de douleur au temps present, ils craignent l'auenir, tout leur corps est rempli de mal & épuisé de nourriture. Ils demandent plutost les choses agreables, encore que nuisibles, que celles qui sont pour les guerir, ce n'est pas qu'ils desirent la mort, mais ils sont foibles, ils ne peuuent porter leur mal auec patience. Est-il plus vray-semblable que les malades ainsi disposez, font ce que les Medecins ordonnent, que le contraire & tout autrement qu'il ne faut; ou que les Medecins habiles & parfaittement sains, prescriuent mal. Il est bien plus croyable que les Medecins ordonnent sagement, & que ceux là ne voulant obeïr tombent dans le peril & meurent. Ceux qui raisonnent mal en reiettent la faute sur les Medecins, qui n'en sont point coupables, excusant ceux qui en sont les vrayes causes.

CHAPITRE SECOND.

Que la force des remedes est limitée, & que les signes ne sont pas tous infaillibles.

Art. 1. *Qu'il y a des maladies incurables & plus fortes que les remedes.*

IL y en a qui blâment la Medecine, de ce qu'elle ne veut entreprendre la guerison des incurables, ils disent que les Medecins n'entreprennent que ceux qui gueriroient d'eux-mesmes, ils abandonnent les malades, qui ont plus besoin de secours; si la Medecine estoit vn art, elle gueriroit également tous les malades. Si ceux qui disent ces paroles blâmoient les Medecins, de ce qu'ils ne les traittent pas eux mesmes, comme foux incurables d'auoir ces sentimens, ils seroient plus receuables en leur blâme qu'en l'accusation de ne pas entreprendre les autres incurables. Car si quelqu'vn veut qu'vn art fasse vne chose au dessus de sa force & de son dessein, ou que la nature s'éleue à quelque production qu'elle ne fait ia-

mais, ont peut dire qu'il eſt poſſedé d'vne fureur aueugle & ignorante, qui retient plus de la deprauation que du manquement de lumiere. Nous pouuons eſtre ouuriers de toutes les fonctions des arts & des natures, dont nous poſſedons les organes, les mettant en vſage en temps & lieu, non pas de ceux qui ſont hors de noſtre pouuoir.

SI donc on a vne maladie plus forte que tous les remedes, qui ſont les outils de la Medecine, il ne faut pas s'attendre qu'elle ſe gueriſſe & ſe ſurmonte. Le plus fort de tous les cauſtiques, c'eſt le feu, puis qu'il brûle exceſſiuement; il ſe voit pluſieurs autres choſes qui ſont bien moins brulantes. On n'eſt pas encore aſſuré ſi les plus forts remedes gueriſſent les moindres maladies. Qui doute que les plus grandes maladies ne demeurent incurables, encore qu'on y faſſe les plus puiſſans remedes; celles que le feu ne peut vaincre (ce ſont celles qui reſiſtent à ſa force) montrent qu'on auroit beſoin d'vn autre art pour leur gueriſon, que celle qui employe le feu. I'ay la meſme penſée de toutes les autres choſes qui ſeruent aux Medecins, dans l'vſage deſquelles s'ils ne reuſſiſſent pas en vn chacun comme on deſire, il en faut reiettet la faute ſur la grandeur du mal, plutoſt que ſur la medecine. Les accuſateurs des Medecins qui veulent les charger de la gueriſon des incurables, commandent ſans raiſon, de faire des remedes à ceux qui en ſont incapables, de meſme que s'ils pouuoient guerir; ils ſont admirez & cheris des Medecins de nom & d'apparence, ils ſeruent de mépris aux plus habiles. Les Medecins experimentez & ſçauans ne s'arreſtent iamais aux reprehenſions ni aux loüanges de gens ſi beſtes, ils ne conſiderent que ceux qui remarquant le but des bõs ouuriers, & la perfection des ouurages dans leur plus grand accompliſſement, voyent auſſi les defauts de ceux qui demeurent imparfaits. Il y a des defauts & des actions imparfaites qui doiuent s'attribuer aux ouuriers, & d'autres aux hommes qui en ſont les ſuiets & la matiere. Chaque art en particulier demande vn autre temps & vn autre diſcours pour ſa iuſte deffenſe; quant à l'art de guerir, les raiſons precedentes & celles que ie rapporteray cy-apres montrent ſes qualitez, ſa force & ſa nature, & comme il en faut iuger.

Art. 2. *Qu'il y a des maladies cachées & tres-difficiles.*

CEVX qui ſçauent parfaitement la Medecine connoiſſent que les maladies qui ne ſe cachent pas aux yeux, ne ſont pas en grand nombre, celles qui ſont cachées ſont en plus grande quãtité, car elles occupent le dedans & les entrailles. Les maladies qui ſe répandent à la ſurface du corps & celles qui ſe iettent en dehors & s'auancent ſont

manifestes; elles se font connoistre à la veuë & au toucher, leur molesse & leur dureté se remarquent. De ces tumeurs il y en a de chaudes & de froides, de grandes & de petites, chacune montre sa nature & sa matiere, par la presence & par l'absence de toutes les qualitez sensibles. On ne doit point faire de faute en la guerison de ces maladies, non pas à cause de sa facilité, mais à cause qu'elle est inuentée; elle n'a pas esté découuerte par tous ceux qui s'y sont employés, mais seulement par ceux qui en ont eu la force, & qui ont eu la nature propre & l'instruction dés l'enfance. Il faut donc que le Medecin soit tousiours prest & asseuré de la guerison des maladies communes & éuidentes; il ne doit pas manquer non plus en celles qui sont interieures & moins éuidentes, elles arriuent aux os & aux ventres.

LE ventre ou creux n'est pas vnique au corps humain, il a plusieurs especes, l'aliment solide en a deux, l'vn le reçoit, & l'autre rejette l'excrement, il y en a plusieurs autres encore qui sont connus à ceux qui en sont curieux, & ont voulu les distinguer. Toutes les parties qui sont enuironnées de chair musculeuse ont des ventres, car ce qui n'est pas vni & continu forme vn creux, se couurant de chair ou de peau; les esprits les occupent dans la santé, & dans la maladie les serositez les remplissent. Les bras, les iambes & les cuisses ont beaucoup de ces cauitez, se composant de force muscles; les parties qui manquent de chair ou qui en ont de fort subtile, ont aussi des creux de mesme que les plus charnuës. Le thorax qui couure le foye, l'alentour de la teste qui contient le cerueau, le dos mesme & les vrayes costes, où le poumon s'attache, ont tous de grands creux; ils se composent de parties qui forment beaucoup d'espaces & conduits approchans de la nature des vaisseaux, puis qu'ils reçoiuent & donnent passage à des matieres vtiles ou vicieuses.

Art. 3. *Que les malades souffrent par la malignité & obscurité des maladies.*

OVTRE ces ventres & cauitez, on voit beaucoup de veines & de nerfs qui se répandent dans les parties molles, ou qui s'attachent aux os, seruant de liens aux jointures. Les articulations mesmes, où roule le bout des os qui se joignent ensemble, ont des interualles, il n'y en a pas vne qui ne soit cauerneuse, ayant tout alentour des trous qui se connoissent en les ouurant, puis qu'on en voit sortir des serositez en abondance, apres auoir long-temps fait de grandes douleurs. Tous ces creux ou porosités sont secrettes, les yeux ne les discernent point, encore qu'on regarde tres-attentiuement; leurs maladies se cachent aux yeux, ie les nomme secrettes, n'y ayant

que l'esprit & l'industrie qui les découure. L'obscurité des ces maladies ne les rend pas victorieuses & mortelles, on les surmonte, la Medecine en a les moyens; elle le peut autant que le malade & la maladie le permettent, celuy qui les obserue ayant le genie propre à découurir leurs causes. Les maladies cachées se découurent à la longue, l'application continuelle les fait connoître à l'œil & à l'esprit, car sa pointe penetre celles qui échappent à la veuë.

LE Medecin n'est pas cause des douleurs qui precedent l'entiere connoissance de la maladie, c'est sa malignité & la nature du malade; si ce qu'il voit & ce qu'il entend n'instruisent pas assez, il est contraint de recourrir au raisonnement. Ce que les malades s'efforcent de dire aux Medecins pour les instruire, touchant les maladies secrettes, vient plûtost par opinion que de connoissance assurée; s'ils en estoient certains & conuaincus ils ne seroient iamais entre leurs mains. La guerison des maladies n'appartient qu'à l'intelligence qui en comprent toutes les causes, celuy qui les conçoit parfaittement est aussi tres capable d'empécher leur accroissement & de les guerir en plusieurs manieres par toute sorte de remedes. Si l'on n'en reçoit pas vne instruction suffisante & infaillible par le recit du malade & des assistans, il faut s'en informer plus amplemēt, & par d'autres moyens; ainsi l'art n'est pas cause du retardement de la guerison, c'est la nature du malade & de la maladie.

VN Medecin qui conçoit vne maladie est toûjours prest à la guerir; il tâche de conduire son traittement à la perfection, plûtost auec iugement & douceur, que par temerité & violence qui est toûjours contre nature. Celuy mesme qui peut connoître suffisamment vne maladie est tres-capable de la guerir parfaittement. Si celuy dont le mal se connoît à grand peine, est surmonté, il meurt à cause qu'il vient trop tard au Medecin, ou à cause de la violence de la maladie qui l'emporte, car la maladie qui commence auec le traittement ne sera pas plus prompte, ce sera celle qui precede. La maladie preuient le traittement, à cause de l'époisseur des lieux où elle se cantonne, y estant difficile à discerner; ou à cause de la negligence du malade qui differe toûjours à se faire traitter, puis estant accablé de mal, il court soudainement aux remedes. Ainsi la vertu de la Medecine est bien plus admirable, quand elle restablit quelqu'vn de ceux qui ont ces maladies cachées, qu'entreprenant la guerison d'vn incurable, qui est vne chose impossible.

Art. 3. *Que la Mede-*

IL n'y a pas vn des autres arts qui n'ait entre ses mains, ou deuant soy tous ses outils; ils ont tous leur matiere & le modelle de

ce

ce qu'ils doiuent faire ; ils ne dépendent point du temps ni de l'occasion, pour la perfection de leur ouurage : ceux qui employent le feu trauaillent aussi-tost qu'il s'allume, & ils s'arrestent quand il vient à s'éteindre. Les pieces qui se font par les arts qui trauaillent sur des matieres corrigibles, comme le bois, le cuir & les metaux mesmes peuuent se reformer ; neantmoins leur perfection ne se met pas dans leur prompte fabrique, mais plûtost en leur iustesse, conuenance & bonté de trauail ; si quelqu'vn des outils manque, on se repose, & il vaut mieux que l'ouurier perde vn peu de temps & gagne moins, que de faire vn mauuais ouurage.

IL n'en est pas de mesme en la Medecine, elle n'a pas tous les outils en maniment, son sujet est tres-delicat, il n'est pas corrigible, ses fautes sont mortelles, ce qui est vtile à vn est pernicieux à vn autre, ce qui sert auiourd'huy nuira demain, à la mesme personne. On est tres-incertain de la partie malade & de sa maladie, c'est vn amas de bouë dans le thorax, elle est au foye, aux reins ou ailleurs, au bas ventre. La Medecine est priuée du secours de la veuë, du toucher & des autres sens, tout le monde l'auouë, & neantmoins elle inuente de nouueaux moyens, elle découure des lumieres, pour la connoistre euidemment.

Art. 4. Que la Medecine a plusieurs sources de signes & de remedes.

LA Medecine découure les maladies & les parties malades par la douleur, par la situation, par les excrements, par les accidens propres, & par les actions & mouuemens vicieux ; ce sont la lenteur & l'éclatement de la voix, les fluxions particulieres, ausquelles vn chacun est suiet, les conduits par où elle s'égoutte, & en troisiéme lieu, les excrements qui s'obseruent à l'odeur, à la couleur & à la consistance. Ces signes indiquent les symptômes qu'on a soufferts, ceux qui affligent & ceux qui peuuent suruenir. La maladie donc estant découuerte par ses propres marques, si la nature ne la dissipe d'elle-mesme, la Medecine a ses moyens pour la contraindre, elle a ses voyes pour la forcer à l'expulsion des excrements & à la guerison, sans l'offenser. Si la nature est foible, elle montre aux sçauans tout ce qu'ils doiuent faire, restablissant les forces, & partageant l'euacuation.

LA Madecine employe la chaleur des entrailles à la coction du phlegme épois, elle le fond par la chaleur & subtilité des alimens & des breuuages, afin de découurir quelque échantillon des choses cachées, qu'elle a dessein de faire voir & de guerir ; elle force l'air qui descend & remonte sans cesse par la bouche & par les narines, de ramener quelque crachat pour declarer ce qui se cache &

l'épuiser en le crachant. Elle procure les sueurs par les choses subtiles, en faisant transpirer par tout le corps & mesme respirer la vapeur des eaux chaudes. Les choses qui font vriner sont plus propres à découurir vne maladie & à la guerir, que les sudorifiques, puis qu'elles emportent les limons & matieres visqueuses. La Medecine a des alimens & des breuuages plus chauds & plus subtils que toutes les humeurs, ils les fondent, ils les font couler & sortir par les égouts, ce qui n'arriue pas sans leur vsage.

LES signes qui declarent vne maladie, & les medicaments qui la guerissent penetrant dans le corps, sont tres-differens les vns des autres en leur forme & en leur efficace, ayant diuers égarts; on n'est instruit d'vne chose qu'apres vne autre, le discernement en est long & tres-difficile. Il n'y a donc pas lieu de s'estonner, s'il reste moins de temps pour la guerison des maladies cachées, puis qu'on en pert beaucoup à s'en instruire, les Medecins sont contraints d'en mendier la connoissance par des preuues indirectes & étrangeres, auant que de pouuoir y reussir. Il paroît manifestement par les raisons que ie rapporte, que la Medecine a beaucoup de puissans moyens qu'elle tire de ses fonctions, pour soutenir sa dignité & pour montrer qu'à bon droit elle reiette le traittement des incurables, & mesme qu'elle peut se iustifier des funestes succés. Les sçauans Medecins ne sont pas tousiours tres-curieux de l'eloquence & d'enseigner en discourant, ils sont plus aises de conuaincre par les belles cures & par les traittemens industrieux; ils croyent que la preuue plus sure & la plus familiere à la Medecine, doit se tirer plutost du grand nombre des belles experiences qui se touchent & se voyent, que des raisons qui se disent & s'écoutent; le témoignage des yeux est tousiours preferable à celuy de l'oreille.

LE LIVRE DE LA MEDECINE des anciens, contre les faux Medecins qui supposent de mauuais principes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'establissement de la Medecine.

Art. 1. *Que la Medecine ne suppose*

CEVX qui se sont meslez de parler ou d'escrire de la Medecine, prenant pour fondement de leur discours le chaud, le

froid, le sec ou l'humide, ou mesme telle autre chose qui leur a plû, pour la reduire en abbregé, supposent vne ou deux de ces choses, qu'ils disent estre la seule cause de la mort & des maladies de tous les hommes; ils soûtiennent qu'il n'y en a point d'autre, mais ils se trompent euidemment en plusieurs choses, on le connoît à leur discours. Il y a lieu de les reprendre, & de faire vne plainte pour la science de guerir, puis qu'elle tient son rang, tout le monde s'en sert dans les plus grands perils, & ses meilleurs ouuriers sont grandement honorez; on en voit d'ignorans & méprisables, & d'autres qui sont beaucoup plus releuez & tres-habiles. Si la Medecine n'estoit point du tout découuerte, si elle n'auoit point d'obseruation, & qu'elle n'eut rien inuenté, on ne verroit point cette difference entre ses ouuriers, ils seroient tous également ignorans, & les affaires des malades n'iroient toutes qu'au hazart; mais à present la fortune ne conduit point les guerisons, si les ouuriers des autres arts sont tous tres-differens entr'eux, en l'habileté de la main & en l'intelligence, les Medecins sont de mesme.

point de principe, son suiet estant euident.

AINSI l'art de guerir consiste en la science & en l'habileté de la main, elle n'a pas besoin de supposition, son suiet est palpable; la supposition n'est necessaire que quand on veut traitter des choses douteuses & inconnuës. Si on veut discourir des meteores ou mixtes imparfaits, qui se produisent en l'air ou sous la terre, quand on les connoîtroit, comme ils sont en eux-mesmes; leur verité neantmoins n'est pas éuidente à celuy qui enseigne, ni à ceux qui l'écoutent, le suiet n'est pas éuident, pour y rapporter tout ce qu'il dit.

LA Medecine est toute inuentée par les anciens, son suiet est sensible; la methode est trouuée, par laquelle ils ont découuert par la longueur du tẽps, beaucoup de belles & bonnes choses; le reste se découurira par la mesme methode, si quelque homme excellent, suffisamment instruit de ce qu'ils ont trouué, continuë sa recherche par les mesmes principes. Si au contraire on les reiette, improuuant leur inuention, & on s'efforce par vne autre conduitte, & par d'autres moyens d'inuenter l'art de Medecine, & on se vante d'y auoir trouué quelque chose, on se trompe soy-mesme & on trompe les autres, puis qu'il est impossible. Ie m'efforceray de faire voir les raisons pour lesquelles il est impossible, démontrant la nature & l'existence de cet art; de-là ie conuaincray qu'il est impossible qu'il s'apprenne & s'inuente par vne autre methode.

Art. 2.

Ie dis & ie croy qu'il faut que celuy qui discourt de la Medecine,

La methode

d'Inuenter l'art de Medecine.

n'auance rien qui ne tombe sous la connoissance du vulgaire, & qui ne soit à sa portée; il ne doit s'informer ni parler d'autre chose que de sa douleur, & des maladies dont il est affligé. Car il n'est pas facile estant grossiers & ignorans, de conceuoir d'eux-mesmes les symptômes qu'ils souffrent, ils ne peuuent obseruer comment ils prennent & quittent, ni par quelle cause ils s'augmentent & se diminuënt; & neantmoins estant découuerts par vn autre, ils les comprennent si-tost qu'on les propose, chacun ne remarque rien tant que ce qu'il entent dire, de ce qui luy arriue. Si quelqu'vn n'entre point dans le sens du vulgaire, & ne s'acquiert pas la creance de ceux qui l'écoutent, il ne dit que des faussetez, il s'éloigne du vray sens commun, qui doit estre sa regle, & le seul & vray fondemẽt de toute la Medecine, elle n'a pas besoin d'en supposer vn autre. On n'auroit iamais inuenté l'art de guerir, & mesme on ne l'auroit iamais cherché, puis qu'on n'en auroit point eu besoin, si les malades eussent pû viure, & se nourrir de la mesme maniere que ceux qui sont en santé, beuuant & mangeant de mesme qu'eux. On n'auroit point cherché la Medecine, s'ils n'auoient esté soulagez viuant d'vne autre sorte, & s'ils n'eussent trouué des alimens & des breuuages beaucoup plus salutaires en leurs maladies.

Art. 3.

Que les anciens ont esté contrains de chercher & d'inuenter la Medecine.

LES Anciens ont esté contrains de chercher & d'inuenter la Medecine, à cause que les alimens & les breuuages des hommes sains estoient preiudiciables aux malades, comme ils leurs nuisent encore à present. Ie repren de plus loin, & ie soûtien que le regime & la nourriture des hõmes sains qui est en vsage entre nous, n'auroit iamais esté trouuée, si les mesmes choses qui sont vtiles au bœuf, au cheual & aux autres bestes auoient pû seruir à l'homme de suffisante nourriture & de boisson. I'entens les fruits des plantes, les herbes & les racines, qui sont les alimens propres aux bestes, puis qu'elles s'en nourrissent, elles en croissent & s'en portent si bien, qu'elles n'ont point besoin d'aucune autre. Ie dis encore dauantage, que les anciens ont autrefois employé cette nourriture, & que les alimens que nous auons ont esté depuis inuentez, perfectionnez de temps en temps, & produits à la longue. On souffroit de grandes douleurs & de tres-grieues maladies de cette sauuage nourriture, prenant des alimens grossiers & forts, sans addoucir leurs vehementes qualitez, par quelque mélange ou coction; ils tomboient dans de violentes maladies & de rudes symptômes, qui faisoient mourir promptement. Les mesmes accidens se produisoient encore aujourd'huy de cette farouche nourriture, bien qu'il

y a de l'apparence qu'ils estoient moins fascheux alors, à cause de l'accoutumance, ils ne laissoient pas de souffrir beaucoup. Les hommes foibles perissoient promptement, & les plus forts resistoient dauantage, comme on voit encore à present, que la mauuaise nourriture a tousiours vn malin effet; elle tuë bien-tost les plus delicats, les plus forts s'emportent à la longue, apres force douleurs & maladies.

CES raisons ont contraint les premiers hommes à rechercher des alimens plus conuenables à la nature & à trouuer ceux d'à present; ils nettoyerent le fourment de toutes ses saletez & pellicules, ils le mirent en poudre subtile & en farine, ils la sasserent & la mélant auec l'eau, ils firent de la paste qu'ils petrirent, pour en former des pains les cuisant au four ou au feu. On fit des tartes & des gasteaux auec la farine d'orge & plusieurs autres choses de differente maniere; on boüillit certains alimens, on en rostit, on mesla les plus foibles auec les plus forts, pour émousser reciproquement leurs vehementes qualitez, & affoiblir leurs forces, ajustant tout à la portée de l'estomach. On reconnut que les choses grossieres ne se digerent point si on les mange de la sorte, elles ne font que des douleurs, des maladies & la mort mesme; celles au contraire qui sont faciles à digerer nourrissent, augmentent & fortifient les actions.

Art. 4. *Que la découuerte des alimens propres à l'homme se doit nommer la Medecine.*

QVEL nom peut-on donner plus conuenable à cette salutaire découuerte, que celuy de la Medecine, puis qu'elle est pour la santé de l'homme & pour sa nourriture; elle succede au funeste regime qui ne produit que des douleurs mortelles. Ie ne m'estonne pas si cette inuention ne se met pas au rang des arts, puis que personne ne l'ignore, tout le monde y est fort sçauant, son vsage est continuel & tres-necessaire à vn chacun; personne ne s'en dit ouurier, ni ne doit en porter le nom, bien que sa découuerte est tres-importante, & s'est conduitte par vne grande industrie. Ceux qui ont soin de l'exercice des hommes forts & des conualescens inuentent tous les iours quelque aliment ou breuuage de plus aisée digestion, & qui fortifie d'auantage, continuant à chercher par la mesme methode.

CONSIDERONS la Medecine que tout le monde reconnoît auoir esté trouuée pour les malades, si le nom qu'on luy donne est effectif, si ses ouuriers dépendent de la solidité de ses preceptes ausquels ils se soûmettent, d'où elle a pris son origine. Quant à moy i'ay di cy-deuant que personne n'auroit cherché la Medeci-

ne si le regime & les alimens des hommes sains se trouuoient vtiles aux malades. Les étrangers & les pleuples voisins de la Grece n'employent iamais les Medecins dans leurs maladies; ils viuent selon leur appetit, comme quand ils sont en santé, recherchant le plaisir en toute chose, sans s'abstenir ni se cõtraindre en leurs desirs.

MAIS ceux qui ont cherché l'art de guerir & qui l'ont trouué, ont eu les sentimens de ceux dont i'ay fay mention cy dessus; ie presume qu'ils commencerent par la diminution des alimens, retranchant de leur quantité; cette diminution de nourriture fut suffisante & salutaire à quelques malades, ils furent soulagez euidemment. Ce bon-heur ne fut pas commun, il s'en rencontra de si malades, qu'ils ne digeroient point la nourriture en si petite quantité qu'elle put estre; ils creurent qu'ils auoient besoin de quelque nourriture plus legere, ils inuenterent les breuuages par le mélange & par la coction des alimẽs qu'ils firent boüillir en beaucoup d'eau, pour les affoiblir & émousser leur force. Ceux qui ne purent digerer les breuuages mesmes, les rejetterent & se reduisirent à de simples boissons, prenant garde à leur vsage & à leur quantité qui doit toûjours estre mediocre, leur force doit aussi estre suffisante & sans excés. Il faut remarquer les malades à qui les breuuages sont nuisibles, ayant besoin d'vne nourriture plus legere, quand ils en prennent la fiévre & les douleurs s'augmentent; on voit qu'elle ne fait qu'amaigrir le corps & le debiliter, seruant de nourriture & d'accroissement à la maladie.

LES Febricitans qui prennent de l'aliment sec, comme du pain ou du gasteau, en si petite quantité qu'il puisse estre, sont dix fois plus offensez & plus euidemment que ceux qui prennent du breuuage, à cause de la resistance & indigestion de l'aliment, qui est pernicieux à la fiévre, où il faut tousiours humecter & ne rien prendre de solide. Si le febricitant mange dauantage de cet aliment sec, il en est offensé plus grieuement, s'il en prent moins, la douleur s'en ensuit à proportion. Ces douleurs & symptômes se rapportent tousiours à vne mesme cause, c'est l'aliment qui blesse d'autant plus qu'il est dur & indigeste.

Art. 5. *Que la découuerte du regime des hõmes sains est la méme que celle du regime des malades.*

VOVS semble-il que le fameux ouurier, ce Medecin tres-habile & reconnu de tout le mõde, qui a trouué le vray regime & la nourriture des malades, ait fait vne découuerte differente de celle du premier inuenteur de la façon de viure qui sert à tous les hommes, la mettant en la place de celle qui estoit farouche & indigeste. Ces deux regimes me semblent tout semblables, c'est vne mesme décou-

uerte; car celuy-là s'occupe à surmonter les alimens qui sont si durs & si reuesches, que l'estomach des hommes sains est incapable de les digerer; celuy-cy les amollit & les addoucit encore beaucoup plus, les rendant propres à se digerer, dans les plus grandes maladies, par l'estomach plus foible. Ce regime qui s'est découuert le dernier n'est different du premier, que du plus & du moins; il a vn plus grand nombre d'especes & diuerses apparences, il se bigarre dauantage, & il demande vne preparation bien plus grande, neantmoins ce premier regime est le commun principe & le fondement de celuy des malades.

SI on considere attentiuement le regime de viure des hommes sains, & qu'on le compare à celuy des malades, on trouuera qu'il est plus pernicieux que celuy des bestes, à ceux qui sont en santé. Car si vn homme a vne maladie mediocre, elle n'est point aiguë, elle n'est pas entierement legere; il a de l'appetit, & il mange vne mediocre quantité des viandes, qui sont vtiles aux hommes sains, sans pouuoir remarquer luy-mesme s'il en reçoit du preiudice, à cause qu'il mange beaucoup moins que s'il estoit en santé parfaite. Vn autre homme qui est en santé, de force mediocre, & qui n'est point robuste ni fort debile, mange quelqu'aliment de ceux qui sont vtiles aux bestes, comme de l'orge, des ers, ou de l'herbe, il en prent moins que ce qu'il pourroit digerer. Vous verrez que cet homme sain qui aura mangé des nourritures vtiles aux bestes, sera moins en danger, & souffrira moins que le malade qui mange du pain ou du gateau à contre temps. Toutes ces preuues montrent que l'art de Medecine a pû se découurir, se cherchant auec industrie.

Art. 6. *Que le bon regime est tres-difficile à connoître, & qu'on y manque en plusieurs manieres.*

S'IL n'y auoit qu'vne façon de viure, comme on se l'imagine, si les alimens forts & indigestes offensoient tousiours, & que ceux qui sont foibles & faciles à digerer soulageassent & fortifiassent infailliblement, tant en santé qu'en maladie; cette methode seroit prompte, il ne faudroit pour estre asseuré, que diminuer la nourriture & la rendre facile à digerer. Mais on voit que la faute est égale, si on prent moins de nourriture, on en est tout autant & plus incommodé, que si on en prent trop, la faim peut beaucoup en l'homme, la force qu'elle a de guerir, d'affoiblir, ou mesme de tuer est tres-grande. Les maladies de plenitude sont à la verité bien differentes & en grand nombre, celles qui viennent d'inanition ne sont pas moins fascheuses, on y remarque encore plus de bijarrerie, il y faut employer plus de diligence & d'industrie. On est contraint de

garder vne certaine mediocrité qu'on ne découure que par des coniectures ; or vous ne trouuerez aucun pois ni mesure, pour vous seruir de regle à reconnoistre exactement cette mediocrité salutaire, que le sens des malades. Il y a donc beaucoup de peine à s'en instruire assez, pour ne point tomber en l'vne de ces extremitez vicieuses ; & mesme i'estime grandement vn Medecin qui n'y fait pas de notables fautes, car de connoître exactement la mediocrité cela est rare.

LES Medecins ignorans ressemblent aux mauuais Nautonniers, on ne voit pas leurs fautes, quand ils nauigent dans vn temps calme, sur vne mer tranquille ; mais quand l'orage les surprent, & que la tempeste s'éleue, on voit alors manifestement que le vaisseau perit par leur ignorance. Les maladies aiguës arriuent rarement, plusieurs vieillissent sans en estre attaquez ; les maladies legeres ou longues sont beaucoup plus frequentes ; les Medecins ignorans, qui sont en tres-grand nombre, y font de notables fautes sans qu'on en meure, & mesme sans qu'on s'en apperçoiue ; ils en augmentent impunément la grandeur & malignité, ils en reçoiuent mesme de l'hõneur, on dit qu'ils tirent les malades de l'extréme peril. Mais s'ils rencontrent vne maladie violente & dangereuse, c'est alors que leur ignorance se découure, elle est suiuie d'vne punition rigoureuse ; le chastiment de chaque faute, tant du regime que des autres remedes, n'est iamais éloigné, le malade en porte à l'instant la peine.

IL est aisé de conceuoir, par les accidens qui arriuent en santé, que les maux qui se produisent de la faim, & des euacuations importunes en maladie, ne sont pas moindres que ceux qui se font de plenitude. Il y en a qui se portent fort bien de ne mãger qu'vne fois le iour, ils s'y accoûtument d'eux-mesmes, à cause qu'ils s'en treuuent mieux. On en voit d'autres qui ont besoin de faire deux repas le iour, ils disnent & souppent, ils s'en portent fort bien. Ie n'entens point parler de ceux qui pour leur plaisir ou pour autre sujet, viuent en desordre, & ne s'attachent point à l'vne de ces deux façons. Il est indifferent à plusieurs personnes de s'accoutumer à vn regime, ou à vn autre, ils peuuent ne manger qu'vne fois le iour, ils peuuent aussi soupper ayant disné, & tousiours viure de cette mesme sorte.

Art. 7. *Que la faim & la plenitude offensẽt les hõmes sains & les malades, plus ils sont foibles.*

IL s'en rencontre qui faisant quelque chose contre leur naturel, ou manquant à la moindre circonstance de ce qui leur est propre, ne peuuent pas si-bien reparer cette faute, qu'ils ne s'en treuuent notablemẽt incõmodez, encore qu'ils y font tout ce qu'ils peuuent.

Ceux

Ceux donc qui disnent sans necessité s'en treuuent aussi-tost mal, leur corps & leur esprit s'appesantit, ils s'engourdissent, ils baillent, ils s'abattent & meurent de soif. S'ils viennent à souper là dessus ayant tous ces symptomes, ils ont des vents à force & des tranchées, leur ventre se debonde; ils tombent quelquefois dans vne grande maladie, à cause seulement qu'ils ont pris deux fois en vn iour les mesmes alimens qu'ils auoient de coûtume de digerer parfaittement, ne les prenant qu'à vne fois. Tout au cõtraire ceux qui se portent bien de manger deux fois reglement à chaque iour, & qui ont la coûtume de disner, venant à y manquer à leur heure ordinaire, s'en treuuent aussi-tost tres-mal, car ils tombent en foiblesse, ils tremblent, le cœur leur manque, les yeux se creusent & pallissent, l'vrine s'époissit & s'échauffe; l'amertume s'éleue à la bouche; on pense que les entrailles sont en l'air, elles sont suspenduës, n'estant plus appuyées de la grosseur & repletion du ventricule, la teste tourne, on est fascheux, craintif & inquiete. Tous ces symptomes arriuent faute d'auoir disné; mais quand on veut souper estant à ieun, on se treuue incapable de digerer ce qu'on prend d'ordinaire apres auoir disné suffisamment; le souppé se corrompt, il descend auec des vents & des tranchées qui reserrent le ventre, on dort à peine & auec des songes turbulens & tres-inquietes. Ce changement de regime est quelquefois la cause & le commencement d'vn grand mal; il faut comprendre les raisons d'où ces symptomes se produisent.

CELVY qui a coûtume de ne manger qu'vne fois le iour, & qui s'en porte bien, digere lentement, ayant l'estomach froid & plein de phlegme; il a besoin d'vn plus long interualle pour cuire les viandes, pour en tirer le suc & pour se reposer. Si donc cet estomach ne demeure vn temps suffisant à faire la digestion, à iouïr de la nourriture qu'on a pris le iour precedent, à se vuider & à se reposer en suitte; & qu'au contraire estant encore tout boüillant & bouffi des vapeurs de cette derniere nourriture, on y en mette de nouuelle, on souffre les symptomes que i'ay di. Celuy qui a coûtume de mãger deux fois le iour & de disner, ayant l'estomach chaud, ne manque point à s'amaigrir & à fondre à veuë d'œil, si-tost qu'il manque d'aliment; le dernier estant digeré, il a besoin de se remplir & d'en reprendre de nouueau, mourant de faim: car c'est d'épuisement & de la faim que ces symptomes se produisent. On voit aussi que les hommes plus forts estant deux ou trois iours sans nourriture souffrent à la longue les mesmes accidens que ceux qui ne

disnent point, en ayant contracté l'accoûtumance. Les hommes foibles tombent aisément dans de grands maux, ils ressentent aussi-tost les moindres fautes, car estant de nature foible, ils sont plus proches de l'infirmité de maladie que les robustes, ils sont tout prest a s'offenser des impressions plus legeres.

L'ART de guerir ayant besoin d'vne si grande exactitude, il est tres-difficile de rencontrer precisement en toute chose; bien que i'en sçay plusieurs, où ie suis assuré de réüssir toûjours auec certitude, comme ie feray voir en temps & lieu. On ne doit point pour ce sujet condamner l'art de Medecine, ni douter de sa force; il ne faut pas mépriser les experiences des anciens, ni laisser leurs lumieres, à cause qu'elles sont imparfaittes en certaines choses, ils les ont fort bien recherchées. Il vaut mieux admirer ce qu'ils ont découuert, puis qu'ils l'ont inuenté de la bonne maniere, auec iugement, sans le secours de la fortune: ils se sont auancez si pres de la vraye Medecine, se retirant de l'ignorance, qu'on peut atteindre à sa perfection par leurs mesmes principes.

CHAPITRE SECOND.

Que le chaud, le froid, le sec & l'humide ne sont pas les seules causes des maladies ni de leur guerison.

Art. 1. *Que les premieres qualitez ne guerissent pas les maladies*

IE reuiens à present contre ceux qui cherchent l'art de Medecine d'vne façon toute nouuelle, puis qu'ils supposent des principes qui sont imaginaires. Si donc le chaud, le froid, le sec & l'humide sont causes de toutes les maladies, s'il faut que le bon Medecin guerisse les maladies froides par le chaud; celles qui sont chaudes par le froid, & ainsi des autres contraires, selon qu'ils se figurent. Prenez vn homme delicat de soy-mesme & qui a peu de force, qu'il mange du froment tout sec & sans façon, comme il est venant du grenier, qu'il mange aussi de la chair cruë, & qu'il boiue de l'eau. Viuant de cette sorte, ie sçay fort bien qu'il souffrira beaucoup de mal, il aura de grandes douleurs, son corps s'affoiblira, il sera incapable de subsister beaucoup de temps, par la corruption de l'estomach & faute de la digestion. Quel secours peut-on rendre à vn malade en cet estat? sera-ce en l'échauffant, en le raffraichissant, en l'humectant, ou en le dessechant, puis que chacun de ces moyens

eſt ſimple, ne conſiſtant qu'en vne ſeule qualité. Si cette maladie n'eſt rien que l'vn de ces quatre contraires, elle doit ſe guerir par l'autre, conformément à leur hypotheſe ou ſuppoſition, ce qu'on ne voit point arriuer; car le plus aſſuré remede & le plus éuident de tous, c'eſt de changer cette nourriture. Prenez donc du bon pain bien fait, au lieu de bled, mangez de la chair boüillie, & beuuez du vin par deſſus; car il eſt impoſſible que ce changement ne reüſſiſſe, ſi la longueur du temps & la mauuaiſe nourriture n'ont deſia corrompu les parties nobles.

QVE dirons nous de cette cure, le malade eſt-il offenſé par les cruditez & par le froid? ſe guerit-il par les choſes chaudes? ou ſi c'eſt le contraire? Ie croy que les faux Medecins auront bien de la peine à rendre vne bonne reſponſe ſur cette queſtion. La preparation du pain oſte-t'elle au froment de la chaleur, de la froideur, de la ſechereſſe ou de l'humidité. Il ſe met au feu & à l'eau qui ſont contraires, il ſouffre outre cela pluſieurs autres façons qui luy communiquent chacune quelque vertu particuliere; il pert des choſes qui ſont de ſa nature propre, & il en reçoit d'autres qui ſe meſlent & qui le temperent. Ie ſçay fort bien que le pain blanc & qui ſe fait de la fine fleur de farine, produit vn autre effet au corps de l'homme que le bis, qui ſe fait du meſlange de toutes les parties de la farine, ou meſme de farine entiere auec les pellicules du froment. Le pain qui ſe petrit auec beaucoup d'eau eſt bien different de celuy qui ne ſe petrit point; celuy qui eſt bien cuit n'eſt pas de meſme que le crud; ſans rapporter mille autres circonſtances qui ſe remarquent auſſi dans les tartes & gaſteaux qui ſe font de farine d'orge. Ces differentes ſortes de pain ont toutes de grandes proprietez, elles n'ont rien de ſemblable entr'elles.

COMMENT ſe peut-il faire que celuy qui ne fait point reflexion ſur des choſes de ſi grande importance conçoiue les maladies de l'homme, puis qu'il ſouffre de toutes, il reçoit leur impreſſion, & il ſe change en vne maniere ou en vne autre. La vie de l'homme conſiſte toute en leur vſage, il s'en ſert en tous les eſtats, en la ſanté, en la conualeſcence & en la maladie. Il n'y a donc point de connoiſſance plus vtile, ni plus abſolument neceſſaire à l'homme. Or comme les Anciens l'ont découuerte l'ayant cherchée par vn raiſonnement conuenable; ils ont creu que ſon artifice meritoit de s'attribuer à Dieu meſme; ç'a eſté leur opinion. Ils n'ont pas creu que les maladies ſe produiſiſſent du chaud, du froid, du ſec ou de l'humide, ni de choſe ſemblable, ni qu'on deut employer

pour les guerir, les quatre premieres qualitez. Ils ont connu que ce qui eſt dur & indigeſte en chaque nourriture, eſtant plus fort que l'eſtomach de l'homme, & plus puiſſant que toutes ſes entrailles, ne ſe laiſſant pas vaincre & digerer, eſt cauſe de ſes maladies; ils ont cherché les moyens de l'oſter ou de le ſurmonter en les cuiſant.

Art. 2. *De la guerison des maladies qui se font par les choses fortes.*

ON reconnoît ainſi les choſes fortes, entre les choſes douces, ce qui eſt de plus doux eſt le plus fort; entre les choſes ameres, ce qui eſt tres-amer; & entre les aigreurs ce qui eſt de plus aigre eſt auſſi le plus fort; la plus grande force conſiſte en ce qui ſe rencontre de tres-efficace & de tres-éminent en chaque choſe. Les Anciens remarquoient que ces forces éminentes ſe treuuent en l'homme, elles le font malade, ſon eſtomach, ſes veines & ſes entrailles contiennent des humeurs ameres; elles en engendrent de ſalées, de douces, d'aigres & de reuéches, elles en font pluſieurs autres encore qui ont diuerſes facultez, ſelon leur force & leur quantité differente. Ces humeurs fortes ne paroiſſent point, elles ne font point de maladie ni de douleur, tant qu'elles ſont vnies & meſlées tres-exactement toutes enſemble; mais ſi-toſt que quelqu'vne ſe ſepare des autres, & qu'elle eſt ſeule, c'eſt alors qu'elle mõtre ſa force & qu'elle offenſe.

LES alimens vicieux & qui nous font malades, eſtant receus dans nos entrailles, ont tous quelque violente qualité, ils ſont amers, ſalez, aigres ou reuéches, ils ſont intemperez & ſans meſlange; c'eſt pourquoy noſtre corps ne ſe trouble pas moins par leur grande efficace, que par les excrements qui contractent en nous-meſmes des qualitez pernicieuſes. Il eſt certain que les alimens ordinaires & qui ſe mangent tous les iours, comme le pain, le gaſteau & les autres ſemblables, n'ont rien d'étrange en eux, ni de contraire à la nature; ie ne di rien de ceux qui ſe compoſent & ſe preparent de meſlange, pour eſtre plus delicieux. On ſe remplit de toutes ces ſortes d'alimens, & on s'en raſſaſie, ſans qu'il en arriue aucun trouble aux facultez qui gouuernent le corps, ni aucune extraordinaire éuacuation des humeurs. Ces alimens nourriſſent le corps, ils l'augmentent & le fortifient, à cauſe ſeulement qu'ils ſont liez & meſlez tres-exactement, ils n'ont point de force éminente, exceſſiue & particuliere; car au contraire ils ſont faciles à digerer, eſtant vniformes & tout ſimples, ils ſe coulent aiſement iuſqu'aux extremitez, ils s'vniſſent aux parties, & ils ne ſe diſſipent & reſoudent qu'à peine.

IE ne ſçay pas que peuuent dire les Sophiſtes & Medecins igno-

rans qui veulent nous tirer de cette methode tres-parfaitte, pour nous en donner vne mauuaiſe, ſuppoſant des principes faux. Comment gueriroient-ils les maladies conformément à leur ſuppoſition imaginaire? Ils n'ont pas encore découuert le chaud, le froid, le ſec ni l'humide originaires, independans & ayans d'eux-meſmes l'vne de ces quatre facultez, ſans le meſlange & cõfuſion de pluſieurs autres. Ie penſe qu'ils employent les meſmes alimens & breuuages qui nous ſeruent, mais ils leurs attribuent des qualitez differentes à leur caprice, ils les appellent chauds, froids, ſecs ou humides. Ie doute ſi on peut dire à vn malade qu'on luy ordonne quelque choſe de chaud, car il s'informera quel il eſt, en ſorte qu'on ſera contraint de rapporter des extrauagances, ou de ſe reduire à nos ordinaires breuuages. Vne choſe chaude ſe rencontre aſtringente, vne autre eſt mouſſe & inſipide, elle émeut tout le corps; certaines choſes chaudes ont auſſi d'autres facultez qui ſont contraires entr'elles, dans vn meſme ſujet. Quelle de ces choſes chaudes peut-on plus vtilement employer? ſera-ce celle qui eſt chaude & aſtringente, ou celle qui eſt chaude & inſipide? Ordonnera-t'on vne choſe meſlée de parties chaudes, de froides & d'aſtringentes tout enſemble? ou de chaudes, de froides & de mouſſes? car cette diuerſité ſe rencontre; on remarque qu'elles ont des effets tout contraires, non ſeulement en l'homme, mais auſſi dans vn cuir, dans vn morceau de bois, & en d'autres ſujets moins delicats.

Art. 3.
Que la chaleur n'eſt pas la principale qualité, & qu'elle eſt tres-facile à ſe produire & à s'eteindre.

LA chaleur n'eſt iamais la principale faculté des alimens & des breuuages, ni leur vertu plus efficace; l'aſtriction, l'inſipidité & les autres que i'ay rapportées, ſont plus conſiderables au corps de l'homme, y eſtant appliquées tant au dedans qu'au dehors Ie croy que la chaleur & la froideur y ont moins de pouuoir qu'aucune des autres qualitez, car pendant que le froid & le chaud où la bile & le phlegme ſont meſlez tres-exactement, ils ne font point de maladie, ni de douleur, puis qu'ils s'émouſſent reciproquement, ils font vn mélange tres-doux & vne mediocrité naturelle. Le chaud, le froid, le ſec & l'humide n'offenſent point & ne font mal que quand ils ſe détachent & ſe ſeparent l'vn de l'autre. Dans le temps meſme qu'il ſe forme vn grand froid capable de produire vne douleur ſoudaine au corps de l'homme, il s'éleue auſſi-toſt de ſes entrailles vne chaleur plus forte qui la diſſipe, ſans eſtre ſecouruë d'aucune cauſe exterieure; la meſme choſe arriue aux hommes ſains & aux malades,

QV'VN homme ſain ſouffre du froid au temps d'hyuer, ſe plon-

geant dans l'eau froide ou s'exposant à la rigueur de l'air, c'est vne chose éuidente que prenant ses habits, & se tenant couuert, il s'échauffera d'autant plus qu'il en aura souffert ; pourueu que les humeurs ne se figent point dans les veines, & que la chaleur des entrailles ne s'éteigne point entierement. On peut aussi s'échauffer grandement dans vn bain chaud, ou aupres d'vn bon feu, puis s'arrester en vn lieu froid, & on verra qu'on tremblera rudement, on souffrira d'autant plus de froid qu'on s'estoit échauffé auparauant, encore qu'on ait le mesme habit. On croit se raffraichir auec vn éuentail, receuant vn air frais au temps d'esté, & on s'échauffe dix fois d'auantage que si on ne s'éuentoit point du tout. Voicy d'autres preuues plus fortes ; les pieds, les mains & la teste de ceux qui marchent dans la neige ou au grand froid, en ayant souffert grandement, s'ils s'arrestent la nuit & qu'ils se couurent, ils s'échauffent, ils brulent, ils se demangent, & mesme des pustules s'éleuent à quelques-vns, comme s'ils estoient brulez dans le feu. Ces accidens ne leurs arriuent qu'en suitte de l'échauffement, à cause que le froid & le chaud se produisent aisément & se suiuent l'vn l'autre: Ie pourrois rapporter mille autres semblables accidens, remarquons à present ce qui arriue en maladie.

LA fievre ne prend-elle pas tres-aiguë à la maniere d'vne flamme à ceux qui ont le frisson : que si elle est moins forte, se passant en fort peu de temps, attendu mesme qu'elle est rarement dangereuse, dans le temps qu'elle tient elle se repand par tout le corps, d'où elle va finir aux pieds auec ardeur ; les grands frissons & le froid violent y ayant commencé & s'y estant long-temps entretenu. Apres que la sueur a dissipé le reste de la fievre, la fraicheur y reuient encore plus que si la fievre n'auoit point esté. Vne chose donc qui est suiuie soudainement d'vn contraire si fort qu'il aneantit en fort peu de temps toute sa vertu, peut-elle auoir vn grand effet ? est-elle à craindre ? à-on besoin de mendier contr'elle vn autre plus puissant secours ? On dira que le feu des fievres ardentes, des inflammations de poumon & des autres grandes maladies, ne quitte pas facilement, le froid ne suruient pas si promptement à la chaleur. De là ie tire vne preuue tres-forte que la fievre ne consiste point absolument en la chaleur, elle n'est pas la seule cause de la mort, puis que la mesme humeur qui est chaude est aussi amere, elle est aigre ou salée, elle a beaucoup d'autres vertus ; le froid s'accompagne aussi de plusieurs autres choses. Ainsi les maladies se produisent plûtost de la malignité de ces choses étranges, que de

la froideur ou de la chaleur mesme ; bien qu'elle y contribuë notablement ayant beaucoup de force, car elle les conduit, elle éguise leurs qualitez pernicieuses, elle les multiplie, elle n'a point pourtant de vertu propre, son efficace est nulle, si elle ne se joint à d'autres. Outre ces preuues on en a d'autres encores dont tout le monde a souuent fait l'experience.

Art. 4. *Que les maladies se font par les forces excessiues des humeurs, & qu'elles se guerissent par leur meslange.*

CEVX qui sont pris du né (le rhume s'y coulant en plus grande abondance & beaucoup plus acre que celuy qui degoutte sans cesse & naturellement par les narines) ont cette partie chaude, enflée, brulante & tout en feu ; elle s'offense & s'écorche, encore que d'elle-mesme elle est dure, ouuerte & décharnée, si on est plus long-temps sans y remedier. L'ardeur du né ne cesse point tant qu'il y a du rhume & que l'inflammation continuë, elle se passe quand l'humeur vicieuse se cuit, s'époissit & se mesle plus exactement qu'aux premiers iours. Ce mal arriue à quelques-vns par le froid seul, sans qu'aucune autre cause y contribuë ; le mesme changement profite aux deux contraires, le né qui se creuasse par la rigueur du froid se guerit en s'échauffant, & celuy qui s'vlcere par l'excés de chaleur s'alege en se raffraichissant. Ces guerisons sont promptes & tres-faciles, elles n'ont pas besoin de coction ; les autres enflures que l'acrimonie des humeurs produit au né, se guerissent toûjours de la mesme maniere, en se cuisant & se meslant ensemble.

LES fluxions d'humeur acre & tres-forte qui tombent sur les yeux offensent les paupieres, elles font des vlceres aux iouës & aux autres parties où elles coulent, elles emportent la piece, elles percent aussi les membranes qui enueloppent les humeurs de l'œil. La douleur est extreme, l'ardeur afflige & l'inflammation continuë, iusqu'à ce que la fluxion se cuisant & s'époississant, la chassie se separe. La coction consiste au mélange des quatre humeurs, en l'vnion des qualitez qui sont contraires & en l'action de la chaleur qui les émousse & les allie toutes ensemble. Les fluxions qui distillent en la gorge font l'enroüeure, l'étranglement, l'éresypele du poumon & l'inflammation ; ces humeurs sont toutes liquides, acres & salées dans le commencement, ces maux sont en leur force & les symptomes affligent ; mais quand elles se cuisent venant à s'époissir la fievre quitte, les symptomes se passent & la douleur se diminuë. Les causes de chaque maladie sont celles qui les font estant presentes, elles les changent en se changeant, & les guerissent en reprenant vn temperament tout contraire. Ainsi les maux

qui se produisent de la chaleur seule ou de la froideur, sans que les humeurs y contribuent, se guerissent en se changeant d'vn contraire en vn autre, en la maniere que i'ay di.

TOVTES les autres maladies dépendent des substances & vertus excessiues, ainsi l'amertume appellée bile iaune, se répand en quelqu'endroit, elle fait des inquietudes, des foiblesses & des ardeurs: Si on est déliuré de cét épanchement de bile s'écoulant d'elle-mesme, ou auec vn remede pris en temps conuenable, tous ces symptomes changent & disparoissent. Pendant que la bile s'éleue & qu'elle est cruë, sans mélange & sans coction, il est entierement impossible d'appaiser les douleurs, & d'arrester la fiévre. Quelle fureur, quelle angoisse & quel élancement des entrailles arriue-il à ceux qui ont des humeurs aigres, acres & brulées? elles doiuent se cuire, s'affoiblir & s'éuacuer, auant que d'esperer que ces maux quittent. Les humeurs vicieuses s'époississent & se subtilisent, elles se cuisent & passent en plusieurs estats differens, par des changemens tout diuers, auant que de reprendre leur nature. Les éuacuations & les forces diuerses des iours & des saisons ont grand pouuoir en ce restablissement des humeurs. La chaleur & le froid ne passent point par ces vicissitudes, elles sont incapables de se subtiliser, de s'époissir & de se léuiner. Quelle fonction particuliere & quel vsage ont ces deux qualitez premieres? elles font le meslange & le temperament de toutes les humeurs, & quant au reste leur plus grande efficace ne s'exerce qu'entr'elles; la chaleur ne se diminuë que par le meslange du froid, qui est son vnique aduersaire, de mesme que le froid ne se dissipe que par l'action de la chaleur. Toutes les autres humeurs qui se rencontrent en l'homme se font plus douces, plus naturelles & meilleures, se meslant plus grand nombre ensemble. Car l'homme a la santé plus accomplie quand les humeurs s'vnissent si étroittement, qu'elles sont toutes dépoüillées de leurs qualitez excessiues; elles sont en repos & sans action faute de force, n'y en ayant pas vne qui se montre & qui paroisse en particulier.

Les humeurs se perfectionnent en se meslant, & leurs qualitez se detruisent.

Art. 5.

Que la connoissance medicinale de l'homme consiste à sçauoir ce qu'il est à l'égard de ses alimens.

IL y a des Sophistes & mesme des Medecins qui auancent qu'il est impossible d'apprendre parfaittement la Medecine, qu'on ne sçache premierement que c'est que l'homme, comme il s'est fait, & de quelle maniere ses parties se sont jointes ensemble; & moy ie di que ce qu'ils enseignent & escriuent de la production de l'homme, se peut moins rapporter à la Medecine qu'à la peinture ou à la poësie. Ie croy tout au contraire qu'il est impossible d'apprendre quelque

que chose euidente & assurée de la nature, qu'on ne commence par la science de guerir ; on connoît l'homme à perfection apres qu'on a compris toutes les parties de sa pratique, on ne le conçoit point auparauant. Plusieurs sont paruenus iusqu'à la connoissance de ce qui appartient à son histoire & à l'éuidence des sens, ils sçauent ce que c'est que l'homme, ils connoissent assez exactement les causes qui l'engendrent & beaucoup d'autres choses. Mais il me semble qu'il est absolument necessaire à vn Medecin qui veut s'acquitter de sa charge, de s'instruire aussi tres-diligemment de ce que l'homme est à l'égard de ses alimens & breuuages ; il faut qu'il sçache encore ce qui doit arriuer en particulier à vn chacun, de l'vsage de chaque aliment.

ON ne doit iamais dire absolument qu'vn aliment est mauuais, le fromage fait mal à ceux qui en mangent ; il faut dire de plus l'espece de douleur qu'il fait, pourquoy, de quelle maniere, à quelle partie, & à quelle personne il est nuisible. Il y a plusieurs autres sortes d'alimens & de breuuages qui sont mauuais & difficiles à digerer, & neantmoins ils ne font pas le mesme effet en vn chacun. Il y en a aussi qui font tousiours de mesme, le vin pur en est vn exemple, il affoiblit tous ceux qui en boiuent trop, tout le monde le voit, on auouë qu'il a cette force ; on sçait que le vin pur produit cette foiblesse passagere, & que les nerfs & le cerueau mesme se debilitent par son excessiue humidité. Ie veux que cette importante verité paroisse aussi de mesme en tous les autres alimens, car le fromage que i'ay desia pri pour exemple, ne fait pas mal également à tous les hommes, il y en a qui s'en remplissent l'estomach, sans en sentir le moindre mal, puis qu'au contraire on voit que les bilieux en profitent à merueille, il sert tres-vtilement à ceux qui sont attenuez. Il s'en rencontre aussi qui digerent tres-difficilement le fromage, à cause qu'ils se treuuent de differente nature qui consiste en l'humeur qui est contraire & ennemie du fromage, car elle est agitée par la force du phlegme qui s'en engendre en abondance. Ceux donc où la bile domine sont rudement émeus par la repletion du fromage, à cause qu'il engendre soudainement vne trop grande quantité de phlegme ; car de luy-mesme il n'est pas ennemy de l'homme en general, il n'offense pas tout le monde, mais il doit s'employer discrettement, & remarquer ce que ie di pour en tirer l'vtilité & en éuiter le préjudice.

DANS les conualescences & dans les longues maladies il arriue des émotions & des combats, des attaques & des resistances

qui se font d'elles-mesmes, ou par les nourritures, puis qu'elles se corrompent ou se digerent, elles secourrent & fortifient la nature ou la maladie mesme. I'ay connu plusieurs Medecins qui faisant quelque nouuelle chose dans le temps mesme de ces esmotions, comme le bain, la promenade ou vn aliment qu'on pouuoit ordonner plus vtilement que de l'omettre, imputoient le redoublement à cette chose, à cause qu'ils ignorent de mesme que le peuple, les effets du regime & ce qui est de plus vtile, ils blament quelquefois ce qui est plus auantageux. Il ne faut pas qu'vn Medecin fasse de si lourdes fautes, il doit sçauoir le mauuais effet de l'excez du trauail & du bain pris à contre-temps. Ces deux choses ne sont iamais suiuies de semblables symptomes, toutes les autres en ont aussi de differens, la plenitude en general & chaque aliment en particulier en ont de tout contraires. Il est donc impossible qu'vn Medecin qui ne sçait pas comme toutes ces choses se comportent à l'égard de l'homme, ni les effets qu'elles produisent en luy, connoisse les maladies qui l'affligent; il ne sçauroit trouuer les vrais remedes, ni les employer à propos.

CHAPITRE TROISIEME.

Des vsages de la conformation & des maladies qui s'en produisent.

Art. 1. *De l'vsage des figures & des maladies que les humeurs y produisent.*

IE di qu'il faut absolument qu'vn Medecin soit fort instruit, non seulement en la connoissance de tous les accidens & symptomes qui se produisent en l'homme, par les facultez des alimens & des humeurs; il doit aussi s'instruire de ceux qui se font par la diuersité des figures. I'appelle facultez les plus efficaces & plus éminentes forces des alimens que nous prenons, & des humeurs qui se font en nous-mesmes; i'enten par la figure la conformation des parties. On voit des parties creuses & larges, s'étrecissant à leur entrée; d'autres sont larges & creuses également par tout; il y en a de fermes, solides & rondes; il y en a de larges qui sont pendantes, d'autres s'estendent & enueloppent; elles sont longues, dures ou tendres & delicates; rares, molles & troüées à la maniere des esponges. Leurs vsages sont tout differens, celles qui sont pour tirer à soy l'humidité des autres lieux, sont-elles creuses & estenduës? sont-elles ron-

des & ſolides ? ou ſi elles ſont creuſes aboutiſſant à vn plus étroit orifice, pour attirer auec plus de force.

LES parties creuſes & larges qui ſe terminēt à vn orifice plus étroit, ſont auſſi plus propres à tirer ; on peut apprendre cette verité tres-éuidente de ce qui ſe fait à nos yeux. Si vous tenez touſiours la bouche ouuerte & toute élargie, vous n'attirerez iamais rien ; mais ſi vous la fermez & que vous preſſiez les deux lévres, & encore plus ſi vous y adjouſtez vn tuyau long & étroit, vous attirerez puiſſamment tout ce que vous voudrez. Les ventouſes fort larges & qui ont l'embouchure étroitte ſe font à ce deſſein, car elles tirent les humeurs des parties plus profondes ; pluſieurs autres machines ſe ſont inuentées tout de meſme. Entre les parties qui ſont interieures la veſſie, le crane & la matrice ont cette maniere de figure, c'eſt ce qui fait qu'éuidemment elles attirent beaucoup, elles ſont touſiours pleines de ſuperfluitez étrangeres. Les parties creuſes, larges & pour ainſi dire éuaſées ſont, à la verité, les plus propres à receuoir, mais elles ſont entierement incapables d'attirer. Les parties dures & rondes, ne ſont pas ſeulement incapables d'attirer les humeurs ; il eſt meſme impoſſible qu'elles en reçoiuent, car l'humidité s'écoule autour, manquant de lieu où s'arreſter.

LES parties molles, rares & poreuſes en façon d'eſponge, comme le poumon, la ratte & les mammelles s'abbreuuent promptemēt de l'humidité des parties voiſines, elles s'en groſſiſſent & en contractent des duretez & des ſcirrhes plus facilement que les autres. Vne partie creuſe qui enuironne tout autour vne liqueur dans vne ſeule cauité, peut l'éuacuer & en receuoir d'autre de iour en iour dans cette meſme cauité ; mais quand elle a des pores innombrabrables & de tres-petits trous à l'infini qui ne s'égouttent point l'vn dans l'autre, elle s'en abbreuue & ſe remplit, au lieu de rare & molle, elle deuient époiſſe & dure ; l'humeur qui croupit ſe deſſeche, elle ne peut iamais ſe cuire ni s'expulſer. Ainſi les parties molles & ſpongieuſes ſont ſujettes aux duretez, au ſcirrhe & au cancer, à cauſe de leur conformation particuliere.

Art. 4. *Des douleurs que les vents produiſent aux parties, à cauſe de la differente figure.*

IL faut que les ventoſitez & les tranchées qui ſe produiſent des alimens chauds & viſqueux ſe forment dans les parties creuſes & larges, comme le ventre & le thorax, elles y brouïſſent & retentiſſent, faiſant des tours & des retours. Ce qui ne remplit pas entierement & laiſſe du lieu vuide, ne manque point à s'émouuoir, il ne peut s'arreſter, il fait du bruit & vn mouuement manifeſte. Les vents font des repletions & bouffiſſures, ſe coulant dans

les vaisseaux des parties molles & charnuës, ils y arrestent les humeurs & les esprits, ils y font l'engourdissement par la compression des parties sensibles au dedans, comme si on les presse en dehors auec vne bande ou autrement. L'égorgement & l'excessiue hæmorrhagie bouffissent tout le corps, produisant des vents dans ses pores au lieu d'esprits, & principalement si le corps esgorgé croupit à la fraicheur de l'air. Les vents impetueux qui rencontrent vn obstacle de figure large, qui resiste s'opposant à leur entrée & manquant de force suffisante pour les arrester, sans en souffrir de la douleur. Si cette partie large n'est pas assez molle & spongieuse pour receuoir les vents ou leur donner passage, neantmoins elle est tendre, delicate, sanguine & époisse, elle resiste, elle n'obeït pas estant massiue & large, comme le foye. Vn vent qui treuue resistance se roidit & se fortifie contre ce qui s'oppose à son passage, il fait de grands efforts contre le foye qui est sanguin de sa nature, tres-delicat & tres-sensible. Il arriue de là que le foye est sujet aux douleurs tres-frequentes & tres-aiguës, aux inflammations systrophiques, aux suppurations & aux autres tumeurs.

LE diaphragme reçoit aussi de grandes douleurs & inflammations, puis qu'il est aussi tres-large & qu'il resiste ; encore qu'elles sont bien moindres qu'au foye, à cause que de sa nature il est tres-fort & plus nerueux, il reçoit moins les fluxions, les inflammations systrophiques & les autres tumeurs. Il y a plusieurs autres sortes de figure tant au dedans du corps qu'au dehors, qui sont toutes tres-differentes entr'elles en la diuersité des accidens qu'elles produisent aux maladies & dans la santé mesme. Ainsi la petitesse de la teste & sa grosseur sont de grande importance ; le col est subtil ou grossier ; il est court ou fort long, l'estomach est petit ; le ventre est plat & grand, ou rond & ramassé ; la largeur du thorax qui vient de le courbure des costes, ou leur droitteur qui le rend plus étroit est tres-considerable. Il y a plusieurs autres conformations particulieres dont il faut obseruer les differences, afin qu'estant instruit de toutes leurs causes, on sçache aussi tous les symptomes qui s'en ensuiuent.

Art. 3. *Du changemēt des saueurs entr'elles, tant au dedans du corps qu'au dehors.*

ON doit connoître la nature du suc de chaque aliment, s'instruire de la force qu'il a dans l'homme, & des effets qu'il y produit ; on doit apprendre aussi leurs alliances & tous les changemens qu'ils ont entr'eux. I'enten si la douceur, quittant sa premiere nature, se change d'elle-mesme en vne autre saueur, sans le meslange de celles qui luy sont contraires. Le changement estant inéuitable que

deuiennent les choses douces ? en quelle autre saueur ont-elles accoustumé de se changer immediatement ? se rendent-elles ameres, astringentes, aigres ou salées ? Vous trouuerez que l'aigre est le plus mauuais de tous les gousts ; l'aigreur est la plus pernicieuse saueur, si la douceur est la plus vtile & la plus propre à l'homme.

ON doit s'instruire tres diligemment du changement qui arriue necessairement aux saueurs de chaque nourriture en particulier en les apprestant, afin d'apprendre ceux qui se font en nous mesmes, puis qu'ils sont tout semblables. Le vin s'aigrit facilement deuant nos yeux, l'eau croupit, se verdit, elle deuient amere ; l'eau donc est pernicieuse à l'amertume de la bouche augmentant son intemperie ; le vin trempé y est plus salutaire, il est funeste à l'aigreur d'estomach, il ne manque point à faire aigrir toutes les autres nourritures. Si on recherche & on découure par la mesme maniere tous les changemens qui arriuent en dehors à chaque sorte d'aliment & de breuuage, on pourra choisir ceux qui sont vtiles à vn chacun auec plus de certitude ; le meilleur aliment est celuy qui prent des qualitez plus conuenables en se changeant, & qui s'éloigne extremement de celles qui sont pernicieuses.

LE LIVRE DE L'INSTRVCTION du Medecin qui veut se perfectionner aux operations de la main.

Art. 1. *Des qualitez du corps & de l'esprit du Medecin qui veut se perfectionner aux operations de la main.*

CE discours est vne instruction du Medecin qui veut se perfectionner aux operations de la main pour s'y conduire auec honneur, & vn ordre accompli qui il doit garder en l'establissement de sa boutique. C'est de l'autorité du Medecin de prendre garde à conseruer son en bon poinct, sa couleur & sa bonne mine, autant que sa nature & sa meilleure santé le permettent. Le peuple tient pour assuré que ceux qui sont malfaits & indisposez de leur personne ne peuuent pas inspirer la bonne mine aux autres, ni les conseruer en santé. Il doit se tenir propre & net en toute chose, honnestement couuert, & se seruir de quelque odeur fort douce, afin de ne choquer personne ; l'odeur forte est suspecte au mal de mere, elle remplit la teste, elle émeut le cerueau, & celle qui est douce est agreable à tout le monde & aux malades mesmes. Quant à ce qui regarde l'esprit, le Medecin doit estre sage & fort

discret non seulement à parler ; mais aussi à regler toutes ses autres actions. De viure en honneste homme, & d'auoir les mœurs bonnes, c'est vne chose qui augmente notablement l'authorité & contribuë beaucoup à la bonne estime du vulgaire.

ESTANT muni de ces qualitez necessaires, il faut viure toûjours serieusement, & neantmoins ciuilement enuers vn chacun. La grande prōptitude à visiter & la facilité à prescrire des remedes rend vn Medecin méprisable, encore qu'elle est tres-cōmode & tres-vtile; le pouuoir & l'authorité qu'il s'est acquise luy doit seruir de regle: vn bon office qu'on reçoit rarement est tousiours mieux receu, il est plus agreable. L'air du visage, le port & le maintien du Medecin doit estre graue, posé & mesme resolu, sans aucune rudesse, de crainte de paroistre fier & méprisant, ou haïssant les autres hommes. Celuy qui est trop enioüé, railleur & adonné à la bouffonnerie se rend insupportable à tout le monde. Ces deux façons d'agir sont vicieuses, il faut les éuiter & particulierement la derniere. Il doit estre équitable en toutes ses conuersations, car le secours de la justice est important entre les hommes. Le commerce des Medecins auec les malades, n'est pas petit, la confiance est grande, puis qu'ils sont depositaires de leur santé & de leur propre vie; ils sont sans cesse auec les femmes & les filles, les choses precieuses sont tousiours en leur maniment, il faut qu'ils se comportent & se conduisent en toutes ces occasions auec vne grande retenuë. Ainsi le Medecin doit auoir en son esprit & en son corps toutes les rares qualitez que ie rapporte, pour s'acquitter de son deuoir.

Art. 2. *De la boutique du Chirurgien, du iour & des instrumens qui y sont necessaires.*

IE commence mon instruction par les enseignemens Chirurgiques, qui rēdent vn homme Operateur; ce sont ceux-mesmes, qu'on apprend les premiers & par lesquels on commence à s'instruire: les operations & traittemens qui se font aux Boutiques, sont les apprentissages & les essais de ceux qui s'instruisent. Il faut choisir vn lieu de la maison où le vent n'entre pas auec violence, & où l'éclat des rayons du Soleil n'incommode personne; car bien que le grand iour n'offense iamais les Medecins, les malades en peuuent estre incommodés. Il faut donc esuiter soigneusement le iour qui peut nuire à la veuë, c'est la premiere qualité de la lumiere; la seconde est que le malade ne la doit iamais auoir dans les yeux, elle blesse la veuë qui est desia debile, la moindre chose peut offenser vn œil malade; ce sont les deux façons d'employer la lumiere. Il faut que les chaizes ou fauteüils soient fermes, égaux & vn peu hauts, afin de s'ajuster à la partie malade sur laquelle on trauaille. Le cuiure ne

doit estre employé qu'aux instrumens, c'est vne dépense excessi-ue & vne arrogance insupportable que de s'en seruir en vaisselle, ou en autres meubles de parade.

EMPLOYEZ de l'eau nette & propre à boire sur les parties que vous traittez, que vos frottoirs & detersifs soiẽt toûjours nets & tres-delicats, le vieux linge est vtile aux yeux & l'eponge aux vlceres; ils seruent vtilement d'eux-mesmes, ils nettoyent sans autre artifice. Les instrumens doiuent tous estre faits de pois, de grandeur & de subtilité propre & commode à leur vsage. Il faut bien prendre garde que toutes les choses qui s'appliquent ayent des vertus amies, & principalement si elles sont long.temps sur les parties, comme les bandes, les compresses, les plumaceaux, les cataplasmes & les onguents qui se mettent à l'entour & dessus les vlceres, car ils s'attachent tous & croupissent long-temps sur les parties malades. L'appareil au contraire & les remedes se leuent tous en vn moment, le raffraichissement de la partie, son nettoyement & son arrosement sont soudains, & neantmoins il faut tousiours bien prendre garde à ce qui se doit faire absolument, & à ce qui doit estre fait plus ou moins; il y a bien de la difference de ne point employer du tout vne chose & de s'en seruir en temps & lieu.

Art. 3. *Du bandage, de la promptitude à operer & des incisions larges ou estroittes.*

LE bandage est particulier à la Chirurgie & à la guerison des maux externes, le malade en reçoit vn soulagement manifeste. Le bandage est vtile en deux principales manieres à ceux qui en ont besoin, il doit presser en certains lieux où il est necessaire & se lascher en d'autres, il doit aussi s'accommoder au temps & couurir plus ou moins, selon la saison qui domine. Euitez l'ignorance de la debilité d'vne partie qui vous arreste, vous rendant incertain de la necessité de l'vn des deux bandages. Les bandages specieux & curieusement proportionnés, n'estant faits que pour estre veus, peuuent se reietter, comme inutils, ils sont insupportables aux bons ouuriers, ils ne sont propres qu'à la montre, ils sont pernicieux aux malades qui n'affectent point la beauté, mais leur profit & la guerison.

LA promptitude & la lenteur se recommandent également dans les operations de la main qui se font en couppant ou en brûlant, elles ont toutes deux leurs vsages. L'operation qui s'acheue par vne simple incision doit estre prompte, puisque le couteau fait vne extreme douleur entrant dans la partie qu'on couppe, il faut qu'il passe promptement, sans s'arrester, ce qui arriue par vne soudaine incision. Que si on est contraint de faire plusieurs incisions l'opera-

tion doit estre lente, car vne incision longue & soudaine fait vne douleur continuelle & violente; celle qui se fait à plusieurs reprises est plus supportable, donnant du relasche aux malades. On peut dire de mesme des couteaux, car ie vous auerti qu'il ne faut pas toûjours employer des lancettes larges & pointuës, puisqu'il y a des parties ou l'effusion du sang est si soudaine, qu'il n'est pas aisé de l'arrester. Les arteres & les veines rompuës sont de cette nature, c'est pourquoy l'ouuerture de ces vaisseaux doit estre estroitte, car ainsi la perte du sang ne sera iamais excessiue; or la saignée de ces vaisseaux est quelquefois necessaire. Employez des lancettes larges pour les parties ou l'incision n'est point hazardeuse & ou le sang est moins subtil, l'ouuerture estant large le sang iaillit facilement, & autrement il ne sort point; or il est fort honteux de ne pas rencontrer ce qu'on attent d'vne ouuerture.

Art. 4. *Des ventouses, de leur application & de la saignée.*

LES ventouses s'appliquent vtilement en deux rencontres, si l'humeur vicieuse est profonde & que la fluxion s'affermisse notablemēt au dessous du cuir. Il faut que la ventouse ait le tour fort petit & l'emboucheure estroitte, qu'elle ait aussi le corps plus long que large & fort leger; ayant cette figure elle tire tout droit les humeurs vicieuses, elle detache puissamment les serositez des lieux éloignez les amenant à la surface. Si l'humeur vicieuse se répand en plusieurs endroits & s'arreste entre cuir & chair, la ventouse doit estre semblable au reste à la premiere, pourueu qu'elle ait l'emboucheure plus large; vous verrez qu'elle amasse l'humeur qui se répand, l'attirant au dedans de son circuit, puis qu'elle embrasse dauantage de chair. Le tour d'vne ventouse n'est iamais suffisant si elle ne ramasse le cuir & les humeurs qui sont tout à l'entour. La ventouse qui est froide & pesante repousse plutost au dedans les humeurs qu'elle ne les attire, elle bouche les pores & la maladie se renferme & demeure.

SI on applique vne ventouse ayant vne grande emboucheure, pour guerir vne fluxion qui s'arreste en vn lieu profond, elle attire beaucoup de toutes les parties voisines, & il arriue que l'humeur acre se répand parmi la bonne, l'aigreur se tire, elle se mesle auec le bon suc; ainsi la cause du mal se retient, & la bonne humeur se dissipe. On iuge de l'vtilité de la figure & grandeur d'vne ventouse, par la connoissance qu'on a de la nature & conformation des parties, où elle se doit appliquer. Si la ventouse seche ne suffit & qu'on ait besoin de moucheture, poussez le fer assez auant pour en euacuer l'humeur, car il faut que le sang s'écoule abondamment du lieu qui s'ouure, sinon vous ne deuez pas mesme découpper la tumeur qui s'est

tirée

tirée dans la ventouse, car la partie malade estant bouffie, le sang s'arreste par la compression des vaisseaux. Le couteau doit estre courbe & mediocrement large en son bout, car il en sort quelquefois des humeurs époisses, & il y a danger qu'elles n'arrestent aux mouchetures, se faisant trop estroittes.

IL faut arrester ferme auec des liens, les veines des bras & des jambes, quand on veut les ouurir, car la chair qui les couure ne les arreste pas tousiours estroittement, elle ne s'vnit pas tousiours à la veine. Ainsi la chair estant mouuante & les vaisseaux roulant dessous, il se fait qu'ils changent d'assiete & que les ouuertures ne se rencontrent pas precisément vis à vis l'vne de l'autre; la veine s'enfle estant couuerte, le sang croupit & son écoulement est empesché. La tumeur qui se forme ne se resout pas tousiours aisément, l'humeur se corrompt souuent, elle se change en boüe. Cette mauuaise operation produit deux notables inconueniens, c'est de la peine & de la douleur au malade, & vn grand deshonneur au Chirurgien. La mesme circonspection se doit apporter en saignant les autres parties. Ce sont les instrumens plus necessaires à la boutique, dans l'vsage desquels il faut que l'aspirant s'exerce & se perfectionne. Ie ne dis rien des instrumens faciles à manier, comme les tenailles à tirer les dents & la luette, leur vsage est si simple que chacun peut y reüssir.

Art. 5. *Des vlceres, de leurs quatre changemens & de l'extraction des fleches.*

IL faut s'instruire au traittement des tumeurs & des abscez qui sont au rang des grandes maladies, ou qui en sont des productions. Le plus grand artifice du traittement des tumeurs consiste à les preuoir & à les preuenir, dissipant les humeurs qui se preparent à les produire, ou à dissoudre leur amas, quand il est desia tout formé. C'est vn grand point que d'attirer à la surface vne tumeur, loin des principes, & que de la reduire en peu de place; sa consistence doit estre molle également en toutes ses parties, car estant inegale il y a du danger qu'elle ne s'ouure d'elle-mesme, & que l'vlcere ne se rende tres-difficile à guerir, à cause de l'inegalité de sa matiere. La consistence d'vn abscés se rend égale en se cuisant également par tout; il ne faut point permettre qu'il s'ouure de soy-mesme, ni l'inciser auparauant la coction de sa matiere: i'ay montré le moyen de la cuire par tout également.

LES tumeurs vlcerées ne peuuent se changer qu'en quatre differentes façons, elles se portent du dehors au dedans, elles font des fistules, des cicatrices internes & des creux pleins de pourriture. La seconde façon d'vlcere se fait en s'éleuant, puisque la chair surcroît, elle passe les bords; la troisiéme est en largeur, l'vlcere gagne tout

au tour, la bile se répand, elle fait des eresypeles. Les vlceres n'ont qu'vn mouuement qui semble naturel, c'est le quatriéme changement qui leur arriue, ils se guerissent en apparence par la reünion de leurs bords. Ces maladies ont vne mesme cause & vn mesme sujet, ce sont les parties molles & la corruption des humeurs; i'ay parlé de leurs signes en d'autres liures & du traittement qu'ils demandent.

I'AY di tous les moyens de ramollir les cicatrices vicieuses, & de separer les parties qui sont vnies contre nature; de secher la chair qui surcroit & de la reprimer; de dissoudre la dureté des fistules, de nettoyer leur cauité & de l'emplir; & en quatriéme lieu d'empescher l'elargissement des vlceres eresypelateux. Reste à parler des cataplasmes; quand vous voyez que le linge est absolument necessaire à la guerison d'vn vlcere, aiustés tous vos plumaceaux pour emplir son trou, puis appliquez vn cataplasme tout autour, c'est son meilleur vsage. Ainsi l'vlcere se deffend de la rigueur de l'air, de l'acrimonie des remedes & de ses propres excremens, par le moyen des plumaceaux; les cataplasmes estant mis autour, preparent la matiere & l'aliment, ils ostent les intemperies. Quant au temps d'employer chacune de ces choses & au moyen d'apprendre leurs forces, ie n'en di rien, puisqu'elles veulent vne plus grande intelligence, elles appartiennent à ceux qui sont plus auancez dans la Chirurgie. Reste à parler de l'industrie de tirer les fléches qui se pratique ordinairement aux armées, elle s'exerce fort peu dans les Villes; les combats & guerres ciuiles sont tres-rares, on en voit toûjours entre les étrangers. Il faut donc que celuy qui veut apprendre cette operation frequente les armées, car la necessité de sa pratique rend vn Medecin plus expert. Ie diray seulement en quoy consiste son plus grand artifice, c'est de voir si vn fer croupit dans la blessure, car estant découuert on n'abandonnera point le malade sans retirer ce corps étrange. Il n'y a que celuy qui en conçoit parfaittement les signes, capable d'entreprendre de le tirer adroittement, i'ay parlé de ces choses en d'autres liures.

LE LIVRE DES VERITABLES ornemens des plus excellens Medecins.

Art. I. *Que l'actiõ est la fin de toutes*

CE n'est pas sans suiet que quelques-vns auancent que la Philosophie est tres-vtile à plusieurs choses, puis qu'elle sert aux

mœurs & à la vie ; plusieurs de ses parties paroissent entierement superfluës, leurs discours n'ont point d'vsage, ils ne rapportent point de fruit. Reduisons en pratique ces lumieres qui sont d'elles-mesmes superfluës & purement curieuses. Si on ne laisse point de connoissance oisiue & inutile, il n'y aura point de malice ; la faineantise se laisse aller facilement au vice, elle s'y porte d'elle-mesme ; la vigilance au contraire & l'attentiue application de l'esprit tire des assaisonnemens, pour la conuersation familiere & des fruits pour la subsistance, mesme des questions superfluës & des discours qui paroissent inutils. La Philosophie se rend plus agreable, elle est plus admirable aux yeux du monde, quand elle se reduit en art ; ie di vn art qui a son excellence & la vraye gloire. Les arts qui ne s'attachent pas entierement au profit & qui ont quelque bien-seance, ont aussi tous vne conduitte raisonnable, ils agissent auec methode ; mais s'ils ne font leurs fonctions innocemment, ils se diuulguent & se détruisent.

Les lumieres & de la differenee des ouuriers.

LES jeunes gens qui sont si malheureux que d'estre instruits par des Sophistes & faux Medecins, venans à s'auancer en âge ont tant de honte de leur vie, que voyant de tels Maistres ils fuent par tout ; ils sont en telle colere que vieillissant & entrant dans l'autorité, ils decrettent contr'eux, ils les bannissent. Ces hommes là font des assemblées pour mieux tromper & debiter leurs fourberies ; ils changent sans cesse de demeure, ils courrent le païs, car s'arrestant long-temps en vn lieu, on les connoît, on les éuite. On peut les reconnoître à leur habit & à d'autres semblables circonstances ; plus ils paroissent, & d'autant mieux ils sont couuerts, ils sont à craindre, ils doiuent estre fuïs par ceux qui les voyent. Il est auantageux de frequenter & de connoître ceux qui viuent d'vne façon toute contraire, ce sont ceux qui n'affectent point l'apparence & qui n'ont rien de superflu.

ON connoît les honnestes gens à la proprete de leur habit, à sa simplicité & à sa bien-seance ; ils ne sont point couuerts d'ornemens somptueux, mais bien de ceux qui sont modestes & ressentent l'honneur, la science & la gloire de leur profession, ils sont propres à son exercice. Chacun demeure dans les termes de sa naissance & condition, ils sont modestes en toute chose & sans curiosité superfluë, ils reçoiuent serieusement les visites, ils répondent ciuilement & à propos, & ils resistent aux ignorans & aux Sophistes. Ils sçauent connoître le merite des hommes & se rendre agreables à leurs amis ; puis qu'ils sont moderés en toute chose, ils sont paisibles & calmes dans les plus grandes contestations, resolus & bien auisez dans leurs

réponses ; ils connoissent & prennent le temps, ils attendent toûjours patiemment l'occasion ; ils sont sobres & faciles en leur nourriture. Ils montrent éuidemment tout ce qu'ils disent, ayant les raisons toutes prestes, leur discours est net & facile, ils le soûtiennent par des demonstrations éuidentes, ils l'assaisonnent de bonne grace, de complimens & de respect, & ils l'appuyent de la vraye gloire qui vient de tous ces ornemens ioints ensemble.

Art. 2. *Que la nature, l'art & l'vsage se perfectiõnent reciproquement.*

LA nature est le fondemẽt & le premier principe de toutes ces rares qualitez, si elle se rencontre propre en ceux qui s'appliquent aux Arts, ils surmontent les difficultez & ils paruiennent à leur perfection plus éminente. L'vsage qui ne peut s'enseigner auec la science en general, ni auec l'art qui en dépend, s'apprend de la pratique & de l'induction qui est la source de toutes leurs lumieres. La nature s'écoule, elle se mesle & se doit ioindre auec la science & mesme auec l'art, afin de reconnoître les productions de sa sagesse & fecondité, dans les sujets particuliers. Plusieurs se sont trompez & égarez, ils se sont laissé vaincre en l'vne de ces deux methodes, separant la pratique de la connoissance generale, au lieu de les vnir ensemble, pour rendre plus solide la demonstration des sujets. Si quelqu'vn cherche dans les choses la verité de ses paroles, il treuue que les éuenemens ne vont pas à discretion, ils ne s'en ensuiuent pas de mesme, la nature & ses fantaisies ne marchent pas tousiours ensemble, les succez sont bien differens. C'est pourquoy se voyant trompé, conuaincu d'ignorance & dépoüillé de vraye lumiere, il se reueste d'impudence, de malice & d'ignominie.

LE meilleur discours & la raison plus forte se tire de l'experience, la plus belle parole exprime la cure qu'on a faitte, ce qui s'est fait auec industrie vient toûjours de raison solide. Les ouurages des arts sont des productions bien raisonnées, & au contraire ce qui se dit subtilement & ne reüssit point, montre qu'il est inuenté sans industrie; car de penser, de proposer & d'entreprendre ce qu'on ne peut executer, c'est vne marque d'ignorance & de rudesse. L'opinion est criminelle en toute sorte d'entreprise importante & particulierement en la Medecine, où toutes les fautes sont funestes; car se laissant conuaincre par des maximes generales, & croyant que l'euenement répond toûjours à la pensée, le succez de la maladie montre l'erreur & l'ignorance, de mesme que le feu fait voir la fausseté de l'or éuidemment. L'operation perfectionne les outils, leur bonté ne se connoît iamais entierement que par l'vsage ; les preceptes & les theoremes sont les organes des sciences, ils se perfectionnent en agis-

ſant, leur verité ne ſe comprend que par leur fin qui eſt l'vſage & l'application. La connoiſſance generale eſt vn foible ſecours au diſcernement des maladies de ſemblable nature, la gueriſon qui eſt ſa fin montre ſi elle eſt bonne & accomplie. La longue experience applanit le chemin de l'Art de medecine, le temps en découure les cauſes à ceux qui ſe rencontrent en la meſme conduitte.

Art. 5. De la perfectiõ de la Medecine & de ſes plus beaux ornemens.

REPRENONS donc tous ces diſcours & concluons que la ſageſſe doit s'introduire dans la ſcience de guerir, & la ſcience de guerir dans la ſageſſe ; vn Medecin Philoſophe approche de la diuinité, ces deux lumieres ſont ſemblables, elles n'ont pas grand difference. Les rares qualitez de la ſageſſe ſont toutes dans la Medecine, le mépris des richeſſes, l'auerſion du vice, la honte de mal faire, la modeſtie, l'autorité, le iugement ſubtil & la conſtance ; le diſcours bref & ſentencieux, la grauité des paroles & des repliques, la pureté des mœurs, la netteté de la perſonne & des habits ; la connoiſſance des purgations vtiles ou neceſſaires aux mœurs, au corps & à l'eſprit, le ſoin des gueriſons plutoſt que des payemens & recompenſes, le mépris des ſuperſticions ou craintes populaires & la generoſité plus qu'humaine. La medecine a les qualitez propres à connoître & à fuir les vices, comme l'intemperance, l'auarice, la fourberie, les appetits deſreglés, l'iniuſtice ou rapine & l'impudence. Elle eſt la connoiſſance de tout ce qui regarde l'homme, de ce qui lie les amitiez, de la conduitte enuers les enfans & enuers les richeſſes. La Medecine donc a toutes les lumieres de la Philoſophie, elle en a beaucoup plus ayant les ſiennes propres & l'application iournaliere, dans les ſujets particuliers.

De l'alliance de la Medecine auec la pieté.

LA Medecine & la pieté ont vne alliance tres-étroitte, la connoiſſance & la crainte de Dieu s'impriment puiſſamment dans ſon eſprit, on voit qu'en tous les accidens & maladies elle eſt extremément reſpectueuſe enuers la Majeſté diuine, puis qu'elle ordonne des prieres & des ſacrifices, & le temps meſme pour les faire. Le pouuoir abſolu de la Diuinité n'eſt pas imaginaire, puis que les Medecins le reconnoiſſent en toutes les maladies qu'ils entreprennent, & encore bien plus en celles où les meilleurs remedes ſont ſurmontez, par la malignité des accidens. Les Medecins auoüent que tous les malades qu'ils gueriſſent ſont ſoulagez de cette part, la plus ſure & plus ſage methode de guerir eſt vn don de Dieu, le ſuccez des remedes vient de ſa benediction. Les ignorans & les Sophiſtes ne ſont pas dans ces ſentimens, ils attribuent à leur propre ſcience ou aux cauſes ſecondes tout ce qui arriue aux malades ; leur gueriſon vient

de ce qu'ils passent par tous les remedes, ils les subissent, estant changez en la conformation des parties & au temperament ; ils souffrent le fer & le feu des operations Chirurgiques, ils ont recours aux medicamens & au regime : & neantmoins c'est tousiours le plus court de reconnoistre Dieu, & de rapporter tout à sa puissance, il est l'ouurier de toutes nos actions.

At. 4.
Des qualitez necessaires à la pratique de la Medecine.

CE que ie di estant ainsi, le Medecin doit auoir vne grande douceur & bonté naturelle, la rudesse est inaccessible & desagreable aux hommes sains & aux malades. Il faut qu'il prenne garde à ne pas découurir plusieurs parties du corps en operant; & à ne point parler au peuple plus qu'il n'est necessaire ; son ignorance fait qu'il s'imagine que vous voulez deffendre & soûtenir vôtre mauuaise cure. Ne faites rien negligemment, ni auec vne affectation trop curieuse, c'est vne marque de deffiance de soy-mesme. Tenez prests tous vos instrumēs & en ayez de reste, afin que rien ne manque, car autrement vous en manquerez indubitablement dans le besoin. N'ayez iamais de honte de pouruoir aux petites choses qui s'executent par l'agilité de la main, puis qu'elles sont vtiles à la guerison, comme les frictions, les onctions & les arrosemens. Ayez toûjours chez vous des plumaceaux, des compresses & des bandes qui seruent en suitte de l'extension des luxations & des fractures ; les remedes des playes, des vlceres & des tumeurs, ceux des yeux & des autres parties; ceux aussi qui se rapportent à certain genre ou qualité, comme les emolliens, les astringens & autres.

Des instrumens & des remedes qui doiuent tousiours estre prests.

AYEZ des instrumens de toute sorte, des ferremens & des machines, le manquement de ces choses nuit & empesche la cure. Il y a vn autre appareil que vous deuez tousiours auoir à la main, puis qu'il est propre aux voyages ; le plus prompt de tous se prescrit, car le Medecin ne peut pas preparer tout luy-mesme. Il faut donc auoir en memoire les simples facultez des medicamens, les compositions & receptes, leurs differentes manieres, leur diuersité & façon d'agir en vn chacun; si on veut auoir en l'esprit les choses qui regardent la guerison des maladies ; cette connoissance est le commencement de la Medecine, sa fin & son milieu. Il faut auoir aussi des emolliens de plusieurs sortes, pour les vsages differens, des remedes incisifs qui se preparent suiuant la description des meilleurs simples.

TENEZ toûjours tout prests des purgatifs tirez des lieux plus éleuez, preparez-les conformément à la qualité & à la quantité de l'humeur vicieuse, & selon la grandeur du mal ; preparez-les si bien qu'ils conseruent toûjours leurs forces entieres pour vous seruir en

temps & lieu ; faites de mesme des autres sortes de remedes. Vous receurez cét aduantage, qu'allant voir vn malade vous ne manquerez point de remedes propres, les ayant prests & à la main. Sçachez s'il est possible ce que vous deuez faire auant que de voir vn malade, bien souuent on n'a pas le temps de deliberer, ayant besoin de prompt secours. Il faut donc faire vn bon prognostique fondé sur vostre experience, car il est honorable, il montre la doctrine. Si tost qu'on est entré, il faut s'asseoir modestement, aiuster ses habits, tenir son rang, ne parler guere & ne rien faire auec empressement. Appliquez-vous diligemment à la guerison du malade, satisfaites aux obiections, arrestez les clameurs qui s'éleuent, reprimez tout le bruit ; & cependant faites soigneusement vostre deuoir. N'oubliez pas pour ce sujet le premier appareil, puis qu'il est effectif, que s'il vous manque venez aux autres qui peuuent se prescrire & se preparer promptement, auec moins de faute.

Art. 5. *Des mœurs & prudence vtile à la pratique.*

VOYEZ frequemment vostre malade & le considerez attentiuement, pour obuier aux fautes qui arriuent souuent, à cause du changement soudain des maladies, vous en serez mieux informé & y remedirez plus promptement. Les maladies qui viennent des humeurs sont inconstantes, elles changent aisément d'elles-mesmes & par accident ; n'estant pas détournées au temps qu'on peut les éuiter, elles reprennent & font mourir, il n'y a plus moyen de les guerir. Plusieurs causes concourrẽt aux maladies funestes & compliquées, car n'y en ayant qu'vne on voit plus clairement la suitte des symptomes, on y remedie mieux, l'experience est plus facile. Il faut aussi remarquer les fautes qui ont souuent trompé plusieurs Medecins & beaucoup de malades, car ils se font mourir repugnans aux breuuages, aux potions purgatiues, & aux autres remedes, ils ne les prennent pas comme il faut, en ayant grande auersion ; cét accident ne s'interprete pas conformément à la confession du malade, la faute se reiette sur le Medecin qui en reçoit le blasme.

IL faut aussi considerer le coucher des malades, tant à l'égard du temps que des qualitez de son lieu, il y en a qui couchent en des lieux éleuez, & pour ainsi dire en l'air, d'autres couchent sous terre & en des lieux obscurs. Il faut aussi changer les lieux qui sont exposez au bruit ou infectez de quelque odeur, celle du vin est la plus maligne. Faites toutes ces choses si doucement que le malade mesme ne les sçache qu'à peine, au temps qu'elles se font ; conseillez luy d'auoir bonne esperance & de se réjoüir, détournez-le de ses appetits dereglez & de ses fantaisies, reprenez-le serieusement &

mesme auec aigreur,puis reuenez à la douceur,le consolant affablement. Ne luy declarez rien de ce qui doit, ou qui peut se faire à l'auenir ou presentement ; on en a veu qui se sont emportez aux extremitez sur des predictions de ce qui pouuoit arriuer .Qu'vn jeune Medecin demeure toûjours auprés du malade, pour l'empescher de s'ennuyer, pour luy faire obseruer les ordres & donner les remedes. Il doit estre de ceux qui sont déja versez dans la pratique, afin que de luy-mesme il puisse faire ou apporter quelque chose d'vtile, & que rien ne se passe dans l'interualle des visites, dont vous n'ayez la connoissance.

NE donnez iamais la conduitte au vulgaire d'aucunechose, concernant les remedes,car autrement ses fautes retournēt contre vous. S'il n'y a point de difficulté à reconnoistre d'où dépend le succés,s'il est mesme infaillible, il n'y a point aussi de hazard d'en receuoir du blâme, ce qui arriue se rapporte à la malignité du mal : Vous pouuez faire vostre prognostique à ceux qui y ont interest, dans le temps de la maladie. Toutes ces qualitez estant necessaires pour paruenir à la perfection de tous les Arts, & particulierement de la Medecine qui se ioint & s'vnit à la Philosophie, il faut que le Medecin s'approprie les principales parties de la sagesse,& que se reuestant de tout costé des plus admirables qualitez de l'vne & de l'autre, il les exerce & les mette en pratique, qu'il les enseigne & les communique ; puis qu'estant tres-glorieuses, elles sont tres-considerables à tous les hommes. Ceux qui passēnt leur vie pratiquant ces maximes que nous tenons de nos predecesseurs, seront illustres à la posterité, car encore que quelques-vns pourroient n'estre pas fort sçauans, ils sont assez instruits par les choses mesmes & par l'vsage, pour s'éleuer à la science.

LE LIVRE DES PRECEPTES QVI *seruent a se conduire en la pratique de la Medecine.*

Art. I. *Que l'experiēce est plus importante en la guerison des maladies que le raisonnement, & comment elle se fait.*

LA guerison ne se fait pas en vn moment ; il faut du temps, & neantmoins elle n'arriue pas en toute l'estenduë de sa durée, quelquefois elle arriue en sa moindre partie ; c'est l'occasion qui est tres-courte, difficile à connoistre & à prendre aux cheueux, elle se dérobe & s'écoule estant tres-prompte. Il faut donc reconnoistre

cette

cette éuidente verité, & dans le traittement des maladies ne s'arrester pas si tost à des raisons probables & apparentes, qu'à l'experience & à l'vsage, appuyé de raison solide. Le raisonnement medicinal est vne sorte de memoire assemblant les idées qu'on a prises des sens en diuerses rencontres, les choses se conçoiuent éuidemment, puis que le sens les reçoit le premier, car en suitte il les communique à l'ame qui en est conuaincuë. L'ame donc faisant plusieurs fois ses remarques, & voyant ceux à qui les choses arriuent, comment & en quel temps, elle en tire les inductions, elle en conserue la memoire pour s'en seruir en temps & lieu.

I'ESTIME le raisonnement qui est fondé sur vne obseruation fortuite, & qui tire la connoissance de l'inuasion des maladies de toutes les choses sensibles & manifestes. Si ce raisonnement de memoire commence par les choses qui se font manifestement, on treuuera que l'ame le possede receuant les experiences de chaque sens exterieurs. Il faut donc reconnoistre que le sens & la nature mesme est instruitte & touchée par la force de l'impression de toute sorte de choses, & que l'ame qui les prend & reçoit, en tire ses lumieres. Que si on ne commence point par vne chose éuidente & qu'on s'appuye sur vne probable fiction, les maladies se rendent souuent difficiles & tres-fascheuses, c'est entreprendre vne chose impossible. Quel mal y auroit-il, si les Medecins ignorans ne faisoient rien de pire que d'emporter ce qu'on leur donne, mais il se treuue que, comme si le mal tout seul ne sembloit pas assez insupportable aux malades qui ne pensent à rien moins, ils y aioustent leur mauuais traittement pour vn surcroit d'affliction ; c'est assez dit sur ce suiet.

ON ne remporte iamais aucun fruit des conclusions qui se tirent du raisonnement seul, on en reçoit bien plus de la demonstration des belles cures: Les entreprises qui sont fondées sur l'hablerie sont suiettes à de grandes fautes. On doit donc s'attacher toûjours aux choses qui arriuent & n'abandonner point la bonne experience, si on veut s'acquerir cette excellente habitude de guerir infailliblement les malades, qu'on a nommé la medecine, car elle est tres-auantageuse aux malades & à ceux qui l'exercent. Ne repugnez iamais à vous instruire par la bouche du peuple de ce qui semble propre à découurir l'occasion des remedes. Ie di que la science de guerir s'est toute demontrée par le moyen de l'experience, elle s'est acheuée par l'obseruation qui s'est faite en la guerison d'vn chacun en particulier, d'où se tirant elle s'est rassemblée dans l'ame par ses maximes generales. Il faut donc s'arrester plutost à l'obseruation

qui s'est souuent faite auec douceur & soulagement des malades, qu'à l'hablerie des ignorans & aux excuses qu'ils rapportent pour diminuer & couurir leurs fautes.

Art. 2. De la quantitè des remedes, de la recompense des Medecins, & des charitez qu'ils doiuent faire.

C'EST bien fait de regler la diuersité des remedes, des alimens & des autres choses qui doiuent seruir au malade; il ne faut point se faire fort qu'on guerira par vne seule sorte de remede, puis qu'vn grand nombre de symptomes ne se produit iamais que de plusieurs alterations & defauts remarquables qui s'affermissent dans vn corps. La recompense est vn sujet considerable, elle a besoin d'estre reglée; car si vous commencez par le payement, c'est vne chose faite qui seruira pour tout le reste, si vous imprimez la pensée dans l'esprit du malade, què vous demeurerez aupres de luy iusqu'à la fin. N'arrestant rien, il croit que vous le negligez, & que mesme à present, vous manquez des soins necessaires à son soulagement. Il faut donc conuenir de prix, car il est inutile de laisser en l'esprit d'vn malade vne telle pensée, & principalemẽt s'il est affligé d'vne fiévre aiguë. La promptitude & violence d'vne maladie dangereuse qui n'a point de relâche, ni de retour capable de fournir vne nouuelle occasion pour les remedes, ne pousse pas vn honneste homme à faire son profit, les retardant iusqu'à ce qu'on le paye; mais au contraire, elle l'inuite à conseruer la gloire de sa profession. Il est plus honorable de reprocher la vilainie à ceux que vous auez tiré de l'extreme peril, que d'extorquer payement d'vn homme qui se meurt.

IL y en a qui disent que la ciuilité, l'acceüil & le régal qu'on reçoit d'vn ami dans sa maison, doit obliger vn Medecin à vn traittement gratuite dans les mediocres maladies. Ces gens meritent l'abandonnement ou negligence, plutost qu'vne punition rigoureuse, à cause de leur ingratitude; c'est à vous d'y pouruoir & de dresser vostre contrebatterie, puis qu'ils sont vagabons, & agitez des flots de l'inconstance. Y a-il, ie vous prie, quelque vray Medecin qui n'employe la douceur & l'humanité de sa profession, plutost que la rigueur du pouuoir & de la justice. Il faut donc reconnoistre la cause des maladies de ces ingrats & leur constitution particuliere, puis ordonner quelque remede conuenable, pour les guerir entierement; au lieu de venir au mépris, & à la negligence qu'ils meritent.

IL ne faut pas vous attacher si fortement à la récompense de vos peines, si la necessité de vos affaires & de vostre famille, ou vôtre instruction particuliere ne vous oblige à en vser d'autre maniere. Ie ne conseille pas d'introduire vne seuerité trop inhumaine, consi-

derez les richesses ou la superfluité de vos malades; faites aussi quelquefois des traittemens gratuites, les rapportant à la reconnoissance d'vn bienfait precedent, ou au renom que vous en receuez. Si l'occasion se rencontre de faire liberalité de vostre peine, vous deuez l'exercer enuers les pauures & enuers tous les étrangers, il faut leur rendre des particulieres assistances. Si l'amour du prochain reside en vous, aimez vostre art & ses emplois, cherissez les occasions de l'exercer, tirant les hommes de la mort. Quelques malades se sentant affligez de maladie dangereuse, ont tant de ioye de se voir secourus de la bonté d'vn Medecin, qu'ils s'estiment glorieux d'estre gueris par son moyen.

At. 3. *De la comparaison des bons & des faux Medecins.*

C'EST vn grand point que de bien guerir vn malade, & de luy rendre la santé, il faut aussi le conseruer pour éuiter la maladie, & augmenter sa bonne mine. Les ignorans & les sophistes n'entendent point ce que i'ay di, ils ne sont rien moins que Medecins; estant pauures & méchans, ils se sont éleuez en peu de temps, ils ont besoin de la fortune, ne guerissant que par hazart, ils prennent de l'accroissement, à cause qu'ils sont soûtenus de quelque personne puissante. Tous ces gens là se glorifient dans les succés de la fortune, ils vantent la possession des vaisseaux, des instrumens & des remedes qu'ils veulent s'attribuer en particulier; & cependant ils s'adonnent & s'appliquent à ce qui est moins necessaire à la guerison des malades. Ils abandonnent l'experience, ils negligent les lois & les maximes de la science de guerir, dont la parfaite intelligence rend vn Medecin tres-habile, elle le fait nommer collegue de ceux de la famille d'Æsculape. Cet excellent Medecin reüssit en beaucoup de rares cures sans faillir & sans prendre beaucoup de peine, il ne fait iamais de grandes fautes, encore mesme qu'il pourroit manquer de richesses; il n'est point double en ses paroles ni en son cœur, comme les Medecins fourbes & hableurs, dont i'ay parlé.

CES ignorans considerent les maladies des Grands, dont chacun parle, ils y prennent garde, & empeschent, par leur médisance, que les habiles Medecins n'y ayent entrée; ils se vantent de plusieurs belles cures, & ils proposent des scelerats connus & diuulguez, dont les malades ont auersion, afin d'estre estimez par dessus tous les autres. Les malades accablez de mal & inquietez de plusieurs choses, participent à leur malice, ils sont bestes & perfides, ils ne se mettent pas entierement entre les mains des Medecins, s'ils se croyent soulagez sentant quelque relâche, encore qu'effectiuement la maladie continuë; ils ne veulent pas employer les mesmes

ſoins ni les meſmes remedes,ils changent & veulent en auoir autant d'autres que la Medecine en fournit.

De l'ingratitude des malades.

QVELQVES malades feignent qu'ils manquent de richeſſes, ils ſont fourbes & malicieux, puis qu'ils adorent les Medecins, ayant beſoin de leur ſecours, eſtant gueris ils les mépriſent & ſont ingrats. Bien qu'on peut reüſſir en leur gueriſon, & qu'ils ont le moyen de ſe faire aſſiſter des Medecins, ils ſe diſent épuiſez & pauures quand il s'agit de les payer; ils veulent eſtre gueris effectiuement, & ne point ſatisfaire, ſous pretexte du gain qui ceſſe, des reuenus qui manquent, & des heritages qui ne rapportent guere; & cependant on voit que c'eſt eux-meſmes qui negligent de receuoir de leurs Fermiers & debiteurs. C'eſt aſſez diſcouru ſur ces matieres, car l'augmentation & la diminution du mal eſt la regle de ce qui doit ſe faire pour la gueriſon des malades.

Art. 4. *Des conſultations, de la mediſance des faux Medecins, & de la conſolation des malades.*

VN Medecin qui manque de remede,ou ſe treuue en eſtat de ne pas conceuoir ſuffiſamment ce qu'il doit faire, pour le ſoulagement de ſon malade, n'ayant pas fait toutes les experiences neceſſaires pour y reüſſir, n'a pas mauuaiſe grace à demander conſeil, & faire venir de ſes collegues, afin que propoſant toute l'hiſtoire du malade,il en puiſſe tirer de plus amples lumieres, par leur entretien familier, il doit les rendre participans à l'honneur de la découuerte des remedes & de la gueriſon.La continuation des ſymptômes violens, l'accroiſſement du mal, l'incertitude du ſuccés & la difficulté de reüſſir fait échapper l'occaſion de faire pluſieurs choſes vtiles.

IL faut donc eſtre ferme & reſolu dans ce rencontre que ie n'indique point, car ie ne puis en donner des marques aſſurées, puis qu'il n'eſt reconnu que par l'experience & l'vſage. Il ne faut iamais diſputer auec opiniatreté ſur ces ſujets, ni déchirer la reputation de ſes collegues, pour s'en attribuer la gloire. Ie peu dire auec verité, qu'vn vray Medecin ne ſera iamais porté d'enuie contre vn autre, il n'aura point la reſolution d'en médire, car il declareroit vne foibleſſe indigne de ſa profeſſion; la médiſance conuient mieux aux charlatans & aux vendeurs de theriaque, leur eſtant ordinaire. Cependant ce n'eſt pas en vain que les bons Medecins conſultent entr'eux, puis qu'il n'y a point d'homme qui ne ſoit ſujet à faillir, ni de ſi abondant en bon conſeil qui ne puiſſe manquer, & ne ſe trompe quelquefois.

OVTRE ces choſes, c'eſt vne marque aſſurée de la perfection de la ſcience, que de ſçauoir conſoler les malades, & les perſuader de ne s'affliger pas, on doit les exhorter de ne s'empreſſer point de

paruenir à la parfaite guerison. C'est beaucoup fait que d'arrester les inquietudes, & d'empescher les mouuemens de l'ame, car les malades desesperans de leur santé, à cause des douleurs qu'ils sentent, se font mourir eux-mesmes. Si donc celuy qui a soin d'vn malade l'informe des beautez & des rares inuentions de son art, luy faisant voir qu'au lieu d'offenser la nature, il la defend & la conserue, il produira deux bons effets, car il diminura la crainte & la defiance du malade, & il le munira d'vne resolution raisonnable. La medecine ne fait point de mouuement étrange au corps de l'homme, elle n'y produit point d'alteration vicieuse, elle y apporte vne habitude plus parfaite, & vne autre nature qui est plus conuenable, & qui surcroit à la premiere. Cette nature artificielle consiste en l'abondance & pureté des esprits, en la moderation de la chaleur, & au mélange ou concoction des humeurs; elle s'acquiert & s'affermit en obseruant tres-exactement toutes les parties du regime, en prenant les purgations & les raffraichissemens necessaires, & employant la Chirurgie. Cette nature accidentelle s'introduit difficilement, quand elle est preuenuë par des defauts & maladies de naissance ou des principes; si neantmoins il se rencontre quelque semblable manquement qui ne soit pas considerable, il se corrige égalant toutes les humeurs & le temperament des parties nobles; les maladies de nature ne sont pas toutes incurables, la continuation des remedes & la longueur du temps les adoucit & diminuë.

Art. 5.
De la conduite necessaire aupres du peuple & enuers les Empiriques.

L'AVTORITE' du Medecin l'oblige à conseruer vn peu son rang, à ne s'abaisser point à des choses seruiles, il faut qu'il se contente d'employer ses disciples, & d'ordonner aux domestiques du malade, il doit fuir de l'essuyer luy-mesme auec les frottoirs, & de luy rendre de semblables offices, puis qu'ils sont indecens. Euitez toutes les choses extraordinaires & excessiues, cõme les odeurs fortes, vous n'en remporteriez que du mépris, & la médisance du peuple, à cause de son ignorance; la mediocrité de toute chose, & la moderation de vos mœurs sera tousiours l'vn de vos plus illustres ornemens. La douleur qui ne tient qu'à vne partie est plus legere, elle est insupportable quand elle occupe tout le corps; fuyez l'excés en tout, & iusqu'aux moindres choses.

IE fay grand cas de la ciuilité, des bons offices, & de la complaisance enuers les malades & enuers tout le mõde, elle siet bien au Medecin, elle n'est point indigne de son authorité. Il faut se souuenir toûjours des choses qui sont continuellement en vsage, cõme des instrumens de Chirurgie, de l'application des remedes, de leurs vertus & de

leurs diuerſes formes. Sçachez parfaictement les ſignes des maladies, puis qu'ils démontrent leur nature ; ſçachez leurs cauſes & les moyens de les guerir. Si vous auez deſſein de diſcourrir dans vne aſſemblée, & de parler d'vne maladie deuant du peuple, voſtre intention n'eſt pas fort glorieuſe ni ſeante. Que s'il eſt neceſſaire, n'employez point de fiction, reiettez tous les fards de Rhetorique & de Poëſie, vous montreriez que vous tâchez de couurir par vn diſcours infructueux & affecté, le defaut de voſtre induſtrie. La Medecine poſſede aſſez de charmes en elle-meſme, on aime aſſez la gueriſon ſans mendier d'ailleurs, & rechercher d'autres moyens auec tant de peine. Mépriſez tous ces artifices, gueriſſez le malade ou le quittez, car autrement vous reſſemblerez au bourdon qui paroît beaucoup, il fait grand bruit, & neantmoins il eſt inutile, toutes ſes menées n'aboutiſſent qu'à s'emparer du trauail des mouches à miel & enleuer le bien d'autruy, vous ferez belle montre & paſſerez pour vn hableur.

MONTREZ que vous auez appris la Medecine dés la ieuneſſe, & que vous en auez vn long vſage, le temps preſent ou vn petit nombre d'années ne fourniſſent pas aſſez d'experiences pour affermir ſon habitude, il faut ſe reſſouuenir de plus loin, pour faire les inductions neceſſaires. C'eſt vn tres-grand mal-heur à vn malade, que d'eſtre conduit par vn Medecin qui a de l'âge, & meſme de l'experience, s'il n'a auſſi la vraye methode & l'intelligence neceſſaire; il eſt plus temeraire qu'vn ieune homme, il oublie la ciuilité, & il mépriſe l'honneur de ſa profeſſion, il abuſe de ſes plus beaux enſeignemens. Il promet plus qu'il ne peut executer, il ſe fait fort de guerir toute ſorte de maladie, puis ſe voyant décheu de ſon attente, il s'en prent à Dieu meſme, il iure, & dit que c'eſt la colere de Dieu qui eſt la cauſe de toute la mauuaiſe ſuitte. Il mépriſe les liures & la lecture, & meſme il manque à viſiter ſouuent ſes malades ; il ne ſçait pas comme il faut appaiſer le bruit, & inſtruire le peuple qui s'émeut aiſément, voyant de grands ſymptômes. Le peuple qui s'amaſſe eſt curieux d'entendre les cauſes & l'euenement des maladies; auant qu'on ait le temps de s'en inſtruire ; on peut luy exprimer par des ſimilitudes & paraboles.

SI i'eſtois obligé à viſiter quelque malade auec ces Medecins Empiriques, ie ne conſulterois point auec eux, ie demanderois hardiment d'autres conſeils, car l'honneur, la bien-ſeance & les belles lumieres ne ſe rencontrent point en eux, leur ſcience eſt toute confuſe, puis qu'ils ſont ſans methode. Ces gens là manquent euidem-

ment de l'intelligence necessaire à bien gouuerner les malades, à cause qu'ils sont dépourueus de la connoissance des preceptes; & neantmoins ie reconnois que leur experience & grand vsage est tres-vtile, l'on peut apprendre d'eux quelque remede, & le recit de plusieurs rares maladies. Y a-il quelqu'vn si temeraire, qu'il puisse esperer d'apprendre toutes les distinctions d'vn si grand nombre de maximes que la Medecine en contient, & de s'instruire de leur verité manifeste, s'il ne trauaille assidument toute sa vie. Ie vous conseille donc d'écouter tousiours attentiuement le recit des remedes & des maladies que les Empiriques rapportent, & de bien prendre garde à leurs actions, afin de les reprendre, quand ils sont prests à faire quelque faute.

Art. 6. *Contenant 11. preceptes particuliers, pour seruir d'exemple.*

Premier precepte.

IL ne faut pas faire ieuner trop long-temps vn malade, l'abstinence épuise les veines, elle excite vne faim si grande, qu'on est beaucoup de temps à la rassasier, puis qu'il faut les remplir insensiblement, & à proportion du temps qu'elles se sont vuidées: la bonne chere au contraire, & la complaisance à donner trop de nourriture entretient & nourrit les maladies. C'est vne chose étrange que d'abandonner vn aueugle à sa conduitte, ou de le mener où il demande; ne rendez iamais vn office qui est pernicieux à vostre ami, ce n'est pas vne grace, c'est vne offense, puis qu'elle peut vous separer.

2. EVITEZ tous les changemens soudains, & particulierement celuy de l'air, qui est tres-efficace. 3. Les maladies qui prennent en la ieunesse, sont tousiours moins à craindre que celles qui arriuent en la vieillesse, puis que les forces manquent. 4. On ne s'entent pas en parlant, à cause du defaut de la langue ou de l'oreille, quand on s'empresse de répondre auant que d'écouter, ou qu'on se precipite de produire de nouuelles choses, n'ayant pas encore enoncé les precedentes; on s'entrecouppe, l'esprit se preuient luy-mesme, il accumule les pensées les vnes sur les autres, auant que sa conception soit exprimée. Le begayement qui vient sans aucun euident defaut de la langue ni de la bouche, arriue principalement à ceux qui s'appliquent aux arts, voulant exprimer tout à coup leurs sentimens.

5. IL se remarque quelquefois vne plus grande force aux petits hommes qu'aux plus grands, quand ils paruiennent à la vieillesse. 6. Toutes les crises arriuent dans les redoublemens; on doit donc croire qu'vne maladie sera longue indubitablement, si elle est toute égale & sans aucun redoublement; si elle en a de violens auec de bons signes, la crise & la santé s'approchent, s'ils sont mauuais

7. ils menacent de mort. Vne cauſe legere empéche quelquefois la gueriſon, & principalement ſi elle touche au lieu qui eſt malade & important, car toutes les parties s'entrecommuniquent reciproquement le mal qu'elles ont, à cauſe de leur dependence mutuelle.

8. LE mal qui ſe produit de triſteſſe afflige tout le corps également, il deſſeche les os, il épuiſe leur moüelle, puis qu'il enflamme les eſprits, & il empéche la diſtribution de l'aliment; les autres maladies ſympathiques n'offenſent pas également, elles ſe communiquent touſiours dauantage à certaines parties qu'à d'autres.

9. LE bruit agite les eſprits, il emeut les humeurs; or le diſcours ou la parole offenſe beaucoup plus, ſe formant au dedans, les parties meſmes en ſont emeuës & ſi rudement agitées, que la teſte & le cœur s'en échauffent, la fiévre s'y allume.

10. LE repos eſt le remede du trauail & des plus grandes laſſitudes, il faut donc s'arreſter, apres auoir beaucoup agi; beuuez, mangez, repoſez-vous, & dormez à proportion de la diſſipation des eſprits.

11. VN air pur & ſerain, vn ſejour agreable diſſipe la triſteſſe, il recrée les eſprits, il eſt touſiours tres-propre à la ſanté.

TROISIEME PARTIE DV PREMIER TOME DES OEVVRES DV GRAND HIPPOCRATE,

CONTENANT TOVTES LES CAVSES & les principes de l'homme, sa naissance, son accroissement, sa plus grande perfection, & sa decadence.

LE LIVRE DE LA SEMENCE, de ses causes, de ses qualitez & de sa force.

Art. 1. Des causes de la generation de la semence, de ses passages & de son escoulement.

LA nature a des chaisnes & des loys, qui entrainent tout, son pouuoir est extreme; elle a dessein d'eterniser l'espece, ce qui ne peut se faire sans quelque détriment des particuliers qui s'affoiblissent eux-mémes, en engendrant. La semence de l'homme est le plus fort de tous ses excrements, elle se fait du meilleur suc qui le nourrit & le compose; on le voit en ce que perdant fort peu de cette admirable liqueur, on en est foible. Tout le corps de la femme se fortifie notablement receuant la semence, & principalement si elle deuient grosse. Les parties principales enuoyent des nerfs, des veines & des arteres aux parties genitales, les humeurs y accourent en abondance; car elles se dilatent, elles s'échauffent & se remplissent, estant sans cesse en mouuement dans le coït, il s'y produit vn delicieux chatoüillement, auec vne chaleur qui se répand par tout le corps. Les humeurs estant échauffées par tout, elles se répandent aussi de mesme, leur tour est plus frequent, elles s'entrecouppent & se mélent comme toutes les liqueurs visqueuses, car elles forment vne espece d'escume en se meslant.

AINSI la plus impetueuse partie du sang & la plus grasse fait vne escume qui se coule de toutes les parties vers l'espine, elle y descend du cerueau mesme, puis qu'elle y va par les arteres; car le sang va sans cesse de tout le corps à l'espine, & de l'espine à tout le corps, les passages y sont manifestes. Le sang donc qui descend à l'espine & aux arteres émulgentes coule des reins par les arteres seminales à la vessie, & delà vient que si les reins s'vlcerent, ou que ces vaisseaux s'affoiblissent & s'élargissent trop, on vrine du sang. La semence descend des reins par les arteres seminales aux testicules, elle remonte par les vaisseaux éjaculans, puis elle redescend à la vessie, pour s'écouler par vn conduit particulier, car il est impossible d'éjaculer en vrinant.

AINSI voit on que les pollutions arriuent en songe, & mesme quelquefois elles se font dans le profond sommeil, & sans aucune imagination, lors que le sang se fond & se répand par tout le corps en s'échauffant par le trauail, ou par quelqu'autre cause, il produit vne escume qui fait l'imagination du coït, quand elle se ramasse & qu'elle se rejette; cette humeur qui s'écoule a le mesme effet que la semence, elle affoiblit encore dauantage. Ce n'est pas mon dessein de parler icy de toutes les especes de pollution qui arriuent en dormant, ni de leurs differentes forces, ni de dire pourquoy elles ont le mesme effet que le coït, j'en ay assez di pour mon sujet.

Art. 2. *Que le iect de la semence dépend de la largeur des vaisseaux spermatiques & de leur mouuemẽt & chaleur.*

LES éneuques ou chatrez ne iettent point de semence, à cause du deffaut de ces conduits; car ils s'attachent fortement aux testicules, puis ils remontent & redescendent encore, ils se partagent en plusieurs rameaux, pour se communiquer à la racine de la verge qui s'enfle & se durcit, quand ils s'échauffent & se remplissent, ils la flaitrissent en s'éuacuant. Ces vaisseaux donc estant couppez entierement en la castration, ils font les hommes éneuques & incapables d'engendrer. Que si on froisse les testicules & l'epididyme par où la semence s'écoule, on deuient pareillement inutile à engendrer, car les conduits se bouchent, & les testicules s'endurcissent. Or les parties qui s'engourdissent, à cause des callus & duretez qui les rendent inflexibles, sont incapables de la vicissitude de s'éuacuer & de s'emplir, de se roidir & de se relâcher. Ceux dont on couppe les arteres qui sont derriere l'oreille, demeurent si foibles & abbatus de la grande dissipation des esprits, que la semence qu'ils reiettent est imbecille & infœconde. Elle vient de la teste & de l'espine en plus grande abondance que des autres par-

ties, elle se rend defectueuse, à cause que le tour du sang & des esprits qui la composent ne s'y fait plus à l'ordinaire, ses passages estant corrompus.

LA plenitude & la petitesse des vaisseaux sont les plus grands empeschemens du mélange ; or les enfans ont les vaisseaux petits & toûjours pleins, ils n'ont pas le chatoüillement de mesme que les ieunes gens, le sang & les esprits n'y font iamais d'escume, ne pouuant s'agiter faute de place & d'amplitude des vaisseaux. Les humeurs donc manquant de ieu dans les enfans, ne peuuent se méler, elles ne forment point cette admirable escume qui est la vraye semence, ils n'en iettent iamais auant que de grandir. C'est la raison qui fait que les petites filles n'ont point leurs purgations ordinaires, mais quand elles sont grandes & qu'elles viennent à quatorze ans, les veines & les arteres qui vont à la matrice se dilatent à proportion de leur âge. Les vaisseaux s'ouurent alors, leurs embouchures s'élargissent ; le sang & les esprits y vont & viennent, ils ont leurs tours & leurs retours, car ils s'agitent librement. Les humeurs donc ayant alors assez de lieu pour s'écouler, se purgent tous les mois aux filles, & aux garçons elles commencent à faire de l'écume & à former de la semence : c'est ce que i'ay pû remarquer touchant la generation de la semence.

Voyez l'art. 6. du Chap. de la semence en ma Physiologie, f. 9. & l'explication du 63. Aph. de la 5. Section, dans mes obseruatiõs anatomiques.

Art. 3.
De la volupté du coït, de son vtilité, & de l'ecoulement de la semence.

NOVS sommes faits de trois substances, qui sont égalements necessaires à la composition de la semence, puis qu'elle est l'abbregé d'vn homme ; elle vient des parties solides, de celles qui sont subtiles & agissantes, & en troisiéme lieu de celles qui sont molles & humides. On voit quatre humeurs differentes en l'homme, ce sont l'eau, le sang, la bile & le phlegme ; elles y sont toutes naturelles, puis qu'elles y sont tousiours ensemble, on les y voit dés sa naissance, toutes ses maladies s'en produisent, & on ne voit iamais qu'elles se guerissent que par l'euacuation de ces mesmes humeurs. Dans le coït il se fait vn chatoüillement à la matrice, quand les parties honteuses de la femme viennent à estre frayées, & que la matrice se remuë, il se répand par tout son corps vne chaleur douce & agreable. La semence s'écoule de tout le corps des femmes de mesme que des hommes ; elle se iette quelquefois dans la matrice qui en est humectée, & quelquefois elle sort au dehors, son orifice interieur se trouuant élargi plus qu'il n'est necessaire.

LA femme a tousiours du plaisir, iusqu'à ce que l'homme se retire ou qu'il décharge. Que si la femme est amoureuse elle décharge deuant l'homme ; & le reste du temps elle n'a pas tant de volupté ; que

si elle n'est pas de belle humeur son plaisir est bien moindre, il continuë neantmoins iusqu'à la décharge de l'homme; & il se fait de mesme, que si on iette de l'eau froide dans de l'autre eau boüillante, son boüillon s'arreste aussi-tost. Ainsi la semence de l'homme tombant dans la matrice elle éteint sa chaleur, elle arreste tout son chatoüillement; car bien que la volupté s'émeut plus grande au mesme temps de la reception de la semence, elle se passe neantmoins alors entierement. La chaleur & la volupté des femmes se renouuelle & s'augmente, à la verité, dans le temps mesme que la semence est poussée dans la matrice, mais elle passe en vn moment, comme si on iette du vin fort sur vn grand feu, vous voyez au commencement que le feu s'allume dauantage, il s'augmente insensiblement à mesure que le vin se verse, puis il s'éteint tout aussitost. Ainsi la chaleur & la volupté des femmes s'augmente notablement en la reception de la semence, mais elle passe incontinant.

LE plaisir de la femme est beaucoup moindre que celuy que l'homme reçoit dans le coït, sinon qu'il est de plus longue durée; la volupté de l'homme est bien plus grande, à cause que le iet de sa semence est plus impetueux & plus soudain, il vient d'vne plus forte agitation des humeurs. Les femmes se portent beaucoup mieux de coucher auec les hommes, que de s'en separer & viure seules, car le coït arrose la matrice, & la continence la desseche; or la matrice se referre & s'appetisse grandement, estant aride & épuisée, elle entre en des conuulsions qui tourmentent les femmes. Le coit échauffe le corps, il fait couler le sang, il ramollit toutes les veines, & particulierement celles qui seruent de passage aux ordinaires; or les femmes qui n'ont pas leurs mois ne manquent iamais d'estre malades & imbecilles; i'en ay di les raisons dans mon Traitté des maladies des femmes.

Art. 4. *De la conception, des especes de semence, & de la ressemblance des enfans.*

LES deux semences ne croupissent iamais dans vne femme, qui n'est pas pour deuenir grosse, elles ont coûtume de sortir aussitost qu'elle se leue; que si la femme est pour conceuoir, les semences demeurent, elles s'arrestent ensemble en la matrice, on ne sent point qu'elles s'écoulent. Vne matrice qui retient les semences, les arreste aussi dans son creux, à cause que son orifice se referre & s'étrecit, elles se mellent ensemble exactement. Que si la femme a connoissance des grossesses, & qu'elle en ait l'experience, elle sçaura le temps precis de la conception, en remarquant si la semence est retenuë. La semence qui vient de la femme est quelquefois masle & vigoureuse, & quelquefois elle est imbecille; la semence

de l'homme est de mesme, car on remarque en luy, non seulement de la semence forte & masle, mais aussi de la feminine & imbecille. La semence qui a beaucoup de force & de vigueur est masle, & celle qui est foible est feminine, or il faut que la generation vienne tousiours de la semence qui est plus efficace, le plus fort emporte le foible ; elle se fait en cette sorte. S'il vient de la semence masle de la femme aussi-bien que de l'homme, il se fait vn garçon, si elle est foible vne fille s'engendre. Vne maniere de semence qui est en grande quantité est tousiours victorieuse, car s'il y a beaucoup plus de semence foible que de forte, celle qui est forte s'affoiblit par son mélange, elle deuient toute feminine.

SI la semence forte est plus copieuse elle échauffe & desseche, elle affermit celle qui est humide & molle, toute sa masse deuient masle & vigoureuse. Si on fait fondre vn peu de cire auec beaucoup plus de suif, on ne discerne point s'il est le maître, tant qu'il est chaud & fluide, mais si-tost qu'il se fige, en se refroidissant, le suif paroît seul, à peine connoît-on s'il y a de la cire; la mesme chose arriue au mélange des semences, tant masles que feminines. On reconnoît par des preuues euidentes, qu'vn homme n'a pas moins de la semence feminine que de la forte & masle, & que la femme a aussi de la semence masle & de la feminine. Car plusieurs femmes engendrent des filles auec leur mari, & auec vn autre homme elles font des garçons; que si ces maris couchent auec d'autres femmes, ils produisent des masles, & ceux qui auoient des masles auec leurs propres femmes, ont des filles auec d'autres. Par ce discours on voit que l'homme n'a pas moins de la semence feminine que la femme, & que la femme a aussi de la semence masle; elle produit des filles auec celuy-cy, à cause que la semence masle est affoiblie par l'abondance de la semence foible & feminine; auec vn autre elle fait des garçons, si la semence feminine est la plus foible. Vn homme ne iette pas tousiours de la semence masle, ni tousiours de la feminine, il peut changer de temps en temps, il en est de mesme de la femme.

IL ne faut pas donc s'étonner, si les femmes & les hommes engendrent quelquefois des filles & quelquefois des garçons; on voit la mesme chose aux bestes, elles ont de la semence masle & forte, elles en ont aussi qui est foible. La semence s'écoule de toutes les parties du corps, tant de la femme que de l'homme, elle retient la force ou la foiblesse des parties; elle est receuë de la mesme maniere, se distribuant à l'enfant. Il se fait plus semblable au pere

ou à la mere en la figure des parties, qui donnent vne plus grande quantité de plus forte semence, il est semblable au pere en la structure des parties genitales & autres inferieures; si l'homme enuoye de ces lieux là plus de semence, il ressemble à sa mere en la figure du visage & des parties superieures, à cause qu'elles enuoyent plus grande quantité de semence. Ainsi les masles ressemblent souuent de visage à leur mere, & les filles à leur pere; car il n'est pas facile qu'vn enfant ressemble en tout à l'vn de ses parens & point à l'autre, ou qu'il n'ait rien du tout de personne; il doit ressembler à quelqu'vn, si la semence qui le fait & compose est emanée des deux parens. Des enfans foibles & décharnez naissent de peres & de meres forts & puissans, pour deux raisons; si ces parens ont fait auparauant plusieurs enfans sains & entiers, & qu'ils viennent à produire vn auorton de cette sorte, c'est vne chose infaillible que ce fœtus a beaucoup souffert en la matrice, & qu'il est sorti foible, à cause de l'écoulement des matieres qui seruent à son accroissement, la matrice estant trop ouuerte.

Art. 5. *Des conceptions vicieuses & de leurs causes.*

TOVTES les choses viuantes souffrent à proportion de leur foiblesse, leur naissance est facile à corrompre. Que si tous les enfans qui naissent de ces parens forts, sont imbecils, la matrice en est cause, n'estant pas assez large; car s'il manque de place où se loger, il faut necessairement qu'il demeure petit, n'ayant pas d'estenduë où prendre son accroissement. Car si l'enfant a vne place suffisante, & qu'il n'ait point de maladie dans la matrice, il est bien raisonnable que des parens de belle taille produisent des enfans de méme. Vne citroüille nouuellemēt défleurie, & qui tire son accroissement de la racine, estant placée dans vn pot étroit demeurera tousiours petite, elle prend sa figure; si elle est mise dans vn vaisseau plus large & approchant de la grosseur d'vne citroüille, elle sera plus grande & de méme figure. Les plantes s'accommodent quasi toutes en cette sorte, si on les force dans le temps de leur accroissement; la méme chose arriue au fœtus, s'il a de la place suffisante à s'aggrandir autant qu'il peut, il est de belle taille; s'il n'en a pas, il est contraint, il demeure petit.

QVANT aux enfans qui sont estropiez de naissance, ils se trouuent offensez de quelque cause interne, ils sont aussi blessez de cause externe & violente, comme d'vne cheute, ou d'vn coup qu'vne femme reçoit à l'endroit de sa grossesse. L'enfant se trouue estropié de la partie où il reçoit le coup; mais si ce coup est si violent, que de rompre la peau qui l'enueloppe & qui fournit la nour-

riture, il perit en sortant, ou il s'arreste mort. L'enfant se peut encore estropier d'vne autre sorte auant la naissance, il se fait vne tumeur dure à la matrice, qui l'étrecit en vn endroit, elle contraint l'enfant, elle empéche son accroissement, il en demeure estropié de la partie qui est pressée. On voit la méme chose aux arbres, qui ne sont pas en bonne terre, car leurs racines estant contraintes entre des pierres elles se poussent en biaisant, où elles sont subtiles en des endroits & grosses en d'autres. Ainsi la dureté d'vn endroit de la matrice contraint vne partie du fœtus, dont elle détruit la figure, ou elle empéche sa grosseur & le cours de sa nourriture.

ON voit que les estropiez ont quasi tousiours des enfans entiers; cela se fait s'ils ont les quatre humeurs, & les principes qui possedent la force de la partie qui manque, disposés tout de méme que les hommes plus sains. Mais s'il y a quelque defaut en la masse du sang & aux humeurs, dont la semence est composée, pour estre naturelle, si l'vne manque & l'autre est excessiue, la semence est toute imparfaite, elle n'est pas entiere & accomplie. La semence qui vient de la partie defectueuse est encore plus foible, plus imparfaite & en plus grande quantité, c'est pourquoy ces defectueux ont coûtume d'engendrer leur semblable. C'est assez discouru sur ce suiet, ie reuiens à present aux choses que i'ay cy-deuant auancées.

LE LIVRE DE LA NATVRE ou conformation de l'enfant, de la conuenance de sa nourriture auec les plantes, & de l'accouchement.

CHAPITRE PREMIER.

De la nourriture de la semence, & de la conformation de toutes les parties de l'Enfant.

Art. I. *Que l'expulsion des vapeurs & l'attractiō de l'air frais, sont les*

SI les semences s'arrestent au fond de la matrice, elles se mélent premierement ensemble, attendu que la femme ne se repose point, elles se communiquent sans relâche des perfections reciproques, les fonctions de la nature estant continuelles. Il ne se fait qu'vn peloton des deux semences, car elles s'époississent en s'é-

premiers mouuemens de la semence & de la vie.

chauffant, elles reçoiuent la chaleur de la matrice qui augmente la leur, & retient les parties subtiles. Les esprits qui sont renfermez se subtilisent & se fortifient, ils retirent vn air frais des pores de la mere, dont la semence se remplit. Ce vent renfermé fait de grands efforts, il se forme à luy-méme tout au milieu de la semence vn conduit remarquable, par lequel il se renouuelle & se purifie. C'est le nombril qui sert à reietter les vapeurs acres, & à receuoir l'air & les humeurs qui raffraichissent la chaleur.

CE commerce est continuel, car toutes les choses qui s'échauffent contractent des vapeurs, qui se reiettent par vn conduit qu'elles se forment, puis elles se reparent, attirant l'air exterieur par ce méme passage. Cela se fait aux bois, aux feüilles & aux fruits qui s'échauffent: Figurez-vous du bois qui brûle, il fait la méme chose, & principalement s'il est vert; il pousse vne vapeur brûlante, qui se coulant par vne fente, sort en tournoyant, cela se fait tousiours de méme sorte. Il est donc euident, qu'vn vent renfermé dans du bois venant à s'échauffer sort impetueusement, & qu'il retire de l'air frais, car s'il n'en tiroit point, il ne sortiroit pas en tourbillon.

LA chaleur se nourrit de son contraire, le froid mediocre est sa plus propre nourriture. Ainsi quand l'humidité qui est au bois s'échauffe elle se change en vent, qui ne pouuant se tenir dans ses pores, il sort impetueusement & fait du bruit. Ce vent donc estant échauffé, tire vn air frais au dedans de ce bois pour se nourrir & remplir ses pores, au méme temps qu'il sort de ses détrois. L'humidité des feüilles vertes, du bois, de toute sorte de graine & de fruit méme se change en vents par l'action de la chaleur, elle ouure ses propres membranes, pour se faire vn passage à respirer. Ce sont les raisons qui conuainquent que la semence estant receuë dans la matrice & s'échauffant, elle fait des ventositez qui se poussent dehors & forment ce canal, qu'on nomme le nombril. La semence reçoit de la matrice les raffraîchissemens necessaires; car estant chaude de soy-méme & contenuë dans vn lieu chaud, elle iouït de la fraîcheur de l'air, que la femme reçoit en respirant. La semence se leuine alors, elle fait & reiette des vapeurs acres, elle s'enueloppe de membranes qui l'enuironnent tout autour.

Art. 2.

De la production du nombril, & des membranes qui enueloppent le fœtus.

LA surface exterieure de la semence estant visqueuse, & touchant tout autour à la matrice qui est chaude, elle se desseche & s'époissit, de méme que le pain qui cuit, se couure d'vne croute plus époisse ou subtile à proportion qu'il se brûle. La paste se reuient & se grossit en s'échauffant, & la croute commence, comme vne

peau

peau subtile se dessechant à sa surface. Il se fait tout de méme vne membrane qui enueloppe la semence, quand elle se leuine & s'échauffe; le nombril se forme à l'endroit où elle est plus subtile, plus humide & plus molle, il a beaucoup de sang & fort peu de semence, il se rompt aisément par l'impetuosité des esprits & des vapeurs brûlantes. C'est l'endroit méme par où la matrice s'éuacuë, où l'eminence du nombril s'attache fortement, d'où l'enfant tire ses raffraîchissemens & sa nourriture, & d'où il se détache le dernier, car on voit qu'il perit en vn moment, s'il n'est au iour, auant qu'il s'en separe. Le nombril donc s'attache à la matrice & au milieu de la semence, seruant à tous les tours & aux retours du sang & des esprits, puis qu'il répond au cœur & aux entrailles du fœtus. I'ay veu moy-méme le commencement d'vn embryon, la semence ayant demeuré six iours entiers dans la matrice, ie tireray toutes les preuues du reste de la conformation, de ce qui me parut alors en elle; ie diray donc comment ie fi l'experience de cette semence de six iours.

VNE esclaue musicienne de grand pris appartenante à vne Dame, faisoit l'amour secrettement; or la grossesse estoit capable de diminuer beaucoup de sa valeur. Cette musicienne amoureuse auoit appris de l'entretien des autres femmes que la semence ne retombe point, quand on est pour deuenir grosse; elle y prenoit donc tousiours garde, & ayant vne fois remarqué que la semence ne resortoit point, elle se découurit & auoüa le fait à sa maîtresse. La Dame m'en faisant ses plaintes, ie luy conseillay de la faire sauter plusieurs fois à terre, ce qu'elle fit, & c'estoit la septiéme fois qu'elle sautoit, lors que la semence fit vn bruit, tombant à terre. La fille s'estonna considerant cette semence, & quant à moy qui la vy, ie vous en fay la description fort exacte. La liqueur de cette semence estoit enfermée dans vne peau, où elle paroissoit, on l'auroit prise pour vn œuf, dont on auroit osté toute la coque, c'estoit quasi la méme chose, sinon qu'elle estoit ronde & vn peu rouge; au dedans on voyoit force fillets blans & visqueux, qui estoient entourez de sanie rouge & d'vne humeur époisse. Le dehors de cette membrane sembloit contus, & au milieu il paroissoit vne eminence; ie pris cette eminence pour le nombril ou canal, par lequel on commence à ietter au dehors les vapeurs acres & à tirer le raffraichissement, toute la peau qui enuironne la semence s'y attache. Ie rapporteray sur ce sujet encore d'autres preuues plus euidentes qui iustifient ce que ie di, autant qu'on le peut faire humainement.

Art. 3.
Que la ſemence & l'embryon ſe nourriſſent & s'augmentent du ſang de la femme.

LA ſemence eſtant renfermée dans ſes membranes, elle reiette les vapeurs, elle reçoit la nourriture, elle augmente ſa maſſe du ſang qui coule à la matrice, de toutes les parties du corps. Car vne femme groſſe d'vn enfant qui eſt bien ſain, n'a pas coutume d'auoir ſes ordinaires, encore qu'ils paroiſſent au premier mois à quelques vnes de celles qui ſont pituiteuſes & tres-humides. Ainſi le ſang s'amaſſe inſenſiblement entre la matrice & la membrane du fœtus, il ſe tire au dedans par l'eminence du nombril qui eſt troüée, il s'époiſſit en chair, donnant l'accroiſſement à l'enfant qui ſe forme. Dans la ſuitte du temps il ſe produit encore quelque membrane interieure, qui répond au nombril de la méme façon que la premiere. C'eſt en ce temps là meſme que le ſang de la mere s'époiſſit, & compoſe cette maſſe de chair, qui contient toute la diſtribution des vaiſſeaux du nombril qui paroiſſent au deſſus d'elle, ſeruant à reſpirer & à tirer la nourriture.

LES femmes groſſes ne ſont iamais malades de la retention des ordinaires, car leur ſang ne ſe trouble point impetueuſement comme aux autres, pour debõder tout à vn coup, n'ayant à chaque mois, qu'vne ſeule marée ou agitation; il coule peu à peu, doucement & ſans peine, à chaque iour vers la matrice. L'enfant qui eſt dedans ſe nourrit & s'augmente, il le conſomme & le conſume inſenſiblement; il tire peu à peu le ſang de tout le corps de la femme, à proportion de ſa force, par les conduits qui reçoiuent l'air & qui reiettent les fumées. Aux premiers iours l'air & le ſang ſe tirent doucement & peu à peu; mais quand le feu s'augmente & que l'enfant ſe fortifie, le tour du ſang & des eſprits eſt plus frequent, il tire dauantage.

LES femmes qui ne ſont pas groſſes & qui n'ont point leurs ordinaires en ont de l'incommodité, car le ſang de la femme ſe remüe plus que de coutume dans ſes veines, à chaque mois en certains iours, à cauſe de la difference de ſes quatre parties qui répondent aux quatre ſaiſons, & qui ſont toutes contraires en chaleur, en froideur, en ſechereſſe & en humidité. Or le corps de la femme qui eſt bien plus humide, & qui a plus de ſang ſuperflu que l'homme, ſe reſſent de ces changemens, la maſſe de ſon ſang ſe trouble, il bout, il remplit tellement les veines qu'il s'en écoule, & cet écoulement ordinaire eſt en quelque maniere de la nature de la femme, puis qu'auſſi-toſt apres elle deuient groſſe. Vne femme qui eſt pleine de ſang eſt incapable de groſſeſſe, car elle a de coutume de conceuoir immediatement apres ſes mois, tous les vaiſſeaux de la

matrice estant arides & épuisez. Si le sang de la femme qui bout & se remuë, ne trouue les passages libres à reietter ses superfluitez, & qu'il s'arreste dans le creux de la matrice, son orifice estant bouché, le croupissement de ce sang l'échauffe, & sa chaleur fiévreuse se communique à tout le corps.

CE sang retenu regorge quelquefois par les veines, il se répand par tout le corps, car ses veines estant trop pleines, il produit diuerses tumeurs; se iettant à la hanche ou à l'eine, il fait vne femme boiteuse, il arreste l'vrine, il brûle tout le corps de la vessie, croupissant à son orifice & le pressant. La matrice est quelquefois si pleine de ce sang vicieux, qu'elle s'abaisse sur les hanches ou sur les cuisses, il y fait de grandes douleurs; s'il se retient cinq ou six mois, il se corrompt, & quelquefois il se change en bouë, qu'on voit sortir par son orifice. Les femmes souffrent plusieurs autres symptômes de la retention de leurs mois, que i'ay di dans les liures que i'ay fay de leurs maladies. La masse du fœtus estant suffisante, ses membranes s'augmentent, car elles s'aggrandissent de l'abondance du sang, qui se porte continuellement à la matrice. Ce qui décend de toutes les parties de la femme, y estant attiré par l'agitation du nombril, sert à la nourriture de l'enfant, s'il est vtile, ou il se fige entre ses membranes, il compose le foye de l'arrierfaix, & il commence à en auoir l'vsage.

Art. 4. *Des causes de la conformatiõ de l'enfant en general.*

TOVT cet amas qui se compose du superflu de la troisiéme coction de toutes les parties de l'homme & de la femme, est leur plus conuenable matiere, estant semblable. Or cette ancienne ressemblance reprent sa force par le mouuement des esprits qui les separent & les distinguent, car elles se rallient, chacune se porte à son semblable, elle reprent le lieu, la forme & la nature de celle d'où elle est tirée. Les nerfs i'aillissent d'entre les epiphyses ou eminences des os, pour les lier plus surement ensemble; la bouche s'ouure & s'élargit, les oreilles & le né paroissent auancez & se percent, les yeux se voyent remplis d'humeur tres-pure, & méme les parties honteuses font connoistre le sexe, toutes les entrailles se distinguent. La teste & le poumon se raffraichissent alors par la bouche & par les narines, le ventre se bouffit s'emplissant d'air, les entrailles s'estendent & s'élargissent par l'impetuosité des esprits. Les veines vmbilicales communiquent à l'enfant l'air frais & le sang pur, & les arteres reiettent les fumées brûlantes, le bas ventre & les intestins s'ouurent en dehors au fondement, l'vrétre s'ouure tout de méme pour euacuer la vessie.

LES tours & les retours de l'air & des esprits distinguent les parties, car elles se separent toutes, elles rentrent en leurs propres lieux, estant souflées. Si vous iettez du sable, de la terre & du plomb reduits en poudre tres-subtile dans vne méme vessie, & que vous versiez de l'eau pardessus, vous verrez que premierement ils se mélent tres-exactement, & qu'en suitte ils se rassemblent, estant soufflez suffisamment par vn tuyau. Si vous laissez secher ces poudres, & que vous couppiez la vessie, vous trouuerez que chaque poudre se rallie auec sa semblable, toutes les parties du plomb se rassemblent, le sable & la terre font de méme. Ainsi les parties du sang & de la semence se rallient toutes, chacune reprent sa nature, sa forme & son propre lieu, quand elles y sont poussées par les esprits. Le corps du fœtus qui paruient à cet estat, est tout entier & accompli, car vne fille a toutes les parties necessaires à la premiere conformation, si elle vient à quarante iours, ou tout au plus tard à quarante & deux, vn garçon les a toutes à trente, car on voit qu'elles se distinguent quasi toutes en ce méme temps ou enuiron.

Art. 5. *De la conformation des filles & des garçons, & de l'euacuation des couches.*

LES femmes qui se deliurent d'vne fille, s'éuacuënt bien souuent durant quarante & deux iours, c'est le plus long de tous les termes & le plus sur, neantmoins elles peuuent estre hors de peril estant purgées vingt-cinq iours. L'euacuation la plus longue apres les couches d'vn garçon est de trente iours, encore que s'arrestant à vingt-cinq iours, elle peut estre suffisante & salutaire. Cette euacuation qui suit les couches est tousiours copieuse au commencement, mais elle diminuë peu à peu, car elle est tres petite aux derniers iours. L'euacuation des ieunes femmes s'acheue d'ordinaire en moins de temps, celle des vieilles est plus grande & plus longue. Les douleurs sont plus rudes aux premieres couches qu'aux dernieres, & méme les femmes qui ont accouché plusieurs fois ont beaucoup moins de peine que celles qui n'ont guere eu d'enfans. Les femmes s'euacuënt pendant leurs couches, à cause qu'au commencement de la grossesse il s'employe peu de sang à la nourriture de l'enfant; car les filles en consument fort peu iusqu'à quarante & deux iours, & les garçons iusqu'à trente; la dissipation s'augmente en suitte insensiblement, iusqu'aux couches. Or il faut que l'écoulement de ces superfluitez retenuës soit reciproque, & qu'elles sortent peu à peu dans les couches, au mesme nombre de iours qu'elles s'amassent.

CET écoulement salutaire commence aux femmes en leur

trauail, car le sang bout, il se remuë violemment, par l'imperueuse agitation de l'enfant qui s'efforce de naistre. Vne abondance d'eau visqueuse sort la premiere, l'enfant se glisse apres, l'arrier faix vient en suitte, puis on voit s'écouler du sang noir & sereux, qui est suiui de toute l'éuacuation des couches. Si on répand de l'eau sur vne table égale, elle coule à l'édroit où elle est attirée; le sang des couches fait de méme, car estant répandu par tout le corps, il s'égoutte insensiblement, comme il s'amasse, & dans le méme temps, trouuant vne ouuerture. Au premier iour il sort vne liure de sang ou enuiron, selon le naturel & la complexion de chaque femme, il continuë tousiours en se diminuant de iour en iour, iusqu'à son terme. Vne accouchée qui se porte fort bien, & qui doit se guerir heureusement, vuide du sang tout pur & qui se fige promptement, comme celuy d'vne victime; que si elle est malade & qu'elle doiue auoir beaucoup de peine à se guerir, l'écoulement est moindre, le sang paroit mauuais, il ne se fige pas.

Art. 6. *Que l'euacuation des couches est naturelle & tres-necessaire.*

SI vne femme grosse a quelque maladie qui ne dépende point de la grossesse, elle meurt dans le temps de l'éuacuation de ses couches. Si vne femme qui est grosse, saine ou malade, n'a point ses mois aux premiers iours de la grossesse, & que soudainement en suitte elle s'émeuue d'elle méme ou par des remedes, l'éuacuation des couches en sera d'autant moindre, elle est semblable à vne crise qui s'interrompt, venant à plusieurs fois. Il faut absolument qu'vne femme accouchée se purge, car autremẽt elle est en grãd danger de mort ou d'vne maladie dangereuse, si on n'y donne prompt remede, & qu'on ne la purge à propos. I'ay rapporté toutes ces preuues, afin de iustifier que le plus long terme de la conformation des filles est de quarante & deux iours, & que celuy des garçons est de trente. La preuue plus certaine doit se tirer de l'éuacuation des couches qui s'acheue à quarante & deux iours aux filles, & à trente aux garçons. Ie recapituleray les mémes choses, afin de les rendre plus claires; ie di que ces experiences se démontrent & s'éclaircissent reciproquement.

IL va fort peu de sang à la matrice d'vne femme, qui contient vne semence feminine, pendant les quarante & deux premiers iours de la grossesse, puis qu'en ce temps elle trauaille à la conformation des parties, en suitte il y en va quelque peu plus; c'est la méme chose des garçons à proportion des trente iours. Aux premiers iours que la semence se renferme en la matrice, il faut necessairement qu'elle reçoiue fort peu de sang pour se nourrir, estant

tres-foible & tres-petite, s'il y tomboit en abondance & tout à coup, il étoufferoit la femence, manquant de lieu pour refpirer. La refufion du fang des femmes fe fait d'vne façon toute contraire, car il s'écoule aux premiers iours des couches en abondance, puis il fe diminuë iufqu'à ce qu'il s'arrefte entierement.

PLVSIEVRS femmes ont mis bas des auortons mafles vn peu deuant le trentiéme iour, & la diftinction des parties n'eftoit pas encore acheuée; ceux au contraire, qui ont paru dans le trentiéme iour ou peu apres, fe font trouuez entierement formez & accomplis. Il en eft de méme des filles, à proportion des quarante & deux iours, car celles qui fe font corrompuës deuant ce terme ont paru toutes confufes, & celles que i'ay veu venir à quarante iours precis ou peu apres, ont efté fort bien formées, felon la proportion du temps, & felon la neceffité de leur matiere. Le temps fe iuftifie par les auortemens, & la neceffité de la matiere par les éuacuations qui viennent aux couches. Les filles fe forment bien plus tard que les garçons, leurs parties fe diftinguent beaucoup de temps apres celles des mafles, à caufe que la femence, dont elles fe compofent eft foible, & beaucoup plus humide que celle qui forme les garçons. La chaleur des filles diffipe moins de fang, eftant plus imbeciles; & pour ce fujet méme, l'éuacuation qui fuit leurs couches, eft plus ample & plus longue que celle des garçons.

Art. 7. *De la conformation particuliere des doigts, des ongles & des cheueux.*

REVENONS à noftre difcours, & montrons que la conformation de l'enfant eftant parfaite, fes parties s'augmentent toutes, elles fe fortifient, les os fe durciffent & fe creufent par l'impetuofité des efprits. Les os reçoiuent dans leurs pores & dans leurs cauitez manifeftes, la plus graffe partie du fang de l'arrierfaix, dont ils s'augmentent. Les extrémitez fe forment les dernieres, fe partageant, comme des branches d'arbre en leurs rameaux, les pieds & les mains de l'enfant fe diuifent en plufieurs doigts. Les ongles croiffent aux bout des doigts où les veines s'vniffent, ils prennent leur naiffance de l'aboutiffement des vaiffeaux. Les plus groffes & plus larges de toutes les veines font au corps & à la tefte, les plus petites & les plus fermes font en grand nombre au bout des doigts, auec force nerfs folides; ils fe compofent auffi des plus minces & des plus durs de tous les os. Ainfi les ongles qui font minces & folides, naiffent au bout des doigts, qui fe compofent de nerfs, de veines & d'os tres-durs & tres-fubtils. Les ongles arreftent & bouchent l'extrémité de ces vaiffeaux, afin qu'ils ne paffent outre & ne s'abouchent l'vn à l'autre. Il ne faut donc pas s'étonner fi les

ongles qui paſſent l'extremité du bout des doigts & qui les bornent, ſont durs & fermes, puis qu'ils ſont faits de matiere ſolide.

LE poil vient à la teſte au méme temps que les ongles paroiſſent au bout des doits, voicy les cauſes qui l'engendrent. Les cheueux croiſſent en abondance & de longueur conſiderable aux lieux du corps, qui leurs fourniſſent vne humidité mediocre & où les pores ſont ouuerts. Le poil ne vient en certains lieux qu'auec l'âge, à cauſe que leurs pores ne s'ouurent pas auparauant, le poil s'augmente à proportion qu'ils s'élargiſſent. Ainſi le menton, les parties genitales, & quelques autres lieux ſe reueſtent de poil, au méme temps qu'on eſt capable d'engendrer, à cauſe que les pores du cuir & de la chair ſe rarefient, les veines s'ouurent alors plus qu'auparauant. Car la ſemence ne ſe forme pas aux enfans, les ordinaires ne coulent pas aux petites filles, leurs vaiſſeaux eſtant pleins & trop étroits. Les ordinaires & la ſemence ont leurs paſſages libres aux ieunes filles en méme temps, le poil follet leur vient enſemble & aux garçons; le poil rencontre en ce temps méme vne humidité mediocre & ſuffiſante à ſe nourrir.

LE cuir du menton des hommes ſe rarefie dans le temps méme du coït, par l'écoulement des eſprits & des humeurs ſubtiles, il reçoit aſſez de matiere propre à la nourriture du poil, puis qu'elle deſcend de la teſte, & que l'eminence du menton la retient, & l'empéche de ſuiure precipitemment le cours du ſang & des eſprits qui vont à la veine caue & au thorax. Le poil ne vient iamais qu'aux parties qui ont les pores fort ouuerts, car faiſant vne empoulle, & brûlant vne partie qui a coûtume de ſe couurir de poil; on voit qu'il n'en vient plus à l'endroit de la cicatrice, à cauſe qu'eſtant dure, elle bouche les pores. Ceux qui ſont châtrez dés l'enfance, n'ont iamais de poil au menton ni aux parties honteuſes, ils ſont vnis par tout le corps, à cauſe qu'ils manquent de ſemence, & de l'agitation des eſprits qui la compoſent; ſon cuir ne ſe rarefie point, ſes pores ſont bouchez également par tout. Les femmes ſont de méme, leur corps ne ſe rarefie point, car encore qu'elles ayent de la ſemence, ſon écoulement eſt tres-foible & bien moindre qu'à l'homme.

LES hommes chauues abondent en pituite ſalée, qui brûle la racine des cheueux, elle les fait tomber, ſe coulant entre cuir & chair; dans le temps du coït elle s'échauffe & ſe remuë violemment à la teſte, où eſt ſa ſource. Les châtrez ne ſont iamais chauues, à

cause que leur phlegme est tousiours calme, il n'a iamais d'agitation violente, & ne s'échauffant pas dans le coït, il ne sçauroit brûler les racines du poil. Les humeurs chaudes se dissipent à la longue, les cruditez s'amassent au corps de l'homme en sa vieillesse, faute de coction, sa peau prent la couleur de cette nourriture vicieuse, & sa partie plus blanche & plus subtile se reiettant, elle sert de matiere au poil. Ainsi le cuir & les cheueux reçoiuent la blancheur du phlegme plus subtil qui est leur nourriture, & les cheueux blanchissent dauantage ou le cuir est plus blanc. On voit que ceux qui ont dés leur naissance les cheueux blans en quelque partie de la teste, y ont aussi le cuir plus blanc, les veines y sont étroites & le phlegme y croupit. Le cuir & les cheueux ont tousiours la couleur de la nourriture qu'ils reçoiuent, si elle est rousse, noire ou blanche, ils prennent cette couleur méme; le poil des bestes en est témoin, retenant tousiours sa couleur, à cause que leur cuir ne change point; c'est assez di sur ce suiet, reuenons à nostre dessein.

CHAPITRE SECOND.

De la conuenance de la nourriture de l'enfant auec les plantes.

Art. 1. *Du mouuement de l'enfant, & de la generation du lait.*

APRES que les extremitez sont diuisées chacune en cinq, les doigts se munissent d'ongles, & les cheueux prennent racine, l'enfant commence à remuer, il a le temps & la force de se tourner, & de se mettre en la situation plus commode. Ce mouuement arriue d'ordinaire aux garçons à trois mois, & à quatre aux filles, c'est son plus frequent terme, il s'en rencontre neantmoins qui se remuënt beaucoup auparauant. Vn garçon se remuë bien plutost qu'vne fille, estant plus fort; il se forme plutost, à cause qu'il est fait de semence plus chaude & plus époisse. Le mouuement de l'enfant se donne à connoître à la mere par des marques certaines, le lait paroît à ses mammelles, car elles s'en remplissent, il ne s'écoule point, il se retient, il grossit leurs bouts mémes; il vient plus tard & moins abondamment aux femmes qui ont la chair plus ferme & les conduits étroits, qu'à celles qui les ont ouuerts & permeables.

LE lait se fait en cette sorte, la semence & les embryons sont si fauorables à la matrice, que les mammelles en sont échauffées dés les premiers iours, elles reçoiuent les humeurs de toute part, & le

chyle

chyle méme des vaiſſeaux thoraciques. Le corps de la matrice ſe ramaſſe ſi fort autour de la ſemence, il s'appetiſſe tellement pour mieux l'eſtreindre, qu'étreciſſant auſſi ſes veines, il exprime le ſang qui reiaillit iuſques aux mammelles, où il fait des élancemens. La rarefaction de tout le corps s'augmente beaucoup au troiſiéme mois & au quatriéme, l'enfant grandit, il eſt entier & tout formé, il ſe retourne, il ſe remuë. La matrice groſſit tellement, que ne pouuant tenir en l'hypogaſtre, elle monte au bas ventre & iuſqu'à l'eſtomach, elle occupe vn de ſes coſtez & le preſſant, le plus ſubtile & le plus gras des alimens & des breuuages s'exprime au trauers des membranes & des chairs mémes qui l'entourent. Si on trempe vn cuir dans de l'huile, & qu'on l'y laiſſe aſſez de temps pour s'abbreuuer, ſes pores s'en eſtant remplis, ſi on l'exprime, on voit que l'huile en ſort en abondance. L'eſtomach eſt de méme, ſes membranes eſtant abbreuuées de la partie plus graſſe & plus ſubtile des alimens & des breuuages, ſi la groſſeſſe & la matrice le compriment, ce chyle plus ſubtile reiaillit à trauers la coëffe & les chairs du bas ventre, iuſqu'aux mammelles.

LES femmes qui ont les pores ouuerts reſſentent promptement le reiailliſſement du lait; celles qui les ont étrois & la chair dure, en ont moins & beaucoup plus tard. La groſſeſſe fortifie notablement la digeſtion, puis qu'elle augmente ſes foyers, elle ſoûtient le větricule, & même elle le pouſſe, elle l'applique aux parties creuſes du foye & de la ratte. C'eſt pourquoy toutes les beſtes & les femmes mémes deuiennent bien plus graſſes de la méme quantité de nourriture, eſtant groſſes ou pleines, que quand elles ſont vuides, pourueu qu'elles n'ayent point d'autre maladie. La partie ſucculente & temperée de l'aliment ſe blanchit & ſe multiplie, elle ſe rend beaucoup plus douce & plus copieuſe qu'aux autres temps, ſe digerant par la chaleur de la groſſeſſe & de l'enfant qui eſt tres-naturelle. Vne partie de cette liqueur blanche ſe communique aux mammelles, il s'en porte auſſi quelque peu vers la matrice par des vaiſſeaux ſemblables. Des venes de méme nature & d'autres fort ſemblables, ſe portent droit à la matrice & aux mammelles; on voit qu'elles y portent le chyle & qu'il prend la forme de lait, y eſtant paruenu, il ſert à raffraîchir & à nourrir l'enfant auant qu'il naiſſe.

LES mammelles reçoiuent le chyle pour le changer en lait, elles en ſont touſiours pleines iuſqu'à l'accouchement, car alors il s'écoule & il ſe pert. Il y a deux moyens de conſeruer le lait, le pre-

mier eſt l'échauffement ou inflammation de la matrice, qui arriue touſiours au troiſiéme iour apres l'accouchement, car elle augmente la chaleur, elle rarefie les mammelles. L'alaittement eſt le ſecond & le plus fort moyen de conſeruer le lait, car ſes vaiſſeaux eſtant ouuerts, & le chyle ayant pris coûtume de s'y porter ſans ceſſe, il continüe facilement ſi on le tire. Les conduits qui compoſent le corps de la mammelle & ceux qui portent le chyle, reçoiuent plus facilement ſa plus graſſe partie, pour la communiquer aux mammelles, eſtant ſuccez & tirez ſans relâche; ils s'élargiſſent, le chyle y prend ſon cours. Les hommes qui voyent les femmes trop ſouuent ont dauantage de ſemence; ſes conduits eſtant fort ouuerts, elle s'y porte d'elle-méme, elle y eſt attirée; ainſi les femmes ont beaucoup plus de lait, eſtant tirées.

Art. 2. *De la generation des plantes, & de la reſſemblance de la matrice auec la terre.*

LA nourriture & l'accroiſſement du fœtus ſe fait à proportion de l'abondance & de la bonté des humeurs, qui coulent de toutes les parties du corps à la matrice, il eſt touſiours en méme diſpoſition que ſa mere, elle eſt ſaine ou malade, l'enfant ſe porte bien ou mal. Les plantes tirent toutes leur nourriture de la terre, elles reçoiuent ſes vertus; elles ont tous ſes defauts ou ſes perfections. La graine qui ſe iette en terre s'abbreuue de ſon humidité, elle s'emplit d'vn certain ſuc qui eſt conforme à ſa nature. La terre n'a pas pour vn ſuc, elle en contient de toute ſorte, elle enferme en ſon ſein beaucoup de ſels tous differents, eſtant capable de nourrir vne infinité de diuerſes plantes. La graine ſe bouffit & s'enfle, ſe rempliſſant d'humidité, ſa vertu plus ſubtile ſe ramaſſe, elle aſſemble ſes forces, eſtant contrainte par l'exceſſiue humidité qui ſe renferme dans les meſmes membranes; cette vertu ſubtile & vaporeuſe creue la graine, elle produit les feuilles qui s'éleuent, paroiſſant les premieres.

L'humidité de la ſemence eſt bien-toſt épuiſée, il eſt impoſſible que les feüilles ſe nourriſſent & s'augmentent, ſi la meſme vertu de la ſemence ne pouſſe dans la terre des racines, pour en tirer la nourriture. Sa partie plus peſante & groſſiere demeure, elle s'abaiſſe & rompt le deſſous de la graine, ſe changeant en racines qui tiennent à ſes premieres feuilles. Ainſi la plante s'affermit dans la terre, elle en reçoit la nourriture par le moyen de ſes racines; alors la graine diſparoît entierement, elle s'épuiſe toute en la compoſition de la plante; & il ſort quelque branche entre ces feuilles. L'écorce demeure toute ſeule, à cauſe qu'elle eſt tres-ſolide, & neantmoins à la longue ſe corrompant, elle deuient imperceptible. Ces plantes qui viennent de graine employent toute leur for-

ce à prendre leur accroissement en l'air & dans la terre, où elles poussent leurs racines, elles sont incapables de rapporter du fruit, estant molles & tres-delicates, elles n'ont point cette vertu forte & grasse, d'où les pepins & le fruit se produisent. Mais apres qu'à la longue elles se sont fortifiées & enracinées, leurs pores s'elargissent & s'ouurent, tant aux branches qu'aux racines, elles ne tirent plus vne nourriture si humide, elles reçoiuent vn suc plus épois & plus abondant.

Art. 3. *De l'accroissement des plantes & de la production du fruit & des pepins*

LE Soleil échauffe la terre, il fait boüillir & monter la seue, l'attirant iusqu'au bout des branches, afin de la changer en fruit de mesme espece que celuy de la plante d'où il s'est produit. La seue qui manquoit au commencement deuient enfin plus copieuse, puis que la terre la fournit en abondance, & que la graine en a fort peu, dans la petitesse de sa masse. La seue ne se tire point par vne seule bouche, elle est succée par vne infinité de racines, & quand elle se porte au bout des branches par sa grande chaleur, elle se change en fruit qui se nourrit du suc de la plante mesme, & se meurit par le Soleil, digerant son humidité. Voila ce que i'auois à dire touchant les plantes qui se produisent de pepins ou graines, & se nourrissent de l'humidité de la terre; vous en verrez aussi qui viennent d'vn autre arbre en cette sorte.

VNE branche se met bien auant dans la terre par le bout de son entamure, elle se bouffit & s'échauffe; le bout qui est dehors ne se change en aucune chose. Le suc ou seue moins subtile qui s'amasse en la partie plus basse de la brãche, pousse des filets tendres & quelques racines dans la terre, par le moyen desquelles s'estant vn peu fortifiée, elle commence à en tirer la nourriture, & à la communiquer aux parties qui sont dehors. La seue monte alors, le bout des branches se grossit, les boutons y paroissent, le suc plus subtile s'y éleue & produit des feüilles; les parties superieures & inferieures de la plante se nourrissent & s'augmentent toutes également. Ainsi les plantes qui viennent de bouture, naissent d'vne façon toute contraire à celles qui viennent de semence. Car le pepin iette deux feüilles en l'air & hors de terre, auant que de prendre racine & pousser ses filets en terre, la bouture commence par la production des racines, les feüilles ne paroissent qu'en suite.

LA graine dans son extréme petitesse contient vne matiere suffisante à la production des deux premieres feüilles, elle en emprunte de la terre pour se nourrir & s'augmenter, y estant toute ensevelie auant que de prendre racine. La bouture n'en est pas de

mesme, elle n'a point en soy de seue superfluë, elle n'est pas de matiere capable de produire des feüilles, ce n'est rien qu'vne branche seule, c'est vn morceau de bois tiré d'vn arbre, & qui est quasi tout dehors de terre, & en l'air, c'est ce qui luy oste le moyẽ de s'emplir de seue, si elle ne mõte en abondãce de sa partie plus basse en celle qui est hors de terre. Il faut necessairement que le scion iette premierement des racines en terre, pour en tirer la nourriture, puis qu'il enuoye le reste en haut, pour s'aggrandir & produire des feuilles & des rameaux. Les branches se produisent aux endroits du scion où il se treuue quelque maniere d'ouuerture, & où la seue peut se porter plus copieusement. Le scion croît, il s'aggrandit en toutes les dimensions, il pousse force branches en l'air, & des racines en terre, à cause qu'elle est chaude interieurement en hyuer, & froide en esté.

Art. 4. *Que le dedans de la terre est froid en esté & chaud en hyuer*

LA terre s'abbreuue en hyuer des eaux de pluye qui tõbent sans relache, ses parties s'enflent & se rallient, tous ses pores se bouchent estans remplis d'vne grossiere humidité: elle n'a pas moyen de respirer, ses passages estans tous bouchez, l'air frais n'y entre pas comme dans l'esté; les vapeurs chaudes se renferment manquant de passage libre, elles échauffent la terre au dedans. Le fumier qui s'amasse & se met en monceaux, s'échauffe dauantage que quand on le répand, les choses humides qui s'entassent & se pressent, s'échauffent toutes d'elles-mesmes, elles se pourrissent & se brûlent plus promptement qu'on ne croiroit, faute d'estre éuentées, les passages de l'air qui les conserue estant bouchez. Les choses seches & qui sont à l'air s'échauffent moins, elles sont hors d'estat de pourriture; l'orge & le bled qu'on amoncele, estant moüillez, s'échauffent plus facilement que si on les répand au large; & moy-mesme i'ay veu des étoffes, des fourrures & des habillemens bien emballez se bruler d'eux-mesmes, comme s'ils auoient passé par le feu. En vn mot toutes les choses qui s'entrepressent & s'entassent, s'échauffent beaucoup plus que si on les separe, elles manquent de lieu pour respirer, elles ne sont point éuentées.

AINSI la masse de la terre qui s'affaisse par son époisseur & par son propre pois, s'échauffe dauantage au temps d'hyuer, à cause des pluyes continuelles. Les vapeurs de la terre ne sortent pas, à cause de son époisseur, elles s'arrestent, elles retournent, se renfermant dans ses cauernes; la mer & les fontaines s'en échauffent, elles sont plus grandes en esté, les fumées retenuës se changeant en eau tiede. L'eau qui s'augmente élargit ses conduits, elle se

fait de viue force vn paſſage plus ample, que ſi elle eſt en moindre quantité, elle ne croupit point dans la terre, coulant toûjours aux lieux plus bas. Si les vapeurs de l'eau ſortoient toûjours, & que les pores de la terre fuſſent auſſi libres en eſté qu'en hyuer, les eaux ſeroient touſiours baſſes, & les fontaines ne ſeroient pas plus grandes en vn temps qu'en vn autre. I'ay di toutes ces choſes, à cauſe que la terre paroît plus chaude interieurement en hyuer qu'en eſté, en voicy les raiſons plus fortes. Tous les vents ont leur origine de l'élement de l'eau, ils viennent des fleuues ou des nuées; or les nuées ne ſont que des vapeurs aqueuſes qui ſe ſouſtiennent en l'air par leur grande eſtenduë.

LA terre donc a toujours en eſté les pores ouuerts, les eaux qu'elle contient coulent aux lieux bas, elles ſe raffraichiſſent, rejettant les vapeurs elles en reçoiuent & en produiſent de nouuelles; la terre & l'eau s'éuentent à l'aiſe, leur raffraichiſſement eſt reciproque. Si on met de l'eau dans vn muid ou dans vn ſac de cuir, & qu'on la preſſe auec violence, ou qu'on l'empliſſe, ſi on croit luy donner aſſez d'air le perçant auec vne aiguille ou auec vne alene, qu'on pende à l'air le ſac, on verra qu'il n'en ſort que fort peu d'eau & point de vent, l'eau manque de paſſage & de lieu ſuffiſant à pouſſer ſes vapeurs; elles s'enferment tout de meſme en hyuer dans la terre. Si on fait place à l'eau qui eſt dans le tonneau, & qu'elle ait lieu d'enuoyer ſes vapeurs, on voit que les vents vont & viennent, & que l'eau coule librement; l'eau fait la meſme choſe en eſté dans la terre, car elle a place à pouſſer ſes vapeurs, eſtant poreuſe, & le ſoleil les attire ſans ceſſe.

Art. 5. *Que l'eau des puys & des fontaines eſt froide en eſté & chaude en hyuer.*

LES vents qui ſortent en eſté des ouuertures de la terre ſe treuuent froids, à cauſe qu'ils viennent de la terre qui eſt tres-froide, ils paſſent à trauers ſes conduits & ils la refroidiſſent. Ainſi le deſſous de la terre eſt extremement froid en eſté, & l'eau ſeule en eſt l'origine; elle eſt beaucoup plus froide que tous les vents qu'elle produit, puis que leur fraicheur vient d'elle, & qu'ils ſe reflechiſſent à ſa ſurface, ils communiquent leur froideur & à la terre & à l'eau meſme. L'eau d'vn puy qui ſe tire ſans ceſſe, ſe raffraichit, puis qu'elle eſt agitée par l'air qui l'enuironne; elle s'éuente par le moyen de ſes propres vapeurs. L'eau qui croupit n'eſtant point remuée, s'époiſſit meſme dans l'eſté, faute de mouuement, les vapeurs de la terre qui l'enuironne, ne la penetrent point, elle n'en communique point à la terre. L'eau d'vn puy qui n'eſt point agitée de l'air, des vents, ni du ſoleil, commence à s'échauffer en ſa

furface à caufe de fon croupiffement, elle communique la chaleur à fes parties plus baffes de l'vne à l'autre; c'eft pourquoy l'eau d'vn puy qui ne fe puife point en Efté, fe rencontre plus chaude que celle qui fe puife.

LES plus profondes fources font auffi plus froides en Efté; l'eau qu'on en tire pendant l'Hyuer fe trouue chaude en la tirant, mais auffi-toft elle reçoit l'impreffion de l'air, elle fe refroidit retournant à fa nature. Cette mefme eau fe trouue froide en Efté, dans le temps qu'on la tire, à caufe qu'elle eft refroidie par les vapeurs qui vont & viennent, les pores de la terre eftant ouuerts; mais apres qu'elle eft tirée, elle s'échauffe par le croupiffement & par la chaleur qui domine en la faifon; elle reçoit l'impreffion de l'air qui l'entoure, elle deuient femblable aux autres eaux qui n'ont point efté puifées dans les puys ni dans les fontaines. Ie reuiens donc à cette verité tres-affurée; la terre eft froide au dedans en Efté, & en Hyuer elle eft fort chaude; le dehors eft tout au contraire, puis que les plantes ne peuuent fupporter enfemble le froid ou la chaleur en toutes leurs parties. Les extrémes rigueurs de l'Hyuer font mourir toutes les plantes dont elles penetrent les racines; les chaleurs font de mefme, elles fechent le tronc, les branches & les racines mefmes.

Art. 6. *De la reffemblance de la nourriture de l'enfant auec les plantes.*

IL faut que la chaleur & le raffraîchiffement fe communiquent au mefme temps en diuerfes parties de chaque plante. Si les branches & le tronc qui font hors de la terre fourniffent la chaleur, il faut que les racines qui font deffous la raffraichiffent. Si au contraire toutes les branches d'vne plante fe refroidiffent à l'air, il faut que fes racines luy communiquent la chaleur, elles fourniffent l'aliment au tronc & à toutes les branches, au mefme temps qu'elle en reçoit le raffraichiffement. Ainfi la plante ne manque point de raffraichiffement, ni de chaleur & de nourriture, de mefme que le corps de l'homme, qui s'echauffe par la digeftion de l'aliment, eft raffraichi par la boiffon. La plante reçoit deux fecours, elle en tire vn par fes racines du profond de la terre; elle en trouue vn fecond tout different & neceffaire abfolument en la fraicheur de l'air qui fe communique à fes branches. Par ces moyens la racine, le tronc & les branches fe nourriffent & s'augmentent également, elles reçoiuent tour à tour de l'air & de la terre le raffraichiffement neceffaire & vne fuffifante nourriture.

VN ieune arbre qui eft tendre & tres-delicat, ne porte point de fruit, fon fuc n'eft pas affez fort ni affez gras pour en produire,

puis qu'il enferme la semence, & que le fruit n'est fait que pour la production des pepins ou du noyau. Le temps fortifie peu à peu vn arbre, ses pores s'élargissent, il reçoit de la terre vne seue plus grasse, le Soleil l'attire, il la répand & la fait boüillir à l'extremité de ses rameaux, où elle s'époissit en fruit ; le Soleil resout sa vapeur plus subtile, il cuit le reste, il l'adoucit en le cuisant. Les arbres qui ne rapportent point de fruit, sont ceux qui n'ont pas vn suc assez gras, ni assez abondant pour en produire. Les arbres qui se sont endurcis par la vieillesse, & qui sont assez affermis par la solidité qui se remarque en leurs racines, ne croissent plus.

LES arbres qui s'entent l'vn sur l'autre & qui viennent de greffe, ne portent pas du fruit semblable au fruit de l'arbre sur lequel ils s'entent ; il se fait en cette maniere. La greffe s'affermit s'vnissant à son tronc, elle iette des feüilles, puis qu'elle a de la seue & de la nourriture de l'arbre dont elle est tirée, & de celuy où elle s'ente. La greffe donc qui iette en l'air des feuilles, pousse aussi des racines dans le tronc, elle en tire la seue, & à la longue elle enuoye des racines particulieres tout au trauers de sa substance, iusqu'à la terre plus profonde, pour en tirer le suc & sa plus propre nourriture. Il ne faut donc point s'étonner si les entes portent du fruit tout different de celuy de l'arbre où elles sont entées, receuanr de la terre mesme vn suc tout particulier, qui vient par leurs propres racines. Ie reuiens aux matieres qui ont donné suiet à la longueur de la digression que i'ay faite, ne voulant pas la laisser défectueuse. La vie des plantes dépend du suc de la terre, elles se portent bien ou mal, selon sa disposition particuliere ; le fœtus est de mesme, il se nourrit du chyle qu'il tire de sa mere, puis qu'il s'attache à la matrice, il se porte comme elle, il iouït au commencement de la vie qui est commune aux plantes, il deuient zoophyte ou plant-animal, il est parfait à sa naissance. Si donc on prend garde attentiuement à ce que i'ay di touchant la naissance des plantes & touchant leur nourriture, on trouuera que les enfans sont tout de mesme.

CHAPITRE TROISIEME.

De la situation de l'enfant dans la matrice, & de l'accouchement.

Art. I.
De la situation de l'enfant dãs la matrice, & de la generatiõ du poullet.

LE creux de la matrice & de l'arrierfaix est de figure ronde, le fœtus est contraint de s'y accommoder, & d'ajuster ses bras & ses iambes, les fléchissant autant qu'il peut, il se forme & demeure dãs cette extréme fléxion, iusqu'au temps de l'accouchement; il n'y a que l'extremité de ses pieds qui s'allonge. Les deux mains sont sur les genoux, la teste s'applique entre deux, les iãbes se fléchissent extrémement, le bout des pieds s'allonge vers la teste; il n'est pas aisé de iuger, encore que l'enfant se voye dans la matrice, si sa teste ou ses pieds occupent la plus haute place. L'arrierfaix & toutes les membranes qui enueloppent le fœtus, tiennent au nombril. C'est ici qu'il faut rapporter la demonstration dont i'ay parlé, puis qu'elle est tres-éuidente pour l'éclaircissement de ces matieres, elle conuaint l'entendement de ce que la semence est contenuë dans ses membranes, que le nombril est en son milieu, qu'il reçoit la fraicheur de l'air, & qu'il reiette les fumées. On voit que ses membranes s'attachent toutes au nombril, que la nourriture & toute la conformation de l'enfant se gouuerne de la maniere que i'ay dite, si on pratique attentiuement les experiences que i'ay faites.

PRENEZ vingt œufs ou plus, & les faites couuer au mesme temps par deux poulles ou par plusieurs; prenez à chaque iour vn de ces œufs pour le casser. Commencez dés le second iour & continuez iusqu'au dernier, auquel ils ont coutume de s'éclore, & vous verrez que la naissance des poullets se comporte de mesme que celle de l'enfant, autant qu'on peut les comparer; puis qu'on voit en vn œuf le nombril, les peaux qui en dépendent, & tout ce que i'ay di de la conformation de l'enfant, arriuer de iour en iour, dés le premier iusqu'au dernier. Ceux qui n'ont iamais remarqué le nombril en vn œuf de poulle, s'estonneront de voir vne chose si rare.

LE temps de l'accouchement est venu, lors qu'il est necessaire que l'enfant ait vn air plus libre, il a besoin de respirer estant parfait, il se remuë violemment, il regimbe des pieds & des mains, & il rompt ses membranes l'vne apres l'autre, les plus foibles se rompent les premieres, & enfin la derniere qui touche à la matrice & enueloppe tout, se déchire. Ainsi l'enfant se rend le maître, il se défait de ses liens & s'agitant il se iette dehors, car le nombril n'a plus la force de l'arrester, apres que ses membranes sont rompuës, la matrice mesme n'est plus capable de retenir l'enfant quand elles se détachent; car les membranes qui enueloppent l'enfant tiennent

nent

nent aussi tres-délicatement tout alentour de la matrice.

Art. 2. De l'accouchement naturel, & que son propre terme est à dix mois.

L'ENFANT qui vient au monde élargit les conduits de la matrice, qui sont tendres & tres-souples; il vient la teste la premiere, si sa naissance est naturelle, car estant suspendu par le nombril la teste emporte ses pieds, elle va la premiere, puis qu'elle est de beaucoup la plus pesante. L'accouchement qui arriue à dix mois est le meilleur & plus parfait; l'enfant est en ce temps beaucoup plus fort & plus capable de rompre ses liens & ses membranes. Vn appuy ferme est necessaire à vne impulsion violente, le fond de la matrice sert d'appuy aux pieds de l'enfant, & la teste se pousse, elle va la premiere. L'enfant ne vient deuant dix mois que par violence ou par étouffement & faute d'air, il a tousiours du lait, du sang & des humeurs de reste, puis qu'il subsiste de lait seul plusieurs mois apres sa naissance; le defaut d'aliment humide est rarement la cause de l'accouchement, il est contre nature.

I'AY veu des femmes qui s'imaginent qu'elles ont porté quelqu'enfant plus de dix mois; elles se sont trompées de cette sorte. La matrice reçoit dans son fond des vents & des humeurs qui coulent du bas ventre en abondance, elle s'en remplit, elle s'enfle, la femme paroît grosse quand ces symptômes arriuent. Les purgations qui s'arrestent s'amassent quelquefois en la matrice, elles continuënt plusieurs mois, il s'y mesle des vents qui échauffent le corps & se remuënt, comme vn enfant; les femmes se croyent grosses, à cause de la retention des ordinaires & de l'enflure du bas ventre. Ce grand amas s'écoule quelquefois de luy mesme, ou par la cheute d'autre humeur qui vient de tout le corps, ou d'vne seule partie dans la matrice, car elle emporte les premieres & les vents se dissipent. La matrice demeure quelquefois entr'ouuerte apres l'écoulement de ces matieres, elle se tourne droit à son orifice exterieur, & par ce moyen quelquefois elle retient, le iour mesme ou peu apres, la semence de l'homme, la femme deuient grosse. Celles qui n'ont iamais fait ces experiences, comtent leur grossesse dés le temps de la retention des ordinaires, & de l'enflure du bas ventre.

L'ENFANT n'a pas moyen de se nourrir, & de s'acroître dauantage dans les entrailles de la mere, apres que dix mois sont passez, elle n'est pas capable de luy fournir vne plus ample nourriture, ni de continuer, puis qu'elle est épuisée; l'enfant consume le plus pur du sang qui coule dans ses venes, il se nourrit de lait, il tire le chyle mesme, & les alimens indigestes par sa grande chaleur.

L'enfant qui est fort & parfait manque de tout dans la matrice, il languit de chaleur, il demande vn air frais, il cherche d'en iouïr plus librement, il se tourmente, il rompt les chaines qui l'arrestent. Le sang manque plutost aux premieres grosses qu'aux suiuantes, l'enfant n'a pas vne nourriture suffisante, pour demeurer iusqu'à dix mois dans la matrice.

Art. 3. *De toutes les causes de l'accouchement naturel.*

C'EST la nature de la femme de faire assez de sang pour se nourrir auec le fœtus, si elle n'est pas grosse elle en reiette à chaque mois; il y en a qui en rendent tousiours abondamment & d'autres moins, selon la nature de leur sexe, & selon leur complexion particuliere. Les femmes qui n'éuacuënt guere fournissent peu de sang à la fin des grossesses pour la nourriture du fœtus, il est contraint de regimber, de rompre ses membranes, & de sortir auant dix mois. Les ieunes femmes ont de coutume de rendre peu de sang, & d'ordinaire elles ont aussi fort peu de lait, elles n'ont pas encore contracté l'habitude de nourrir vn enfant, leur corps est ferme & sec, leurs vaisseaux sont étroits, n'estant pas encore élargis. Ainsi l'enfant qui n'a point d'autre violence & ne reçoit point d'autre effort, ne naît iamais auant dix mois que faute d'air ou de sang, de lait & de chyle; en voicy la preuue éuidente.

LE iaune est la principale & premiere partie de l'œuf, il se nourrit du blãc qui s'amasse alentour, pour deffendre & pour raffraichir la faculté generatiue, qui consiste en sa substance huilleuse & chaude, le poullet s'en compose en cette sorte. La poulle échauffe & couue l'œuf, elle émeut ses parties subtiles, elle fond les grossieres, il se produit des vents qui se reiettent, & il s'attire interieurement de l'air frais, au trauers de la coque qui est assez poreuse, pour dõner passage aux vapeurs & au raffraichissement du poullet qui s'engendre. L'oiseau se forme en la mesme façon que le fœtus, comme i'ay desia di, il se fait du iaune de l'œuf qui est huilleux, subtil & chaud; il se nourrit du blanc qui est froid & facile à fondre, la substance laitteuse est sa plus propre nourriture. Le cœur se fait à l'endroit où le germe qui est le commencement des liens du nombril, s'vnit au iaune, il répond à la pointe du pepin, qui est le cœur & le centre de l'arbre, puis qu'elle est au milieu, poussant en l'air ses feüilles & ses racines en terre. Ces veritez sont toutes éuidentes à ceux qui veulent y prendre garde, & y appliquer leur esprit.

APRES que le poullet a entierement épuisé le blanc & le iaune de l'œuf, il se remuë violemment, n'ayant plus dequoy viure, il cherche à subsister d'ailleurs, il rompt les peaux qui l'enuelop-

pent, il rompt meſme ſa coque. Si ce poullet eſt foible & qu'il ne ſorte pas au vingtiéme iour, la poulle qui ſent ſon mouuement le fait éclore auec vn coup de bec, ouurant la coque, & meſme quelquefois les femmes y prennent garde & la rompent. Le iaune & le blanc de l'œuf s'employent tout à la nourriture du poullet, & il n'en reſte rien qui ſoit conſiderable apres que la coque eſt caſſée.

Art. 4. *Que l'ẽfant ne vient au mõde que faute d'air ou de ſang, de lait & de chyle.*

AINSI l'enfant qui a pris ſon accroiſſement ne peut plus receuoir vne ſuffiſante nourriture au ventre de ſa mere, il eſt contraint d'en chercher dauantage, il rompt les peaux qui l'enuironnent, il ſort dehors au meſme temps qu'il ſe deliure des liens qui le retiennent. Toutes ces choſes arriuent à l'enfant au dixiéme mois, c'eſt le plus long de tous ſes termes; elles arriuent à proportion de la meſme maniere aux autres animaux & aux beſtes farouches, puis qu'elles ont toutes vn temps precis pour leur naiſſance, il faut abſolument qu'elles ayent toutes vn temps dans lequel leur fœtus eſt contraint de naître, faute de nourriture. Les animaux qui ont en eux vne plus abondante nourriture ſe déliurent plus tard de leurs fœtus, & ceux qui en ont moins les mettent auſſi plus tard au monde, à proportion qu'elle manque.

LES membranes eſtant déchirées, la femme accouche librement, ſi la teſte emporte les pieds, elle vient la premiere; ſi les pieds ſe rencontrent & ſe preſentent à l'orifice, ſi le corps ſe met de trauers, on a beaucoup de peine. Ces mauuaiſes ſituations de l'enfant ſe produiſent du trop grand élargiſſement de la matrice, ou de l'impatience de la mere qui ne s'arreſte point dans ſon trauail; on voit que pluſieurs femmes en meurent ou leurs enfans, & meſme quelquefois la mere & l'enfant y ſuccombent. Les premieres couches ſont touſiours les plus dangereuſes & plus penibles, à cauſe que les ieunes femmes ne ſçauent pas encore la façon de s'y comporter & de ſouffrir; elles endurent d'extrémes douleurs par tout le corps, & principalement aux cuiſſes & aux reins, à cauſe que les ligamens du crouppion, de l'os pubis & des hanches ſe relâchent & ſe ſeparent. Les femmes qui ont eu pluſieurs couches endurent beaucoup moins aux dernieres, y eſtant plus accoutumées.

SI l'enfant qui veut naitre preſente ſa teſte à l'orifice, elle ſort la premiere, elle prepare le paſſage à toutes les autres parties, le reſte du corps vient en ſuitte, le nombril ſort apres, s'attachant au milieu de l'arrierfaix. L'arrierfaix eſt ſuiui d'vne grande abondance de ſang, qui ſe décharge de toutes les parties de la femme, & méme

de sa teste. Ces superfluitez se reiettent, à cause de la violence du trauail, des douleurs excessiues & de la fonte des humeurs, elles preparent les conduits à l'éuacuation qui s'ensuit durant toutes les couches. La soudaine éuacuation de cette grande quantité de sang sereux, precede l'insensible écoulement qui continuë pendant tout le temps que i'ay di. Les mammelles & les plus humides parties de la femme se flétrissent dans les premieres couches, elles s'amollissent & se diminuënt encore beaucoup plus aux autres, à cause que les venes se rompent par la vicissitude de la plenitude excessiue & de l'épuisement; c'est assez discourru sur ce suiet.

Art. 5. *De la generation des iumeaux & de leur naissance*

LES iumeaux se font d'vn seul coup en cette sorte; la matrice a plusieurs trous & replis, il y en a qui sont prés de son orifice, & d'autres en sont plus éloignez; les animaux feconds en ont plusieurs, & les autres en ont moins; cette verité se voit aux oiseaux & à toutes les bestes, tant domestiques que sauuages. Quand la semence se diuise, se partageant en deux differens lieux de la matrice, & qu'elle y est receuë separément, sans se couler ensemble en vn lieu seul, chacune de ses parties s'enueloppe de ses propres membranes, en l'vn de ces differens coins; elle y reçoit la nourriture, elle s'y viuifie de la mesme façon que s'il n'y auoit qu'vn seul fœtus. Le chien, le porc & plusieurs autres animaux qui s'engendrent en grand nombre d'vn seul accouplement, font vne preuue assurée que les enfans iumeaux s'engendrent tout de mesme. Chacun de leurs fœtus est entouré de ses membranes particulieres, chacun se forme & se viuifie separément dans vn repli de leur matrice; cela se voit tousiours de mesme, ces animaux ont de coutume de naitre tous ensemble à vn seul iour. Ainsi les enfans iumeaux se font tousiours d'vn seul coït, chacun d'eux s'enueloppe de ses membranes en particulier, il se fait & se viuifie separément dans l'vn des coins de la matrice; l'vn de ces deux enfans vient le premier, il est suiui de son particulier arrierfaix.

VOICY ce qui fait que les iumeaux sont quelquefois de different sexe, qu'vne fille & vn garçon naissent ensemble. L'homme & la femme & tous les autres animaux en general, iettent de la semence masle & forte, ou de la foible & feminine; elle ne sort pas toute ensemble, elle se pousse à deux ou à trois fois & à plusieurs reprises, car il n'est pas facile que toutes ses parties soient tousiours égales en force, les premieres en ont beaucoup plus que les dernieres. Autant de fois qu'vne semence époisse & forte se loge & se retient en l'vn des coins de la matrice, il s'y fait vn garçon, il s'y fait

vne fille, si elle se rencontre humide & foible. Si les deux coins de la matrice reçoiuent de la semence forte, il se fait deux garçons, s'ils en reçoiuent de la foible il se forme deux filles.

LE LIVRE DES PRINCIPES ou de la conformation de l'homme, de sa matiere & de sa durée.

CHAPITRE PREMIER.

De la matiere ou composition des parties de l'homme.

Art. 1. *Des principes de l'homme, & de toutes les choses qui le composent.*

NOVS auons amplement parlé des principales causes des choses naturelles, nous deuons à present traitter des principes qui sont plus éuidens & qui conuainquent dauantage. Ie suis donc obligé de parler des principes de la durée de l'homme, de la matiere qui compose ses membres, & de l'ouurier qui le produit; ce sont ses trois plus éuidens principes, & le suiet des trois parties de ce discours. I'ay cy-deuant emprunté de mes predecesseurs tout ce que i'ay produi, ie l'ay fortifié de mes experiences; car il faut auoir des maximes qui se reçoiuent d'vn chacun, se trouuant confirmées par le témoignage des sens, puis que la Medecine ne traitte que de choses sensibles.

IE ne dois pas m'estendre sur les choses admirables, qui nous paroissent en l'air & au dessus de nous, elles sont moins certaines que celles qui se voyent, comme les elemens & les autres principes. Encore que si on pouuoit ioindre toutes les causes, tant vniuerselles que particulieres, & faire voir leur mutuelle dépendence en la production de la santé & de la maladie, les demonstrations en seroient bien plus fortes. Car de nous arrester aux preuues qui se tirent des causes éloignées, negligeant celles qui se treuuent en nous-mesmes, & qui sont bien souuent contraires, c'est vouloir se tromper. Le ciel est vn agent vniuersel, dont toutes choses dépendent, il produit tous les animaux & l'homme mesme, il est le pere de la vie, c'est luy qui la donne & qui l'oste; & neantmoins ie ne parle de luy, qu'à cause qu'il a fait la premiere separation des

elemens, & qui donne le rang qu'ils tiennent entr'eux dans l'Vniuers & en la composition de l'homme. Il est temps à present que ie produise mes propres sentimens, touchant les principes de l'homme.

IE pourroy commencer à parler de l'ame, & de la chaleur, qui est le premier & le veritable organe de tous ses organes, puis que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme. L'ouurier des choses naturelles est interieur, & luy-mesme est leur forme & leur fin derniere. L'ame entretient les parties de l'homme dans vne guerre immortelle, qui seroit tres-capable de les détruire toutes, si elle n'en estoit l'ouuriere, la forme & la derniere fin, elle les fait pour son vsage, elle est l'architecte & la forme de l'edifice de nos corps, en sorte qu'on peut dire que l'ame est quasi tout l'homme. Ie dois pourtant traitter en premier lieu de la matiere, à cause qu'elle est plus palpable, on la voit la premiere, elle conduit à la connoissance des autres causes naturelles; l'ame sert en quelque façon de matiere en l'homme, puis qu'elle en est vne partie. L'ame se fait dans la matiere, elle s'infuse au mesme temps que ses organes ont les dispositions necessaires & suffisantes. Ainsi ie dois parler premierement de la matiere, puis qu'elle est auant l'ame, & que la chaleur & le temperament en viennent.

L'HOMME se fait de corps & d'ame, ce sont sa forme & sa matiere, il se fait de parties qu'on appelle integrantes & dissimilaires, comme les bras & la teste; celles-cy se composent de parties qui sont aussi dissimilaires, comme l'oreille & le né; ces dernieres se diuisent encore en d'autres qui paroissent vniformes, comme la chair & les membranes. Ces parties se font toutes de sang, qui se compose de quatre differentes humeurs, & se reduisent toutes en eau, qui est la matiere premiere de toutes les parties de l'homme. Le feu sert aussi de matiere premiere, & de premier organe en toutes les actions, il voit, il entent, il conçoit toute chose, penetrant iusqu'à l'auenir, dont il découure les secrets; il est incorruptible & de la nature de l'ame, s'éuanoüissant auec elle en la derniere dissolution. Cet inuincible ouurier est incapable de rien souffrir des autres elemens qui sont ses ennemis, il s'éleue aisément au dessus d'eux, pour les enfermer tous en la vaste estenduë de son enceinte, & sa chaleur tres-efficace ne peut se dissiper, puis qu'elle est la plus forte.

Art. 2. *De la creation*

AVANT que le monde fust crée, toutes les choses estoient confuses dans vne masse imparfaite, ou pour mieux dire, tout ce

monde n'estoit qu'en l'idée de Dieu, sa place estoit vn simple espace imaginaire. Il n'y auoit ni temps, ni lieu, ni haut, ni bas, ni commencement, ni milieu; tout y manquoit, & cette masse n'auoit ni forme ni figure; elle estoit incapable de paruenir à quelque fin, faute d'ouurier, & des qualitez necessaires à la generation naturelle. La foiblesse oblige vn agent à multiplier ses organes, sa force les retranche à proportion qu'elle croît. Le grand ouurier de l'Vniuers contient en soy tous les moyens en éminence, puis que sa force est infinie, il supplée au defaut des outils des arts & de la nature. Il n'a besoin d'aucun secours, ni de matiere ni d'organe, sa volonté seule est l'vnique moule tres-efficace à toute chose, il veut, c'est fait, son ouurage s'acheue en vn moment. Dieu donc a fait tout de rien, ou de matiere imaginaire; il a fait le ciel & la terre, il a donné la force au Soleil de gouuerner toute la nature.

du monde & de la confusion qui l'a precedé.

LE premier establissement dépend de la distinction; or la chaleur separe toutes les choses differentes, l'agitation continuelle approche celles qui sont de semblable nature, s'alliant d'elles-mesmes. Le feu se tire le premier de ce desordre & confusion de matiere, puis qu'il est le plus subtil & le plus agissant de tous, il s'éleue au dessous du ciel, où il reçoit le nom d'æther, les qualitez & le mouuement. Le feu se purifie dans cette place, il y reçoit l'agitation circulaire qui est la plus parfaite, car elle fait les autres, elle leur sert de regle, estant seule égale, exempte de limites, & tousiours en son commencement aussi-bien qu'en sa fin, ce qui la rend capable d'vne durée continuelle. Le mouuement qui est tout droit s'arreste en peu de temps, il détruiroit par le repos cet inuincible ouurier en son lieu propre, s'il n'estoit à l'instant suiui d'vne agitation bien plus noble; car le mouuemẽt qui se fait en rond dure toûjours, il perfectionne l'element du feu, il le rend immortel.

Arist. l. 1 meteoron cap. 3.

Art. 3.
De la separation des elemẽs & de l'ouurier de leur arrangement.

LE mouuement subtilise, il purifie; tout ce qui est de plus grossier se retire & s'amasse où il est moindre. La terre est grossiere & lourde, elle se pousse aisément au centre, bien loin de l'eminente place, où le mouuement est perpetuel; toutes les qualitez y sont diuines, puis que Dieu mesme s'y plaît, il fait sa principale residence au lieu du ciel, où le mouuement est plus grand. La face de la terre demeura sans couleur & inuisible, iusqu'à ce que l'Esprit diuin, qui est la chaleur mesme & la lumiere, se répandit dessus les eaux, qui sont la matiere premiere de toutes les choses viuantes. Les plantes & tous les animaux se produisirent par la vertu de cet Esprit tres-efficace & par l'extréme humidité.

LA terre est froide & seche d'elle-mesme, elle est suiette à beaucoup de changemens, elle est dure & tres-inégale, elle a des qualitez si contraires au feu, qu'il est impossible qu'ils s'approchent; il a fallu deux elemens pour occuper le grand espace qui est entr'eux. L'eau qui est pesante & tres-fluide, applanit les profondes abysmes, elle amollit la secheresse, elle fait la fertilité, elle se glisse insensiblement dans les pores. La terre & l'eau ne font qu'vn globe, car en creusant, l'eau se trouue tousiours à niueau des mers ou des fleuues, ces elemens se voyent par tout vnis ensemble, ne faisant qu'vne masse. L'air a quelque chaleur, il est souple & tres-delicat, il s'éleue, il s'abaisse indifferemment, pour occuper tous les lieux vuides, il remplit tout le reste de ce grand interualle.

LORS donc que la force diuine donna le tour aux elemens, ils sortirent à l'instant de ce desordre, ils se porterent en des lieux propres, à la reserue des parties qui s'engagerent dans la terre, car elle enferme en diuers lieux beaucoup de feu, selon la varieté de ses cauernes & des creux qu'elle forme. Ce feu se répandit inégalement en plusieurs endroits, il s'enueloppa dans la terre, il s'en retint en quelque lieu beaucoup, en d'autres peu, & ce peu se diuise encore en plusieurs petites parcelles; il digere, il desseche les parties plus subtiles pour faire le meslange. Ce feu surpris & engagé, trauaille à la façon de l'Vniuers & de l'impulsion qu'il a receu; il produit toute chose en rond, il se renferme dans ses parties gluantes, il s'y refléchit, & il tourne, il retourne sans cesse. La terre donc estant échauffée par la succession du temps sa pourriture engendra la fœcondité, il se fit sur la terre vne pourriture semblable à celle qui se voit alentour des membranes.

Art. 4. *De la matiere & de l'ouurier de toutes les choses viuantes.*

LA terre est la matrice de toutes les choses qui s'engendrent, son humidité bien digerée par la continuation de la chaleur est la matiere des parties. Le feu diuin montre sa force dans l'humidité qu'il recuit, il paroît rouge & purifiant sa matiere, il en produit du sang qui s'enuironne de membranes. Apres que la chaleur elementaire & celle du Soleil eurent agi fort long-temps ensemble dans toute cette pourriture, ce qui se rencontra graisseux, manquant de fluidité se brula fort soudainemẽt, il prit la nature des os & la plus grande fermeté. La pourriture tres-gluante & qui estoit meslée de fort peu de matiere froide & sanguine, ne pût estre brulée par la chaleur, ni se rendre fluide en se fondant, elle prit vne autre nature, il s'en fit des parties differentes des autres; les nerfs, les ligamens & les cartilages qui sont solides & sans aucune cauité,

s'en

s'en produisirent, faute de matiere froide capable de se fondre.

LES venes ont esté formées de matiere & de maniere differente, elles eurent beaucoup de substance froide ou sanguine, tout autour de laquelle, ce qui estoit de plus visqueux venant a estre desseché par la chaleur se conuertit en leurs membranes. Le froid grossier fut surmonté par la chaleur, il coula dans les venes, il deuint tout fluide, estant fondu par sa vigueur. La gorge, le gosier, l'estomach, le grand creux du bas ventre, & toute la suitte des boyaux qui va finir au siege, ont esté faits de mesme sorte. La substance du froid les creuse toutes en s'écoulant, mais elle sort & se reiette; & dans les venes elle demeure, allant de l'vne à l'autre.

LA substance du froid continuant à s'échauffer & à se desecher tout alentour, ce qui estoit de plus gluant s'époissit en forme de peau; il deuint la substance de toutes ces parties, n'estant que membraneuses. Le dedans de ce froid se fondit & s'ecoula tout, à cause qu'il ne contenoit guere de gras ni de visqueux. La vessie se creusa de mesme sorte, beaucoup de matiere froide se retint, elle s'affermit & se dessecha tout alentour par l'action de la chaleur, le reste qui estoit dedans se fondit & deuint liquide, il s'écoula; les cauitez de la teste & des autres parties se firent tout de mesme. Il se fit des membranes en tous les endroits, où le gras estoit en moindre quantité que le gluant, & les os se formerent aux lieux où la graisse estoit abondante; il se fit donc des os par tout où la graisse estoit copieuse. Le visqueux manqua dans des lieux où la graisse & le froid estoient égaux; ce dernier se fondit & se brula par le soudain embrasement de la partie graisseuse, & les os se formerent tres-durs & tres-solides; Les os se creuserent & s'emplirent de trous aux endroits où le gras & le gluant se rencontrerent ensemble, se dessechant inégalement & à la longue; ce sont là mes pensées particulieres touchant la composition des parties.

CHAPITRE SECOND.

De la conformation & de ses principaux organes.

Art. I.

De la conformation du cerueau, & des effets du froid & de la chaleur.

LA chaleur & le froid sont les premiers organes; le froid retient, il fige indifferemment toute chose froide, grasse ou subtile, il les arreste ensemble. Le feu liquefie tout, & auec le temps il seche, il endurcit; si sa matiere est meslée de graisse, elle

se brule promptement; si elle est phlegmatique, froide & visqueuse, sans aucun meslange de graisse, elle ne brule point, son humidité se resout, sa chaleur se dissipe, & à la longue elle se fige & se durcit. Le cerueau se compose de matiere visqueuse, ou de sang froid & phlegmatique, il s'en nourrit, il en est l'origine; la chaleur est l'ouuriere, elle est la source de l'humeur grasse & combustible, car elle se répand sans resistance, se fondant la premiere, & surnageant. Le cerueau donc ne peut pas se bruler & se durcir, ayant fort peu de graisse, il demeure mollet en forme de chair blanche & delicate, il s'enuironne de membranes époisses & fortes, à cause qu'il regorge d'humeur visqueuse & phlegmatique. La graisse qui se fait par la chaleur tres-foible, & qui surnage alentour des membranes, les conuertit en os tres-delicats, elle en produit le crane à la longueur du temps, à proportion qu'elle abonde.

L'ESPINE ressemble à la teste, sa moüelle est dépendente du cerueau, elle se fait de mesme; elle n'a pas en elle vne plus grande quantité de gras que de visqueux, ils sont meslez également, puis que la moüelle est tres-petite à proportion de la grandeur des os qui l'enuironnent. Ce n'est pas auec raison qu'elle a receu le nom de moüelle, ne seruant pas de nourriture, elle n'est iamais répanduë dedans les os qui la contiennent, puis qu'elle a ses propres membranes, & la vraye moüelle n'en a point. Cette verité tres-asseurée se connoît à ce qu'exposant au feu des nerfs & des parties visqueuses, ou d'autres qui sont grasses & de la moüelle mesme, celles-cy se rotissent en peu de temps, elles se cuisent, & les parties nerueuses ne se rotissent point, elles se sechent & se durcissent, faute de graisse & d'humidité.

Art. 2. *De la conformation du cœur & de ses vaisseaux.*

LES entrailles entretiennent toutes les parties, les venes seruent à leur correspondance. Le cœur se fait & se nourrit de sang brulé visqueux & sec, sa chair est dure & coriace, il est formé par vne violente chaleur, il s'enueloppe d'vne peau qu'on nomme pericarde. Ses cauitez se font dans sa substance mesme par la fonte du plus fluide sang qui le compose, elles sont beaucoup moindres & plus étroittes que les venes, dont les plus grandes se remarquent à sa teste; outre ces venes on en voit d'autres encore qui se communiquent à tout le corps.

IL sort deux grands vaisseaux des deux ventricules du cœur, le premier est la grande artere qui contient des esprits beaucoup plus forts & plus impetueux que la vene, puis qu'elle en est le reseruoir & l'origine. L'agitation tres-soudaine produit l'écoulement d'vne

partie du ſang qui compoſe le cœur, elle preuient l'époiſſiſſement de toute ſa ſubſtance. Ces grands vaiſſeaux paſſent au trauers du diaphragme, ils ſe diuiſent aux reins, ils ſe partagent ſur les hanches en pluſieurs rameaux, & principalement aux deux cuiſſes. Ils montent auſſi du cœur droit à la gorge, ils ſe portent aux deux bras & à la teſte, puis aux deux temples; ils ſe diuiſent encore en pluſieurs autres branches. On peut comter les grandes venes, les petites eſtant innombrables, elles ſont répanduës par tout le corps, tirant leur origine de la vene caue & de la grande artere. Les groſſes venes ſont toutes au cœur, au col & à la teſte, elles vont au deſſous du cœur, elles deſcendent aux reins & aux cuiſſes.

Art. 3. De la chaleur du cœur, & de la grandeur de ſa force.

LA chaleur eſt tres-grande dans les arteres & dans le cœur, il ſe compoſe de matiere tres-chaude, il s'en nourrit, il s'en fomente. Le cœur eſt la partie plus chaude, il contient les eſprits qui ſont tres-efficaces, il tire l'air eſtant tres-chaud, il eſt rempli d'eſprit boüillant, il ſe remuë ſans ceſſe; le cœur & les arteres s'agitent ſans relache. Les choſes froides ſont toûjours immobiles, les chaudes ſe remuent, ſi on veut allumer du feu dans vn lieu bien étroit & à couuert des vents, on voit que ſa nature eſt de ſe dilater & de ſe reſerrer ſans ceſſe; vne chandelle fait de meſme, ſa flamme ſe remuë continuellement plus ou moins, encore qu'elle n'eſt agitée d'aucun vent qui ſe remarque. Les choſes chaudes ſe nourriſſent d'air frais, le cœur eſt la partie plus chaude qui compoſe l'enfant, il remuë tous ſes membres; il pouſſe les humeurs & les eſprits, il eſt le ſeul ouurier de toutes ſes actions.

L'ENFANT tire l'air frais, & la douceur de l'aliment du ventre de ſa mere, quand elle mange ou qu'elle reçoit l'air, il ſucce l'vn & l'autre en ſerrant ſes deux lévres, à cauſe que ſon cœur eſt plein d'eſprit & de chaleur; il s'agite ſans ceſſe pour attirer ſes raffraichiſſemens & rejetter ſes vapeurs acres. Les animaux ont tous à leur naiſſance des excremens dans les boyaux, la reſpiration les fait deſcendre par l'abaiſſement du diaphragme, & par la compreſſion du bas ventre, elle les fait ſortir eſtant plus grande au moment de l'accouchement. Ces excremens ne ſe produiſent que des reſtes du ſang & des humeurs que l'enfant tire de ſa mere, par la bouche & par le nombril, il ſucce ſans relache tant que le cœur s'agite, il les attire dés le moment qu'il en a les organes. C'eſt la nature de la bouche d'attirer l'aliment, l'enfant n'apprent point en naiſſant à remuer ſes lévres, non plus qu'à remuer les bras & les iambes, ils s'agitent d'eux-meſmes dés qu'ils ſont faits, la bou-

che se remuë, l'enfant prent la mammelle, & il la succe.

Art. 4.

De la conformation des poumons, du foye, de la ratte, des reins, des muscles, du cuir, des iointures, & des ongles.

LES poumons ont esté formez autour du cœur en cette sorte, le cœur desseche promptement, en maniere d'escume par sa grande chaleur, tout ce qui est de plus visqueux dans la liqueur qui l'enuironne. Ils se remplissent d'vn grand nombre de venes & de conduits, car les parties plus froides se liquefient par l'action de la chaleur, elles s'écoulent; celles qui sont visqueuses composent ses vaisseaux, & les membranes qui l'entourent. Le foye se fait d'vne abondance de liqueur qui s'époissit en s'arrestant, car n'estant grasse ni visqueuse, le feu ne s'y met pas auec violence, il ne se brule point, le froid surmonte la chaleur, auec la succession du temps il s'affermit. Cette verité se connoît au sang d'vne victime qui est toûjours coulant, tant qu'il est chaud, & qui se fige quand il se refroidit; que si on le remuë il ne s'époissit point, à cause que ses fibres qui sont froides & visquenses, s'échauffent & se dissipent.

LA ratte se compose de sang chaud & visqueux, elle est produitte par la grande chaleur, le froid ne contribuë qu'à l'époississement de sa partie visqueuse qui fait ses fibres; or la ratte n'est ferme qu'à cause de ces fibres. Les reins n'ont guere de matiere chaude ni de visqueuse, ils sont quasi tout faits de sang pituiteux, le grand froid l'époissit, il en forme les reins qui sont moins rouges que les autres visceres, n'estant pas faits de sang tout pur. La chair des muscles se compose de mesme, la matiere sanguine s'arreste à la fraicheur de l'air, le froid la fige, il en forme la chair; ce qui est de visqueux compose les conduits où les humeurs se portent & coulent tout de mesme que dans les grandes venes. La chaleur & l'humidité sont les principes de la vie, la chaleur se répand par tout le corps, elle est en abondance dans toutes les parties; son ennemi qui est le froid compose les humeurs & le sang mesme, il a tant de pouuoir, qu'il peut les époissir & les figer. La chaleur a la force de fondre les humeurs, elle en est la maistresse, elle est l'ouuriere de leur fluidité, on le voit en couppant vne partie du corps telle que l'on veut, le sang en sort & il coule toûjours, tant qu'il est chaud.

LE sang se fige en se refroidissant, il s'époissit par la froideur de l'eau qui le compose & de l'air qui l'entoure; il s'enuironne d'vne peau laquelle estant ostée, il s'en produit vne nouuelle; que si on l'oste encore, le froid ne manque point à en refaire toûjours d'autres. I'ay rapporté toutes ces choses pour montrer que le corps se couure necessairement d'vne peau que le froid y produit tout alentour, puis qu'il domine en sa matiere & en l'air qui le touche.

Les jointures se font apres que les os sont durcis par le soudain embrasement de toute la matiere grasse; ce qui se treuue de visqueux entre les parties dures & qui se sont brulées par la chaleur, se seche peu à peu, il compose les nerfs & la mucosité des jointures, car estant trop fluide il s'époissit, & ce qui est de plus subtil demeure dans leurs cauitez. Cette mesme viscosité compose aussi les ongles, sa partie plus subtile coule toûjours des os & des jointures, elle décend au bout des doigts, où elle se desseche, & deuenant aride, elle produit les ongles.

Art. 5. *De la conformatiõ des dents & de leur dureté.*

LES dents se forment apres les autres os, elles se font de la viscosité qui coule en abondance de tous les os du crane & des machoires, la graisse qui s'y mesle les fait bruler soudainement. L'humeur sanguine ou froide n'est point l'ouuriere de leur solidité, elle se fond toûjours, & son écoulemẽt les creuse toutes. Ainsi les dents ont vne extréme dureté, leur matiere estant tres-vnie, elles ne croissent qu'en longueur faute de pores où la nourriture doit entrer. Les machoires ne sont pas de mesme, puis qu'elles croissent en toutes les dimensions, leurs alueoles ou cauitez s'élargissent, & delà vient que les dents tombent aux ieunes gens, deuenans trop petites à proportion des alueoles, à mesure qu'ils croissent. Les parties ne se forment point qu'au temps de leur vsage, les dents ne se font pas de la semence; les premieres se font de l'aliment que l'enfant tire de la mere & du lait qu'il reçoit de ses mammelles. Ces dents tres-foibles, estant poussées par l'abondance d'vne plus forte nourriture, tombent à sept ans, qui est le temps de cette nourriture plus solide; quelquefois elles tombent beaucoup plutost, si elles sont formées de mauuais lait, ou d'autre vicieux regime.

LES bonnes dents suruenant aux premieres qui sont foibles & petites, durent toute la vie, si les malignes fluxions ne les corrompent. Les vingt premieres dents tombent à vn chacun, elles reuiennent deux fois à quelques vns, & mesme quelquefois elles reuiennent apres trente ans. Les venes de l'estomach, du ventricule & du bas ventre, où tous les alimens & les breuuages tombent, venant à s'échauffer, tirent le plus subtil & le plus doux; le plus grossier demeure dans les gros boyaux, il se rejette. Chaque partie s'augmente de l'aliment qu'elle reçoit, elle luy communique sa nature, elle le subtilise, elle l'échauffe, ou elle l'époissit. Les machoires reçoiuent beaucoup de sang des parties basses, n'y ayant qu'elles entre les os qui ont de grandes venes; elles le conuertissent en leur substance, le superflu qui est gluant & copieux produit & re-

produit les dents, il les fait croître tout du long de la vie. La machoire est le plus dur de tous les os, elle se forme la premiere, elle est fort éminente & fort solide à quarante iours, à cause que son mouuement est continuel & necessaire à l'attraction de l'aliment.

Art. 6. *Que les dents & les machoires indiquent la durée de l'homme.*

L'ACCROISSEMENT des parties molles n'est pas considerable, la grandeur se remarque aux parties solides qui tiennent lieu de forme, puis qu'elles donnent la figure, le mouuement & la fermeté, elles s'augmentent à proportion de l'aliment qu'elles reçoiuent. L'accroissement de l'homme entier, sa force & sa perfection peuuent se remarquer & se preuoir à plusieurs choses; l'augmentation du nombre des dents, & l'accroissement de la machoire sont les signes plus asseurez de la longueur & durée de sa vie; on la preuoit à leur grandeur, à leur arrangement, & à leur nombre, elles sont les ouurieres & les indices de l'âge la plus longue. Le nombre des dents croît toûjours à proportion de la machoire & de la quantité des alueoles, elle n'en a que vingt à la naissance, elle n'est pas capable alors d'en tenir dauantage.

L'HOMME s'augmente & se perfectionne tant qu'il reçoit plus d'aliment, qu'il ne se pert de sa substance, il a les marques de toutes les vertus qui doiuent se produire en luy dans le cours de sa vie, elles se montrent éuidemment depuis sept ans iusqu'à quatorze. C'est en ce temps que la chaleur se fortifie, elle dilate les vaisseaux, tout le corps s'aggrandit, les grosses dents paroissent, & celles qui se font de lait tombent, ou sont poussées dehors par de plus grosses & de plus fortes qui se font d'aliment solide. L'augmentation de la chaleur digere toutes les humeurs, elle grossit le corps de ceux qui sont sanguins & phlegmatiques, elle aggrandit les bilieux, elle les subtilise, elle guerit le mal caduc, & plusieurs autres maladies.

LA machoire s'allonge à sept ans, ses alueoles s'élargissent, elles se multiplient; les grosses dents se montrent, & toutes leurs racines reçoiuent chacune à leur pointe vn nerf, vne vene & vne artere. L'homme s'augmente à chaque septenaire, il reçoit de nouueaux degrez de perfection de sept ans en sept ans; il croît notablement au premier septenaire, & au second qui est à quatorze ans; il croît aussi beaucoup dans la vingtiéme année, c'est le troisiéme septenaire qui montre tout ce qu'il doit estre le reste de ses iours.

L'homme s'augmente iusqu'au quatriéme septenaire, il croît mesme encore au cinquiéme, il se perfectionne; les facultez se fortifient iusqu'à trente-quatre ans, & à vingt-sept ans le corps s'acheue; deux dents, qu'on nomme de sagesse, paroissent alors à plu-

sieurs hommes, à cause qu'on doit estre sage quand elles viennent.

LES superfluitez des parties retiennent toûjours leur nature, les cheueux se produisent de l'humidité superfluë qui se rejette en abondance de la ceruelle & de la teste; cette viscosité ne vient que d'elle, en estant l'origine, elle est semblable à la matiere qui engendre les nerfs, elle n'a rien de gras, car si elle en auoit on le verroit bruler par la chaleur. Ne vous estonnez point s'il vient aussi du poil aux eines, aux aixelles, & en d'autres endroits, c'est la mesme raison, le poil vient aisément en toutes les parties où les humeurs gluantes & la chaleur abondent. Le poil qui vient aux parties glanduleuses se frise & se tortille, à cause qu'estant grasses, elles fournissent aussi vne matiere grasse qui se reflechit & se frise, en se brulant.

Art. 7. *Que toutes les actions se produisent de la structure & du temperament.*

LES actions se produisent du temperament & de la conformatiõ des parties. L'ouïe se fait en cette sorte, le trou de l'oreille aboutit à des os qui sont durs cõme pierre, ils ont la secheresse & la solidité du vray marbre; son conduit ou cauité fistuleuse se forme dans ces os tres-durs. Le son frappe ces os, il appuye contre, à cause qu'ils resistent; ainsi l'os de l'oreille retentit, parce qu'il est dur & creux. La pellicule qui separe le dedans de l'oreille & qui arreste l'air qui luy est naturel, enuironne le trou de l'os petreux, elle est subtile, cõme vne toile d'araignée, c'est la plus seche de toutes les membranes.

De l'ouïe.

ON a beaucoup de preuues que les choses plus seches renuoyent le son plus fortement, on entend mieux le bruit plus il est grand, il entre plus auant dans les oreilles. Quelques Philosophes naturels ont dit que le cerueau resonne, & qu'il est le sujet des sons; mais ils se trompent, cela ne peut se faire, car le cerueau de sa nature est tres-humide, & les membranes qui l'entourent sont toutes deux époisses & molles, les os mesmes du crane ne sont pas durs, ils sont poreux comme vne esponge. Rien de ce qui est mol n'est capable de former le son, il n'appartient qu'aux choses seches, elles resonnent & produisant le son, elles se font entendre. Il n'en est pas de mesme des odeurs, le cerueau qui est tres-humide les discerne, il iuge des choses qui sont seches, il reçoit leur impression, les attirant auec l'air par les narines à trauers les conduits des bronches.

De l'odorat.

LE cerueau s'auance sur le né dans vne cauité qui n'a point d'os en deuant, pour soûtenir son éminence, elle aboutit à vn cartilage mol & troüé comme vne éponge, puis qu'il n'est ni os ni chair. Quand donc les conduits du né sont dessechez, ouuerts & libres,

le cerueau iuge mieux des odeurs qui sont seches & subtiles, qu'aux autres temps. Le né ne conçoit pas l'odeur de l'eau, à cause qu'elle a plus d'humidité que le cerueau, quand elle est nette, car l'eau puante s'époissit & s'échauffe, comme toutes les autres liqueurs qui se corrompent. Les narines ne peuuent rien sentir quand elles sont remplies de phlegme, à cause que le cerueau mesme ne reçoit rien, les passages de l'air estant bouchez. On souffre tous ces accidents quand le cerueau se liquefie, car il enuoye force matiere sur le palais, sur la gorge, sur les poumons & sur le reste du thorax. Ceux qui ressentent ces symptomes assurent qu'vne humeur distille de la teste; elle coule aussi quelquefois sur tout le corps, ce qui n'arriue point sans quelque maniere de chaleur.

Art. 8. *Que la structure de l'œil est cause de l'actiõ de voir.*

VOICY la cause qui fait voir; vne vene sort du grand sinus de chaque costé du cerueau, elle passe à trauers les os du crane, par le moyen de la pie mere qui la porte au milieu de l'œil. Si ces venes se bouchent ou se couppent, comme il arriue quelquefois dans les profondes playes des temples, il se fait cette espece d'aueuglement, où l'œil paroît sain; de mesme que quand le nerf optique s'étrecit ou se bouche. C'est par ces venes que la partie plus pure & plus subtile de l'humeur tres-gluante qui nourrit le cerueau se coule aux yeux & les compose, elle sert de matiere à la production de la membrane qui les entoure. Cette membrane n'est pas moins transparente que les autres parties qui composent les yeux. Ce qui est en dehors & touche à l'air se fige & s'époissit par sa fraicheur, de la mesme façon que les vents & les eaux forment la peau qui enueloppe tout le corps. La grosseur & la clarté de l'œil démontrent l'abondance & la pureté des humeurs & des esprits, sa petitesse & son aridité font voir la secheresse & la dureté du cerueau.

Arist. l. de sensu & sen. cap. 2.

L'OEIL donc a plusieurs membranes qui se mettent au deuant de sa principale & plus clairuoyante partie, elles ont la mesme transparence & netteté que sa propre substance. Cette noble partie reflechit la lumiere & tout ce qui reluit, c'est le miroir de la nature, elle est seule capable de iuger des couleurs, n'y ayant qu'elle en l'œil qui reflechit tous ses objets. Sa vertu de reluire consiste à receuoir le iour & à le renuoyer, tant en dehors, qu'en dedans; elle rompt les rayons qui se portent au cerueau, elle reflechit ceux qui resortent, estant superflus. Ainsi la conformation de l'œil, de la retine & du crystallin gouuerne la reflexion de la lumiere & sa refraction; ce qui est trouble & inégal est inutile ou nuisible à son action. Le blanc qui paroît tout autour de l'œil, est sa chair & sa

plus

plus époisse membrane, auec les aponevroses de tous ses muscles jointes ensemble.

LE centre ou milieu de l'œil qu'on nomme la prunelle, paroît de couleur noire, à cause de sa profondeur & de la noirceur de ses membranes; on appelle membranes ou tuniques les peaux qui composent l'œil & le reuestent, tant en dedans qu'en dehors. La membrane vuée ou choroïde reçoit en sa surface exterieure les venes & la nourriture du cerueau, pour la communiquer à toutes les parties de l'œil. Cette mesme membrane paroît noire en sa surface interieure, pour mieux reflechir les objets & la lumiere; & neantmoins estant separée, elle est blanche effectiuement, puis qu'elle est transparente & qu'on voit le iour au trauers.

L'HVMEVR claire & subtile qui reluit au centre de l'œil, est de la nature du cerueau qui est visqueux; on voit souuent que s'écoulant d'vn œil qui se creue, elle est g uante. Cette humeur est fluide tant qu'elle est chaude, mais elle se durcit en se refroidissant, elle demeure toûjours claire & transparente, comme vn morceau d'encens, tant aux bestes qu'aux hommes. Les moindres choses offensent l'œil, il a ses ennemis particuliers, comme le vent, le feu, & toutes les autres choses, dont l'éclat est plus grand que sa lumiere, vne foible lumiere est toûjours obscurcie par vne grande. De mesme que la bouche, la langue, le palais & toutes les parties du bas ventre, seruant au goust & à la coction des viandes, ont vne humidité mediocre qui est tres propre au discernement des saueurs; les alimens trop secs ou trop humides ne peuuent se communiquer que ces excés ne se moderent. La lumiere de l'œil se fortifie dans l'obscurite, le grand iour la dissipe, s'il vient à penetrer dans sa prunelle, & mesme vne mediocre clarté l'eblouït, puis que la plus parfaite ressemblance est le plus naturel empéchement de l'action.

Art. 9.
Que la conformation fait tous les mouuemens.

LA conformation fait aussi tous les mouuemens, tant naturels qu'arbitraires: Le corps de l'homme est ouuert par tout, il tire l'air à soy par les pores & par les venes dans toutes ses parties, il en tire beaucoup dans ses cauitez manifestes. L'air qui fait plus de bruit & qui se fait entendre plus hautement, se pousse dehors impetueusement par la bouche contre celuy qui nous entoure. La teste retentit formant dedans ses os plusieurs cauitez vuides; la langue est tissuë de toute sorte de fibres confuses ensemble, elle est tres-souple à se mouuoir en toutes les manieres. Elle enueloppe & reçoit l'air au sortir du larynx, afin que le poussant vers les dens, ou vers le palais, la parole se forme claire & distincte. L'agilité de

De l'attraction de l'air au dedans du corps, & de la parole.

la langue eſt extreme, ſes mouuemens ſont ſi ſoudains & ſi diuers, qu'elle forme vne infinité de differentes ſyllabes, s'agitant dans la bouche, & pouſſant l'air en diuers lieux de ſon petit eſpace..

QVELQVES ſyllabes ſe prononcent à la gorge y roulant l'air, d'autres ſe forment par la langue en le frappant, d'autres ſe font en le pouſſant vers le palais, vers les dens, ou iuſqu'aux lévres. Si la langue n'auoit vne extreme ſoupleſſe à former ainſi les ſyllabes, en s'appliquant differemment à diuerſes parties, on ne pourroit parler diſtinctement, l'homme n'auroit qu'vne voix ſimple, il ne rendroit qu'vn cri confus. On le voit aux ſourds de naiſſance, qui ne parlent iamais diſtinctement; car ne pouuant apprendre, ils n'ont tous qu'vn meſme cri toute leur vie. Ceux meſmes qui ont la faculté de parler ne le peuuent faire, s'ils pouſſent l'air dehors tout à vn coup, & ſans le diſtinguer.

SI on veut parler hautement & pouſſer vne voix tres-forte, on prend haleine, on tire l'air en abondance, on le rejette en ſuitte auec effort, & on fait vn grand cri tant que l'air peut ſuffire; puis il s'abaiſſe peu à peu, & il manque inſenſiblement. Les Muſiciens ont quelquefois beſoin d'éleuer leur voix & de chanter bien haut, ils tirent l'air en leur poumon, ils s'efforcent de l'y amaſſer, pour continuer plus long-temps leur expreſſion. La force de leur chant & la violence de leur voix dure tant que leur haleine peut fournir, & à meſure qu'elle manque leur voix s'affoiblit auſſi peu à peu; on reconnoît de là que l'air eſt la matiere de la voix. I'ay veu des gens qui voulant ſe tuer eux-meſmes, ſe couppoient le goſier ou larynx, qui eſt le paſſage de l'air; ces perſonnes ne laiſſent pas de viure & de rechapper, mais ils ne parlent plus, ſi cette playe du goſier ne ſe rebouche, car alors ils peuuent parler. On voit de là que le larynx eſtant couppé, l'air ne s'attire pas iuſqu'au poumon, puis qu'il s'en va par l'ouuerture.

CHAPITRE TROISIEME.

Que la vie de l'homme eſt gouuernée par le ſeptenaire.

Art. I. *Que le ſeptenaire eſt la*

LA vie conſiſte au mouuement de la chaleur & des eſprits, elle dépend des tours & des retours du ciel & des ſaiſons qui en

sont les ouurieres & les premieres causes, elles n'agissent que par la ressemblance & par la contrarieté qui establissent & ruinent tout. La troisiéme saison est tousiours asymbole & tres-contraire à la premiere; c'est le plus fort de tous les nombres, & le ternaire tres puissant d'où les années tirent leur force, les mois & les iours critiques ont aussi toute leur vertu de cette source tres-feconde.

principale mesure de la vie.

LE septiéme iour est le plus fort de tous les iours critiques, ce septenaire se compose de trois ternaires entrelassez, il rassemble en son tour, il renferme en son estenduë toutes leurs forces. La vie de l'homme se partage en certain nombre de semaines, elle en est toute composée, on le voit premierement en ce que si-tost que la semence est renfermée dans la matrice elle trauaille, elle a dans le septiéme iour l'ébauchement de toutes les parties. On peut admirer la façon de découurir vne chose si rare, ie l'ay apprise & l'ay souuent fay voir en cette sorte.

L. de sept. partu.

LES femmes qui font l'amour publiquement, & qui ont souuent éprouué ce qui se passe en elles dans l'approche des hommes, sçauent iuger de la grossesse par la retention de la semence; car si elle demeure, elles détruisent & tuent dans leur sein propre le fruit qu'elles y conçoiuent. L'enfant donc estant détaché de la matrice, il tombe à terre, comme vne masse de chair, laquelle il faut ouurir adroittement & la considerer attentiuement dans de l'eau froide. L'eau raffermit par sa fraicheur les filamens, elle les laue, elle les fait paroistre plus gros, elle les soustient en leur place. On voit que l'enfant à sept iours a desia toutes les parties, il a des yeux & des oreilles; ses bras, ses mains & ses doigts se forment; les cuisses, les iambes & les doigts des pieds se separent, on distingue le sexe, tout le reste du corps est pareillement éuident.

Art. 2.
Que la vie s'etablit & se pert en sept iours.

LA vie de l'homme s'establit au septiéme iour, elle se pert & se détruit au mesme nombre de iours. Si on s'efforce de les passer entierement sans boire ni manger aucune chose, on meurt indubitablement à ce terme. Si quelqu'vn se rencontre qui passe le septiéme iour sans nourriture, il ne laisse pas de mourir, encore que prenant courage à la persuasion de ses amis, il boiue & mange. L'estomach deuient incapable de digerer la nourriture & mesme de la receuoir, son conduit s'étrecit, & les boyaux se bouchent, estant collez par la longueur du ieûne. On peut s'instruire de cette verité de ce que l'enfant à sept mois est capable de viure, sa naissance répond precisement au nombre des semaines dans lesquelles il doit naître, il en a le vray nombre & la proportion ne-

Comment. nostris in l. de sept. & octim. partu.

cessaire. Pas vn enfant de ceux qui viennent au monde au huitiéme mois ne subsiste, ils ne viuent iamais ; ceux au contraire qui viennent à neuf mois & dix iours sont les plus accomplis, ils ont la vraye proportion du temps & la iuste mesure qui fait le nombre des semaines. Quatre dizaines de semaines se font & se composent de deux cens & soixante iours, puis que chaque dizaine est de soixante. L'enfant qui vient au septiéme mois est de trois dizaines de semaines de iours, chaque dizaine est de septante; ainsi les trois dizaines ensemble font deux cens & dix iours precis. Les maladies tres-aiguës qui tourmentent beaucoup en peu de temps, vont comme la grossesse & la naissance, leur cours se renferme tout en peu de iours & de semaines, elles font mourir soudainement, ou elles se guerissent.

LES fievres tierces & doubles tierces continuës se terminent toûjours en sept iours ou en vnze, qui font vne semaine & demie. Les fievres tierces intermittentes se terminent au septiéme accés ou au vnziéme, les doubles tierces intermittentes vont iusqu'au quatorziéme accés, & mesme iusqu'au vingt-deuxiéme, estant composées de deux tierces. Les fievres quartes continuës se remuent par ephodes ou demies semaines, & se finissent en quatre accés qui font deux semaines precises; les quartes intermittentes qui prennent en esté se guerissent en quatorze accés, & durent six semaines en tout. Les autres fievres, dont les accés sont moins frequents, vont iusqu'à dix-huit iours ou à vingt & vn, ce sont deux semaines & demies, ou trois semaines entieres, qui font le dernier terme des fievres aiguës. Les fievres quartes automnales & plusieurs autres maladies longues, n'ont point de iugement certain pour le temps de leur guerison, à cause des fautes qui se font continuellement en leur regime. Les grandes playes qui arriuent à la teste & à toutes les autres parties se bouffissent & s'enflamment dés le quatriéme iour, l'inflammation continuë iusqu'au septiéme. Si les remedes conuenables à la guerison de ces playes sont inutils, la bouë ne se fait point, la douleur presse, l'inflammation continuë, sans se guerir au douziéme iour ni au quatorziéme, ces grandes playes tuent soudainement les malades.

CEVX qui n'ont iamais remarqué si l'enfant qui vient à sept mois est capable de viure peuuent en disconuenir & s'estonner de cette constante verité; mais quant à moy ie l'ay veu fort souuent. Que si on veut s'en asseurer encore plus, il est aisé de s'en instruire, & s'adresser aux sages-femmes & à toutes les gardes d'accouchées qui

en rendront leur témoignage. Ainsi toutes les choses naturelles & celles qui sont contre nature, arriuent à l'homme par la vertu du septenaire qui gouuerne & regle sa vie ; tous les enfans en donnent vne preuue asseurée, leur machoire s'augmente, elle se garnit toute à sept ans, le nombre des dents s'accomplit. Sept années se composent du plus parfait nombre de iours & de semaines, elles en contiennent le vray nombre, & la proportion necessaire au plus grand accomplissement, elles sont faites de trois cens soixante se maines entieres & effectiues. Ie diray plus distinctement ailleurs les vrayes raisons pourquoy toutes les choses naturelles se font & se rencontrent en ce nombre de sept.

Sept années côtiennent 365 semaines precises, vn iour & 18 heures.

Art. 3.

Que la conception s'acheue en sept iours, de ses partie & de l'importance de les sçauoir

Tractatu nostro de tempore infus. animæ.

LA vie de l'homme se partage en deux temps, ce sont ses âges & sa naissance, laquelle se diuise en l'accouchement, au temps de la grossesse, & en celuy de la conception. La conception s'acheue en sept iours, elle se rediuise encore en trois parties qui sont la conception proprement dite, la conformation, & en troisiéme lieu la reception de la semence, qui est le fondement de toute la durée de l'homme, & son premier commencement. Il faut s'instruire de ce moment considerable, s'informer de son heure, & remarquer diligemment les qualitez qui dominent en l'air, la vie de l'homme en dépend toute. On doit apprendre l'estat du corps & de l'esprit du pere & de la mere, sçauoir leur nourriture, les mouuemens de l'ame, & toutes leurs dispositions particulieres, on doit connoistre les humeurs qui regnent dans leurs venes.

LE veritable préjugé, le meilleur horoscope peut se tirer de ces lumieres, il a bien plus de certitude, que celuy qu'on tire des astres qui ne sont que des causes vniuerselles & tres éloignées, dont on a peu de connoissance. On voit la semence, on la touche, elle découure tout, puis qu'elle enferme en sa petite masse l'ouurier mesme de l'homme, sa matiere & sa forme, qui sont les propres causes qui l'establissent & le composent. Si on peut ioindre ensemble toutes les causes vniuerselles & celles qui sont immediates & au dedans de nous, le prognostique est plus certain.

Art. 4.

De la reception de la semence, de ses causes & de ses marques.

IL n'y a qu'vn seul iour en chaque mois où la semence a de coustume d'estre receuë & retenuë dans la matrice, c'est à la fin de l'éuacuation, qui est ordinaire à la femme. Trois choses rendent la matrice propre à la retention de la semence & à la generation, sçauoir son temperament, sa structure & son mouuement. Ces trois choses se treuuent en perfection tres-éminente au dernier iour de la purgation de la matrice, son orifice interieur est ouuert & tout

Hip. l. 1. de morbis mulierum. & Gal. l. 15. de vsu part.

droit à l'exterieur. On obserue en ce temps vne tension à la matrice, qui forme vn conduit égal, & qui a quelque ressemblance au roidissement qui luy arriue au moment de l'accouchement, bien qu'elle ait vn effet contraire. Le roidissement de la matrice en ce moment pousse l'enfant dehors, celuy des ordinaires attire la semence qui luy est familiere, venant de rejetter ses superfluitez; ces deux mouuemens s'entresuiuent, & mesme ils s'accompagnent. Alors la matrice reçoit la semence, elle la serre, elle l'embrasse étroittement l'enueloppant de toute part, à cause qu'elle s'étrecit, elle s'appetisse beaucoup plus qu'aux autres temps, se treuuant exprimée & vuide des humeurs qui s'y arrestent & la bouffissent, par leur augmentation iournaliere. La grosseur de la matrice & l'époisseur de ses membranes l'empêchent d'auoir prise sur vne si petite masse, elle deuient vnie & si égale que la semence n'a pas lieu où elle puisse s'attacher, elle s'écoule insensiblement.

APRES l'éuacuation des ordinaires, la semence s'arreste, elle se retient aisément, à cause de la subtilité de la matrice & de l'inégalité de ses membranes. La conformation de la matrice, dont le col est long & étroit, aboutissant à vne cauité, aide l'attraction de la semence, elle y est toute propre; la chaleur que l'amour excite en ce fond fait les actions d'attirer & de retenir. Si quelquefois la reception de la semence se fait hors de ce temps, on peut s'en éclaircir, elle n'y arriue iamais qu'aux femmes de santé parfaite; dans les grandes amours, elle a des signes indubitables. Vne femme frissonne, elle a de grands chatoüillemens, en suitte elle s'échauffe, elle fremit auec tremblement de tout le corps, & principalement des parties qui sont autour de la matrice, à cause qu'elle se referre. La semence s'arreste, on ne voit point qu'elle ressorte, l'amoureuse inclination se diminuë; ces accidens ne se remarquent point aux autres femmes qui bien souuent deuiennent grosses sans en estre asseurées. Les femmes saines sont beaucoup plus sensibles, ces accidens sont bien plus manifestes en elles, à cause de la pureté de leurs humeurs.

Art. 5. *Que le septenaire est la regle de toutes les parties de la grossesse.*

LE septenaire est la mesure de toute la grossesse, elle est parfaite à trois dizaines de semaines, quatre dizaines font son plus grand & dernier accomplissement. La grossesse se regle en sept quarantaines de iours qui sont suiuies du plus parfait accouchement. L'enfant s'émeut à septante iours, & à trois fois septante il est parfait, à quatre fois septante iours il est au plus haut point de sa perfection. L'enfant qui se remuë sensiblement à septante iours se remuë bien

long-temps auparauant dans la matrice & dans ses eaux, sans que la mere le ressente. L'agitation doit estre grande & violente pour se faire sentir à trauers tant de choses qui se treuuent entre la matrice & le fœtus. Il faut que l'enfant mesme ait la connoissance animale & le vray sentimēt des choses qui sont agreables ou fâcheuses, auāt qu'il se remuë, pour les fuïr ou pour les rechercher. Il a l'vsage du toucher & peut-estre du goust, auant qu'il se remuë, il est capable au mesme temps de dormir & de s'éueiller, car ces deux choses s'accompagnent & s'entresuiuent, leur vicissitude est absolument necessaire. Le cœur du poullet qui se forme se treuue palpitant au troisiéme iour, si on le pique il se remuë violemment, il se retire; on peut douter si ce retirement vient du ressentiment de la douleur, s'il est simplement naturel ou veritablement animal.

LE corps de l'homme est tout fait au septiéme iour, & neantmoins il est probable qu'il n'a le veritable sentiment qu'à trois semaines, au bout du mois il se remuë; à six semaines, ou à sept au plus tard, l'enfant remuë notablement, en ce temps mesme le mouuement de quelques-vns est éuident. Le plus considerable mouuement est à trois mois, à cause de l'impression du changement de la premiere saison en la seconde; l'enfant monte au dessus des hanches, il se remuë violemment, il fait venir le lait en abondance, puis qu'il rarefie les mammelles, & qu'il y pousse les humeurs.

L'enfant qui se forme tousiours ayant la teste droitte & éleuée, se renuerse au septiéme mois, il la presente à son passage, afin de respirer & de sortir plus aisement, il reçoit par la bouche le lait, le chyle & les humeurs cruës, ayant besoin d'vn plus ample raffraichissement qu'aux premiers mois. Le fœtus est entier au septiéme iour, il se nourrit, il se compose de tres-pure semence, il baigne dans son propre suc, sans le mélange d'aucun autre. Cette precieuse liqueur s'introduit par tout dans les pores, elle est receuë dans les plus solides parties, elle s'y coule immediatement, n'ayant besoin d'estre portée par des vaisseaux. Elle s'allie tres-aisement à toutes les parties du fœtus, sans aucune nouuelle coction, puis qu'elle est vne & mesme auec sa substance; le cœur, le foye, la ratte & le sang mesme en sont produits. Le sang commence à couler dans les venes & à faire son tour au second septenaire; l'enfant reçoit sa nourriture en deux manieres, elle entre par les pores de toute l'habitude, le cœur la distribuë par les arteres, comme aux hommes parfaits.

Art. 6. *De la plus longue vie, de*

LA vie plus longue où l'homme puisse atteindre, est de mesme nombre de iours que ceux qui la donnent, qui l'ostent, & qui la

ses parties & de l'année climaterique.

restablissent dans les plus grandes maladies, elle est de six vingts ans, puis qu'il y a six vingts iours critiques qui se reduisent à trois quarantaines, c'est trois fois six semaines. On la diuise en quatre principales parties qui sont toutes contraires, on les nomme âges, elles répondent aux élemens, aux saisons & aux humeurs qui dominent en chacune. Elles changent le corps insensiblement, non seulement en ses humeurs, en l'excellence de ses qualitez, & en la perfection de ses fonctions, mais aussi en sa complexion, en ses lineamens & en son habitude. Les enfans changent de telle sorte au bout de quelques mois, qu'on ne les connoît plus, on les suppose; vn long voyage fait rebuter vn homme, il le fait mesconnoître, il est priué de tous ses biens, & mesme de la iouïssance de sa femme.

L'ENFANCE est humide & chaude, elle a les marques des qualitez à venir, elle contient toutes les semences des vices & des vertus qui doiuent se produire aux autres, elle est de trois septenaires d'années, & quelquefois de quatre, puis que le corps s'agrandit & s'augmente iusqu'à vingt & huit ans, chaque septenaire a des marques particulieres pour montrer les choses à venir. Le premier septenaire est proprement l'enfance, puis qu'on ne parle point encore, & qu'on prononce imparfaitement; le second est docile, le troisiéme est capable de toute sorte d'exercice. La ieunesse est boüillante, colere & bilieuse, elle contient aussi trois fois sept ans, elle finit à quarante & deux. L'âge virile est plus posée, serieuse & mélancholique, elle a pareillement trois fois sept ans, qui font la plus saine & meilleure part de nostre vie, ce sont en tout neuf fois sept ans qui finissent à soixante & trois. Cette année remarquable, climaterique & tres importante, est le commencement de la vieillesse, elle a toutes les marques de la perte de l'homme & de sa décadence, elle indique la mort, elle montre son heure.

Art. 7.
Que la 63 année indique le tēps de la mort.

LA soixante & troisiéme année ne possede pas moins la vertu d'indiquer la ruine de l'homme & le temps precis de sa mort, que la septiéme année contient les marques de toutes les perfections qui doiuent se produire en la ieunesse & en l'âge virile. Les maladies qui viennent du ciel & de l'air, leur guerison, la naissance & la mort arriuent d'ordinaire aux iours, aux mois & aux années critiques; elles sont naturelles, on les peut aisement preuoir & predire la mort, ou les rudes secousses du corps de l'homme & de ses facultez, puis qu'elles ont des causes tres fortes, dont la suitte & connexion est infaillible. Il n'y a point de plus asseurée marque de la proximité de la mort que la perte insensible & naturelle de

Section 6. l. 2. epid.

quelque

quelque importante faculté, & principalement de la veuë, à cause qu'elle a de coûtume de manquer la premiere, sa structure estant tres-exquise, & sa chaleur tres-foible, elle indique l'estat du cerueau. Si cette perte arriue dans vne année critique, on peut attendre vne funeste crise, pour ces deux causes. Les signes sont beaucoup plus forts en ces temps-là, venant de l'air & de l'impression du Ciel, dont le retour est ineuitable & infaillible. Que si l'aueuglement n'arriue pas dans vne année considerable, ni à vn iour critique, il ne vient pas de la nature vniuerselle, il se produit de cause fortuite, ou de mauuais regime, qui se peut éuiter. On est pourtant contraint, dans l'ordre de nature, de mourir à vn iour critique, car il reçoit de l'Vniuers des qualitez tres-efficaces qui ont la force de détruire.

LES choses qui s'engendrent & se perfectionnent ont plus de force aux temps critiques, celles au contraire qui vont en décadence y sont plus foibles, elles y déperissent beaucoup plus qu'aux autres temps. Tout est pernicieux & funeste à ceux qui vont en ruine, les vieillards ne succombent pas moins par l'vsage des choses semblables & plus conformes à leur nature, que des contraires & ennemies, ils se détruisent également & à toute rencontre; ils ne resistent point aux qualitez contraires, ils ne sont pas capables de se fortifier par l'antiperistase. Neantmoins la vieillesse est plus griefuement offensée par les choses semblables, puis qu'elle est tres-encline à l'excessiue humidité, car elle amasse des humeurs qu'elle ne sçauroit cuire & digerer, ni rejetter suffisamment par leurs égouts. C'est pourquoy ces humeurs étouffent la chaleur naturelle, elles l'éteignent par leur grande froideur, si ce n'est qu'en se corrompant, la fievre dissipe la chaleur, qui est tres-foible. Ainsi les vieilles gens meurent d'ordinaire en hyver ou au printemps, ils se portent mieux en esté & en automne, auparauant que les pluyes viennent, la grande secheresse de ces saisons corrige l'excessiue humidité qui domine en leur habitude.

Aph. 18. l. 3.

LA chaleur donc & l'humidité qui donnent l'accroissement à toutes les choses viuantes, sont pernicieuses aux vieillards; les enfans au contraire profitent éuidemment des choses humides, ils se forment, ils se remuent, ils se perfectionnent aux pleines lunes; ils y naissent, ils s'y portent mieux, ils s'y guerissent de leurs plus grandes maladies. Les temps critiques ont aussi la vertu generatiue, ils sont chauds & humides à l'égard de ceux qui s'engendrent, ils leurs ramenent à chaque tour les qualitez propres à la vie. Le

Aph. laudato & cōmentr. nostris in l. de sept. partu f. 23. & 28.

Sect. 6. l. 2. epid.

ternaire eſt le plus puiſſant de tous les nombres & des temps critiques, il eſt la ſource de la vertu du ſeptenaire; le ternaire de trois fois ſept années compoſe l'année climaterique, il a les plus aſſurées marques de l'approche ou de l'éloignement de la mort; car ſi le corps eſt fort bien complexionné, ſi toutes les facultez ſont vigoureuſes, on doit attendre vne plus longue vie. La 70 année qui contient dix fois ſept ou ſept fois dix années, n'eſt pas moins efficace, elle indique auſſi puiſſamment, & celuy qui la paſſe ſans aucun conſiderable detriment, peut approcher du plus long terme de la vie.

L'année climaterique de la femme.

LA femme ceſſe de porter des enfans enuiron quarante-neuf ans, qui font ſept fois ſept ans complets; alors elle eſt ſujette aux fievres quartes, au cancer & à d'autres fâcheuſes maladies qui ſe produiſent du changement notable de leur temperamment & de la ſuppreſſion naturelle de leurs éuacuations ordinaires. La 49 année eſt la climaterique de la femme, elle poſſede la vertu d'indiquer le temps de ſa mort, ou le prolongement de ſa vie; elle eſt auſſi conſiderable en la brieueté de ſa durée que la 63 en la plus longue vie de l'homme.

LE LIVRE DE L'ACCOVCHEMENT *à ſept mois, & de ſes autres termes qui ſont plus accomplis.*

CHAPITRE PREMIER.

Des cauſes éuidentes & prochaines de la differente perfection des enfans à ſept mois & à dix.

Art. 1. *De tous les termes d'accoucher & particulierement à ſept mois.*

IL y a des enfans qui naiſſent à la fin du ſeptiéme mois, ayant trois dizaines de ſemaines, ou trois cens & dix iours complets. On voit d'autres enfans qui naiſſent au commencement du ſeptiéme mois, ils viennent au monde en ſes premiers iours, n'ayant que cent octante deux iours & treize ou quatorze heures. Ils n'ont qu'vne demie année, vn demy iour & quelques heures, ils tiennent vn iour de la troiſiéme ſaiſon qui eſt toute contraire à la premiere, ils en reçoiuent les vertus. Ces enfans à ſept mois peuuent auoir ſept pleines lunes, ſi la ſemence eſt receuë dans la matrice au com-

mencement de la premiere pleine lune. On prend donc quinze iours moins six heures de ce premier mois, les cinq mois qui le suiuent font cent quarante sept iours & demy; car deux mois se composent de cinquante-neuf iours ou enuiron, ce qui estant ainsi restent vingt iours & six heures pour enfermer la septiéme pleine lune dans le temps de la grossesse, qui est de 182 iours, vn demi iour, & quelques heures.

CES enfans peuuent viure, puis qu'ils sont establis par la resemblãce qui se treuue entre la vie, qui est chaude & humide, & ce tres-accompli nombre de pleines lunes; ils s'affermissent estant agitez par la troisiéme saison qui est entierement contraire à la premiere. Ils se fortifient beaucoup plus qu'auparauant en peu de temps, car ils reçoiuent de cette conjoncture vne si grande force, qu'ils peuuent resister aux qualitez contraires, & profiter de celles qui leur sont familieres, estant parfaits. L'arrierfaix se détache, les enueloppes dans lesquelles ils se forment au commencement, se relâchent, de mesme que les peaux du grain qui se meurit dans ses épis, bien qu'elles sont contraintes de s'élargir, estant encore vertes, quand il prend son accroissement. Quelques-vns des plus forts & mieux nourris de ces enfans qui ont sept pleines lunes, s'efforcent de venir au monde, ils rompent les liens qui les arrestent, mais ils se precipitent ayant contraint l'accouchement. Ils meurent quasi tous, estant encore foibles, ils ne sont pas capables de supporter le iour, & neantmoins ils sont contraints de subir vn changement bien plus rude que les plus accomplis, ils se renuersent & sortent par vn seul effort. Ils surmontent en vn mesme temps deux difficultez differentes, ils s'exposent à double peril, dont tous les autres ont bien de la peine à se tirer en deux differens temps, s'échappant par vn double effort, auec plus de seureté. Estant venus, ils sont contraints d'estre quarante iours malades, & d'endurer iusqu'à dix mois des maux & des tranchées qui les font bien souuent mourir.

DANS vn grand nombre de ces enfans tres-foibles, il s'en voit quelqu'vn qui échappe, à cause qu'ils ont toute la proportion necessaire, & qu'ils se fortifient dans la matrice assez de temps. Ils prennent part à toutes les qualitez & aux humeurs dont les plus accomplis iouïssent, ils ne les ont pas moins que ceux qui naissent à dix mois, bien que ce sont les plus parfaits & qui ont plus accoûtumé de se nourrir. Il sort du ventre de sa mere auant que d'y estre malade, il preuient le mal necessaire que les enfans y souffrent à huit mois, car s'il en est surpris & qu'il vienne en suitte à

ſortir, il eſt impoſſible qu'il rechappe. Il ſouffre en naiſſant vn ſecond effort & maladie, qui a coûtume de tuer, non ſeulement tous ceux qui viennent au huitiéme mois, mais auſſi vn grand nombre de ceux qui naiſſent au dixiéme.

Art. 2. *Que le ſoudain changement de place, de nourriture & de façon de ſe nourrir rend tous les enfans malades au huitiéme mois.*

LES enfans ſe produiſent tous ayant la teſte droitte & la face éleuée iuſqu'à ſept mois, c'eſt pourquoy ceux qui doiuent naître & ſortir la teſte deuant, qui eſt le ſeul accouchement naturel, ſe renuerſent en ce temps, ils deſcendent à l'endroit où les membranes ſe relâchent, ils y reſpirent & s'y nourriſſent. Ils deuiennent malades plus ou moins durant quarante iours, commençant au ſeptiéme mois; ils changent alors ſoudainement de place, de nourriture, de cōduits & de lieu d'où ils la reçoiuent. La maiſon de l'enfant s'ébranle, luy-meſme tombe, & il communique ſa douleur à la femme; le cordon qui va de l'vn à l'autre, ſe met autour du col, d'vn bras ou d'vne iambe, & ſon roidiſſement détache l'arrierfaix dela matrice, il tire le bas ventre & les entrailles de l'enfant. Le fœtus qui n'eſt plus ſoûtenu de ſes membranes, & qui ne s'appuye plus où il a de coutume, ſemble peſant, il eſt inſupportable. La fluxion, la fievre & l'inflammation, dont pluſieurs femmes meurent auec leurs enfans, ſuruiennent quelquefois à ces ſymptomes; elles en ſont quitte en peu de temps, le mal eſtant tres-violent.

AINSI les femmes ont raiſon de dire que le huitiéme mois de la groſſeſſe eſt fort penible, & qu'il eſt le plus incommode. Ce qu'elles nomment huitiéme mois n'eſt pas le temps precis de trente iours, c'eſt vne maladie bien plus longue, elle tient du ſeptiéme mois, du neuuiéme, & meſme du dixieme, puis qu'elle dure iuſqu'au cōmencement de l'année. Les femmes ne peuuent pas ſpecifier diſtinctement tous ces ſymptomes, ni toutes leurs occaſions, faute de les connoiſtre, elles ſe trompent, à cauſe que ces accidens n'arriuent pas toûjours au meſme temps. Cette maladie de quarante iours anticipe quelquefois de beaucoup dans le ſeptiéme mois, elle en tient pluſieurs iours; elle retarde quelquefois, elle va bien auant dans le neuuiéme. Il faut neceſſairement que cette maligne quarantaine commence plûtoſt ou plus tard, ſelon que la reception de la ſemence ſe rencontre à l'égard du cours de la lune & du ſoleil, ſelon que la conception ſe fait deuant la pleine lune ou à ſa fin. Si la conception ſe fait à la premiere pleine lune, le fœtus eſt parfait à la ſeptiéme, il paſſe la demie année, qui eſt le veritable temps de la groſſeſſe. Si la conception n'arriue qu'apres la pleine lune, l'enfant n'eſt parfait qu'à la fin du ſeptiéme mois, ou la ſeptiéme pleine lu-

ne se rencontre. Ainsi le fœtus est parfait, l'arrierfaix se relâche, l'enfant change de place, & il deuient malade au commencement du septiéme mois ou à la fin, selon que la semence est receuë deuant ou apres la pleine lune. La plus petite partie de la pleine lune possede la vertu du mois entier, elle est seule efficace aux grossesses, le reste n'est pas considerable, on le voit aux accouchemens à vnze mois.

Art. 3. *De l'imperfection de l'accouchement à huit mois, & de ses causes.*

IL n'y a pas lieu de douter que le huitiéme mois entier est tousjours contenu dans ces quarante iours; l'enfant languit ayant fait l'effort inutile qu'il entreprend tousiours à sept mois, voulant venir au monde. La viuacité qu'il reçoit à ce premier terme, s'esteint & se dissipe par les obstacles qui l'empéchent & le retiennent. Ce vain effort est toujours le commencement de la maladie qui l'abat & le tient iusqu'à la naissance; elle dure souuent iusqu'à la septiéme quarantaine, qui prend dix iours du dixiéme mois, & de la quatriéme saison qui fait l'année. Le retour de la saison mesme qui produit le fœtus remet ses forces, elle le restablit par la plus grande ressemblance, car elle reproduit les humeurs mesmes, dont il se forme, ayant les mesmes qualitez. Si l'enfant n'a des forces suffisantes en la saison contraire qui domine au septiéme mois, il en treuue au dixiéme, à cause que la reuolution de l'année ramene les mesmes qualitez & les mesmes humeurs qui le produisent.

IL ne faut point retrancher la creance qu'on doit aux femmes touchant l'histoire des grossesses & des accouchemens, elles en obseruent exactement toutes les circonstances, elles les disent & les redisent, elles n'ont autre chose en bouche, elles ne connoissent autre experience ni raison que ce qu'elles ressentent en elles-mesmes, bien qu'il s'en treuue qui voudroient parler autrement, le grand nombre l'emporte; les dames mieux sensées & plus capables d'authoriser le veritable recit des grossesses, diront toujours & soustiendront qu'elles ont eu des enfans à sept mois, à huit, à neuf & à dix, & que ceux qui viennent à huit mois ne viuent point. Elles diront aussi que la premiere quarantaine contient quasi tous les auortemens, & que l'histoire des accidens que ie remarque dans toutes les autres quarantaines, & en chaque mois, est pareillement veritable.

QVAND les membranes se relâchent se détachant au septiéme mois, & que l'enfant change de place, les douleurs qu'on remarque au huitiéme mois & à la sixiéme quarantaine suruiennent incontinent aux femmes. Celles qui sont pour réüssir heureuse-

ment & peuuent se tirer du peril des couches, se treuuent libres apres ce temps de la douleur de leur enflure; la chaleur & l'inflammation de la mere & du fruit se passe, leur ventre mesme s'amollit. L'enflure des costez, de l'estomach & des deux flans décend à l'hypogastre, l'enfant se tourne d'vne façon commode à naître plus facilement, il s'arreste en ce mesme lieu la plus grande partie de la septiéme quarantaine. Il y est plus delicatement soûtenu & placé plus commodement pour se remuer souuent & à son aise, il peut sortir de là plus librement. Les femmes portent plus facilement leur grossesse aux derniers iours de cette fauorable quarantaine, elles vont plus à l'aise qu'en son commencement, iusqu'à ce que l'enfant acheue de se renuerser. Il presse alors, il pousse de la teste à l'orifice, la douleur de l'accouchement prent & s'augmente tant que la femme se déliure de l'enfant, de ses eaux & de son arrierfaix.

Art. 4. *Que l'accouchement à dix mois est le plus parfait, & pourquoy.*

LES femmes qui ont porté plusieurs enfans dont quelqu'vn s'est treuué defectueux, comme boiteux, borgne, ou ayant autre vice, auoüent toutes qu'elles ont eu beaucoup plus de peine à passer le huitiéme mois de la grossesse de ce defectueux, que des autres enfans qui sont entiers. Ces fœtus sont vray-semblablement trauaillez d'vne si rude maladie, dans le huitiéme mois de la grossesse, qu'ils ne peuuent guerir sans vn abscés, tel que les grandes maladies pourroient produire aux hommes forts. Si le fœtus est fort malade aux premiers mois, il meurt plûtost que de faire vn abscés, il n'en a pas la force. Si la maladie n'est que mediocre & qu'elle se produise du changement de situation qui arriue toûjours au huitiéme mois, l'enfant est foible durant quarante iours, se retenant dans la matrice, mais en suitte il en sort en santé plus parfaite. Que si l'enfant se precipite, s'il vient à naistre dans cette funeste quarantaine, il est impossible qu'il échappe; car estant desia foible en sa propre matrice, il souffre de grandes douleurs & de notables changemens deuant & apres la naissance.

LE fœtus qui se restablit de la maladie qu'il a soufferte en la matrice & qui paruient au cõmencement du neufiéme mois, peut s'éleuer s'il vient à naistre, il n'est pas moins propre à nourrir que celuy qui vient à sept mois. Neantmoins on en voit fort peu s'échapper, ils n'ont la grosseur ni la force de ceux qui naissent à dix mois, ils ne sont pas encore entierement gueris, ni reuenus de la foiblesse de la maladie qu'ils ont soufferte en la matrice, ils en sont maigres & décharnez. L'enfant qui n'aît à la fin du neufiéme mois se con-

serue beaucoup plus aisément, il est plus fort & bien plus éloigné de la maladie qui les afflige tous en la sixiéme quarantaine.

LES enfans mesmes qui ne viennent qu'apres sept fois quarante iours, & qu'on appelle de dix mois, sont les plus capables de viure, à cause qu'ils sont les plus forts & mieux nourris dans la matrice. Ce sont les plus robustes & accomplis des fœtus, dont nous auons la connoissance, ils sont au terme plus éloigné du temps funeste de la maladie de quarante iours qui arriue à tous les enfans, enuiron le huitiéme mois. La maigreur des enfans qui viennent au monde au neufiéme mois est vne preuue éuidente des accidens & des symptomes qu'ils souffrent tous au huitiéme mois. On les voit grands, à la verité, pour leur âge & à proportion des semaines, & neantmoins à cause des precedentes douleurs & de la maladie qu'ils endurent tous au huitiéme mois, ils sont extremement amaigris. Ils ne sont pas charnus & gros comme les enfans à sept mois, qui sont bien nourris & robustes, n'ayant iamais esté malades, ni souffert aucune misere durant le temps qu'ils ont esté dans la matrice.

CHAPITRE SECOND.

Des causes vniuerselles de l'accouchement & de ses temps critiques, tant en general qu'en particulier.

Art. 1. Que les mesmes temps qui engendrent, corrompent, guerissent & tuët.

LE mesme ouurier fait & corrompt toutes les choses naturelles, les mesmes tours du ciel, les mesmes causes vniuerselles qui communiquent la naissance, produisent aussi les crises. Les conceptions des enfans, les auortemens, les grossesses & les accouchemens arriuent aux femmes, par la vertu du mesme temps & des circuits mesmes qui font mourir les hommes, qui les guerissent & qui les font malades. Toutes ces choses se produisent & se mesurẽt par des tours qui ne sont differens entr'eux qu'en la durée; les petites choses paroissent & s'acheuent dans le tour & suitte des iours; les mediocres se font par le circuit de la lune & dans vn mois; ou dans quarante iours qui sont beaucoup plus forts. Les choses grandes & difficiles ne se font que par le soleil, dans sa plus grande & plus afficace reuolution qui est l'année. Tous ces tours & retours du soleil & des autres astres, ont des vertus tres-diffe-

Diuision des temps critiques en quatre especes.

rentes à l'égard de chaque ſujet, ils en impriment ſans relache de ſemblables & vtiles, & de contraires ou ennemies. L'accroiſſement & la ſanté viennent touſiours de l'impreſſion des ſemblables & familieres, la maladie & les douleurs mortelles ſe font par les contraires.

LE premier iour & le ſeptiéme ſont tres-conſiderables en pluſieurs choſes qui regardent la gueriſon des maladies & la generation des enfans. Le ſeptiéme eſt le dernier terme de l'écoulement ou corruption des ſemences, & de la conception du fœtus, puis qu'à ſept iours il eſt formé. Le premier iour ſemble plus important que le ſeptiéme, il eſt le fondement de toute la groſſeſſe & de la vie: La fin dépend de ſon commencement en ce ſujet, & dans les maladies, plus qu'en aucune choſe. Les iours qui ſont en ſuitte du ſeptiéme iuſqu'au quarantiéme ont, à la verité, moins de force que le premier & le ſeptiéme, & neantmoins il y en a pluſieurs qui ſont critiques, puis que le mois y eſt compris. Le mois contient quatre parties de differente faculté, de meſme que les autres temps critiques auſquels il ſe rapporte, il en eſt vne eſpece.

LE ſoleil eſt le maiſtre ouurier, ſa force eſt la plus grande, il produit tout dans l'vniuers, & iuſqu'au centre de la terre. La lune le ſuit pas à pas, elle a pluſieurs tours & retours, ſa reuolution ſynodique eſt la plus efficace, il n'y a que la pleine lune remarquable aux accouchemens & aux groſſeſſes, à cauſe de ſon humidité. Les femmes ſaines ont toutes à chaque mois, en certains iours, vne éuacuation familiere, à cauſe du pouuoir qu'il a ſur les corps & ſur les humeurs. Sept pleines lunes mettent l'enfant au premier temps de ſa perfection dans la groſſeſſe, elles le rendent propre à viure; à ſept mois apres ſa naiſſance il ſe perfectionne en pluſieurs choſes vtiles, ſes dents commencent à ſe pouſſer & à paroiſtre. Ainſi les pleines lunes augmentent les humeurs ſanguines & les qualitez propres à la vie, par le retour de leur tiedeur, elles les multiplient dans les entrailles du fœtus, elles le fortifient. La meſme choſe arriue, & peut ſe remarquer aux iours qu'on nomme proprement critiques, ſi quelqu'vn curieux d'apprendre & capable de conceuoir les raiſonnemens que ie fay ſur la naiſſance & ſur l'accouchement, s'employe diligemment à les déduire & à les appliquer à la gueriſon des maladies.

Art. 2. *De la force des iours critiques, & en quoy elle conſiſte.*

LES iours critiques ont les meſmes vertus en la gueriſon des maladies, & la meſme force en l'éuacuation des humeurs que les pleines lunes poſſedent en la naiſſance & aux accouchemens. La pleine

pleine lune engendre les humeurs naturelles & la semẽce, elle compose le fœtus, elle l'augmente & le fait naître. Les iours critiques augmentent l'humeur vicieuse, ils l'émeuuent, ils l'expulsent, ils fortifient mesme la nature, ayant les mesmes qualitez. Les tẽps critiques sont la durée des tours & des retours du ciel, du soleil, & des autres astres; en eux consiste la nature commune qui corrompt, qui engendre & qui conserue toute chose; les natures inferieures & particulieres en dépendent toutes, chacune en tire sa propre subsistance, elles en reçoiuent tous les mouuemens de la vie. La conformation des parties, le temperament & la guerison des maladies ne se produisent que de cette source tres-puissante & tres-feconde. Il n'y a rien à craindre aux maladies qui sont conformes à la nature, tant vniuerselle que particuliere, si elles contribuent conjointement à la guerison du malade, car si la nature vniuerselle y repugne, il ne sçauroit guerir, puis qu'il est impossible que la force de l'homme surmonte la nature & l'impulsion generale de ce grand vniuers.

Vide tract. nostrum in programma, est-ne septenarius vi propria criticus?

L. de diebus decret. f. 388. v. 10.

LE iour possede en sa courte durée toute la force des autres temps critiques, il les compose tous en se multipliant. Les iours critiques qui sont les plus puissans de tous les autres, n'ont aucune efficace que par la ressemblance qu'ils impriment aux humeurs & au temperament, dont ils soûtiennent l'action, pour émouuoir & dissiper ces humeurs mesmes. Il faut donc que le Medecin qui veut dignement s'acquitter de sa charge, & conceuoir parfaitement toutes les choses qui regardent la conseruation de ses malades, considere attentiuement toutes les années, les saisons & les iours. Entre les iours ceux qui sont plus forts & critiques effectiuement, sont tous impairs & principalement le septiéme.

IL y a trois iours principaux qu'on n'estime pas vrais iours impairs, à cause qu'ils se trouuent dans vn nombre pareil estant comtés consecutiuement tous ensemble, & neantmoins ils sont impairs effectiuement; ce sont le quatorziéme, le vingt-huitiéme & le quarante & deuxiéme iour, qui sont de vrais iours impairs, & tous trois les septiémes iours de la seconde semaine, de la quatriéme & enfin de la sixiéme: C'est le vray but & le dernier terme que quelques-vns veulent establir en la conuenance des choses, & en leur rapport & proportion harmonique; c'est le nombre complet & le plus accompli de tous ceux qu'ils proposent. Ce seroit s'engager dans vn trop long discours de rapporter les foibles fondemens & les raisons friuoles sur lesquelles ils s'appuyent. Ie di seulement

qu'il faut toujours considerer en chaque semaine les ternaires, & les ephodes ou quaternaires de iours; car les iours des ternaires ne sont iamais entiers, ils s'entrelassent toujours anticipant les vns sur les autres, le dernier iour se comte deux fois, il se rapporte au ternaire precedent & au suiuant. Les ephodes ou quaternaires de iours ne s'allient pas toujours de mesme, leurs derniers iours se cómtent quelquefois entiers, ils s'entresuiuent simplement, & quelquefois ils s'entrelassent, ils anticipent, le dernier se comtant deux fois.

Art. 3. *Que les quarantaines ont la principale vertu en la naissance.*

LES iours critiques ont tous de semblables vertus, ils sont entr'eux & à l'égard des choses qui s'engendrent, comme les pleines lunes, si on les considere tous de la mesme maniere que le premier & le septiéme. Ce qui est commencé par vn iour s'auance par vn autre, il se perfectionne aux iours suiuans, car ils contribuent tous à son acheuement, chacun ajoute son pouuoir & ses vertus particulieres. Delà vient que les quarantaines qui sont la troisiéme espece de temps critique, tiennent toujours le premier rang en la generation du fœtus. L'enfant qui passe ses quarante premiers iours en bon estat éuite les plus grands perils de l'auortement qui arriue ordinairement en la grossesse, car ils arriuent plus souuent en cette premiere quarantaine qu'aux six autres suiuantes. Ce temps donc se passant, ils deuiennent robustes, ils tiennent fortement à la matrice, comme le fruit à l'arbre, toutes les parties se distinguent, elles s'acheuent de former.

LES masles sont parfaits en ce temps-là, leurs parties sont toutes éuidentes; les filles sont moins auancées, leurs chairs ne paroissent encore que comme de simples filets. La froideur & l'humidité qui sont des qualitez oisiues, dominent également en la mere & en son fruit; la semence & matiere qui est toute fluide ne s'arreste qu'à peine, & sa foible chaleur ne l'époissit qu'auec le temps. Les choses accoustumées ne touchent pas, ni celles qui nous sont semblables, celles qui sont de la propre nature font encore bien moins d'impression. C'est pourquoy la semence de la femme estant seule en sa propre matrice, ne produit rien; si elle y est auec la semence virile & masle, elle trauaille puissamment, si elles sont toutes deux foibles & feminines, elles trauaillent foiblement, & vne fille ne se fait iamais qu'à la longue. Neantmoins apres la naissance les filles grandissent bien plutost que les garçons, elles paruiennent en peu de temps à leur accroissement conuenable, elles peuuent auoir des enfans, elles sont sages & toute prestes à

marier. Les filles acquierent promptement la perfection de leur nature, puis qu'ayant toute la vie bien plus courte que l'homme, ses parties sont de mesme, l'enfance, la ieunesse, & le reste de l'âge s'écoule plus soudainement. Ainsi la premiere quarantaine & la septiéme ne sont pas moins considerables en la naissance & en toute la grossesse, que le premier & le septiéme iour en la conception, & le premier mois & le septiéme en la perfection des fœtus. I'ajoûte vne autre quarantaine qui est la sixiéme de toutes, elle est aussi tres-remarquable, puis qu'elle surmonte le sixiéme iour en sa malignité, elle est tyrannique & funeste à plusieurs enfans. Elle contient toutes les marques & les causes de l'imperfection des fœtus qui viennent à huit mois, & de la perfection de ceux qui naissent aux autres termes.

Art. 4. De la septiéme quarantaine & de sa force.

LA troisiéme & derniere considerable quarantaine est celle en laquelle les enfans qui viennent au monde apres bien de la peine, ayant eu le pouuoir de s'échapper de la malignité de la precedente quarantaine, montrent qu'ils ont acquis en peu de temps beaucoup de connoissance & de force. Ils regardent le iour auec plus de fermeté, ils entendent & supportent le bruit, ce qu'ils ne pouuoient faire auparauant, à cause que ce temps donne l'accroissement & la force à toutes les facultez, & mesme à celles qui discernent à trauers les moyens externes. Il paroît dés le premier iour de cette salutaire quarantaine que les fœtus ont l'attouchement & le goust tres-exquis; on voit aussi-tost qu'ils sont nez qu'ils pleurent & rient dans le sommeil, à cause du plaisir & de la douleur qu'ils ressentent. Ils pleurent & rient pareillement d'eux-mesmes estant éueillez, auant la fin de cette quarantaine; & neantmoins auparauant ils ne sont pas capables de pleurer ni de rire, bien qu'on les touche, qu'on les chatoüille & qu'on les manie. Les facultez sont encore engourdies dans l'excessiue humidité qui les émousse, & la foible chaleur se laisse éteindre, ils meurent aussi-tost apres leur naissance. L'accroissement du fœtus est vn illustre exemple & vne asseurée preuue que toutes les choses d'icy bas sont de mesme nature, ayant mesme matiere & mesme ouurier; leurs changemens sont diuers & tout contraires, selon les differentes impressions des temps qui regnent & de ceux qui ont precedé. Les perfections des choses qui s'engendrent & qui se corrompent se montrent en chaque temps l'vne apres l'autre, elles paroissent tour à tour.

LE premier tour & le septiéme sont d'autant plus considerables dans le rang des années, qu'elles ont plus d'efficace que tous les au-

tres temps critiques. L'année les contient tous en la longueur de sa durée, elle possede toutes les vertus & les proportiõs des iours, des mois & des quarantaines. La premiere cõtient plusieurs choses qui font des douleurs & des maladies, elle a aussi beaucoup de qualitez semblables qu'elle imprime au fœtus, elle le fait & le perfectionne. Ainsi l'enfant qui s'establit & se compose des plus semblables & plus exquises humeurs, qui se voit combattu par tous ses ennemis plus rigoureux & cruels, se rend le plus robuste & le plus accompli en toute chose. Les mesmes forces & les mesmes humeurs retournent plusieurs fois dans le cours de sept ans, elles font diuers changemens dans cet enfant, qui est capable de s'accroistre; elles l'affectent en diuerse maniere, le rendant propre à receuoir des perfections toutes nouuelles, à cause de l'augmentation de la chaleur. Les dents de lait qui sont foibles & petites tombent en ce temps, & en leur place il en reuient de grandes & fortes, qui sont propres à manger les plus durs alimens qui leurs sont alors necessaires.

LE LIVRE DE L'ACCOVCHEMENT à huit mois, de ses deffauts, & des perfections de la naissance à dix mois & à vnze.

Art. I. *Que l'accouchement à huit mois est contre la nature, tant commune que particuliere.*

LA nature commune est contraire à l'enfantement qui arriue au huitiéme mois, son concours manque & la proportion de ses tours & retours necessaires. Les forces du fœtus manquent aussi, & sa particuliere nature est affligée par les changemens qu'il endure, il ne sçauroit porter au mesme temps deux violentes maladies; il en deuient incapable de viure. Le fœtus est contraint de changer de situation, de nourriture & de façon de se nourrir dans la matrice, enuiron le septiéme mois; il est aussi forcé de naître & d'ouurir ses passages. C'est pourquoy s'il vient à huit mois, n'estant pas encore remis de ces changemens si notables, il ne sçauroit suruiure, il n'échappe iamais. L'accouchement seul est capable de tuer les plus forts enfans, puis que ceux qu'on reconnoît estre à dix mois, & que ie croy les mesmes qui naissent à sept quarantaines de iours, deuant se déliurer plus aisement & se treuuer plus propres à éleuer & à nourrir, ont de la peine à s'échapper. Car bien que ces fœtus sont tres-accomplis, à cause que toutes les parties de la septiéme quarantaine ont chacune la force de les perfectionner en toute chose, & qu'effectiuement ils profitent beaucoup dés son

premier iour, neantmoins on en voit mourir vn grand nombre dans le trauail ou peu apres l'accouchement.

LES grands changemens qui suruiennent en fort peu de temps & les maux qu'ils ſont contraints de ſouffrir en emportent pluſieurs; ils meurent de l'étouffement & de la violence & ſoudaineté des ſymptomes. La premiere miſere & maladie de l'enfant commence long-temps auparauãt l'accouchement, il eſt en grand danger de mort lors qu'il s'abaiſſe & ſe renuerſe en la matrice, à cauſe que les peaux de ſon arrierfaix ſe relâchent & ſe détachent au ſeptiéme mois. On ſçait par la diſſection de tous les animaux parfaits & principalement des femmes groſſes que les enfans ſe forment tous ayant la teſte haute & éleuée tout droit vers celle de leur mere, & neantmoins il eſt certain qu'vne grande partie de ces enfans ſe pouſſe au monde la teſte ſe faiſant paſſage & ouuerture libre à tout le corps, par vn accouchement qui eſt conforme à la nature, puis qu'il eſt ordinaire à quaſi tous.

Art. 2. *Que d'enfanter les pieds deuant eſt vn malheur funeſte.*

IL eſt donc abſolument neceſſaire que les enfans ſe tournent & ſe renuerſent tous, puis que la teſte doit ſortir la premiere, eſtant ſouple & pointuë; ils viennent beaucoup mieux que ceux dont les pieds ſe preſentent, les bras ne les empéchent point; les coſtes s'abaiſſant le thorax s'appetiſſe. Les pieds ne peuuent ſe meſler auec le nombril qui eſt proche & tres-lâche, ni s'arreſter dans vn lieu vague, la teſte & tout le corps eſtant paſſez; car au contraire les pieds appuyant ferme au fond de la matrice, aident l'enfant à ſe pouſſer dehors. L'enfant qui preſente les pieds ayant la teſte haute ne mãque point de ſe porter à droitte ou à gauche par la peſanteur des parties ſuperieures, l'eſpine, les bras & les iambes ſe peruertiſsẽt, il tombe de trauers ſur ſon propre paſſage & il le bouche.

ON voit ſouuent des enfans qui s'étranglent auec le cordon de leur nombril qui ſe met autour de leur col. La teſte de l'enfant ſe porte d'ordinaire vers le coſté de la matrice ou la partie charnuë de l'arrierfaix s'attache, à cauſe que le cordon y aboutit, il y eſt toûjours eſtendu. Ainſi l'enfant qui ſe renuerſe s'y attire plûtoſt, il ſe met le cordon luy-meſme alentour de ſon col ou de ſon bras. Si le iet du cordon ſe fait autour du bras, il tire contre la matrice & la mere eſt contrainte de ſouffrir beaucoup de douleur de ce cruel arrachement. L'enfant perit d'étouffement, les vaiſſeaux du nombril eſtant preſſez, où il ſort à grand peine; de façon que pluſieurs enfans contractent au ventre de la mere des maladies, dont ils meurent apres la naiſſance, d'autres s'échappent ayant eſté long-temps malades.

TOVS les enfans qui se produisent les pieds deuant en peu de temps, surement & à l'aise, ne sortent point de la matrice que par la force de la mere, le fœtus estant incapable de se pousser dehors, si ses pieds ne sont soûtenus & appuyez sur vn lieu ferme. La sortie d'vn enfant du ventre de la mere les pieds deuant est vn ouurage de la matrice seule, l'enfant n'y contribuë en aucune maniere, il en sort rarement sans quelque mauuais reste. Il faut que l'enfant sorte entierement auant qu'il se détache de la mere, autrement il est étouffé par l'abondance des humeurs & par le deffaut d'air. Il ne peut éuiter la compression du nombril au détroit du passage; il se remplit de vent, il deuient à l'instant plus gros qu'il ne doit estre; au lieu de bonne nourriture & de veritable accroissemẽt, il se bouffit, il s'enfle de vapeurs retenuës. Plusieurs enfans perissent de ces rudes symptomes & vicieuse bouffissure, si ce n'est qu'elle quitte au troisiéme iour, ou peu de temps apres, il s'en ensuit des maladies funestes.

Art. 3. *Des symptomes qui suiuent l'accouchement.*

AYANT fait voir la necessité du changement qui arriue à l'enfant au septiéme mois, & de la violence des symptomes qui accompagnent la naissance, il faut à present que ie parle de la grandeur des changemens qui la suiuent; on la remarque aux alimens & à l'air, dont la force est extreme, ses moindres changemens sont perilleux aux hommes faits. L'air & les autres alimens entrent iusqu'aux entrailles, ils introduisent par la bouche & par les narines leurs vicieuses qualitez; au lieu d'estre fournis en suffisante quantité selon les forces de l'enfant, & sans excés, il les reçoit en trop grande abondance. Il est contraint par l'excessiue quantité de ce qui entre dans son corps, & par la disposition particuliere de ses entrailles & de son estomach de les rendre tout crus par la bouche & par les narines, ou de les rejetter par les selles & par les vrines, ce qui n'arriue point dans la matrice. Au lieu de vapeurs douces & d'humeurs familieres, auec lesquelles il auoit fait vne longue habitude & contracté vne alliance tres-étroitte, il n'est serui que de choses étrangeres, & qui n'ont le mélange ni la coction necessaire, elles manquent de l'adoucissement qui est vtile à sa foible nature. Ces choses là sans doute font des douleurs extremes à tous les enfans, elles en font mourir vn grand nombre. Les maladies malignes qui arriuent aux hommes robustes, n'ont point de cause plus puissante que le changement de nourriture & du lieu qu'ils habitent. La méme chose peut se dire des maillots des enfans & de leurs couches, au lieu de se sentir enueloppez de peaux tres-delicates & d'hu-

meurs douces, humides & temperées, desquelles ils se nourrissent, ils se treuuēt habillez & reuestus de langes rudes, de méme que des hommes forts, eux qui sont tendres & tres-sensibles.

L'ENFANT ne touche à la matrice en aucune maniere, il n'y tient que par le cordon qui s'attache au milieu de la partie charnuë de l'arrierfaix. C'est par là qu'il rejette les fumées qui l'étouffent & qu'il reçoit les raffraichissemens: son né, sa bouche & ses autres conduits ne s'élargissent point, ils ne sont pas entierement ouuerts auant sept mois; ils demeurent fermez iusqu'à ce qu'il se tourne & se dispose à la naissance. Quand l'enfant se tourne au passage, ces conduits s'élargissent tous, ils font chacun leurs fonctions, puis qu'il est impossible qu'il demeure vn moment sans l'vsage de l'air & de ses autres alimens; car alors le nombril se bouche, il demeure inutile, il s'aneantit. De méme que les fruits des plantes qui ont pris leur grosseur & la perfection de leur maturité, ne prennent plus de nourriture, ils se détachent, ils tombent de la branche à laquelle ils estoient vnis, ils quittent par la queuë qui leur sert de nombril, tant qu'ils sont verts.

LE fœtus parfait & qui est à son terme, n'a plus besoin de l'aliment qu'il receuoit aux premiers mois, il en veut dauantage, de plus solide & plus raffraichissant, comme le lait, le chyle & les humeurs cruës, il les reçoit par les mémes ouuertures & dans les mémes lieux que ceux qui sont nais. Il iouït à sept mois des trois especes d'aliment, il en a les offices parfaites & accomplies, il a les lieux où ils se cuisent, & les vaisseaux qui seruent à les distribuer. Chaque humeur donc vtile ou vicieuse, commence alors à se porter en son lieu propre, de méme qu'à la guerre chaque soldat à son quartier où il se rend. Ces changemens soudains sont tous considerables, & principalement celuy de l'air; car en naissant le fœtus est pressé si rudement de tout costé par la matrice, que faute d'air il s'étouffe, puis qu'il en manque, & qu'au plus grand besoin dans vn extreme échauffement, il ne reçoit que des vapeurs brulantes.

Art. 4. *Des perfections de la naissance à dix mois & à vnze.*

L'ENFANT qui se nourrit plus longuement dans la matrice est le plus accompli de tous, il iouït de la vicissitude des qualitez & des quatre humeurs l'vne apres l'autre; l'ānée les produit toutes & chacune à son tour, en leur perfection plus éminente. Le Soleil est le Roy du monde, il est le pere de toutes les productions, sa reuolution est la plus accomplie, elle contient toutes les autres. L'année possede les proportions plus parfaites, elle a toute la force des iours, des mois, des quarantaines & des saisons, elle les enferme toutes en l'étenduë de sa durée. L'accouchement à dix mois est le plus accompli

de tous, il arriue au commencement de la quatriéme saison, qui ramene à l'enfant les mémes qualitez & les mémes humeurs dont il se forme. La meilleure nourriture se fait de la méme matiere & de la méme humeur qui cõpose nos membres, l'année la reproduit toûjours, sa reuolution ne manque point à rapporter les mémes qualitez & les mémes humeurs qui composent nos corps & qui font le temperament, elle en remplit les veines & les entrailles du fœtus.

Que les enfans à dix mois & à vnze sont les plus accomplis.

LES enfans à dix mois & à vnze se font tous de sept quarãtaines, de la méme façon que ceux qui naissent au commencement du septiéme mois, se font de la demie année, la plus grãde partie des femmes ayãt coutume de deuenir grosses apres leurs ordinaires, si elles sont pour les auoir. Il faut donc accorder en chaque mois aux femmes vn temps precis pour l'écoulemẽt des ordinaires; le temps plus court est de trois iours, dõt le premier & le dernier se comtent, encore qu'ils ne sont pas entiers, vne heure de chacun suffit. Il y a plusieurs femmes qui les ont beaucoup plus de temps, & neantmoins si elles passent vne semaine qui fait vn quartier de la Lune, elles sont infœcondes, à cause de l'excessiue humidité; celles au contraire qui en mãquent, sont incapables d'engendrer & de nourrir. Il se rencontre aussi de la part de l'hõme plusieurs empéchemens qui retardent la conception, comme la fluidité, la froideur & le peu de semence.

ON doit remarquer encore que le premier iour de la nouuelle Lune est la trentiéme partie du mois, il ne s'en faut que la trẽtiéme partie d'vn demi iour, deux iours en font la quinziéme partie, retranchant à proportion; trois iours font la dixiéme, & le plus court de tous les termes de l'écoulement des ordinaires. Cet écoulement & la conception du fœtus se font toûjours en vn temps égal, & il est impossible qu'ils s'acheuent en vn moindre; le plus prompt terme de la cõception est de 3 iours, le plus long est de sept. Ie conclu dõc que plusieurs femmes, s'éuacuant dans la pleine Lune & ne receuãt la semence qu'à sa fin, ne conçoiuent qu'au cõmencement du dernier quartier & encore plus tard. Ainsi les 280 iours qui composent les sept quarãtaines, que ie nõme le temps de la grossesse, peuuent tenir des iours de la vnziéme pleine Lune. Si on comte les sept quarantaines du iour de la conception, au lieu de les comter du temps de la retention de la semence; si l'éuacuation des ordinaires & la preparation des semences, qui sont les dispositions necessaires à engendrer, se font dans la premiere pleine Lune, la septiéme quarantaine tient autant de iours de la vnziéme pleine Lune que la conception en tient du dernier quartier de la premiere Lune, pour composer la plus longue grossesse.

Cette grossesse comprent le tẽps de l'écoulement des ordinaires, & celuy de la preparation des semẽces auec les sept quarantaines, pour enfermer la premiere pleine Lune & la vnziéme.

QVATRIE'ME
ET DERNIERE PARTIE
DV PREMIER TOME
DES OEVVRES DV GRAND
HIPPOCRATE.

CONTENANT TOVTES LES CAVSES & les marques de la perfection de la santé, & de sa conseruation par les choses semblables & par les contraires.

LE LIVRE DE LA NATVRE DE l'homme, dont la parfaite connoissance dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine.

SECTION PREMIERE.
DE LA CONNOISSANCE DE L'HOMME par ses causes.

CHAPITRE PREMIER.
De la connoissance de l'homme par ses causes internes.

Art. 1 *Que l'h[illegible] n'est pas f[illegible] d'vn seul el[illegible]ment.*

CE discours ne sera pas agreable à ceux qui ont accoustumé d'entendre parler de la nature humaine plus auant qu'il ne faut pour la guerison des maladies, ce traitté ne leur est pas propre, ils ne sont pas capables de l'entendre. Ie ne di pas que l'homme n'est rien du tout que de l'air, que du feu, que de l'eau, que de la terre, ou quelque chose semblable qu'on ne voit pas manifeste-

ment en luy, n'y estant iamais seule. Ie permets à ces Philosophes de dire ce que bon leur semble, puis qu'ils le veulent, mais ie sçay bien qu'ils ne conçoiuent pas ce qu'ils auancent, car ils ont tous vne mesme pensée, & neantmoins ils la proposent en termes differens. Leurs opinions se reduisent toutes à vn seul point où ils conuiennent, ils disent qu'il n'y a qu'vne seule chose en la nature, & que cette chose qui n'est qu'vne, est neantmoins tout ce qui paroît dans l'vniuers. Ils ne demeurent pas d'accord du nom de cette chose, quelqu'vn d'entr'eux dit que l'air est ce principe vnique, & neantmoins vniuersel, vn autre dit que c'est le feu, l'eau ou la terre; chacun d'eux soûtient son sentiment particulier auec des raisons friuoles & de nulle importance. Or il est éuident qu'ils ne conçoiuent pas ce qu'ils disent, puis qu'estant tous d'vn mesme sentiment, ils n'employent pas pourtant les mesmes preuues, pour leur deffense.

LEVR ignorance se découure aisément par ceux qui assistent à leurs disputes, car on voit que les mesmes hommes contestant entr'eux en presence des mesmes auditeurs, ne se rencontrent iamais auec le mesme auantage. Ils disent tous de si foibles raisons, qu'ils sont victorieux tour à tour; celuy l'emporte plus souuent dont la langue est plus libre & la parole plus agreable à vn chacun. Or il faut que celuy qui se fait fort de conceuoir parfaitement la proposition qu'il auance, se montre aussi toujours le maistre dans son raisonnement, s'il conçoit la difficulté, & que sa démonstration soit suffisante. Il me semble que ces hommes se détruisent eux-mesmes indiscrettement, puis qu'ils ont tous les mesmes sentimens qu'ils expriment en diuers termes, ils appreuuent les sentimens de Melissus; c'est assez discouru touchant l'opinion des Philosophes.

Art. 2. *Que l'homme n'est pas composé d'vne humeur seule.*

ENTRE les Medecins il y en a qui disent que l'homme n'est fait que de sang, d'autres soûtiennent qu'il est tout composé de bile, & d'autres qu'il n'est que de phlegme. Ces Medecins ont tous le mesme sentiment que les Philosophes, puis qu'ils auancent que l'homme n'est fait que d'vne seule humeur, telle qu'il leur plaist, selon le caprice d'vn chacun. Ils disent que l'humeur qu'ils reconnoissent seule au corps de l'homme change d'apparence & de force, estant contrainte par les vicissitudes du chaud, du froid, du sec & de l'humide, elle deuient douce ou amere, blanche ou noire, époisse ou subtile, receuant diuers changemens. Le discours de ces Medecins est aussi mal fondé que celuy des anciens Philosophes, ils n'ont rien dauantage qu'eux, ils disent des choses approchan-

tes. Il est certain que l'homme ne se compose pas d'vne humeur seule, il ne seroit iamais malade, il n'auroit point de cause interne de sa mort, ni de ses maux plus violens, n'ayant rien d'étranger en luy ni de contraire. Si l'homme n'auoit qu'vn principe, s'il n'estoit fait que d'vne chose seule, il ne souffriroit rien d'autruy ni de luy-mesme.

ACCORDONS qu'il puisse souffrir, & qu'il n'est fait que d'vne humeur, il ne luy faut qu'vn seul remede ; mais on voit qu'il en a plusieurs, à cause de la diuersité des humeurs qui se rencontrent dans ses venes & qui produisent des maladies tres-differentes, venant à s'échauffer, à se refroidir, à s'humecter & à se dessecher reciproquement contre leur ordinaire. La grande varieté des maladies qui contraint l'homme d'employer vne infinité de tres-differens remedes, n'a point d'autre origine. Ie soustien que celuy qui dit que l'homme n'est fait que de sang pur, & que cette humeur seule emplit toutes ses venes, sans le meslange d'aucune autre, doit montrer qu'il n'est pas capable de se changer & de receuoir l'impression de tant de choses qui l'alterent en vne infinité de manieres. Il doit au moins montrer vne heure, vne saison ou vne âge de l'homme auquel il n'a que du sang pur, dans l'estenduë de tout son corps. Il faut necessairement qu'il fasse voir vn temps dans lequel le sang se rencontre tout seul en ses entrailles. I'employe ce mesme discours contre celuy qui soûtient que le corps de l'homme ne se compose que de l'humeur pituiteuse, ie peu pareillement l'employer contre celuy qui dit que l'homme ne se fait que de bile tres-simple.

Art. 3. *Que l'homme est composé de sang, de phlegme, de bile & d'humeur noire.* *Conformement à l'opinion du vulgaire, & à la verité de la nature.*

QVANT à moy ie démontre tout ce qu'est l'homme, ie fay voir la matiere de toutes ses parties ; ie suis du sentiment de tout le monde qui reconnoît ses quatre humeurs, & leurs donne des noms separez ; i'expose l'éuidence de sa propre nature, puis qu'elle est semblable à elle-mesme en tous ses âges. Les quatre humeurs se voyent toujours au corps de l'homme, en son enfance, en sa jeunesse & en sa vieillesse decrepite ; elles sont répanduës par toutes ses parties, dans les grandes rigueurs de l'hyuer & dans les plus violentes chaleurs. Ie rapporte les causes qui les contraignent toutes à se diminuer & à s'accroistre tour à tour, & chacune en particulier, dans ses entrailles. Il faut en premier lieu que la generation naturelle se fasse de plusieurs principes & de matiere differente, car il est impossible qu'vne matiere simple & entierement vniforme produise quelque chose, si elle ne se mesle auec d'autres.

LA seule diuersité des matieres ne suffit pas à la perfection du mélange, il faut qu'elles ayent entr'elles certaine conuenance de leur propre nature. La ressemblance entiere est inutile, puis qu'elle empesche l'action, & neantmoins l'extreme contrarieté est aussi prejudiciable. La force excessiue de l'vn des principes, & l'extréme foiblesse de ceux qui luy sont opposez font la dissolution d'vn sujet, au lieu de le produire. Si le chaud, le froid, le sec & l'humide ne gardent entr'eux quelque proportion, rien ne s'engendre. Comment donc se pouurroit-il faire qu'vn seul principe engendre quelque chose, si plusieurs en sont incapables, n'estant point alliez par des qualitez tres-familieres & par vn meslange tres-exact.

LA nature donc ou production de toute chose se comportant en cette sorte, il faut absolument que l'hõme ne puisse s'engendrer d'vne simple matiere, ni subsister auec vne humeur seule. Chaque humeur qui concourt à sa production conserue dans ses venes & dans toute l'estenduë de son corps, les mesmes facultez qu'elle y apporte en l'engendrant. Il faut tout au contraire que les élemens se separent & se portent chacun en leur place, quand l'homme meurt; c'est la nature de tous les animaux & de toutes les choses qui s'engendrent, le chaud, le froid, le sec & l'humide s'en vont chacun à leur semblable. C'est la nature de tous les animaux & de toutes les choses qui s'engendrent, elles se font & se corrompent toutes de la mesme maniere. Cette nature se produit de l'alliance des quatre élemens & des quatre humeurs, elle perit par leur desordre & separation, chacun d'eux retourne en sa place.

Art. 4. *Que la santé de l'homme, son temperament & ses maladies dépendent des humeurs & de leur meslange.*

LE corps de l'homme est composé de quatre humeurs, il a toûjours du sang, du phlegme, de la bile iaune & de la noire dans ses venes & dans ses entrailles. Ces quatre humeurs composent toutes ses parties, elles font le temperament, les facultez & toutes les actions de la vie. L'homme n'est iamais sain que par leur ministere, il n'est iamais malade que par leur manquement; elles sont les ouurieres de tous les mouuemens salutaires, & de ceux qui font les douleurs & la mort mesme. L'homme iouït de la santé parfaite quand ces quatre humeurs s'allient toutes ensemble également, leurs masses & leurs vertus se voyent confuses & meslées si exactement, qu'elles se perdent toutes pour composer le sang qui est sa nourriture. On est malade quand l'vne des humeurs excede ou manque, quand elle se détache de la masse du sang, & en troisiéme lieu quand ses vehementes qualitez ne sont point émoussées par les trois autres. L'humeur qui se détache de la masse du sang ne man-

que point à faire vne maladie au lieu d'où elle sort, se détachant d'auec son contraire ; & encore vne seconde plus maligne où elle va, remplissant excessiuement la partie, & y faisant de la douleur & inflammation. Car si l'humeur s'écoule auec excez dehors du corps, l'épuisement y produit de la douleur & de l'intemperie, l'humeur opposée qui demeure n'estant plus émoussée par son mélange. Si donc cette humeur qui s'épuise en vne partie qui en deuient malade, se transporte en vne autre, se détachant des trois autres humeurs, il faut necessairement qu'elle fasse en vn mesme temps & par vn mesme mouuement deux maladies, dont l'vne se produit d'inanition dans la partie d'où elle sort, & l'autre de plenitude en la partie où elle va.

Art. 5. *Que l'homme est composé de quatre differentes humeurs.*

IE di que l'homme est fait & composé de quatre differentes humeurs, ie le démontre en premier lieu par le consentement de tous les hommes qui leur ont imposé des noms tres-differents, ils ne les ont point confondu, donnant le nom de l'vne des humeurs à l'autre. Secondement, la nature mesme diuise ces humeurs en quatre especes, le phlegme ne ressemble point au sang, ni le sang à la bile; la bile ressemble encore moins au phlegme. Y a-il lieu de dire que les humeurs sont vne mesme chose & se ressemblent, n'ayant pas la mesme couleur, si on l'obserue attentiuement ; elles n'ont point le mesme goust, ni les mesmes qualitez sensibles qui sont le chaud, le froid, le sec & l'humide, si on les considere en les touchant. Il faut donc necessairement, puis que les apparences & les vertus des quatre humeurs sont differentes & contraires, qu'elles n'ayent pas vne mesme nature, si le feu & l'eau ne sont pas vne mesme chose, n'estant pas moins contraires entr'elles, que ces deux élemens.

ON reconnoît que toutes les humeurs n'ont pas mesme substance, & que chacune a ses qualitez particulieres & sa propre nature; si on donne vn remede qui a la force de purger le phlegme, le malade en vomit abondamment, si on en donne vn propre à purger la bile, il vomit de la bile ; il rend aussi de la bile noire si on luy donne vn autre purgatif. Vous en serez éuidemment instruit si vous faites vne playe à vne partie du corps de l'homme, le sang ne manque point à en sortir, on le voit s'écouler en toutes les saisons & à toutes les heures, tant qu'il peut viure & respirer. L'homme blessé demeure en vie iusqu'à ce qu'il s'épuise de l'vne des humeurs qui le composent, ayant mesme naissance. Les quatre humeurs se font toûjours auec l'homme, elles ne manquent point à s'engendrer auec luy, il les a toutes dans ses venes & dans ses entrailles, durant

toute sa vie; il s'engendre d'vn homme qui les contient pareillement toutes ensemble, & il reçoit la nourriture dans le sein d'vne femme qui est toute remplie des quatre humeurs, dont les causes & le nombre sont le sujet de ce discours.

Art. 6. *Demonstration des quatre humeurs, par les purgations violentes.*

IE croy que ceux qui disent que l'homme ne se fait que d'vne seule humeur, sont entrez dans ce sentiment, ayant veu ceux qui meurent par l'excez des purgatiõs violentes, & vomissant du phlegme, de la bile ou vne autre humeur. Chacun de ces Medecins a creu que l'humeur qu'il voyoit se rejetter par vn hõme mourant estoit la matiere de l'homme & la vraye cause de sa mort & de sa vie. Ceux qui disent que l'homme n'est fait que de pur sang, ont la mesme creance, voyant ce qui arriue aux hommes qu'on égorge; ils perdent tout leur sang, & delà vient que quelques vns s'imaginent que le sang n'est pas seulement la matiere de l'homme, il est aussi son ame & sa vie propre, il est l'ouurier de toutes les actions, l'homme perit quand il s'écoule. Ces Medecins se trompent en leur experience; on ne meurt pas d'auoir éuacué de la bile seule, les remedes cholagogues la purgent à la verité la premiere, mais ils éuacuët le phlegme en suitte, & en troisiéme lieu l'humeur noire, auec des efforts extremes; car enfin le sang pur se vomit le dernier, on ne meurt qu'en l'éuacuant. La mesme chose arriue à ceux qui prennent des remedes propres à purger le phlegme, il se rejette le premier, la bile iaune suit, la bile noire vient apres, le sang tout pur sort le dernier, & on meurt en l'éuacuant.

VN purgatif qui entre dans vn corps attire, en premier lieu, de toutes les parties les humeurs qui luy sont familieres & plus semblables, il tire aussi toutes les autres en suitte. De mesme que les plantes & toutes les semences qui tombent dans la terre tirent les sucs tres-differents qui s'y rencontrent, chacune se remplit de celuy qui luy est plus propre & plus semblable à sa nature, elle attire aussi tous les autres au defaut de ces plus vtils; les purgatifs en font autant dans nos entrailles. Les cholagogues tirent la bile toute pure en premier lieu, puis ils la tirent auec le meslange des autres humeurs: les phlegmagogues attirent aussi premierement le phlegme pur, puis ils le tirent meslé de bile & d'autre humeur. Le sang coule hors des venes d'vne façon toute contraire à ceux qu'on purge excessiuement, & à ceux qu'on égorge, à ceux qu'on saigne mal ou qu'on saigne trop & à contre temps; le meilleur sang, le plus chaud & le plus rouge sort le premier, celuy qui est impur, meslé de phlegme & de mauuaise bile, sort toûjours le dernier, & en mourant.

CHAPITRE SECOND.

De la connoissance de l'homme par ses causes externes & vniuerselles.

Art. I. Que le soleil produit, conserue & ruine toute chose, par le moyen des quatre saisons.

LE Soleil est le maistre de toute la nature, il produit, il corrompt, il change toute chose, par la vicissitude des saisons qui alterent le corps, qui changent le temperament & conuertissent les humeurs les vnes aux autres, par l'efficace de leurs qualitez. Leurs changemens changent aussi les humeurs qui s'augmentent tour à tour & s'entresuiuent auec vicissitude. Les saisons n'impriment pas seulement les qualitez premieres, elles font toute sorte d'alteration & de mouuement, elles donnent naissance à toute chose, elles les conseruent & les détruisent, par les mesmes moyens & par les mesmes reuolutions qui les produisent. Le phlegme domine en hyuer, il surmonte en sa quantité aussi bien qu'en ses qualitez, les trois autres humeurs qui composent le sang, il abonde en cette saison, puis qu'il est le plus froid de toutes les humeurs. On sent au goust & au toucher que le phlegme est le plus froid de toutes les humeurs, il est aussi le plus visqueux, il ne s'émeut ni ne s'éuacuë qu'auec violence, de mesme que la bile noire. La force & la contrainte échauffent les humeurs qui s'éuacuent violemment, & neantmoins le phlegme est si froid de luy-mesme, qu'on ne laisse pas de ressentir son extreme froideur, bien qu'on le purge auec les mocliques.

ON connoît que l'hyuer emplit le corps de phlegme, il s'égoutte en cette saison par la bouche & par le né, on crache, on mouche force phlegme. Les fluxions & les tumeurs qui se produisent sont toutes blanches & phlegmatiques, toutes les autres maladies se font pareillement de cette mesme humeur. Le printemps qui suit à son tour treuue le corps tout plein de phlegme qui se change peu à peu en sang, à cause des pluyes qui suruiennent, & des rigueurs du froid qui se relâche. Le sang s'augmente par la tiedeur de l'air & par les pluyes qui sont quasi continuelles, le phlegme se dissout, il se change en humeur sanguine qui commence à regner dans les venes, à cause de l'humidité qui est plus grande en cette saison qu'en aucune autre ; la chaleur & l'humidité sont les qualitez naturelles au sang & au printemps. Le sang paroît en toute l'habitude & princi-

palement au visage qui en deuient vermeil, il échauffe le corps, il coule à plusieurs par les selles produisant la dysenterie; il coule aux ieunes gens par les narines en abondance.

Art. 2. *Que la vicissitude des saisons produit la vicissitude des humeurs.*

LE printemps est suiuy de l'esté qui reçoit le corps plein de sang, mais estant de luy mesme chaud & sec, il change sa douceur en bile; cette humeur chaude & subtile s'éleue & se répand par tout, elle domine dans les venes, & son empire se continuë iusqu'à l'automne. Le corps de l'homme ne contient iamais moins de sang que dans l'automne, à cause que cette saison est entierement contraire à sa nature, par sa froideur & par sa secheresse. Ainsi le phlegme & le sang ne regnent iamais qu'en leur saison, la bile seule conserue sa vigueur les deux tiers de l'année, puis qu'elle est dans sa grande force tout du long de l'esté & de l'automne. Il n'y a que le froid extreme qui émousse la bile & la change en phlegme, on l'apprend de ce que les hommes ont accoustumé de la vomir en tous ces temps, de leur mouuement propre, & sans remede; & en prenant vn purgatif on éuacuë par bas la bile pure en abondance, on le voit aussi à sa couleur qui paroît toûjours au visage & aux fiévres qui se produisent en quantité dans ces saisons.

L'homme est plus bilieux qu'autrement.

LE phlegme est en esté dans sa grande foiblesse, il est en tres-petite quantité, la saison luy estant contraire en toute chose, à cause qu'elle est chaude & seche de sa propre nature. Le sang s'affoiblit en automne, à peine peut-il se répandre dans toute l'habitude, à cause de sa secheresse & de sa froideur, qui commence à refroidir le corps de l'homme. La bile noire abonde, elle maîtrise en cette saison les autres humeurs, elle y est la plus forte. Lors que l'hyver commence & qu'il surprent vn corps échauffé, la bile s'époissit, elle s'humecte & se refroidit, sa quantité se diminuë deuenant la plus foible, & se changeant en phlegme, qui reuient encore à son tour, il reprent de nouuelles forces, car il s'augmente par la froideur des pluyes & par l'absence du Soleil. Ainsi le corps de l'homme contient toûjours les quatre humeurs vnies toutes ensemble, mais par la force des saisons qui l'enuironnent, elles s'augmentent tour à tour, elles se diminuënt, elles s'affoiblissent & se fortifient. On les peut obseruer chacune à part, comme elles sont en elles-mesmes & en leurs facultez particulieres; on considere aussi leur inclination naturelle à se mouuoir sans cesse, dans le meslange & composition de l'homme.

Art. 3. *Que toutes les parties de l'hō-*

L'ANNE'E possede toutes les vertus, elle contient toutes les qualitez de la nature en leur plus éminent degré, l'extreme chaleur

leur domine en vn temps & le froid en vn autre, l'humidité d'vne saison ramollit toute chose, la secheresse d'vne autre les resserre & les endurcit. La conseruation de l'vniuers mesme seroit vne chose impossible, si toutes les parties qui le composent ne s'entretenoient reciproquement & ne se soûtenoient par des assistances mutuelles, elles ont toutes besoin l'vne de l'autre, en sorte que si l'vne manquoit on verroit toutes les autres s'aneantir, puisque leur dépendence est reciproque, elles subsistent toutes les vnes par les autres, elles se changent alternatiuement, se nourrissant de leur propre substance. L'arrangement de la nature est si étroit que l'aneantissement d'vne de ses parties peut dissiper toutes les autres, la perte d'vn de ses anneaux dissout tout son enchainement.

...me s'entretiennent comme celles du monde d'où il dépend.

L'HOMME ne pourroit viure si l'vne des humeurs qui composent ses membres estoit détruite, si le phlegme manquoit en la composition des parties la bile les brûleroit toutes, n'estant pas reprimée par son contraire. On periroit soudainement par la malignité de deux extremes maladies, les parties manqueroient du raffraichissement & humectation necessaire, & la violence de la fievre les consumeroit toutes en peu de temps. Chacune des saisons regne à son tour en la reuolution de l'année, l'hyver y a son temps, où il domine grandement, le printemps luy succede, adoucissant toute la nature par vn regne agreable; l'esté vient à son tour, il tient son rang, & enfin le funeste automne y a sa force en sa saison. Ainsi le phlegme, que le froid de l'hyver produit, regne en son temps au corps de l'homme, le sang y deuient le plus fort ensuitte, la bile iaune maîtrise dans l'esté, & enfin l'humeur noire domine dans l'automne. La plus assurée preuue de cette constante verité est si on donne quatre fois vn mesme purgatif à vn mesme homme, vous verrez qu'en hyver il vomira beaucoup de phlegme, il rendra force humidité dans le printemps, il iette de la bile en abondance dans l'esté, & en automne il en rend de la noire. Ainsi la nature de l'homme suit tous les mouuemens de l'vniuers, & les humeurs qui composent ses membres, son temperament, ses facultez, & toutes ses actions reçoiuent la mesme impression.

Art. 4.
Que les saisons, & les années guerissent les maladies en augmentant ou diminuant les

LES maladies se font toutes par la violence, par le mauuais regime ou par les saisons; il faut donc que les maladies qui s'augmentent & qui se produisent en vne saison par l'excés de ses qualitez, se guerissent en celle qui luy est asymbole, estant toute contraire. Les maladies qui se produisent par les rigueurs d'hyver & par le froid se guerissent au temps d'esté qui luy est tout contraire,

humeurs & leurs premieres qualitez.

estant tres-chaud ; celles qui viennent d'intemperie chaude & de chaleur de bile se guerissent en hyver. On peut s'attendre & preiuger que les maladies du printemps qui se font par la plenitude & excessiue humidité, se gueriront dedans l'automne qui luy est tres-contraire ; & que les maladies de l'automne qui se produisent d'épuisement & de secheresse se gueriront par le printemps qui est doux & humide. Ces changemens ou guerisons qui s'attribuent vulgairement au septiéme mois, doiuent se rapporter à la saison, dont la contrarieté est éuidente.

LES maladies qui ne guerissent pas dans le septiéme mois, par l'efficace de la saison contraire, se guerissent par la reuolution de l'année, dans la mesme saison qui les produit. Les changemens qui ne peuuent se faire par la plus forte contrarieté, se font par la plus grande & plus exquise ressemblance, qui se rencontre en la saison où les choses reçoiuent leur premier establissement. Ie ne di rien icy des maladies qui se guerissent aux iours critiques, à cause qu'elles sont aiguës, leurs circuits sont beaucoup plus courts ; nous déduirons en vn autre lieu les causes de leurs guerisons. Il faut donc que l'habile Medecin guerisse les longues maladies par le concours de la nature vniuerselle & des saisons, puis que chacune des humeurs a beaucoup plus de force que les autres, au corps de l'homme en sa saison particuliere, & principalement si elle est bien reglée.

SECTION SECONDE.

DE LA CONNOISSANCE DE L'HOMME par sa structure, par son regime, par ses maladies & par leur guerison.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoissance de l'homme par sa structure & par son regime.

Art. 3. *Du regime vtile en chaque saison à ceux*

LA nature de l'homme est admirable en sa structure, en son temperament & en ses actions, on la connoît à la perfection de ces trois choses. Le sang & les esprits qui coulent sans cesse dans

les vēnes & dans les arteres, ſont les ouuriers de toutes les actions; nous parlerons amplement de ces vaiſſeaux, de leur ſtructure ou diuiſion, & du tour du ſang qui s'y fait; nous parlerons auſſi de la ſtructure des entrailles & de tout le corps, il ſuffit à preſent de traiter du regime.

qui ſont bien temperez.

Au liure des Os, Tome ſecond, f. 14. & ſeq. 28. & ſeq.

IL faut que le vulgaire qui n'a pas vne parfaite connoiſſance de la Medecine, ni de la conſeruation de la ſanté, ſe gouuerne en cette maniere en chaque ſaiſon. Ceux qui ſont fort bien temperez & qui iouïſſent de la ſanté parfaite ſont tres-faciles à conſeruer, ils doiuent fort peu boire en hyuer & manger beaucoup plus qu'en eſté, leur boiſſon doit eſtre de vin, & ne le tremper que fort peu. Ils doiuent ſe nourrir de pain & de roſti plûtoſt que de toute autre viande, ils doiuent meſme ne manger guere d'herbe ni de ſalade tout du long de l'hyver, car ainſi tout leur corps & leur eſtomach ſe tiendra toûjours ſec & aſſez chaud, pour digerer le phlegme, & reſiſter à l'exceſſiue humidité qui domine en cette ſaiſon. Si-toſt que le printemps commence beuuez auſſi plus amplement, & augmentez de iour en iour voſtre boiſſon, trempez le vin de plus en plus, diminuez vos alimens, choiſiſſez les plus delicats, & les faites boüillir. Retranchez vne partie du pain que vous mangez, prenez de la boulie, & compoſez des tartes auec la farine d'orge; diminuez à proportion toutes les autres viãdes, & les faites boüillir au lieu de les roſtir. Commencez au printemps à manger des ſalades, afin de vous conduire inſenſiblement dans l'eſté par toutes les choſes qui humectent & raffraichiſſent. Choiſiſſez des viandes foibles & legeres, & les faites boüillir; ſeruez-vous de ſalades & de potages d'herbes, beuuez auſſi plus ſouuent du vin bien trempé, ou de l'eau pure en abondance, & afin que le changement ſoudain de ce regime n'incommode pas, faites-le peu à peu. Eſtant venus au temps d'eſté viuez d'orge mondé, de boulie de farine d'orge & de tarte mollette, ne beuuez que de l'eau pure, du citre ou de la biere en abondance; faites boüillir toutes vos viandes.

Il n'y a point de ſanté ſi bien eſtablie qui ne ſe peruertiſſe ſi on ne la conſerue.

On ne connoît l'homme à perfection qu'ayãt compris tout ſon regime & ce qu'il eſt à l'égard de chaque aliment. fol. 81. de veteri Med. & 70. de ce premier Tome.

L'air, les breuuages & les alimens ſont la matiere de l'hõme.

EMPLOYEZ donc exactement cette façon de viure durant tout l'eſté, afin d'entretenir toute l'habitude humide & fraiſche, puis que la chaleur & la ſechereſſe dominent extremement en cette ſaiſon, qui eſt capable d'embraſer tout le corps & les quatre humeurs; il eſt donc neceſſaire d'aſſiſter la nature par tous les moyens que i'ay dédui. La meſme ſorte de regime qui eſt propre à paſſer de la ſaiſon d hyuer en celle du printemps, eſt auſſi neceſſaire à paſſer du printemps à l'eſté, il faut en toutes deux retrancher des vian-

des & augmenter de la boisson. Le regime contraire dont i'ay desia parlé, doit s'employer à passer des chaleurs extremes de la saison d'esté, dans les rigueurs plus grandes de l'hyver, car en automne on augmente insensiblement les alimens, on les donne plus forts, plus difficiles à digerer; on retranche aussi les breuuages à proportion, on boit le vin plus fort & en plus petite quantité. Le temps d'hyver se passe aussi plus commodement de la mesme maniere, on boit le vin tout pur & en petite quantité, on mange des viandes seches & des alimens chauds & solides en abondance, on les digere mieux, & on est moins sensible à la froideur extreme, à cause de la retraction du sang & des esprits dans les entrailles.

Art. 2.
Du regime vtile à ceux qui sont intemperez de nature par l'âge ou autrement.

CETTE façon de viure n'est pas vtile absolument à tout le monde, elle a ses circonstances, selon les differents vices des temperamens. Tous ceux qui sont de nature sanguine, estans charnus, mols & vermeils, doiuent quasi tout du long de l'année se seruir d'alimens & de boissons desiccatiues, puis que leur temperament est grandement humide. Ceux au contraire qui sont grelles, fermes & nerueux; ceux qui sont bilieux ou mélancholiques, estant roux, noirs ou bruns doiuent employer vn regime contraire & s'humecter quasi toûjours, car ces personnes-là sõt de nature seche. Cette façon de viure est aussi cõuenable aux ieunes gens, les alimẽs legers & humides sont propres à leur temperament, la ieunesse ayant tout le corps chaud, sec & endurci par le trauail. La vieillesse a besoin d'vne nourriture differẽte, se dessechant toûjours, elle doit manger peu & plus souuent, car le corps se relache, il se refroidit, il s'humecte.

IL faut donc toûjours ordonner le regime contraire à la saison, au païs, à l'accoutumance, à l'âge & mesme à la nature, quand elle est vicieuse, cõme sont l'hyver & l'esté dãs leurs qualitez excessiues; car en cette maniere on s'acquiert vne santé meilleure, on se conserue. Obseruez la mesme maxime aux exercices, marchez vîte & soudainement en hyver, afin d'échauffer vostre corps, & doucement en esté, afin de l'humecter & raffraichir en dissipant la bile, si ce n'est que vous marchiez vîte, pour éuiter l'ardeur du soleil. Il faut que les hommes sanguins, pituiteux & humides marchent soudainement; & que ceux qui sont grelles, bilieux ou mélancholiques aillent tout doucement & à loisir. Frequentez rarement le bain au temps d'hyver, & en esté baignez-vous fort souuent & plus long-temps. Le bain est plus vtile aux bilieux & aux mélancholiques, qu'à ceux qui sont gras, sanguins ou phlegmatiques. Il faut

que les habits & chemises qui touchent à la chair soient nettes & blanches en hyuer, & en esté qu'elles s'abbreuuent d'huile ou qu'elles se composent de laine grasse, pour mieux conseruer la chaleur.

IL faut que les hõmes gros & gras qui veulent s'amaigrir & deuenir gresles fassent leurs exercices & toutes les actions estant à iun, qu'ils ne mangent iamais qu'au sortir du trauail, estant tout hors d'haleine, auparauant que de se refroidir, qu'ils boiuent vn peu de vin meslé d'eau tiede, à l'entrée de tous les repas. Qu'ils assaisonnent les viandes auec le sesame, la sauce verte ou quelqu'autre semblable; qu'ils mangent des viandes grasses, afin qu'elles surnagent en l'estomach, & qu'elles saoulent promptemẽt. Ne mangez qu'vne seule fois à chaque iour, ne vous baignez iamais, & couchez sur la dure. Habillez-vous à la legere, promenez-vous estant tout nuds, autant que la saison & la bien-seance le permettent. Ceux qui veulent engraisser & s'acquerir de l'embonpoint doiuent pratiquer toutes les maximes contraires à celles que i'ay dittes, & particulierement de ne point trauailler à iun, & de manger plusieurs fois le iour.

Art. 3. *De l'vtilité des vomitifs & des lauemens selon la diuersité des saisons & des personnes.*

ON employe les remedes émetiques & les clysteres ou lauemens en cette sorte; on doit vomir six mois d'hyver, à cause que le phlegme abonde extremement en cette saison, il surmonte la bile en son excessiue quantité; la teste qui en est la source, & toutes les parties qui sont au dessus du diaphragme, en sont notablement incommodées, si on ne l'éuacuë. Les lauemens sont vtiles dans les grandes chaleurs, puis que les purgatifs échauffent tous, ils augmentent la bile qui regne dans l'esté qui est brulant de sa nature. Le corps est tout rempli de bile, on la distingue à la chaleur des reins, à la pesanteur des genoux & aux tranchées du ventre. Il faut donc raffraichir le corps & tirer dans les parties basses la bile qui s'éleue & qui veut monter à la teste. Il faut que les hommes gras, sanguins & humides prennent des lauemens salez & detersifs, & que ceux qui sont bilieux, mélancholiques & delicats, en prennent d'humectans, gras & épois; ces lauemens se font de lait & de décoction de ciches ou de semblables simples. Les lauemens subtils, detersifs & salez se font d'eau de mer, de saulmure ou de choses semblables.

IL faut que les hommes gras & humides prennent les vomitifs à midy, les humeurs estant plus émeuës, apres auoir courru ou marché viste. Broyez vne poignée d'hyssope & la faite boüillir dans vne cruche d'eau, y ajoûtant vn peu de sel & de vinaigre, pour la

rendre moins desagreable; faites la boire au commencement peu à peu, puis apres plus abondamment, afin que tout reuienne. Ceux qui sont gresles & delicats vomissent plus facilement ayant mangé, donnez leur donc le bain chaud, pour fondre les humeurs, qu'ils boiuent vn verre de vin pur apres le bain, qu'ils mangent en suitte de toute sorte de viandes confusément sans aucune boisson, afin qu'elles reçoiuent les humeurs superfluës de toute part, & qu'elles s'en abbreuuent. Vne heure apres donnez à boire à force de trois sortes de vin tout differens, meslez ensemble; faites les boire premierement tout purs & peu à peu, puis auec de l'eau soudainement, & en grande abondance. Ceux qui ont la coustume de vomir deux fois à chaque mois, s'éuacuent plus vtilement deux iours de suitte, que de quinze iours en quinze iours, bien qu'il y a des Medecins qui font tout le contraire. Ceux qui ne sont pas propres à vomir, & particulieremẽt ceux qui n'ont iamais le ventre libre, estant robustes, doiuent manger confusement & plusieurs fois le iour, de toute sorte d'alimens, & des viandes preparées de toutes les manieres, & mesme boire de plusieurs sortes de vin meslés ensemble, afin de s'émouuoir & s'ouurir le ventre. Ceux qui ne peuuent reuomir les alimens, & qui ont naturellement le ventre libre, doiuent viure tout autrement, & ne boire que d'vne sorte de vin, se regler en leur nourriture & la prendre simple.

LES enfans qui sont gras, pituiteux & sujets au mal caduc doiuent se baigner souuent & beaucoup, dans de l'eau tiede, boire vn peu de vin bien trempé qui ne soit pas grandement froid, & le choisir capable de dissiper les vents, plûtost que d'en produire & d'enfler le ventre. Ces deux choses sont propres à éuiter les conuulsions, à donner de l'accroissement aux enfans, & la couleur vermeille. Les femmes qui sont infœcondes, à cause de l'excessiue éuacuation des ordinaires, doiuent les retenir & diminuer par vn regime qui desseche, car les viandes desseichantes & rosties sont propres à raffermir & fortifier le corps des femmes qui est mol & humide: le vin mesme est vtile à fortifier la matrice & à nourrir l'enfant nouuellement formé.

Art. 4. *Des symptomes qui viennent de l'excez du trauail.*

LES exercices doiuent estre tout diuers aux differentes saisons, puis qu'elles ont des vertus toutes contraires, la course & la lutte sont vtiles en hyver, à cause qu'elles échauffent & sechent, elles dissipent puissamment. La course est pernicieuse en esté, la lutte n'y est guere vtile, la promenade qui se fait à la fraischeur du soir ou du matin y est tres-necessaire. Ceux à qui la course laisse vne

lassitude, peuuent se guerir en luttant, & ceux qui se lassent à la lutte, se guerissent reciproquement par la course. La partie qui trauaille se déliure de la lassitude qu'elle a receuë de l'exercice precedent, puisque l'humeur qui la produit se dissipe en s'échauffant, par le moyen de l'exercice qui la suit. Ceux qui sont aisement surpris du cours de ventre, quand ils combattent ou qu'ils trauaillent fortement, rendant de petits morceaux de viande à moitié digerée ou corrompuë, doiuent diminuer le tiers de leurs exercices, & la moitié de leur aliment; car il est éuident que l'estomach n'a pas la force de le digerer tout. Le pain grandement cuit, trempé dans du vin fort, est leur plus conuenable nourriture, leur boisson doit estre de mesme, elle doit estre forte & en petite quantité. La promenade émeut le ventre, agitant les boyaux, elle fait descendre le chyle, il faut que ces gens-là se reposent ayant mangé, & qu'ils ne fassent qu'vn repas à chaque iour, iusqu'à ce que ce flus s'arreste, ainsi leur ventre aura la force de digerer la nourriture.

CETTE façon de flus arriue principalement à ceux qui ayant la chair ferme & les conduits étroits, sont contraints à ne se nourrir quasi que de viande, car ils ont les venes petites & incapables de s'élargir, estant serrées dans vne chair solide; c'est pourquoy les humeurs les bouchent où les remplissent promptement, le chyle n'y peut plus entrer. Cette conformation vicieuse produit soudainement des maladies, leur santé plus parfaite se corrompt aisement, elle est souuent troublée par l'humeur noire.

LES hommes grelles & bilieux ont les conduits bien plus ouuerts, ils sont couuerts de poil, ils peuuent manger de la chair vtilement, & supporter le grand trauail, beaucoup mieux que les plus grossiers atrabilaires qui ont les pores tout bouchez; ils sont capables de iouyr d'vne santé meilleure, plus longue & moins interrompuë. Ceux qui ont beaucoup de rapports, & qui rejettent mesme des viandes du soir au lendemain, ayant les flancs gros & enflez, à cause de l'indigestion des alimens, ont besoin d'vn plus long sommeil. Ils doiuent aussi s'exercer dauantage, & trauailler de tout le corps, boire du vin plus pur abondamment, & en ce mesme-temps diminuer la nourriture; car il est euident que l'estomach est incapable de digerer la quantité des alimens, estant froid & debile. Le trauail est quelquefois excessif, il produit vne soif continuelle; qui se guerit facilement en retranchant la nourriture & le trauail; elle se passe en beuuant à discretion du vin bien frais auec beaucoup d'eau.

CEVX qui ont fait vn grand voyage, ou qui ont beaucoup trauaillé, ressentant des douleurs d'entrailles, doiuent se reposer & demeurer sans nourriture, tant que la douleur cesse. Qu'ils prennẽt vne boisson diuretique pour se purger par les vrines, de crainte que les venes qui sont dans les entrailles ne s'emplissent & se bouchent, les tumeurs & les fiévres se forment de leurs obstructions. Le phlegme qui croupit dans le cerueau, ne manque point à se corrompre, encore qu'il est en sa source, il engourdit toute la teste; sa partie plus subtile & plus salée s'écoule par les reins à la vessie, elle sort goutte à goutte, & auec douleur. On souffre ces symptomes iusqu'enuiron le neufiéme iour, si le phlegme pourri se coule alors en abondance par les oreilles ou par le nez, la maladie se passe, l'ardeur d'vrine s'adoucit, on vrine sans peine beaucoup d'humeur époisse, la crise continuë iusqu'au vingtiéme. La douleur, l'engourdissement & les autres symptomes cessent à la teste & par tout le corps, il n'y a que la veuë qui quelquefois en demeure affoiblie. Il faut qu'vn habile homme sçache & considere attentiuement qu'il n'y a rien de si precieux que la vie, & qu'il doit s'instruire exactement de toutes les choses qui la touchent, afin qu'il puisse aduantageusement en retirer le fruit dans toutes ses infirmitez & maladies.

CHAPITRE SECOND.

De la connoissance de l'homme par ses maladies, par leurs causes & par leur crise ou guerison.

Art. I. *Des causes externes des maladies, & de leur guerison en general.*

LA misere de l'homme est extréme, puis qu'il est combattu par toute la nature, & par luy-mesme, il se détruit par sa propre malice & ignorãce; les maladies qui viennent des deffauts du regime en sont témoins. Il est blessé par les choses tranchantes, & par le frappement des choses dures; l'air qui est delicat & tres subtil est son plus rigoureux ennemy. Ce sont en general les trois causes externes de toutes les maladies qui détruisent l'homme, il se guerit aussi par leurs contraires, car il faut toûjours s'opposer à leurs malignes impressions & à tous leurs symptomes. Considerez attentiuement les malades, les differentes maladies, les âges, les saisons & leurs intemperies. Il faut donc remarquer que l'inanition des vaisseaux guerit les maladies de plenitude, l'excessiue inanition se

guerit

guerit en les rempliſſant ; le repos eſt le vray remede des maladies qui ſe produiſent du trauail, & celles qui ſe font par la faineantiſe & oiſiueté ſe gueriſſent en trauaillant. Separez les parties qui s'allient contre leur nature, puis qu'elles doiuent demeurer deſ-vnies, rejoignez celles que la violence des-vnit, car ainſi la maladie ceſſe ; la Medecine ne fait point autre choſe que de reſtablir tout en ſa nature, par des moyens contraires à ceux qui la peruertiſſent.

Art. 2. *Des maladies epidemiques, qui ſe produiſent de la corruption de l'air, & de leur gueriſon.*

LES alimens produiſent les plus malignes maladies, puis qu'eſtant familiers ils penetrent par tout ; les alimens humides & les ſolides ſont moins pernicieux. L'air tres-ſubtil eſt d'autant plus à craindre qu'il entre plus facilement, il touche ſans relache, il nous fait viure en reſpirant, nous le tirons ſans ceſſe, ſon impreſſion ſe diſtingue en cette ſorte. Quand on voit vn grand nombre d'hommes ſurpris au meſme temps d'vn meſme mal, on doit croire que le plus vniuerſel aliment, plus familier à tout le monde & neceſſaire abſolument, en eſt la veritable cauſe. L'air eſt ce tres-commun aliment, tres familier & tres-neceſſaire, perſonne ne peut s'en paſſer vn ſeul moment. Il eſt tres-éuident que le regime qui eſt particulier à vn chacun, n'eſt pas la cauſe de ces funeſtes maladies, puis qu'elles attaquent au meſme temps, indifferemment vieux & ieunes, hommes & femmes, yurongnes & ſobres ou beuueurs d'eau. L'aliment ſolide n'y fait rien, puis que les mangeurs de tarte, de pain d'orge, de ſeglé & de froment en ſont également ſurpris ; le trauail y eſt inutile, les pareſſeux tombent malades. Ainſi le regime de viure ne peut pas eſtre reconnu pour la cauſe effectiue, ſi des hommes de differente humeur, & qui viuent d'vne façon toute diuerſe deuiennent au meſme temps malades. Si au contraire, les maladies qui regnent en vn temps ſont toutes differentes, c'eſt vne choſe manifeſte que la façon de viure d'vn chacun en eſt la cauſe, & qu'il faut les guerir faiſant tout le contraire, & changeant ce mauuais regime Il eſt certain que la façon de viure du malade eſt vicieuſe, & qu'il faut la changer entierement, en pluſieurs choſes, ou tout au moins en vne. Il faut donc, remarquant la faute, faire ce changement, & conſiderant le naturel, l'aage & l'habitude du malade, la ſaiſon de l'année & l'eſpece de la fievre, employer les moyens pour la guerir. Retranchez toutes les choſes inutiles, oſtez les humeurs ſuperfluës, ajoutez ce qui manque à la perfection du traittement, ayant touſiours égard aux circonſtances ou coïndications que i'ay dittes, vous chaſſerez la maladie par les remedes & par le regime.

IL est éuident que le regime n'est pas cause d'vne maladie qui estant toute semblable & vniforme, attaque indifferemment tout le monde en vn mesme temps; l'air seul est cause de sa malignité, par vne extraordinaire corruption qu'il contracte. Il faut donc en ce temps funeste, auertir tout le peuple de n'apporter aucun changement en son regime, puis qu'il n'en est pas cause, & de ne point émouuoir le corps ni les humeurs par aucun remede. Suffit de n'estre pas trop gras ni plein d'humeurs, ce qui arriue ostant vn peu des alimens & des breuuages ordinaires. Cette diminution de nourriture se doit faire insensiblement, de crainte que sa soudaineté n'apporte quelque changement notable au cours du sang & des esprits. Continuez à garder le mesme regime, s'il ne paroît point vicieux ni preiudiciable; pouruoyez seulement à receuoir moins d'air infecté que vous pourrez, cherchez-en de plus pur, & tout contraire à celuy qui est corrompu; changez vostre demeure, & auisez de vous amaigrir. Car ayant tout le corps tranquille & moins brulant, vos poumons reçoiuent moins d'air estant moins échauffez, ils ne sont pas contrains d'attirer fort souuent vn grand & puissant raffraichissement. Les maladies qui arriuent aux parties principales & qui ont plus de force sont terribles & tres-perilleuses, si elles s'y arrestent & qu'elles s'affermissent, tout le reste du corps ne manque point à en souffrir, & à se ressentir de l'affliction de son principe. Si cette partie noble répand la cause de son mal sur vne de sa dépendence & famille, elle est détruitte, elle guerit à peine, & ses abscés sont quasi tousiours tres-funestes. Les humeurs vicieuses & les maladies qui se portent des parties foibles & dépendentes, à celles qui sont fortes & principales, se guerissent aisément, car elles se deffendent & leur force éminente dissipe les humeurs.

Art. 3.
Des maladies sporadiques qui se produisent des fautes du regime, & de leur guerison.

LES humeurs vicieuses & cruës se répandant dans des lieux chauds, se conuertissent aisémēt en de la bouë, que la nature coule en ses égouts. On voit des hommes qui crachent force bouë sans auoir de la fiévre, d'autres en rendent en grande abondance auec les vrines, n'ayant aucun ressentiment de douleur ni de maladie. Elle se porte dans le ventre y faisant la dysenterie, le sang s'y porte par les selles, de mesme qu'on le voit sortir à quelques ieunes hommes, depuis trente ans iusqu'à quarante, par de longues dysenteries qui prennent & quittent. Ces differens symptomes arriuent d'vne mesme cause à tous ceux qui ayant beaucoup trauaillé dans leur ieunesse, & ayant esté grands ouuriers viennent à

Des symptomes qui se produisent de loisiueté.

quitter leur exercice & le trauail. Ils grossissent, ils s'engraissent notablement, ils font amas d'vne chair molle qui est toute contraire à la premiere, leur corps acquiert deux differentes habitudes, il en surcroit vne nouuelle qui ne peut iamais s'accorder auec la premiere. Si donc vne maladie prent à ceux qui sont dispoiez de la sorte, ils en échappent tout d'abord, mais en suitte ils se liquefient, la fonte de leur habitude se coule par les venes en forme de sanie, dans les cauitez où elle treuue place. Si elle se décharge au bas ventre, on fait des selles quasi toutes semblables à ce qu'elle est, estant encore répanduë par tout le corps, les intestins sont si panchans que tombant viste, elle n'a pas le temps de s'époissir. Ceux à qui cette sanie tombe dans le thorax en deuiennent empuiques, car son passage estant en haut, elle y monte à grand peine, elle broüit long temps en l'estomach, & à la fin se corrompant elle se change en bouë.

ON voit aussi que ceux à qui la colliquation sanieuse se coule aux reins & à la vessie, l'échauffent, ils la blanchissent & la separent, à cause que les reins & la vessie sont chauds, sa partie plus subtile nage dessus l'vrine, la plus grossiere se coule en bas, & on la nomme bouë. La pierre se fait d'humeur visqueuse par l'action de la chaleur; l'enfance à la vessie, les reins & tout le corps tres-chaud, elle est toute remplie de cruditez, c'est pourquoy les enfans sont suiets à la pierre. Ceux au contraire qui s'auancent dans l'aage, ayant le corps plus froid & plein d'humeur subtile, y sont moins exposez. Il faut sçauoir que l'homme est bien plus chaud au premier iour de sa naissance & generation qu'aux autres qui la suiuent; il est tout plein de chaleur & d'esprits, ainsi son dernier iour est le plus froid. Vn corps qui s'aggrandit en toutes les dimensions, & qui se porte à la perfection plus éminente de toutes les actions, abonde éuidemment en sang, en chaleur, en humidité radicale & en esprits. Il s'appauurit en tous ses moyens, & il se refroidit aussi-tost qu'il commence à se flaitrir & à tomber en ruine, allant en decadence ou incapacité des fonctions. Dautant donc que le corps de l'homme s'augmente en toutes ses dimensions, au premier iour de sa naissance ou conception, il est plus rempli de chaleur; & on le voit plus froid à la fin de sa vie, puis qu'il dechoit soudainement, il flaitrit dauantage au dernier iour.

Art. 4. *De la guerison des maladies qui viennent du*

VNE partie de ceux dont la chair molle & foible, contractée par loisiueté, vient à se fondre à la premiere maladie, se guerissent aussi d'eux mémes au quarante & cinquiéme iour, qui est iustement

regime & de la facilité de les voir.

le milieu de la saison mesme en laquelle ils ont commencé à deuenir malades, & à estre affligez de cette colliquation de tout le corps. L'humeur qui regne en cette saison, contribuant au restablissement de leur santé, ils se guerissent par vne éuacuation salutaire, dans le temps mesme de sa plus grande force. Si ces malades ne se guerissent alors, ils demeurent en cette langueur, & neantmoins ils ne manquent iamais à se restablir entierement dans la reuolution de l'année, par le retour de la mesme saison & de l'humeur qui leur est familiere & salutaire, si ce n'est qu'il y ait quelque vice plus grand à leurs entrailles.

VN prognostique asseuré est tres-facile à faire aux maladies qui se produisent des deffauts du regime, quand elles sont nouuelles, puis qu'ils sont faciles à voir, on corrige ses fautes, on se gouuerne d'vne façon toute contraire à celle qui produit la maladie, car ainsi la mauuaise impression qui s'est faite aux entrailles & au corps se dissipe aisément. La pierre & le grauier se forment de l'endurcissement des humeurs & de la bouë, il se fait des abscés aux reins, au foye & aux poumons, où les venes sont grosses, la bouë se fige & s'époissit, par l'action de la chaleur en croupissant, & à la longue elle se change en pierre ou en grauier, que la nature pousse dans les venes auec les humeurs, & il se coule auec les vrines à la vessie.

LES humeurs froides affoiblissent quelquefois les venes, en sorte que sans autre mal, elles laissent écouler le sang par les vrines. Les reins sont chauds de leur nature & par accident, ils sont composez de sang tres-pur & de chair fort vermeille ; c'est pourquoy leurs vlceres en rendent de petits morceaux de tres-viue couleur auec les vrines. Les humeurs tres-visqueuses qui font la sciatique, se coulent quelquefois par leurs conduits, dont elles prennent la figure, paroissant en maniere de filets charnus, elles époississent aussi les vrines. La vessie reçoit les superfluitez de tout le corps, elle a ses maux particuliers, ce sont la lepre, la galle, les vlceres & autres, dont on a les marques asseurées. On voit à la netteté des vrines que tout le corps est en santé ; & que la vessie rend quelquefois de la bouë d'elle-mesme, & d'autres excremens en maniere d'escailles, de son & de farine.

Art. 5.

Que les natures particulieres dependent de la nature commune en

LA nature commune produit les quatre humeurs & les quatre qualitez premieres, par la vicissitude de ses tours & de ses retours, elle augmente leur masse, elle la diminuë, elle en fait ses mélanges, elle en compose la grandeur de toutes les parties de l'homme, elle fait son temperament de leurs vertus, elle en establit sa nature.

Les quatre humeurs sont la nature des parties, cette nature mesme est l'ouuriere de leur diuersité, de la naissance, de la santé, & de toutes les crises ; elle est la seule cause de toutes les actions de l'homme ; mais elle est incapable de faire aucune chose, sans l'impression du Soleil & des autres astres, qui sont les causes efficientes de son premier establissement. Toutes les choses naturelles & les humeurs mesmes s'acoutument à ces mouuemens, elles les suiuent pas à pas, elles ont toutes les tours & les retours de cette nature vniuerselle. L'acoutumance est vne autre nature, elle se change aisément en elle ; toutes les choses naturelles ont des mouuemens limitez, elles s'émeuuent d'elles-mesmes, comme elles sont émeuës par la nature vniuerselle. Les ascarides se remuënt tous les iours au soir, non pas à cause que le ciel les remuë en cette sorte, mais parce que d'elles-mesmes elles s'agitent à vne certaine heure qui a du rapport à l'automne, qui a la force & la coutume de les produire tous les ans. Rien ne se fait qui n'aide à se produire, & qui ne contribuë à sa propre naissance. La bile se produit tous les ans, par la chaleur & par la secheresse de l'esté, elle s'émeut aussi d'elle-mesme, regnant tousiours en cette saison. Dans les saisons suiuantes elle ne laisse pas d'elle-mesme, & par sa propre force, de s'émouuoir dans les plus foibles & plus courts circuits, qui ont quelque rapport à l'esté. Ainsi la bile s'émeut facilement tous les iours, & principalement apres midy, elle s'agite reglement de deux iours l'vn, & dans les pleines Lunes.

leur production & en tous leurs mouuemens.

L. 2. epidem. sect. 1. f. 311. 14. & seq.

Que le mouuement des humeurs & de la fievre dépẽd de la nature commune.

LA bile allume toutes les humeurs, elle est le feu du petit monde, elle y produit vn grand nombre de fieures, qui se reduisent à quatre genres principaux, sans y comprendre celles qui viennent en suitte des inflammations & des douleurs particulieres. La fievre continuë se fait par vne grande quantité de bile, qui n'est point corrigée par les autres humeurs, elle se passe en peu de temps, estant soudaine & violente. Vn corps qui brule continuellement, sans receuoir aucun relache ni raffraichissement, se fond en peu de temps, il se dissout estant brulé par l'excés de la chaleur. La fievre double tierce ou quotidiene, se fait par vne quantité de bile, moindre que la fievre continuë ; elle est plus courte que toutes les autres fievres, & neantmoins elle est plus longue que la continuë, estant produitte par vne moindre quantité de bile, & donnant du relache, ce qui n'arriue point aux fievres continuës.

Des especes de fievres & de leur guerison.

LA fievre tierce est d'autant plus longue que la double tierce, qu'elle tient moins de temps, & qu'elle est faite par vne moindre

quantité de bile; elle est d'autant plus longue que ses intermissions sont plus grandes, & qu'elle donne plus de relache au malade. La mesme chose arriue aux fievres quartes, elles se font d'vne moindre quantité de bile qui échauffe le corps, elles ont aussi de plus longues intermissions capables de le raffraichir. La longueur des fievres quartes & la difficulté de leur guerison vient de la bile noire, qui est la plus visqueuse de toutes les humeurs, & qui s'attache dauantage. Vous apprendrez que les fievres quartes se font d'humeur melancholique, de ce qu'elle prent tousiours en automne & en l'aage virile; or cette aage & cette saison produisent d'ordinaire beaucoup d'humeur melancholique. Ceux à qui la fievre quarte prent hors de cette aage & de cette saison, n'en sont pas long-temps tourmentez; que si elle est de plus longue durée, c'est signe que le malade a quelqu'autre deffaut dans ses entrailles.

LE LIVRE DE L'AIR, DES VENTS, des eaux, des regions, & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques.

SECTION PREMIERE.

De l'air, des vents, des eaux, & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques.

CHAPITRE PREMIER.

De l'air, des vents & de leur force en la production de la santé, & des maladies qui sont endemiques ou communes à tout vn pays.

Art. 1. *Que la connoissance de l'air, des vents & des regions*

IL FAVT absolument que le Medecin qui veut atteindre à la plus parfaite connoissance de son art, pratique ces enseignemẽs, & suiue tres-exactement cette methode; il doit en premier lieu s'instruire, non seulement des causes internes de la santé & de la

maladie, mais aussi de celles qui sont au dehors. L'air est la plus forte des trois causes externes, il est le plus puissant ouurier, il se reueste de qualitez tres-eminentes & tres-contraires en diuers temps, à cause de l'éloignement & de l'approche du Soleil & des autres astres. Ces temps gouuernent & changent toute la nature inferieure, ils produisent, ils corrõpent tout, on les nomme saisons.

est absolument necessaire à la Medecine.

L'HABILE Medecin doit premierement s'appliquer à les connoistre toutes en general, & chacune en particulier ; car elles ont des vertus tres-dissemblables, elles sont tres-contraires entr'elles, & à elles mesmes, estant considerées dans leurs tours & retours, & dans leurs changemens reciproques. Les vents sont les ballets de l'air, ils le perfectionnent en l'agitant, leur changement le purifie ; il faut sçauoir en premier lieu ceux qui soufflent par tout, estant communs à tout le monde, puis on apprent ceux qui sont particuliers & de moindre estenduë, se renfermant en vn pays ; ils sont chauds, froids & humides, selon les lieux par où ils passent & d'où ils viennent. On doit aussi diligemment s'instruire des differentes facultez des eaux ; leur goust n'est pas tousiours de mesme, il y en a de douces, d'acides & de salées, il y en a de plus pesantes & de legeres, elles ont aussi chacune des proprietez particulieres.

C'EST pourquoy lors qu'vn Medecin arriue en vne ville, dont il n'a point la connoissance, il doit en premier lieu considerer son assiette, & remarquer de quelle maniere elle est située, à l'égard des vents principaux & du leuer du Soleil. Vne ville qui regarde le Nort & qui reçoit directement la bise, est bien differente de celle qui reçoit le vent du Midy. La situation qui regarde le Soleil leuant, est bien meilleure que celle qui est au couchant. Il faut donc tres-exactement obseruer ces choses, & s'instruire de la nature des eaux, dont elle est abbreuuée ; si elles sont marescageuses, molles & faciles à se corrompre, ou dures, pesantes & terrestres ; si elles viennent des collines & des montagnes, ou des vallons & lieux pierreux ; elles sont astringentes, alumineuses & salées, ou dures & cruës. On voit si la terre est seche, deserte, sablõneuse & remplie de mines, ou grasse, molle, fertile & abbreuuée de riuieres & de fontaines, elle est enfermée de montagnes & couuerte de bois, suiette à des torrens & étouffée de vapeurs chaudes ; où elle est froide, estant au dessus des montagnes & éuantée de tout costé.

Art. 2.

Que la connoissãce des astres, des saisons &

IL faut sçauoir les mœurs & la façon de viure ordinaire à ses habitans, ils se plaisent à bien boire du vin, du cidre ou de la biere ; ils font plusieurs festins par iour, encore qu'ils viuent oisiue-

des mœurs des hommes est necessaire à la Medecine.

ment; ou au contraire, ils s'adonnent au trauail & aux grands exercices, ayant grand appetit, ils mangent beaucoup & boiuent peu. Apres qu'on a compris toutes ces choses remarquables, on découure aisément toute leur suitte, celuy qui les conçoit parfaitement toutes, ou mesme qui en comprent vne partie, ne se trompe iamais, quand il arriue en vne ville dont il n'a pas la connoissance; il ne peut ignorer les maladies, qui sont particulieres à vn pays, ni le temperament & la nature qui est commune à toute la prouince. De sorte que celuy qui s'instruit de ces choses & qui les preuoit, ne peut iamais manquer, ni demeurer en doute dans la conduitte necessaire en la guerison des maladies, qui sont communes à tout le peuple d'vne ville. Il predira les maladies qui doiuent se produire dans les années suiuantes & à chaque saison, il auertira toute la ville des miseres publiques qui la menacent à l'auenir, & des maladies populaires dont elle est talonnée.

CELVY qui a conceu le changement des saisons, le mouuement des estoilles, leur orient, leur occident, les conjonctions de chacune, & toutes les oppositions qui se rencontrent entr'elles auec leurs figures, pourra preuoir indubitablement la nature, & toutes les qualitez de l'année suiuante. Recherchant donc attentiuement & preuoyant les occasions, on connoitra beaucoup de circonstances vtiles à vn chacun, par le moyen desquelles on reussit en la guerison des maladies; agissant de la sorte on peut atteindre à la perfection de la science. Si quelqu'vn se figure que ces recherches sont trop au dessus de la Medecine & hors de sa portée, voulant s'instruire du sentiment contraire, il apprendra que l'Astronomie n'est pas sa moins considerable partie, & qu'elle contribuë notablement à sa perfection. Le changement des saisons, qui est la cause de tous les mouuemens de la nature & de la vie, change aussi toutes les humeurs dans les entrailles, il les remuë, il est l'ouurier de toutes les maladies & de leur guerison. Or les saisons dependent non seulement du Soleil & de la Lune, elles dependent beaucoup plus des autres astres en leurs quatre premieres qualitez où leur force consiste; ie diray nettement cy-apres, de quelle maniere il faut examiner en particulier chacune de ces choses.

Art. 3.

Que la connoissance de la santé & des maladies qui regnent

LA situation d'vn pays montre la nature des vents qui luy sont ordinaires, la vertu des eaux qui l'abbreuuent, & la qualité de ses alimens; elle fait voir la force des saisons, la constitution des maladies, leur mouuement & leur crise; elle indique mesme le naturel

&

& les mœurs des hommes. Vne ville qui eſt ſituée ſur vn coſteau vers le Midy, où ſont les pays chauds, & qui reçoit les vents qui en viennent, ayant leur origine entre l'Orient du Soleil d'hyuer & le couchant de cette meſme ſaiſon; ces vents luy ſont particuliers, ils s'y portent tout droit. Cette ville n'a quaſi point d'autre vent, ſa ſituation panchante la tient à couuert de tous ceux qui ſont froids, ſubtils, & qui ſoufflent du Septentrion. Ce vent groſſier, humide & chaud produit force eau par tout, & meſme à la ſurface de la terre, les fontaines n'y ſont point profondes, on le voit à ce qu'elles ont touſiours les meſmes qualitez que l'air, eſtant froides en hyuer, & chaudes en eſté; elles retiennent de la mer où de la pourriture quelque gouſt de ſaline. Les habitans de ce pays ont le cerueau humide & touſiours plein de pituite, qui ſe décharge dans le ventre, où il produit ſouuent des diarrhœes. Ils ſont quaſi tous delicats & debiles en toute choſe; ils n'ont iamais grand appetit ni enuie de bien boire; car ceux qui ont la teſte foible & les nerfs imbecils ne portent pas le vin, leur eſtomach eſt touſiours plein de cruditez & d'humeurs ſuperfluës.

en vn pays depend de ſa ſituation.

De la ſituation des pays vers le Midy, de ſes vents & des maladies communes ou endemiques qu'ils y produiſent.

VOILA les maladies qui ſont communes en ce pays dans toutes les ſaiſons; les femmes y ſont touſiours languides, eſtant ſuiettes à l'excés de leur flus, qui en rend pluſieurs infœcondes, encore que de leur nature elles ſont capables de porter; elles auortent ſouuent, à cauſe de ce meſme flus. Les étouffemens & les conuulſions, qu'on croit venir d'epilepſie, ſont frequentes aux enfans; & quant aux hommes ils ont des flus de ventre, venant de phlegme ſimple qui tombe de la teſte; ils ſont ſuiets aux epreintes & aux dyſenteries, tant hepatiques que de pituite ſalée & de bile acre. Ils ont des fieures lentes mélées de froid continuel; & en hyuer ils ſont affligez de fievres longues, venant d'humeur viſqueuſe, puis que de nuit à leur reveil, il s'éleue beaucoup de puſtules ſur leur corps; ils éuacuënt ſouuent du ſang brulé par les hæmorrhoïdes qui ſont au ſiege. Les maladies ſoudaines & violentes, comme la pleureſie, l'inflammation des poulmons, & les fievres ardẽtes y ſont tres-rares; car il n'eſt pas facile que les maladies fortes & tres-aiguës attaquent ceux qui ont le ventre touſiours lâche Les fluxions de pituite ſur les yeux y ſont frequentes, mais elles ſont faciles à ſupporter & de peu de durée, ſi ce n'eſt que quelque extraordinaire changement des ſaiſons rende cette fluxion plus maligne à tout le peuple. La fluxion d'humeur froide qui s'amaſſe au cerueau, tombant ſur les parties baſſes, rend paralytique de la

moitié du corps ou de quelque partie, ceux qui ont plus de cinquante ans; la chaleur du soleil qui fait couler le phlegme, ou le grand froid qui epreint le cerueau font ces funestes fluxions. Ces maladies sont ordinaires & communes à tous les habitans des villes qui ont la situation que i'ay descrite, sans considerer celles qui leurs arriuent encore en commun de quelque extraordinaire changement des saisons, on les appelle epidemiques.

Art. 4. *De la situation des pays vers le septentrion, de ses vents & de leurs bons & mauuais effets.* Que les maladies communes & endemiques aux pays qui regardent le nort, viennent toutes des vẽts froids & du vice des eaux. Les qualitez des peuples du septentrion.

LES villes qui sont situées vers les pays froids, tout au contraire de cette premiere, & qui reçoiuent les vents du nort qui sont froids & subtils, ayant leur origine entre le couchant du soleil d'esté & l'orient du mesme soleil. Les villes, dis-je, qui reçoiuent quasi continuellement les vents du nort, & qui sont à couuert de tous les vents contraires qui soufflent du midy, sont de cette nature. Premierement les eaux y sont époisses, à cause de la violence du froid, elles sont dures, n'estant point digerées par le soleil, elles croupissent en l'estomach, qui en ressent la pesanteur, à cause qu'il est incapable de les distribuer & de les cuire, elles n'ont point de goust, on les treuue insipides.

IL faut absolument que les hommes y soient forts, gresles & nerueux; plusieurs y ont le ventre dur, sec & recuit, à cause que le froid retreint, il seche toute l'habitude; la chaleur des entrailles & la secheresse du corps épuisent l'humidité des intestins, les excrements s'y endurcissent. Le thorax & la teste sont larges & bien ouuerts, les humeurs s'y écoulent, & l'air y entre librement. Ces hõmes sont plus bilieux & prompts que pesans & pituiteux, ils ont la teste saine, seche & robuste. Il faut absolument que les hommes ainsi composez mangent beaucoup & ne boiuent guere, ils ne sont iamais alterez, ils ne prennent que des breuuages nourrissans, cõme la biere & le vin qui est leur conuenable nourriture & quasi suffisante. Car il est impossible au mesme temps de manger force aliment sec & de boire beaucoup, l'estomach n'en est pas capable. Le vin ne desaltere point, il augmente la bile, qui est la cause de la soif & du dégoust; la méme chose qui donne l'appetit éteint la soif, & celle qui altere oste la faim, le grand appetit & la soif excessiue ne sont iamais ensemble. Il est donc impossible que les peuples du nort mangent & boiuent beaucoup tout ensemble, la froideur de l'air desaltere, il émousse la bile plus efficacement que l'eau mesme, puis qu'il est plus subtil, il entre & il ressort sans cesse. Il est bien raisonnable que ces peuples iouïssent d'vne plus longue vie que les premiers, & qu'ils soient plus rudes & sauuages que dociles & traittables.

LA pleuresie, l'inflammation des poumons, & toutes les maladies qu'on nomme aiguës sont communes au septentrion; la dureté du ventre & la retention des excremens ne manquent point à les produire, c'en sont les causes indubitables. La suppuration dans le thorax y est frequente, on l'y voit à toute rencontre, elle vient plus souuent de la rupture des vaisseaux. Le roidissement de tout le corps & la dureté des vaisseaux est sa cause ordinaire, la secheresse les fait rompre; l'air froid y contribuë notablement, reserrant les humeurs dans les entrailles, le mouuement impetueux les fait boüillir, & la boisson d'eau froide qui les repousse au mesme temps violemment, est la plus forte cause de la rupture des vaisseaux. Il s'y fait ordinairement sur les yeux des fluxions d'humeur acre; & des tumeurs tres-dures qui les creuent ou qui les vlcerent. Le sang s'écoule excessiuement en esté par les narines aux ieunes hommes qui sont au dessous de trente ans. Le mal caduc n'est pas si frequent au septentrion qu'au midy, mais il est plus pernicieux, venant d'humeur noire & brulée. Ces maladies sont communes aux hommes des pays qui regardent le nort, & reçoiuent les vents qui en viennent, sans faire mention de celles qui sont epidemiques, se produisant de quelque extraordinaire changement des saisons.

Des maladies qui sont endemiques aux peuples du septentrion.

LA sterilité est la plus commune maladie des femmes, elle y est tres-frequente, à cause de la crudité de l'eau, de sa dureté & de sa froideur, qui sont ennemies de la matrice, puis qu'elles empéchent toutes ses fonctions, elles retiennent les superfluitez ordinaires, qui ne sortent qu'à peine & en petite quantité. Les femmes grosses y enfantent difficilement, à cause de la dureté de la matrice, de la secheresse des parties qui l'enuironnent, & mesme de ses ligamens. Les auortemens y sont rares pour les mesmes raisons, tout le corps estant endurci par la froideur & par la crudité de l'eau, la matrice retient opiniatrement ce qu'elle enferme. La nourriture des enfans n'est pas moins difficile, la froideur de l'air & des eaux & leurs pernicieuses qualitez étrecissent tellemẽt les conduits du lait, qui sont étrois d'eux-mémes, qu'il ne se porte, ni ne se produit qu'à peine aux mammelles. La rupture des nerfs & des vaisseaux qui contiennent le sang, est vn symptome de l'enfantemẽt difficile, il rend plusieurs femmes pulmoniques. Le froid produit souuent des hydroceles & des pneumatoceles aux bourses des petis enfans, mais ces maux se dissipent insensiblemẽt à mesure qu'ils croissent & qu'ils se fortifient. L'enfance est longue en ces pays, la vertu

Des maladies qui sont particulieres aux femmes du septentrion.

d'engendrer & la ieunesse n'y viennent pas si-tost qu'en ceux qui sont vers le Midy. La vie de l'homme y estant bien plus longue, il faut que ses parties qui sont les aages, soient aussi toutes de plus longue durée, & particulierement l'enfance qui est son premier établissement.

Art. 5. *De la situation des pays vers l'Orient, de ses vents & de leurs bons effets.*

AYANT dit le pouuoir que l'air & les vents froids ou chauds ont dans les villes qui regardent le Septentrion & le Midy, suit à parler de ce mesme air & de sa force, dans les lieux temperez qui sont vers l'Orient. Les vents qui naissent auec le Soleil, tant en esté qu'en hyuer, qui se produisent de toute l'estéduë de l'Orient, estant conduits & répandus auec ses rayons, sont les ouuriers de la perfection de ces pays. Les villes donc qui sont vers l'Orient, receuant les vents qui en viennent, sont plus saines & plus temperées que celles qui regardent le Nort ou le Midy, bien que l'éloignement est quelquefois si peu considerable, qu'il n'est que de quelques pas. Premierement on voit que les premieres qualitez y sont plus moderées ; secondement les eaux qui sont vers l'Orient ne manquent point à estre claires & nettes, elles n'ont point de mauuaise odeur, elles sont molles au maniment & à la gorge, elles sont agreables à boire. Les rayons du Soleil dissipent les vapeurs en se leuant, la douceur de l'air du matin se répand plus long-temps sur elles, il communique ses vertus. Les hommes Orientaux sont plus beaux que les autres, leur visage est plus agreable, il est tousiours vermeil, s'ils ne sont affligez de quelque maladie. Ils ont la voix meilleure, l'esprit mieux tourné, ils sont plus sages & plus clairuoyans que ceux du Nort, puis que les animaux & les plantes mesmes y sont plus accomplies. L'Orient ressemble au printemps, les villes qui sont à son aspect & qui reçoiuent ses rayons, iouïssent continuellement de sa douceur & de ses fauorables qualitez ; les femmes y sont tres-fœcondes, elles enfantent sans peine, toutes les autres choses y sont en vne perfection plus eminente.

LES villes qui regardent le Soleil couchant, & qui sont dépourueuës de tous les vents qui soufflent du costé de l'Orient, n'estant point éuentées de ceux du Nort, qui n'y vont qu'en passant & de biais, sont necessairement dans vne tres-mauuaise assiette & tres-pernicieuse à la santé. Premierement les eaux n'y sont iamais claires, à cause que le plus souuent les broüillards s'y répandent iusqu'à Midy, ils luy dérobent sa netteté naturelle, le Soleil n'ayant pas la force de l'éclairer & de dissiper les nuages, auant que d'estre

à son Midy, ses rayons n'en sont pas capables, en esté mesme. Car les vents frais regnent tous les matins, & la rosée tombant dans l'eau corrompt sa plus grande netteté. Quant au reste du temps, le Soleil se couchant brule les corps des hommes, il leur oste la force & la bonne couleur; ils sont suiets à toutes les maladies que i'ay déduittes, sans estre exempts d'aucune de celles qui regnent au Nort & au Midy. Leur voix ne peut manquer d'estre rude & grossiere, ils sont tous enroüez, à cause des broüillards & de l'impureté de l'air qui est quasi continuellement tres-mauuais. La subtilité de la bize n'éuente point ces villes Occidentales, elle ne purge point leur air, ne continuant pas à y souffler; les vents qui regnẽt quasi sans cesse à l'Occident sont tres-humides & toûjours chargez d'eau. L'Occident ressemble à l'automne, il contient toute sa malignité en toutes les saisons & dans le printemps mesme, car il n'a pas vn iour qui ne soit inégal, estant suiet à des changemens tres-soudains, le soir & le matin reçoiuent des qualitez tres-differentes & tres-contraires.

CHAPITRE SECOND.

De la constitution de l'année & de sa force en la production de la santé & des maladies epidemiques, communes à tout vn pays & passageres.

Art. 1. De la plus saine constitution de l'année & des moyens de la preuoir.

POVR connoître le temps auenir, & sçauoir si l'année sera saine & fauorable à la santé, ou au contraire, si elle ne sera pas saine, voicy ce qui se doit considerer auec grande attention. Il faut remarquer si les Astres & constellations produisent toutes en l'air, aux animaux & mesme dans la terre leurs effets ordinaires. Si les constitutions qui ont coutume d'y paroître à leur leuer & à leur coucher, ne manquent point à s'y produire, ce sont de tres-bons signes. Si la secheresse qui est naturelle à l'automne est humectée de quelque pluye, si les extremes rigueurs de l'hyuer se rendent mediocres & supportables, s'il n'est pas doux ni chaud, s'il n'est pas excessif en la froideur qui luy est ordinaire. Si le printemps est agreable par des pluyes tiedes, & par des rosées qui tombent conuenablement tous les matins, & que la grande cha-

La constitution de l'année dépend des qualitez de l'air, son traitté donc doit suiure le traitté de l'air.

leur de l'esté mesme, & son aridité naturelle s'en rencontrent adoucies; ce sont toutes les qualitez necessaires à chaque saison, pour composer vne année tres-saine & tres-propre à la vie.

Premiere cōstitution vicieuse.

QVE si l'hyuer, qui est de sa nature humide, à cause des vents du midy qui soufflent d'ordinaire en cette saison, se rend grandement sec par la continuation du vent de bise; s'il est suiui d'vn printemps tres humide & tres-pluuieux, à cause du vent du midy qui regne sans relache, il faut necessairement que l'esté fasse vne grande quantité de fievres, & des defluxions sur les yeux. Quand la grande chaleur & touffeur de l'esté suruient soudainement à vn printemps humide, la terre estant toute moüillée, par de grandes pluyes & par les vents qui viennent du midy; la chaleur se redouble, à cause que la terre qui est moüillée s'échauffe, & que le soleil brule; on est entre deux feus, & cependant le corps n'est pas encore desseché, les parties n'ont pas repris encore la fermeté naturelle, le cerueau n'est pas épuisé de sa pituite superfluë. Car il est impossible qu'vn printemps tres humide qui suruient à vn hyuer tres-froid & tres-aride, ne remplisse le corps & toutes les parties molles d'vne excessiue humidité, capable de produire à vn chacun des fievres tres-aiguës, & principalement aux phlegmatiques. Il faut aussi que toutes les personnes humides, comme les femmes & les enfans soient affligées de flus de sang. Si neantmoins il pleut au leuer de la canicule, si l'air se raffraichit, & que la bise qui a coutume de souffler domine, on peut esperer que les fievres se gueriront, & que l'automne sera sain. Si le vent de bise ne se leue point & que la canicule soit chaude, les femmes & les enfans sont en grand danger de mourir, plutost que les hommes aagez, à cause que la secheresse & la chaleur de la saison leur est vtile. Ceux qui réchappent des fievres continuës, tombent en suitte en la fievre quarte, qui se termine bien souuent en de funestes hydropisies.

Art. 2.

Des constitutions mal saines & dépravées, auec leurs mauuaises suittes.

Seconde constitution vicieuse.

S'IL se rencontre que tout l'hyuer soit doux, pluuieux & humide, si le vent du midy regne toujours, si le printemps qui suit est froid & sec, à cause que la bise souffle, il se produit vne infinité de maladies. On voit premierement que les femmes grosses qui doiuent accoucher dans le printemps, se blessent tres-facilement, celles qui portent à terme ne font que de foibles enfans, & si sujets aux maladies qu'ils meurent peu de temps apres; que s'ils réchappent, ils sont toute leur vie languissans & malades. Les autres hommes sont tourmentez de flus de sang, de chassie seche & acre;

quelques-vns ont aussi des fluxions sur le poumon, qui tombent de la teste. Le flus de sang arriue d'ordinaire aux femmes, & à tous ceux qui sont suiets au phlegme, car il distille du cerueau dans les boyaux, à cause de l'excessiue humidité de leur nature. Ceux qui sont maigres & bilieux, ayant tout le corps sec & chaud & les humeurs brulantes, ont des chassies seches & des inflammations aux yeux, qui ne rendent que de l'eau claire & acre, quelques vns meurent en peu de temps de phrenesie. Ceux qui sont fort aagez sont suiets aux defluxions, ayant tout le corps lache & mol, & les venes affoiblies; on en voit mourir tout soudain d'apoplexie, ou languir & trainer long temps paralytiques, & perclus d'vne partie du corps ou de plusieurs. Car l'hyuer estant pluuieux, tiede & humide, & le vent du midy manquant de force, pour raffermir les venes & les autres parties; si le grand froid, la secheresse & le vent de bise viennent au printemps, dans lequel il est necessaire que le corps se relache en se purgeant des superfluitez qui se retiennent durant l'hyuer, on voit alors que le corps s'endurcit & se resserre. Ces maladies ne manquent point à se produire, si l'esté qui est grandement chaud de sa nature, suruient soudainement à cette constitution pernicieuse. Que si l'esté est sec, il est plus salutaire, il guerit plus facilement les maladies; s'il est humide & pluuieux, elles sont bien plus longues, elles deuiennent dangereuses, le moindre vlcere se rend phagedænique, il est funeste. La plus grande partie de ces malignes maladies se termine en des lienteries & en des hydropisies pernicieuses, à cause que tous les vaisseaux regorgent d'humeurs superfluës, qui ne sont pas faciles à dessecher.

Troisiéme cõstitution vicieuse.

SI l'esté se rend pluuieux & humide, si les vents du midy regnent tousiours, & que cette constitution vicieuse continuë tout du long de l'automne, l'hyuer ne manque point d'estre abondant en maladies, il faut qu'il se produise beaucoup de fievres chaudes bastardes, venant de pituite salée à ceux qui passent quarante ans, & à tous ceux qui sont de leur nature phlegmatiques; ceux qui sont grefles & bilieux, sont tourmentez de pleuresie & d'inflammation du poumon. Si la secheresse & les vents du nort regnent en esté, si l'humidité, la pluye & le vent du midy domine dans l'automne; il faut que le corps estant desseché, reçoiue plus facilement cette humidité superfluë, la teste s'en remplit, elle en ressent de la douleur, elle en est engourdie & immobile. Si cette plenitude se décharge elle produit la toux, la morve, l'enroüeure, elle fait

Quatriéme constitution vicieuse.

des vlceres aux poulmons de quelques-vns qui épuisent le sang & sechent tout le corps.

Art. 3.
L'vsage de la cõnoissance des constitutions de l'année.
Cinquiéme constitution vicieuse.

SI l'esté se passe tout entier sans pluye, si le vent du Nort souffle tousiours, & mesme s'il ne pleut point du tout sous la Canicule, ni sous l'Arcturus ou gardien de l'Ourse, qui est au cõmencement de l'automne. Cette cõstitution est tresproppre aux phlegmatiques, & à tous ceux qui sont de leur nature humides, comme les femmes, mais elle est tres funeste à ceux qui sont gresles, maigres & bilieux, car ils se sechent par excés. Il se fait beaucoup de chassies seches, des fievres aiguës, & d'autres qui sont longues; il se fait des extrauagances melancholiqnes, car la partie plus claire & plus aqueuse de la bile se consume & se brule, celle qui est grossiere & acre demeure, la mesme chose arriue au sang; c'est en cette maniere que les bilieux tombent malades. Cette constitution neantmoins est fauorable à ceux qui sont suiets au phlegme, car elle les desseche, elle les entretient dans vne secheresse mediocre, iusqu'à ce qu'ils paruiennent à l'hyuer, qui est de sa nature humide & pluvieux.

Sixiéme constitution vicieuse.

Si la bise, la secheresse & la gelée regnent grandement dans l'hyuer, si le printemps au contraire est pluuieux, & que le vent du Midy souffle tousiours, il faut qu'il se produise aux yeux des inflammations violentes, & que les femmes & les enfans soient tourmentez de fievres.

LES villes qui sont bien exposées au Soleil, & qui reçoiuent les bons vens, ayãt aussi des alimens vtiles & des eaux saines, sont moins incommodées de la grandeur & soudaineté de toutes les vicissitudes, elles sont bien moins offensées par la deprauation des saisons. Le Medecin qui conceura toutes ces choses, & qui les considerera tres-exactement, découurira les euenemens & les symptomes qui doiuent se produire de la soudaineté des vicissitudes de l'air, des vents & des saisons, il predira les accidens du changemens des eaux, des alimens & des autres choses. Il faut donc attentiuement obseruer les plus notables & plus grands changemens des saisons, & ne donner iamais aucun purgatif violent, si on n'y est contraint, & ne point appliquer le fer ni le feu, pour faire vne ouuerture penetrante dãs l'vn des trois principaux ventres, que dix iours & plus ne se passent, encore que dix iours peuuent suffire. Les deux Solstices sont tres-perilleux, mais principalement celuy d'esté; les Equinoxes le sont aussi, & sur tout celuy de l'automne. Il faut pareillement bien prendre garde au leuer des Astres, & principalement au mouuement de la Canicule, puis apres au gardien de

Arcturus.

l'Ourse

l'Ourse & à l'Occident des Pleiades, à cause que les purgations sont dangereuses en ces rencontres, puis que les maladies s'y terminent, car alors elles tuënt les malades, ou elles se guerissent ; si ce n'est qu'elles changent & passent en vn autre estat, ce qu'on voit arriuer à toutes les choses plus solides & mieux establies.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'eau, de ses especes & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques ou communes à tout vn pays & ordinaires.

Art. I. *Que les eaux dormantes sont les plus malignes, & qu'elles produisent beaucoup de maladies mortelles.*

IE veux presentement traitter à fond de toutes les especes d'eau, tant de celles qui sont vicieuses, que de celle qui est bonne & tres-saine ; ie diray tous les maux qu'elles produisent & toutes ses vtilitez, car elle contribuë notablement à la perfection de la santé. Les eaux d'estan, de marais ou de lac s'échauffent necessairement en esté, elles sont toutes époisses & de mauuaise odeur, faute d'auoir leur cours, elles croupissent, & la nouuelle pluye qui tombe de temps en temps, les augmente & les entretient ; le soleil les brule, il les rend pasles, mauuaises & bilieuses. CES eaux se glacent & se refroidissent excessiuement en hyuer, la neige & la glace qui s'y fondent les troublent ; c'est pourquoy tout ces changemens les font capables de remplir tout le corps de phlegme, & de produire l'enroüeure. Ces eaux dormantes grossissent & enflent la ratte, elles bouchent tousiours ses conduits, elles endurcissent le bas ventre, elles l'amaigrissent & l'échauffent ; la gorge, les épaules & le visage s'appetissent. Toutes ces parties s'amaigrissent, à cause que leur chair se fond, pour enfler & durcir la ratte.

CES peuples-là doiuent manger & boire beaucoup, à cause de l'humeur atrabilaire & de la boisson d'eau, dont la corruption produit la soif & l'alteration de tout le corps. La teste, le thorax & le bas ventre se dessechent & s'échauffent, leurs excremens s'arrestent, ils se durcissent. On est contraint pour les éuacuer d'employer des remedes forts, qui font vn grand effet auec vne masse tres-petite. Cette maladie leur est naturelle & commune, la dureté de ratte les afflige en toute saison, ils en sont tourmentez en

esté & en hyuer, puis qu'ils boiuent tousiours de l'eau croupie, en suitte dequoy plusieurs de ces malades tõbent en de tres pernicieuses hydropisies. Les maladies qui durant l'esté se produisent en ces ratteleux de la boisson d'eau de marais, sont des dysenteries frequentes, & des diarrhees qui les soulagent quelquefois, ou qui les tuënt; les fievres quartes les affligent aussi fort souuent, car à la longue elles les iettent dans de funestes hydropisies. La fureur & l'inflammation de poumon y sont ordinaires en hyuer aux ieunes gens, à cause que la bile & le phlegme se repoussent au poumon & au cerueau. Les fievres chaudes prennent facilement à ceux qui ont passé trente ans, estant plus resserrez du ventre.

Des maladies qui se produisent aux femmes de l'vsage des eaux dormantes.

CES eaux croupies font souuent des tumeurs edemateuses aux femmes, elles les rendent leucophlegmatiques, remplissant tout leur corps d'humeur froide & pituiteuse; elles empéchent la conception, elles font l'accouchement difficile. Elles rendent, à la verité, les enfans gros, mais c'est de mauuaise bouffissure, car en suitte ils s'amaigrissent, en se nourrissant & en croissant, ils deuiennent plus foibles. L'éuacuatiõ qui suit les couches n'est iamais suffisante, elle est tousiours défectueuse. Les enfans sont tres-suiets aux hydroceles, aux enteroceles & aux epiplooceles; les hommes sont suiets aux hernies variqueuses, & aux vlceres qui viennẽt d'ordinaire aux iambes. Toutes ces maladies funestes qui se font par les eaux croupies, empéchent que les peuples qui sont contrains d'en boire ne soient de longue vie, car ils sont preuenus de la vieillesse & de la mort, qui les surprent sans qu'ils y pensent. Les femmes ont encore vne autre maladie particuliere, bien souuent elles se croyent grosses, & quand le temps d'accoucher approche, l'enflure de leur ventre disparoît. Ce symptome estonnant arriue aux femmes, quand les vents & les eaux s'amassent ensemble dans la matrice, il s'y fait vne hydropisie qui se dissipe quelquefois soudainement. Ainsi i'estime que les eaux dormantes sont tousiours pernicieuses à l'homme, & qu'elles sont entierement inutiles à sa santé.

Art. 2.

Que les eaux qui naissent des rochers tiennẽt le second rang de malignité.

Des eaux minerales, de leurs qualitez & de leur vsage.

LES eaux qui naissent des rochers ou des carrieres, ont le second rang de malignité, elles sont necessairement épaisses & dures, puis qu'elles ont vne mesme matiere que les pierres. Les eaux qui sont chaudes & celles qui passent dans les minieres de fer, de cuivre, d'or, d'argent, de souffre, de bitume, de vitriol ou de salpetre ne sont pas meilleures, car ces matieres se font toutes par l'action de la chaleur. Les bonnes eaux ne viennent donc iamais

de ces terres là, celles qui vienent sont toutes dures & corrosiues, elles arrestēt le ventre. Les meilleures de toutes les eaux, sont celles qui coulent des collines & des terres éleuées, elles sont douces & claires, le vin les penetre aisément, elles se changent en sa substance, leur mélange estant tres-facile; elles sont fraîches en esté, & en hyuer elles sont chaudes, car il paroît de là que leur source est profonde. On doit sur toutes estimer l'eau, dont la source & le cours est vers l'Orient; & principalement si elle a le Soleil quand il se leue en esté; c'est la plus claire, la plus legere & la meilleure en toute chose. Les eaux salées, dures & difficiles à digerer, sont entierement à reietter, pour vne ordinaire boisson, leur trop frequent vsage n'est iamais propre à la santé. Il y a neantmoins des complexions & des maladies, ausquelles le breuuage de ces eaux vicieuses est tres-vtile; i'en parleray cy-apres.

Des eaux qui sont meilleures à boire & plus vtiles à la santè en general.

LES eaux donc qui sont meilleures à boire & plus vtiles à la conseruation de la santé, sont celles dont les fontaines regardent l'Orient, elles ont ses vents & ses rayons dans toute l'estenduë de leur cours. Les eaux qui ont le second lieu, sont entre l'Orient & le couchant du Soleil d'esté, la bize les éuente, les meilleures d'entr'elles s'approchent dauantage du leuer du Soleil, elles reçoiuent ses rayons. Les eaux qui tiennent le troisiéme & dernier lieu parmi les bonnes, ont leur cours entre le couchant du Soleil d'esté & le couchant du Soleil d'hyuer, elles reçoiuent tous ses vents. Les plus pernicieuses de toutes les eaux courrantes regardent le midy, elles ont leur cours entre l'Orient & l'Occident d'hyuer, elles sont extremement mauuaises à ceux qui reçoiuent ses vents & qui habitent ses pays, elles sont plus vtiles aux habitās du Septentrion. Ceux qui iouïssent de la santé parfaitte, peuuent boire indifferemment de toute sorte d'eau, comme elle se presente, mais celuy qui se treuuant mal veut boire la plus propre à son intemperie, peut suiure ces maximes, pour la conseruation de sa santé.

De l'vsage particulier de chaque espece d'eau.

LES eaux plus douces, plus legeres & plus claires, sont propres à ceux qui ont le ventre dur, les entrailles brûlantes & tres-faciles à s'enflammer. Ceux au contraire, qui ont tousiours le vētre libre, estant humides & pituiteux, se portent mieux de l'vsage de celles qui sont cruës, dures, & mesme vn peu salées, car ils peuuent estre dessechez par leur moyen. Toutes les eaux qui sont faciles à cuire & à distribuer, sont propres à ramollir le vētre, à fōdre les humeurs, à raffraichir & humecter; celles au cōtraire qui sont dures, difficiles à se cuire & à se digerer, arrestēt le cours des humeurs, elles

sechent le ventre. Le manquement d'experience fait qu'on se trompe touchant les facultez des eaux salées, on se figure que les choses salées sont laxatiues, & cependant elles arrestent le ventre, elles sont tres contraires à l'éuacuation par les selles; elles sont dures & indigestes, elles sechent & serrent le ventre, plûtost que de l'ouurir & humecter. Le sel n'est iamais laxatif que par sa quantité & grande acrimonie, qui pique les boyaux & les irrite.

Art. 3. *De l'eau de pluye, de toutes ses causes, de ses qualitez & de son vsage.*

LES eaux de pluye qui tombent sans orage au commencement de l'esté sont tres-legeres, tres-douces & tres-subtiles, elles sont claires & tres-vtiles à la santé. Il ne faut pas douter que le Soleil n'éleue le plus leger des eaux qui sont dessus la terre, il tire en l'air tout ce qui est de plus subtil; on le voit en faisant du sel, car ce qui est de plus pesant & plus grossier demeure, il s'époissit en sel. Ce qui est plus leger est tousiours emporté par le Soleil, il n'éleue pas seulement le plus subtil des eaux dormantes, il le tire aussi de la mer & de toutes les autres choses qui sont mélées d'humidité, il n'y a rien qui n'en soit plein. La serosité plus subtile & plus legere qui coule dans nos venes est semblablement attirée par le Soleil. On le voit en ce que si on s'expose à ses rayons auec vn habit, soit qu'on marche ou qu'on s'arreste, les parties que le Soleil regarde à nud ne sont iamais moüillées, à cause qu'il emporte & seche toute l'humidité qui se presente, & les parties qui sont couuertes ne manquent point à suer en abondance. Le Soleil a la force, à la verité, d'émouuoir la sueur & de l'attirer, mais elle est retenuë par l'habit qui couure la partie, le Soleil en ce cas ne peut pas l'emporter. Si alors on se met à l'ombre, on suë par tout également, on n'est plus en estat que la sueur puisse estre dessechée par le Soleil, puis qu'on est entierement à couuert de ses rayons.

AINSI les eaux de pluye se corrompent aisément, elles sont susceptibles de toutes les impressions, ce sont les plus faciles à se gaster, à cause qu'elles sont confuses & composées de plusieurs eaux & de differentes vapeurs, elles se corrompent promptement. Les vapeurs donc que le Soleil éleue se promenent & s'emportent, elles font mille tours, il se fait vn meslange de l'air & de toutes les vapeurs ensemble. Tout ce qu'elles ont d'obscur, de trouble & de terrestre se rejette, il se separe, il se change en broüillard & en nuage infructueux. Le plus luisant, le plus pur & le plus leger de toutes ces vapeurs se conuertit en eau tres-douce; car il se mesle, il se digere, il se cuit & recuit par le Soleil; or toutes les choses qui se cuisent se rendent familieres à l'homme par la

continuation de la chaleur, elles deuiennent douces & agreables.

TANT que cette vapeur est soûtenuë par la chaleur, tant qu'elle est répanduë dans l'air, elle se porte çà & là dans sa vaste estenduë, n'estant point arrestée; mais quand elle s'assemble & que ses parties se ramassent toutes en vn tres-petit lieu, par la violence des vents qui soufflent tous soudainement l'vn contre l'autre, elle se coule en bas, où elle se rencontre en plus grande abondance. Sa cheute arriue dans le temps de la plus grande agitation des nuées par l'impetuosité du vent qui les porte; s'il se rencontre vn autre vent qui pousse aussi d'autres nuées, elles s'arrestent reciproquement, elles s'amassent alors toutes ensemble, on les voit se noircir & s'époissir en eau qui tombe & se répand sur les campagnes. Les eaux de pluyes sont effectiuement les meilleures, & neantmoins elles ont besoin d'estre cuittes & passées, pour estre empeschées de se corrompre, car si on n'y prend garde, elles contractent vne odeur puante, elles enrheument tous ceux qui en boiuent, elles rendent la voix rauque & grossiere.

Art. 4. *Des eaux de neige & de glace fonduës, des eaux confuses, & des eaux transportées, de leurs vices, & des maladies qu'elles produisent.*

TOVTES les eaux de glace & de neige fonduës sont tres-pernicieuses, car estant vne fois prises, elles ne rentrent point en leur nature, ce qu'elles ont de plus net, de plus doux & de plus subtil se rejette & s'éuanoüit, & ce qui est de trouble, de pesant & grossier demeure. Cette verité se découure si on expose au plus grand froid d'hyuer vne certaine quantité d'eau dans vn vaisseau pour la geler entierement; le iour suiuant mettez fondre la glace en vn lieu tiede, afin de la reduire en eau plus promptement; remesurez alors cette eau de glace, vous trouuerez qu'elle est beaucoup diminuée. Le plus materiel & plus pesant de l'eau demeure, il ne peut pas se dissiper, c'est sa partie legere & plus subtile qui se seche, à cause que le glacement l'exprime & l'euapore. Ie me laisse conuaincre par cette experience que les eaux de neige, de glace, & autres semblables sont tres-pernicieuses à la santé & à la vie. Voila ce que i'auois à dire touchant les eaux de pluye, de neige & de glace fonduë. On est souuent tourmenté de la pierre & du grauier aux reins & à la vessie, on est sujet à la difficulté d'vrine, aux sciatiques & aux hernies, dans les pays où l'on boit d'ordinaire de plusieurs sortes d'eau de differente force, confuses ensemble. L'eau des grands fleuues qui en reçoiuent plusieurs autres petits tout dissemblables, est de cette nature; celle qu'on puise des étans qui se composent d'vne infinité de ruisseaux & de tres-differentes sources, est encore bien plus pernicieuse.

Des eaux qui se transportẽt & de leurs vices.

LES eaux qui se transportent en des vaisseaux & qui viẽnent des lieux éloignez, croupissent toutes, elles s'affoiblissent & se corrompent, elles produisent force maux aux conduits de l'vrine; on les change souuent, & il est impossible qu'elles ayent les mesmes facultez. Il y en a de douces, d'alumineuses & de salées, puis qu'elles viennent de lieux tout differends. Ces eaux confuses ne s'accordent iamais, elles ont toutes des qualitez qui se combattent sans relache, la plus forte en ses qualitez & en sa quantité l'emporte, vne mesme eau n'est pas toûjours victorieuse, elles ont leur tour.

LES eaux ne reçoiuent pas toutes leur perfection d'vn mesme vent, la bize cuit & digere l'eau des puits, renfermant la chaleur au dedans de la terre, elle empéche la corruption de celle qui est dans des vaisseaux; elle refroidit l'eau des fleuues & des fontaines, elle la rend dure & indigeste. Les autres vents communiquent aussi chacun à l'eau leurs vices & leurs vertus particulieres. Puis qu'il se forme au fond des vaisseaux de la bourbe & du sable, que les eaux transportées déchargent d'ordinaire, il faut aussi qu'elles en produisent aux conduits de l'vrine, & qu'elles y fassent les maladies que i'ay descrittes. Ie diray pourquoy ces miseres n'arriuent pas à tout le monde.

Art. 5. *De toutes les causes de la pierre, & des moyẽ de l'empécher de se produire.*

CEVX qui ont les entrailles si bien constituées, que tous les excrements s'écoulent par les selles, leurs bas ventre iouït d'vne santé parfaitte; leur vessie ne s'enflamme pas, son orifice ne s'affoiblit point, par l'abondance des humeurs, & leur viscosité ne bouche iamais ses passages. Ces hommes heureux pissent tousiours sans peine, il ne s'amasse rien dans leur vessie, ils n'y produisent point de pierre. Ceux au contraire, qui ont le bas ventre tousiours chaud & resserré, ont la vessie tousiours brûlante, elle contracte la chaleur des excrements qui se durcissent au gros boyau; son col s'enflãme, il se bouffit, il deuiẽt plus étroit qu'il ne doit estre de nature. Ainsi l'vrine se retient, elle se recuit & se brûle, sa partie plus subtile s'écoule & se rejette, elle passe aisément & on la pisse; sa partie plus époisse, plus trouble & plus visqueuse s'amasse & s'endurcit. La pierre se grossit insensiblement, car se roulant sans cesse dans l'vrine, ce qui se treuue en la vessie de grossier & gluant s'attache, il s'époissit; elle s'augmente peu à peu par l'endurcissement de ces matieres.

LA pierre se pousse tousiours contre le col de la vessie, par la contraction de ses fibres, & par l'vrine qui l'entraîne, toutes les fois qu'on pisse, elle se iette à son orifice, elle le bouche, elle le blesse,

elle y fait des douleurs extremes. La pierre se produit souuent aux reins de ceux qui sont plus auancez en aage, à cause que leur bile est brûlante & visqueuse; elle se fait aux enfans en la vessie, à cause de leur gourmandise. Les cruditez se fondent aisément dans les enfans, elles se coulent librement à la vessie, par les conduits des reins qui sont tousiours ouuerts & panchans, estant chauds & humides. La vessie est beaucoup plus large & bien moins chaude que les reins, les cruditez y croupissent, elles s'y époississent par la fraicheur de la partie & par le mélange de l'vrine, qui est froide de sa nature. On connoît qu'vn enfant a vne pierre à la vessie, quand il manie souuent sa verge, il y ressent de la douleur, du roidissement & du chatoüllement tout ensemble, il tire continuellement cette partie, se figurant en arracher le mal, il croit qu'elle est le lieu de la vraye cause qui le fait vriner sans cesse. Cette verité se découure à l'inspection de l'vrine de ceux qui ont la pierre, car elle est aussi claire que la serosité, sa partie plus grossiere s'arrestant & s'époississant, la pierre se fait tres-souuent en cette sorte.

LE lait fort chaud & bilieux d'vne femme colere, donne la pierre à vn enfant, car il enflamme ses entrailles, il échauffe le ventre & la vessie; c'est pourquoy l'vrine se brûle, elle se conuertit en pierre. Ie di qu'il vaudroit mieux donner à vn enfant du petit vin mélé de beaucoup d'eau, que du lait chaud & bilieux; car il échauffe moins les venes, il seche moins toutes les parties, & il est moins suiet à se corrompre. La pierre s'engendre rarement aux femmes, parce qu'elles ont le col de la vessie tres-court & assez large, pour donner passage à l'vrine, sa partie plus grossiere s'écoule librement. Les femmes ne sont iamais contraintes à se frotter, comme les garçons, il leur est impossible de manier le col de leur vessie, qui est l'vretre, car il s'ouure au dedans de la matrice, & il y aboutit. L'vretre des garçons est tres étroit, long & oblique, celuy des femmes est droit, tres-court & assez large, pour écouler toutes les matieres & la pierre mesme, si quelquefois elle se forme en leur vessie.

SECTION SECONDE.

DES REGIONS, DE LEVRS differences & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Asie, de la difference de ses regions & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques ou communes à tout vn pays & ordinaires.

Art. I. *Que l'Asie est plus heureuse que l'Europe en la production de toute chose, & pourquoy.*

L'AIR & le Ciel donnent la forme, ce sont les deux ouuriers de toute chose, la terre & l'eau fournissent la matiere, la terre est le lieu propre, & la demeure ordinaire des hommes. Celle qui m'est plus connuë, & que i'ay frequentée dans plusieurs & tres-grands voyages se diuise en l'Europe & en l'Asie, ie veux parler de ses deux parties principales. Ie montreray combien l'Europe est differente de l'Asie, que la diuersité de leurs peuples est tres-grande, & que les hommes de l'vne & de l'autre, n'ont quasi rien de semblable entr'eux. Ce seroit m'engager dans vn trop long discours que de vouloir parler de tout; suffit de rapporter les choses principales qui sont tres-differentes, ie déduiray comme elles sont, & tout ce qui m'en semble. Ie treuue que l'Asie est bien plus excellente que l'Europe, tant en hommes qu'en la production de tout ce qui vient de la terre, les choses y sont plus grandes, plus belles & beaucoup meilleures. L'Asie est plus temperée que l'Europe, les peuples y sont plus doux, plus affables & mieux faisans que ceux de l'Europe, la temperature des saisons en est la cause, y estant tres-exquise.

L'ASIE regarde également l'Orient du Soleil d'esté & l'Orient du Soleil d'hyuer, elle est droit à l'Aurore, receuant tousiours ses rayons, elle est fort éloignée du froid extreme. L'Asie fournit à toute chose vne douceur plus grande, & vn accroissement plus notable que les regions de l'Europe, à cause que la violence ne regne point en ses contrées, l'égalité y est par tout, & les saisons y sont tousiours quasi semblables. Toutes les parties de l'Asie ne sont pas disposées de mesme sorte, celles qui ont leur assiette au milieu des chaleurs extremes & du grand froid, estant mieux temperée, sont aussi plus fertiles, elles rapportent force fruits & de beaux arbres en abondance, elles sont arrosées de pluyes qui tombent doucement du Ciel, elles sont abbreuuées par tout des eaux qui sortent de la terre, l'air y est entre tiede & frais. Ainsi

l'Asie n'est point brûlée par le Soleil, elle n'est iamais trauaillée par le grand froid, elle ne mãque point d'humidité, on ne la voit iamais aride; les pluyes frequentes l'arrosent en esté, & en hyuer elle s'abbreuue de la fonte des neiges. Les fruits reçoiuent aisément la perfection de leur nature, qui est en la maturité, on le voit tant en ceux qui viennent de semence & par culture, qu'en ceux que les plantes produisent d'elles-mesmes, par la fertilité de la terre. Ces fruits y sont tous tres-vtiles à ceux qui cultiuent les plantes pour les rendre priuées, & à ceux qui les transplantent pour leur vtilité particuliere. La nourriture du bestail s'y fait auec grand succés, il y profite extremement, puis qu'il y treuue des herbages de toute sorte en abondance, il y vient beaucoup mieux qu'ailleurs, il y est aussi plus fœcond. Les hommes y sont tous beaux & grands, ils y sont gras & bien nourris, ils sont peu dissemblables entr'eux, en leur visage & en leur taille. Il est probable que ce noble pays approche de bien prés de la plus éminente perfection de la nature, qui consiste au temperament; il est semblable à la plus exquise moderation des saisons, dont il dépend.

Que les Européãs sont plus hardis & plus laborieux que les Asiatiques.

LA generosité, la constance à supporter la peine & le trauail, la hardiesse & le courage ne se rencontrent point aux habitans de ce pays, ils n'ont iamais ces excellentes qualitez de leur propre nature, ni par aucune accoutumance. Ces peuples manquent de courage, ils se laissent emporter entierement à leur plaisir, n'ayant point d'autre sentiment que celuy de se diuertir. En matiere d'amour ils ne s'arrestent à aucun choix, la concupiscence qui domine les entraîne indifferemment. Le mesme arriue aux bestes brutes; c'est pourquoy chez eux, on voit des animaux de si differente figure; l'Ægypte & la Lybie sont fort suiettes à ces étranges accouplemens. Les peuples de l'Asie qui habitent au costé droit de l'Orient du Soleil d'esté, iusqu'au marais Meotide, qui sert de limite pour separer l'Europe de l'Asie, se comportent en cette maniere. Ils sont beaucoup plus dissemblables entr'eux, que les autres peuples de l'Asie, dont ie vien de parler, à cause de la nature du pays.

Art. 2.
De la diuersité du corps, de l'esprit & des mœurs des hommes & de leurs causes.

LES dispositions qui se rencontrent aux parties de la terre, peuuent se remarquer dans les corps, dans les esprits & méme dans les mœurs des hommes. On voit que la terre est tres-rude, tres-inégale & tres-champétre, dans les pays où les saisons reçoiuent des changemens tres-grands, & des vicissitudes tres-soudaines & tres-frequentes. Elle est mellée de montagnes, de prés, de bois,

& de vallées. Les prouinces au contraire, où les saisons ne sont iamais diuerses, où le temps est tousiours semblable, sont aussi par tout tres-égales & tres-vnies, on n'y rencontre que des plaines campagnes. La nature de l'homme est tres-semblable aux contrées qu'il habite, si on y prent bien garde, elle en dépend; on en voit qui de leur nature ont du rapport auec les montagnes qui sont arides & rudes, ou couuertes de bois; d'autres ressemblent à des terres legeres, qui sont tousiours humides & abbreuuées; d'autres a des prés & marescages. On obserue enfin des natures qui approchent de la qualité des plaines seches & des lieux infertiles. L'air est l'ouurier de toute chose; vne mesme contrée contient tous ces differens lieux & toutes leurs vertus, elle bigarre les saisons, & tout ce qui se fait, par la diuersité de leur temperature.

Que la diuersité des saisōs dépend des vents & des vapeurs qui s'éleuent de l'eau & de la terre.

L'AIR se varie & se partage en diuers temps, selon les qualitez qu'il reçoit du Soleil, de l'eau, & de la terre; les saisons ne se changent que par les vents & par les vapeurs qui en sortent sans cesse. Les saisons qui varient la nature des choses & l'apparence exterieure sont differentes entr'elles. Si ces mesmes saisons se rendent encore plus diuerses, elles bigarrent la nature infiniment, elles produisent des visages, des corps, des mœurs & des esprits qui n'ont rien du tout de semblable. Ie ne parleray point des peuples qui sont peu differens des autres, ie ne traitteray que de ceux qui sont fort dissemblables de leur propre nature ou par accoutumance, y estant poussez par leurs lois.

Des Macrocephales, & pourquoy ils auoient tous la teste lōgue en naissant.

IE commence par les Macrocephales, qui sont ainsi nommez, à cause qu'ils ont la teste longue, n'y ayant point de nation qui l'ait de cette forme. La loy, l'estime & la coutume ont esté les premieres causes de l'allongement de leur teste, elles ont donné la force à la nature qui s'en est ensuiuie. Ils se persuadoient que ceux dont la teste est plus longue, sont aussi les plus genereux. Il estoit ordonné chez eux, qu'aussi-tost qu'vn enfant naîtroit, sa teste estant tres-delicate & encore mollette, on l'allongeroit auec les mains en la pressant, & on la forceroit à prendre son accroissement en longueur. On employoit plusieurs moyens & des bandages propres à conseruer cette conformation vicieuse, & à corrompre la rondeur de la teste, qui est la plus vtile & la plus belle de toutes ses figures. L'accoutumance force la nature à la longue, la loy passe en coutume & en propre nature. Les Macrocephales auoiēt tous en naissant la teste longue, sans aucun artifice; ils n'estoient plus contrains à l'allonger, ils estoient quitte de la loy, puis qu'en

naissant ils auoient tous la teste longue. La semence procede de toutes les parties du corps, celle qui vient des parties saines est accomplie, celle qui sort des lieux malades est vicieuse. Si donc l'enfant d'vn homme qui est chauue, participe souuent au vice de son pere, vn estropié produit son deffaut en celuy qu'il engendre; il n'y a point à s'estonner, si des parens qui ont de pere en fils la teste longue, produisent des enfans semblables. Ces peuples n'ont plus à present la teste si longue qu'autrefois, à cause de la negligence à garder l'ancienne coutume, la loy ne les contraignant plus.

Art. 3. *Des Phasiens & de la malignité de l'air de leur pays.*

LA region qui s'estend sur les embouchures du fleuue Phasis est entierement marescageuse, chaude & humide; elle est couuerte de forests, elle est battuë quasi continuellement de pluyes tres-violentes. Ses habitans ont leurs demeures dans les marais, ils bastissent les maisons dans les eaux mesmes, auec des pieces de bois & des roseaux. Ils ne font guere d'exercice, n'allãt quasi point à pied par la ville, ni au marché; ils vont de tous costés dans des nacelles, ils nauigent par tout, à cause que la ville est dans l'eau mesme, & remplie de force canaux. Ces peuples n'ont pour leur ordinaire breuuage que des eaux tiedes & dormantes, qui se corrompent par l'ardeur du Soleil, & s'augmentent sans cesse par celle qui tombe du Ciel. Le fleuue Phasis mesme est le plus croupissant de tous, il va si doucement, que son cours est imperceptible. Les fruits qui naissent en ce pays sont tous deffectueux, ils ne sont iamais gros & bien nourris, ils demeurent imparfaits & foibles, à cause qu'estant ramollis & trop abbreuuez d'eau qu'ils ne digerent point, ils ne peuuent meurir. La grande quantité des eaux dormantes, & la douceur de l'air produisent vn broüillard tres-épois qui couure toute la contrée.

Phasis à present Fasso, donne le nom à la ville capitale de la Colchide.

Les causes des defauts de la taille & du temperament des Phasiens.

CE sont les raisons pourquoy les Phasiens ont la conformation de tout le corps fort differente des autres peuples de l'Asie. Ils sont grands par excés & de grosseur prodigieuse, leurs venes & leurs jointures sont toutes imperceptibles, ils ont tout le corps iaune, comme s'ils auoient la iaunisse. Ils poussent vne voix tres-grossiere, à cause que l'air qu'ils respirent est meslé de broüillard & de vapeurs époisses, il n'est iamais clair & subtil; ils sont toûjours pesans en leur trauail, ayant tout le corps engourdi. La vicissitude du froid & de la chaleur n'est pas considerable, ces qualitez sont quasi tousiours égales, il n'y a que l'humidité qui regne sans relache; les vents qui viennent du midy souflent sans cesse, ils en ont vn particulier qui est tres-incommode, à cause qu'il

est impetueux & étouffant, on le nomme Chencron. La bise y soufle rarement, & quand elle y paruient elle n'est ni froide ni subtile, elle est douce & tres-foible ; voila ce que i'auois à dire du naturel des peuples de l'Asie & de leurs differentes façons.

Art. 4.
Que l'égalité des saisons est cause de la lâcheté des Asiatiques.

LES saisons qui sont quasi semblables les vnes aux autres dans l'Asie, n'ayant point de notable vicissitude de froid ni de chaleur, sont les principales causes de la mollesse ou lâcheté de ses peuples, & de leur douceur ou moderatiõ dans les mœurs, car ils sont beaucoup moins hardis & moins belliqueux que ceux de l'Europe. Les hõmes qui demeurent en vn mesme estat, & qui sont tousiours calmes sont bien moins vaillans que les autres, n'estant iamais émeus par les grands exercices, ni poussez par ces excellens & tres-nobles mouuemens de l'ame, qui seuls sont capables d'augmenter le courage, de releuer l'esprit, & d'allumer le feu qui est l'ouurier des actions heroïques. Ce sont les changemens soudains & les vicissitudes tres-frequentes de toutes les choses de la vie qui poussent les humeurs & qui éguisent les esprits, elles sont les ouurieres des grands desseins & des plus perilleuses entreprises, elles ne souffrent point que l'ame demeure inutile. Ces raisons, ce me semble, font que les peuples de l'Asie manquent de cœur, & qu'ils sont moins vaillans que ceux de l'Europe.

LE genre de gouuernement augmente en eux la faineantise, ils sont sujets à des Seigneurs, ils sont commandez par des Roys. Les hommes qui ne sont pas libres de leurs personnes ni de la possession de leurs biens, n'estant pas maîtres de leurs propres actions & volontez, puis qu'ils sont dépendans d'vne autorité despotique, n'ont pas le soin de paroistre vaillans ni d'encourir les hazards de la guerre. Ils sont plus curieux d'estre estimez faineants & peu adroits aux armes, que plus vaillans, car ils sont exposez aux grands perils. On les contraint de se rendre aux armées, de trauailler beaucoup, & mesme de souffrir la mort, pour l'interest des maîtres ; ils s'éloignent de leurs propres femmes, de leurs enfans & de tous leurs amis. Cependant les plus grands guerriers ne retirent pour toute recompense que de la peine, des blessures & des maladies ; les Seigneurs augmentent leurs terres & leur autorité, par le moyen des bonnes actions & des proüesses des subjets.

AINSI les peuples de l'Asie qui sont soûmis aux loix des Princes, deuiennent faineans & craintifs, l'humeur guerriere ne s'émeut point en eux. De sorte que les hommes qui ont l'esprit

mieux fait, qui ont du genie pour la guerre & de l'inclination naturelle à la vaillance, en sont détournez par les loix. Cette verité se reconnoît en ce que non seulement les peuples de la Grece qui demeurent en Asie, mais aussi ceux de l'Asie qui ne sont sujets à personne, viuant selon leurs loix, & trauaillans pour leur vtilité particuliere, sont aussi les plus belliqueux. Ils s'exposent aux dangers pour leur propre auantage, ils ont la recompense de leurs actions genereuses, & la punition de leur paresse & timidité. Vous trouuerez des peuples de l'Asie mesme de differente valeur & vertu, il y en a de plus vaillans & d'autres qui sont vicieux & moins hardis; la diuersité des saisons, comme i'ay desia dit, est cause de la diuersité de leurs vertus & de leurs vices.

CHAPITRE SECOND.

De l'Europe, de la difference de ses regions & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endemiques.

Art. 1. Des Sarmates, des Amazones & des Nomades qui habitent le desert de Scythie.

POVR ce qui est des peuples de l'Europe, la nation des Scythes ou Tartares nommez Sarmates, habite aupres du marais Meotide; elle est bien differente des autres peuples de l'Europe. Leurs femmes montent à cheual, elles tirent des fleches, elles iettent des dards, estant montées comme des Caualiers, elles vont à la guerre, elles combattent iusques à ce qu'elles se marient. Ces genereuses filles sont obligées de vaincre & de tuer de leur main propre, trois de leurs ennemis. Elles ne couchent point auec leurs maris qu'elles n'ayent fait vn solemnel sacrifice aux Dieux de leur pays. Dés qu'elles ont fait choix d'vn mary elles cessent de monter à cheual, si ce n'est que la necessité contraigne tout le monde de prendre les armes & d'aller à la guerre, à cause de quelque commune expedition. Elles n'ont point de mammelle droitte, à cause qu'on la brûle dés leur tendre ieunesse. Les meres prennent vn instrument d'érain fait tout expres, elles l'appliquent ardent sur la mammelle, afin de la brûler, & d'empescher son accroissement incommode; toute la force & la nourriture passe aux bras & à l'épaule droitte, elles en sont grandement fortifiées. Pour ce qui est de la façon des autres Scythes, ils sont en-

tierement femblables entr'eux, & differens de tous les autres peuples. Ce que ie di des Scythes peut eftre dit femblablement des Ægyptiens, fi ce n'eft que ceux-cy font toufiours brûlez par l'ardeur du Soleil, & ceux là font trauaillez par la violence du froid continuel.

LE defert de Scythie confifte en vne plaine immenfe, c'eft vne prairie continuelle, fans aucun arbre ni rocher, elle eft moderément abbreuuée d'eau, elle a plufieurs grands fleuues qui l'égouttent, & qui reçoiuent les ruiffeaux qui fe répandent dans la plaine. Les Scythes habitent cette vafte campagne, on les nomme Nomades ou Pafteurs, à caufe qu'ils font vagabonds, n'ayant point de demeure fixe. Ils font toufiours dans des chariots, qui ont ordinairement quatre rouës, & quelquefois fix, eftant munis tout alentour d'vn drap de laine fort épois. Ces chariots font faits comme de petites maifons, il y en a de fimples, & d'autres à deux & à trois eftages, qui font ferrez & bien vnis, afin de refifter aux pluyes, aux vents & à la neige. Ces chariots font tirez par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, car le froid les reprime, ou les empéche de venir. Les femmes donc & les enfans paffent leur temps dans ces chariots, elles y viuent, quant aux hommes ils vont à cheual; les trouppeaux de moutons, de bœufs & de cheuaux les fuiuent. Ils s'arreftent en vn mefme lieu, tant qu'ils y trouuent du fourrage, pour la fubfiftance du beftail, ils s'en vont en vn autre dés qu'ils en manquent. Pour ce qui eft de leur nourriture, ils mangent de la chair boüillie, ils boiuent du lait de jument, ils en mangent auffi du fromage, qu'on nomme hippacé.

Art. 2. *La defcription de la Scythie & de fes peuples.*

CE genre d'hommes eft peu fœcond, ils habitent vn pays fi froid, que les beftes fauuages y font rares & petites, n'y pouuant naiftre ni prendre leur accroiffement. Ce defert eft fort proche du Septentrion, il eft au pied du mont-Riphée, où la bife a fon origine. Quand le Soleil a fait fa courfe, & qu'il retourne fur fes pas, eftant au Tropique du Cancer, l'efté commence, il communique fa plus violente chaleur, & neantmoins à peine peut-il fe reconnoiftre en ce lieu trifte. Les vents chauds qui soufflent du midy n'y paruiennent iamais que rarement & tres-foibles. Les vents du Nort qui font toufiours tres-froids, puis qu'ils viennent de la glace, des mers immenfes & de la neige, dont les montagnes font couuertes en tout temps, rendent ces terres inhabitables. L'efté ne produit en Scythie que des broüillards épois qui cou-

urent la campagne, & des pluyes qui l'abbreuuent, il époiſſit & reſout en eau les vents du Midy qui s'y abaiſſent. C'eſt pourquoy ie peu dire que l'hyuer y regne touſiours, le froid y eſt continuel; l'eſté n'y dure que fort peu de iours, encore y eſt il tres foible.

LA plaine de Scythie eſt éleuée, elle eſt à découuert, n'eſtant point deffenduë ni ceinte de montagnes, elle eſt tournée du coſté du Septentrion. Les beſtes ſauuages y ſont petites, & du nombre de celles qui peuuent ſe cacher ſous terre; le froid extreme empéche leur accroiſſement, l'égalité de la terre ne permet pas qu'elles y demeurent, faute de lieux expoſez au Soleil & propres à les mettre à couuert. Les changemens du temps & des ſaiſons au lieu d'eſtre grands & ſoudains, ne ſont pas remarquables, ayant fort peu de difference; c'eſt pourquoy les hommes de ce pays là ſont tous ſemblables entr'eux. Ils prennent tous & en tout temps la meſme nourriture, ils ſe ſeruent en eſté & en hyuer d'vn méme habit, ils reſpirent touſiours vn air humide & tres-groſſier, ils ne boiuent iamais que des eaux de glace & de neige fonduë, ils ne font iamais d'exercice ni de trauail conſiderable. Car il n'eſt pas poſſible que le corps ni l'eſprit s'éleuent à quelque entrepriſe nouuelle, où rien ne change, & où toutes les choſes ſont touſiours en vn meſme eſtat. Ces choſes font que tous les Scythes ſont touſiours gros & gras, leurs bras, leurs iambes & leurs iointures ſont humides & tres-foibles. Ils ont la teſte & la poitrine tres-humide, leur bas ventre l'eſt encore plus; car il eſt impoſſible qu'il ſe deſſeche en vne contrée ſi égale, en des perſonnes ſi faineantes, qui ſont touſiours dans vn air ſi froid & ſi humide. Ils ſont de meſme taille, ils ont meſme façon, ils ont le corps chargé de graiſſe, & la chair dénuée de poil, ils ſont ſemblables en toute choſe; les hommes ſe reſſemblent entr'eux, il en eſt de meſme des femmes.

Art. 3. *De la cauſe de la reſſemblance des Scythes entr'eux, de leur foibleſſe & de leur exceſſiue humidité.*

LE temps qui eſt touſiours de meſme, produit touſiours vne meſme humeur, il ne change point les ſemences, il ne les diuerſifie point. Les fœtus ſe reſſemblent tous, ſi le haſard, la violence, ou quelque funeſte maladie ne les altere & ne les corrompt. Le phlegme domine en tout temps en tous les hommes de Scythie, depuis que l'hyuer y regne touſiours, les ſemences & tous les fœtus en ſont formez, il domine en tous les parens, ils s'en nourriſſent, ils s'en augmentent. C'eſt pourquoy toutes les parties, le temperament & les eſprits eſtant ſemblables, il n'y a pas lieu de s'étonner ſi tous les hommes s'y reſſemblent. La meſme choſe ſe doit

dire de la bile en Æthyopie, puis que l'esté y est tousiours, elle y domine en tous les temps, & en tous ceux qui l'habitent. Le printemps regne en plusieurs villes de l'Asie tout du long de l'année, le sang y abonde tousiours, les hommes y sont tous sanguins, ils se ressemblent. L'automne regne tout de mesme en plusieurs villes Occidentales, l'humeur melancholique y domine en toutes les saisons en tous les hommes, ils se ressemblent tous en leurs personnes, en leurs esprits & en leurs mœurs. Ainsi les maladies longues qui viennent des vices du temperament & de l'excés de quelque humeur, se guerissent par le changement de pays, s'habituant en vne ville, où les qualitez & l'humeur contraire à la maladie, dominent en toutes les saisons.

LA plus éuidente demonstration de l'excessiue humidité qui domine au corps des Scythes, & principalement en tous les Nomades, est qu'ils sont obligez de se faire brûler toutes les iointures, vous en verrez les cicatrices à leurs espaules, à leurs bras, à leurs coudes & à leurs mains. Ils sont contrains de se brûler aussi la poitrine, les hanches & les reins, à cause de l'humidité de leur nature & de la mollesse de leurs nerfs. Ils ne sont pas capable de porter ni de lancer vn iauelot, ni de bander ou de tirer vn arc, tant ils sont foibles. Le feu desseche les iointures, il épuise, il consume toute l'humidité superfluë, il rétreint le cuir & les nerfs, il fortifie. Le feu réueille la nature, il subtilise les esprits; il donne le cours aux humeurs, il rend la nourriture plus parfaitte, & le corps plus propre au trauail. Plusieurs choses rendent les Scythes mols, bouffis & replets; premierement estant petits on ne les emmaillotte point comme en Ægypte, ce n'est pas leur loy, ni leur coutume; ils sont mieux à cheual, ayant les hanches & les fesses plus larges, ils sont plus ferme sur la selle. Secondement ils grossissent, à cause de loisiueté, ne faisant aucun exercice; car les ieunes garçons qui sont encore foibles, pour monter à cheual, demeurent quasi tousiours assis dans les chariots. Ils vont rarement à pied, à cause des grands tours qu'ils font, & des voyages qui sont quasi continuels; quant aux femmes, leur foiblesse & grosseur est prodigieuse. Le tein de ce genre d'homme ne manque point à se rouffir, à cause de la violence du froid, car le Soleil ne les regardant point directement, le grand froid les saisit, & la blancheur du phlegme qui leur est naturelle, se brûle & deuient rousse.

Art. 4. *De l'infœcondité des Scythes.*

LES gens de ce temperament ne sont point propres à la fœcondité, ils ne sont pas portez à l'amour, à cause de l'excessiue humidité

humidité de leur nature, & de la mollesse de leur ventre qui est froid & rempli de phlegme, ils sont presque incapables de l'action venerienne. Le frottement continuel des parties genitales & du perinée, qui se fait estant à cheual, augmente leur debilité; ce sont toutes les causes qui les rendent inhabiles à engendrer. La graisse & l'excessiue humidité sont causes de l'infœcondité des femmes, car la matrice ne peut pas tirer dans son creux la semence de l'hõme, le phlegme empéche que leurs mois ne s'écoulent en peu de iours abondamment, comme il est necessaire; ils sortent peu à peu, de temps en temps & auec douleur. La graisse qui s'amasse autour de l'orifice interieur de la matrice, & l'epiploon qui le bouche, tombant entre son ouuerture & la vessie, empéchent l'entrée de la semence, elles corrompent la rectitude de son iect. Ces femmes là s'engraissent & se grossissent démesurément, ne faisant aucun exercice; la semence ne s'arreste point en leur matrice, elle s'écoule, à cause de l'humidité qui la relâche; elle s'éteint dans ces humeurs visqueuses & froides; l'infœcondité de ce peuple vient de toutes ces choses. Les seruantes montrent éuidemment cette verité, car encore qu'elles ne soient guere amoureuses, à cause de la boisson des eaux de glace, du grand froid & de l'excessiue humidité, elles conçoiuent neantmoins estant laborieuses & plus maigres.

& de toutes ses causes.

ENTRE les Scythes il y a force Euneuques qui demeurent auec les femmes, ils en imitent le parler & toutes les actions, ils sont lâches de cœur & eneruez. Ceux du pays attribuënt cet abbaissement & changement de sexe à Dieu, ils respectent ces effœminez, ils les adorent, chacun d'eux craint que le mesme malheur ne luy arriue. Ie croy aussi que ces accidens & toutes les autres maladies viennent de Dieu, de mesme que toutes les choses de la vie, bonnes ou mauuaises; elles sont toutes également diuines, elles sont toutes humaines, l'homme en est le suiet, il les endure, elles dependent de la main de Dieu toute-puissante. Cependant chaque chose ne laisse pas d'auoir sa naissance & production particuliere, rien ne se fait qui n'ait sa propre cause naturelle.

IE diray donc la cause, qui rend les Scythes effeminez, ils sont suiets à la sciatique & aux fluxions sur les iambes, estant quasi tousiours à cheual sans étriers, leurs iambes sont tousiours pendentes. Ceux qui en sont violemment malades en deuiennent boiteux, leurs cuisses se retirent, ils cherchent à se guerir eux-mesmes, ils se pensent en cette maniere. Ils s'ouurent les deux

venes, qui sont derriere les deux oreilles, pour épuiser la fluxion qui les fait boiter & retirer la cuisse. Quand le sang est sorti des deux costez en abondance, les esprits se dissipent, ils tombent en defaillance, ils demeurent assoupis; ils se releuent en suitte de cet abbattement, ils se réueillent ayant dormi, quelques-vns se treuuent gueris, les autres non.

Art. 5.
Que l'excessiue euacuation des venes de la teste rend les Scythes infœconds & eneruez.

CE remede, à mon sentiment, ne sert qu'à ruiner leur santé; car il y a des venes au derriere des oreilles, lesquelles estant couppées, rendent les hommes incapables d'engendrer; or il me semble que les Scythes couppent ces mesmes venes. Ceux qui se croyent gueris veulent s'approcher de leurs femmes & coucher auec elles, mais se sentant trop foibles, ils se retirent sans rien craindre. Quand ils sont reuenus deux ou trois fois & plus, ayant fait leurs efforts & tousiours sans succés, ils s'imaginent qu'ils ont offensé Dieu, vengeur des crimes; ils le reconnoissent pour autheur de leur misere. Ils prennent alors l'habit de femme, ils demeurent tousiours auec elles, ils font les mémes ouurages qu'elles, auoüant leur infirmité. Cet accident n'arriue pas aux pauures ni aux moindres des Scythes, il arriue aux plus nobles & aux plus riches, à cause qu'ils vont à cheual, ils en possedent des haras; les pauures qui font de l'exercice & vont à pied, ne tombent pas dans ces mal-heurs.

Que la sterilité est vne maladie naturelle.

SI l'impuissance estoit vne maladie diuine, on verroit que les pauures deuiendroient plutost infœconds que les plus riches, puis qu'ils font moins de sacrifices; s'il est vray que les Dieux se plaisent à estre honorez par les hommes, & qu'ils leurs font du bien en reuãche. Les grands font de beaux sacrifices aux Dieux, ils leurs font de riches presens & des offrandes, à cause de leurs commoditez, ils les honorent: mais les pauures n'en ont pas le moyen, ils offensent les Dieux plus souuent, ils les accusent de l'indigence où ils se trouuent, ils se croyent miserables, à cause que les Dieux le veulent. Il seroit bien plus à propos que les pauures portassent le châtiment de ces pechez que les plus riches qui les commettent rarement. Cette maladie n'est pas moins humaine que les autres, elles sont toutes égalemet diuines, puis qu'elles arriuent par la permission de Dieu; mais elles ont toutes des causes naturelles & éuidentes, comme on le voit aux Scythes. La mesme chose arriue aux hommes de toutes les autres nations; ceux qui courrent beaucoup & qui font trop souuent à cheual, sont aussi suiets aux gouttes & aux fluxions sur les iambes, ils deuiennent

inhabiles au jeu d'amour & incapables d'engendrer. Ainsi les Scythes se rendent impuissans & semblables aux Eunuques en toute chose, à cause qu'ils portẽt tousiours des haut de chausses serrez & tres-étroits, pour estre plus commodément, & quasi sans cesse à cheual; à peine peuuent-ils toucher & manier leurs parties genitales. Le froid extreme & le grand trauail font qu'ils oublient la conuersation des femmes & toutes les douceurs de l'amour; ils ne cherchent qu'à se reposer & à se déliurer de leur fluxion, par le moyen de la saignée des venes de la teste qui acheue de les eneruer.

Art. 6. *Que la diuersité des saisons diuersifie le visage des hommes.*

LI n'y a dans l'Europe que la nation des Scythes ou Tartares qui se ressemblent entierement. Les hommes de ses autres contrées sont tres-differens les vns des autres, & mesme entr'eux, tant en leur taille qu'en leur visage & autres circonstances; à cause des changemens tres-soudains, & des vicissitudes tres-frequentes des saisons qui y regnent. Les chaleurs violentes, les froidures excessiues, les grandes pluyes, les longues secheresses & les vents tout diuers s'entre-suiuent & se meslent, ils varient les saisons, ils les diuersifient. Il faut qu'vn homme qui s'engendre se sente de tous les changemens qui arriuent dans le temps qu'il se forme, car l'air compose sa plus noble partie, il est la matiere des esprits. La semence se change, comme l'air & le vent, dont elle est composée, vn mesme homme en a de differente en hyuer & en esté, elle est toute contraire dans la secheresse & dans la pluye. C'est la raison pourquoy ie tien que les nations de l'Europe se font beaucoup plus diuerses en leur taille & en leur façon que celles de l'Asie; les habitans mesmes de chaque ville en particulier se voyent tres-dissemblables entr'eux. La semence y reçoit de plus notables alterations dans le temps de la conformation des parties, à cause que le changement des saisons y est plus frequent & la vicissitude plus soudaine que dans les villes de l'Asie, où les saisons sont tousiours égales, se ressemblant en toute chose.

Que l'air & le vent, en changeant & diuersifiant la semence, diuersifient les corps & les humeurs des hommes.

Que l'inégalité des saisons produit la rudesse des mœurs & la vaillance.

LES mœurs des peuples de l'Europe suiuent aussi la rudesse & l'inégalité de leurs saisons, ils sont sauuages, insociables, courageux & hardis de leur nature. Le sang & les esprits qui sont souuent poussez du centre à la circonference, & qui sont agitez violemment se subtilisent & se multiplient; ils donnent à l'ame la rudesse en ses mœurs & l'audace en ses entreprises, ils obscurcissent toute la politesse, ils aneantissent sa douceur. Ie croy que la frequence & la soudaineté de ces vicissitudes sont les ouurieres des

desseins releuez, & de la generosité des peuples de l'Europe; & que l'égalité de toutes les saisons est l'origine de la timidité de ceux de l'Asie. La paresse & loisiueté se nourrissent & s'augmentent de l'égalité de toute chose & du repos continuel; les changemens au contraire, & l'agitation des esprits fournissent du trauail au corps, ils donnent à l'ame de l'employ. La faineantise & le repos fomentent la timidité; la peine, le trauail & les occasions perilleuses produisent le courage & la vaillance, elles augmentent la force.

Que les lois rendent les hommes lasches ou vaillans.

CES choses rendent les peuples de l'Europe plus belliqueux que tous les autres; leurs lois y contribuënt, ils ne sont point suiets ni dependans des Rois, comme ceux de l'Asie. Les nations qui sont suiettes à l'autorité despotique, sont necessairement plus timides, elles craignent leur maître, ses ministres & leurs ennemis. Leurs ames sont nourries dans la bassesse, puis qu'ils sont nés dans l'esclauage, ils seruent par contrainte & à regret; ils ne s'exposent pas volontiers aux grands hazards, pour le profit d'vn maître, ni pour l'accroissement de son authorité. Les peuples de l'Europe sont libres de leurs volontez, ils ne trauaillent que pour leur interest particulier, ils cherchent les occasions perilleuses, ils y courrent hardiment, à cause qu'ils reçoiuent eux-mesmes l'honneur & le profit de leur victoire. On peut iuger de là, que les lois contribuënt beaucoup à l'aggrandissement du courage, on le connoît en comparant les peuples de l'Europe auec ceux de l'Asie.

Art. 7. *Que l'inégalité des saisons & la diuersité des pays diuersifient les corps, les mœurs & les esprits des hommes.*

IL y a dans l'Europe plusieurs nations fort differentes de taille, de façon, de visage & de mœurs; i'ay desia di les causes de leur varieté, ce sont la nature des lieux qu'ils habitent, & la diuersité des saisons qui regnent en l'air, ie dois les rapporter encore plus distinctement. Les peuples qui habitent vn pays de montagnes, rude, couuert de bois, battu des vents & éleué, n'abondāt pas beaucoup en eau, reçoiuent de grands changemens de la vicissitude des saisons, car elles y sont fort dissemblables. Il faut que les hommes y naissent grands, robustes & fort laborieux; ils y sont à la verité, vaillans de leur nature, mais ils sont si rustiques, qu'ils ont aussi de la brutalité. Ceux qui habitent les lieux bas, fertiles en herbes & étouffez, ne receuant quasi que des vents chauds, & ne beuuant que des eaux tiedes & croupissantes, sont mal taillez; ils ne sont iamais grands & droits, à cause qu'ils croissent en largeur, ils sont charnus, humides & de poil noir, estant plus bilieux que phlegma-

tiques, ils sont tout bazanez & noirs, plutost que blancs & de couleur vermeille. Ces hommes ne peuuent pas estre vaillans & laborieux, comme les premiers, puis qu'ils naissent en vn pays, dont les qualitez sont contraires ; & neantmoins par l'exercice, ils se perfectionnent en quelque chose. Si ce pays a des riuieres, pour décharger les eaux de pluyes & de marés qui corrompent le corps, les esprits & les mœurs, ils peuuent iouïr de la santé, auoir le tein vermeil & les humeurs meilleures. S'il n'a point de riuieres, & que le peuple y boiue de l'eau de pluye dormante & de mauuaise odeur, il ne manque point à souffrir des enflures, & des maux de ventre & de ratte. Ceux qui demeurent en vn pays plus éleué, & neantmoins égal & assez éuenté, qui se treuue arrosé de beaucoup de riuieres, sont d'ordinaire bien taillez, ils sont tous grands & droits, ils se ressemblent, leur esprit est plus doux & mieux tourné, ils sont plus sociables que les precedens, leurs saisons estant mieux reglées. Ceux qui naissent en vne contrée qui est de sa nature maigre, seche & infructueuse, qui n'est point abbreuuée de fleuues, ni couuerte de bois, ni arrosée de pluye frequente qui l'humecte & engraisse, sont mal-heureux, en ce qu'ils manquent de la douceur du temps & du secours de l'air. Ils sont durs & robustes, ils sont plus iaunes & bazanez que noirs ; quant à l'esprit, ils sont bijares, opiniatres & reuéches. Car on treuue par tout que la taille des hommes, leurs visages, leurs mœurs & leurs natures, sont tres-diuerses dans les lieux où le changement des saisons est plus frequent, & leurs vicissitudes plus soudaines.

Art. 8. *Que les dispositions du pays sont bien souuent plus fortes que les saisons mesmes.*

AINSI le changement des saisons est le premier de la nature, sa force est la plus grande ; le lieu de la naissance & les eaux qui l'abbreuuent tiennent le second rang. Il contribuë beaucoup à l'établissement de la vie, car on voit que le corps des hommes, leurs visages & leurs mœurs imitent de bien prés les dispositiõs de la patrie. Si sa terre est legere, humide & molle, si elle est abbreuuée de beaucoup d'eau, dont les sources soient si hautes & superficielles, qu'elles soient tousiours froides en hyuer & chaudes en esté, encore que les saisons soient bien reglées dans ce pays, les hommes neantmoins y sont tousiours défectueux. Ils sont charnus, gros & mal-faits, leurs iointures ne sont point apparẽtes, tout leur corps est si lâche & si humide qu'ils sont incapables de trauail ; ils ont le plus souuent l'esprit malin & l'ame deprauée, ils sont tousiours pesans, paresseux & enclins au sommeil. Ils sont mal propres aux arts, estant lourds & grossiers à conceuoir, ils ne sont point

Des hommes tres-deffectueux naissent en des pays où les saisons sont bien reglées, & d'autres tres-accomplis naissent

en des lieux subtils, ni raffinez à discerner les belles choses ni les plus delicates.

Qui ont des qualitez excessiues & des saisons tres-dereglées.

SI au contraire, vn pays est éleué, montueux, inégal, tout découuert & dénué de plantes, si le froid de l'hyuer y est excessif, & qu'en esté le Soleil le brûle par sa violente chaleur; Il faut que ceux qui naissent en ce pays soient forts, gresles & bien faits, ayant les iointures visibles & bien formées dans toutes les parties. Ils sont couuerts de poil, prompts au trauail, vigilans & attentifs à leurs affaires; quant aux mœurs, ils sont fort choleres, opiniâtres & resolus dans leurs sentimens particuliers; ils sont plus disposez à la rudesse qu'à la douceur & ciuilité. Ils ont l'esprit subtil & propre aux arts, ils y sont plus adroits & plus intelligens que tous les autres; ils sont aussi plus belliqueux & plus vaillans. L'homme ne retient pas seul les dispositions & la nature du pays où il naît, toutes les choses qui luy seruent de nourriture & de breuuage les ont encore beaucoup plus, puis qu'elles y croissent & s'y augmentent. Ie ne rapporte icy pour exemple, que les productions plus differentes, & qui sont tres-contraires entr'elles, à cause qu'en les conceuant, on comprent aisément, sans se tromper, toutes les autres qui sont presque infinies.

LIVRE PREMIER DU REGIME de viure de l'homme, de ses principes, de sa generation & de ses facultez.

SECTION PREMIERE.

DES PRINCIPES DES CHOSES naturelles, de leur generation, de leur accroissement, de leur corruption, & de la conformation de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

Des principes des choses naturelles en general, de leur generation & corruption, de leur accroissement & diminution.

Art. 1.
Que l'imperfection du regime des Anciens oblige à le perfectionner.

SI ie croyois que quelqu'vn de nos predecesseurs qui ont escrit touchant les choses qui regardent le regime de l'homme, & la conseruation de sa santé, en eust parlé conformément à la verité, les ayant bien connuës, & qu'il les eust toutes comprises & décrittes, auec autant d'exactitude que la portée de l'esprit humain le permet; ce me seroit vn tres-grand auantage de me seruir de son trauail, le rencontrant aussi parfait en chaque chose, qu'il deuroit estre, pour l'vtilité d'vn chacun. Il est vray que beaucoup de gens ont escrit de cette matiere, mais personne d'entr'eux n'a suffisamment conceu ce qu'il deuoit escrire, quelques-vns ont bien fait en certaines choses, & neantmoins personne n'a pû reussir encore en toutes ses parties. Ils n'ont rien fait qui soit blamable, s'ils n'ont pû descouurir ce qu'ils ont recherché si curieusement. Ils ont tous merité beaucoup d'honneur & de loüange, plutost que du mépris, d'auoir employé toute leur force à la recherche d'vne si bonne chose. Ce n'est pas mon intention de les reprendre de leurs fautes, ni de ce qu'ils ont mal escrit, ie n'en dis rien; quant au reste, ie suis d'accord de ce qu'ils ont bien découuert & inuenté.

IE déduiray tres-exactement tout ce que nos predecesseurs ont bien escrit, n'estant pas à propos d'y rien changer ni alterer. Ie ne gagnerois rien de les reprendre ni de les conuaincre de tout ce qu'ils ont dit sans fondement. Ie veux seulement faire voir en ce discours la verité de chaque proposition, par mes experiences & par mes raisons. Ie propose ces choses auant que d'entrer en matiere, à cause qu'il y a des gens si déraisonnables, qu'ils ne reçoiuent plus vn homme à parler d'vn suiet, s'il se presente apres vn autre qu'ils auront entendu discourant le premier de cette mesme chose. Ils ne remarquent pas qu'il appartient au mesme genie de conceuoir toutes les preuues qui démontrent vn mesme suiet; les veritez s'éclaircissent toutes reciproquement. I'admets donc toutes les belles choses que les predecesseurs ont découuertes & inuentées, ie montre éuidemment celles où ils se sont trompez; & en troisiéme lieu, i'explique la nature & les qualitez de beaucoup de choses, que mesme pas vn des anciens n'a proposé.

Art. 2.
De toutes les cõnoissances necessaires à la perfection du regime.

IL faut absolument que celuy qui veut bien escrire du regime de l'homme, connoisse en premier lieu tous ses principes, & la semence mesme, dont il se fait dans la matrice; car s'il ne sçait toutes les humeurs & toutes les parties qui le composent, s'il n'est certain de celle qui regne dans ses venes, il ne pourra prescrire les choses qui luy sont vtiles. Il faut qu'il sçache en suitte toutes les

choses qui changent l'homme & qui l'alterent, qui le nourrissent & qui luy dõnent vn suffisant accroissement. On doit s'instruire de toutes les qualitez des alimens & des breuuages dont il se sert; on doit apprendre toutes leurs vertus particulieres, tant celles qu'ils ont de nature, que celles qu'ils ont par l'industrie des cuisiniers qui les apprestent. Il faut oster la crudité des alimens & des breuuages qui sont trop forts ou difficiles à digerer de leur nature; & dõner de la force à ceux qui sõt foibles ou incapables de resister à l'estomach quand on en a beson, & que l'occasion de leur vsage se rencontre.

CELVY qui a conceu toutes ces choses, n'a pas acquis la perfection du regime, car il est impossible qu'vn homme qui boit & qui mange se porte bien s'il ne trauaille. Les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires, & neantmoins ils sont vtiles à la perfection de la santé, quand on les employe tour à tour. Le trauail épuise, il dissipe toutes les humeurs, les alimens & les breuuages les reparent, ils remplissent ce que l'exercice éuacuë; ainsi la santé depend de la vicissitude de se vuider & de s'emplir, de manger & de trauailler. Il faut donc connoître la force de tous les exercices, tant de ceux qui sont naturels, que de ceux qui sont violens; il faut distinguer ceux qui grossissent la chair, & la preparent à s'augmenter, de ceux qui l'appetissent & la diminuënt. Ces lumieres ne sont pas suffisantes, il faut sçauoir aussi tous les rapports & les proportions que nous auons auec tant de choses. Il faut connoître la mesure de tous les exercices, & la proportionner à la quantité des alimens & des breuuages, à la force de l'homme, à tous ses aages, à sa façon de viure, à sa complexion, à la constitution de l'année, à ses saisons, à leurs vicissitudes, à la diuersité des vents, & à la situation des pays où il est obligé de viure. Il faut sçauoir le temps de l'Orient & de l'Occident des principaux Astres, pour éuiter l'impression du changement des alimens, des breuuages, des vents, des saisons, & mesme de la nature vniuerselle, qui est commune à tout le monde, puis qu'elle est cause de toutes les maladies epidemiques & endemiques.

Art. 3. *Que le regime tres-exact ne peut estre prescrit qu'aux Grãds, qui sont considerez à toute heure.*

LA plus exacte connoissance de toutes ces choses tres-vtiles, bien que presque impossible, n'est pas encore suffisante. Car si on pouuoit découurir la mesure precise & la iuste proportion du trauail, à l'égard de chaque espece de temperament, & qu'il ne s'y rencontrast point de plus ni de moins, on trouueroit aussi le moyen de viure tousiours en santé, & de n'estre iamais malade. Mais cette découuerte est impossible, à cause de la grande

quantité

quantité des choses qui y contribuënt, dont les combinaisons sont presque infinies. C'est pourquoy nous sommes obligez d'abbreger cette science, & de la reduire à d'autres maximes, qui ne peuuent estre vtiles qu'à ceux qui ont des Medecins particuliers, qui veillent sans cesse à leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, lors qu'ils commencent leur exercice, & lors qu'ils le finissent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions sont obseruées, ils sont considerez à toute heure, & dans le sommeil mesme. On peut plus aisément conseruer ces personnes, reglant tousiours leur nourriture à proportion du trauail; car on doit le diminuer si elle manque, ou l'augmenter si elle est copieuse. Il est impossible au contraire, de donner la mesure precise du trauail & des alimens, à ceux qu'on ne voit pas souuent, puis que i'ay fait & dit sur ce suiet tout ce qui se peut dire; & neantmoins l'vne de ces deux choses surmonte toûjours aisément l'autre.

LES anciens sont paruenus iusqu'à ce point, ils ont fait leurs efforts pour inuenter & découurir ces tres-importantes lumieres; ils n'ont pû neãtmoins y reussir, ils sont demeurez courts, & moy ie les ay découuertes. Ie donne les plus surs moyens de penetrer dans l'auenir, en preuoyant les maladies, par le discernement de l'excés de la nourriture ou du trauail, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mémes. Car bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible & peu considerable, elle ne laisse pas pourtant à la longue de produire vn excés capable de faire vne maladie tres-dangereuse. Les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour, & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuuent enfin surmonter la nature, & dissiper toutes les forces qui nous entretiennent en santé. I'ay fait voir les symptomes qui viennent du mauuais regime, & surmontent enfin la nature. I'ay montré les premiers faux pas de ces funestes cheutes, les moyens de s'en releuer & de se restablir en santé plus parfaite. C'est là le but de mes escrits, & la perfection du regime que ie propose en cet ouurage.

Art. 4. *Que l'eau & le feu bienvnis composent & conseruẽt toutes les choses viuantes.*

TOVTES les choses viuantes, tous les animaux & les hommes mesmes se produisent & subsistent, par le moyen de deux choses qui sont, à la verité, tres differentes en leurs qualitez, & neantmoins qui sont tres-propres à seruir ensemble aux actions de la vie. I'enten l'eau & le feu, ou la chaleur & l'humidité; car ces deux choses, bien iointes & bien alliées, sont capables non seulement de se maintenir en leur perfection, par des assistances mutuelles,

mais aussi d'establir & de conseruer toutes les choses en l'estat que nous les voyons. Si au contraire elles se détachent, & qu'elles viennent à se separer, elles ne sont plus propres à rien ni à elles-mesmes; faisons donc voir les forces de chacune de ces deux choses en particulier. Le feu seul est capable de changer tout en tous les corps elementaires, il est le maître & l'inuincible ouurier de toute la nature inferieure; la subtilité de sa substance & la force de ses qualitez luy donnent cet auantage. Sans doute il auroit bien-tost deuoré toutes les choses elementaires, s'il n'en estoit empéché par la fuite, plutost que par la resistance des autres elemens, qui sont ses ennemis. Car dans le temps du combat, s'abaissans au dessous de luy par leur pesanteur, ils aident sa legereté à l'éleuer en sa Sphere, comme en son thrône, qui est en haut.

Il est impossible que l'eau ou le feu surmontent entierement.

LE principe materiel & contraire au feu qui est l'eau, où l'humide est capable de composer & de nourrir tout en toute chose; si bien que l'vn & l'autre de ces deux elemens surmonte en quelque sorte, il se treuue aussi surmonté, plus ou moins, selon le mélange de leurs forces. Car il est impossible que l'vn ni l'autre surmonte entierement, parce qu'il faut que le feu perisse faute d'aliment, apres auoir dissipé l'humide & reduit sa matiere à sec, ou qu'il tire d'ailleurs sa nourriture. Si au contraire le feu vient à s'éteindre iusqu'à la derniere étincelle, par l'abondance de l'humide, ses nobles agitations cessent aussi-tost.

CETTE masse d'humeur apres auoir secoüé le joug de la domination legitime, n'en demeure pas libre & triomphante; puis qu'estant incapable d'agir & de s'aider, elle tombe aussi-tost dans la tyrannie de la pourriture, & de la chaleur étrangere qui la dissipe & la consume en vn moment. La nature ne laisse rien d'inutile, elle est si ménagere, qu'vne chose n'est pas si-tost perie, que sa matiere est employée, par des causes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent iamais. La matiere inuite l'ouurier, se portant d'elle-mesme à de nouuelles formes. C'est ce qui fait qu'il est impossible que l'vn ni l'autre de ces deux elemens surmonte; car si l'vn d'eux estoit tout à fait détruit, celuy qui demeureroit victorieux, conuertiroit bien-tost tout en soy, rien de ce que nous voyons ne subsisteroit en nature. Si au contraire l'eau & le feu demeureut tousiours dans l'égalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, d'vn costé la naissance & la mort de l'autre.

AINSI toutes les choses viuantes se font de ces deux elemens,

puis qu'ils possedent les quatre qualitez premieres, & que tout se produit par le moyen d'vne matiere & d'vn agent. Or le feu est le plus efficace de tous les ouuriers, l'eau est la plus soupple de toutes les matieres; de sorte qu'estant meslez ensemble, ils establissent toutes les choses viuantes, ils les conseruent. Le feu de sa nature est chaud & sec, l'eau qui est sa matiere est naturellement froide & humide; ils prennẽt aussi reciproquemẽt les qualitez l'vn de l'autre. Le feu reçoit l'humidité de l'eau, qui le retiẽt & le nourrit, il en est susceptible; l'eau tout de mesme, reçoit du feu la secheresse, puis qu'on voit qu'elle s'époissit en s'échauffant. Ainsi par le mellange de ces deux elemens, il se produit de toute sorte de semences & d'animaux, qui n'ont rien de semblable entr'eux, en effet ni en apparence, en leur diuerse conformation, ni en leurs qualitez. L'eau & le feu ne peuuent iamais s'arrester, ni demeurer en vn mesme estat; car au contraire en s'agitant, ils s'impriment sans cesse necessairement l'vn à l'autre des qualitez tres-differentes, qui produisent des choses tres-dissemblables entr'elles, ils se diuersifient infiniment.

Art. 5. *Que tous les changemens de la nature ne sont qu'en apparence, & qu'ils se reduisent tous à vn seul.*

Cette Philosophie n'est pas conforme à la doctrine du liure de la nature de l'hõme.

RIEN ne se perd, ni ne perit dans la nature, rien ne s'engendre qui ne soit desia dans le monde auparauant; mais les choses s'alterent, elles se changent plus ou moins, à cause que leurs élemens se meslent ou se séparent. On croit que les choses qui sortent de lieux secrets & de l'obscurité, pour se montrer au iour, s'engendrent; que celles qui en sortent & disparoissent, se cachant dans l'obscurité, se perdent & s'aneantissent. On doit se fier dauantage au sens & à ses propres yeux, qu'au raisonnemẽt; ie ne laisseray pas neantmoins de rapporter icy les opinions particulieres de la Philosophie. Les animaux qu'on ne voit plus & qu'on croit morts, ne sont pas moins en vie que ceux qui paroissent; car il est impossible qu'il en perisse aucun sans la destruction de l'Vniuers, puis qu'ils dépendent l'vn de l'autre & de mesmes principes. Vne chose nouuelle ne peut pas s'engendrer dans la nature, s'il n'y a vne matiere dont elle puisse estre engendrée; auant que de paroistre, elle est desia sous d'autres formes. Rien ne perit entierement, n'y ayant point de chose dans le monde capable d'aneantir vne autre. La substance des choses est immuable, elles n'ont point de changement que celuy de s'accroistre ou de s'appetisser, en se meslant ou en se séparant. Elles croissent tousiours iusqu'à leur dernier point, ou elles diminuent demeurant dans les bornes de la grandeur conforme à leur nature.

CE que i'enten par les mots d'engendrer & de corrompre, de naître & de mourir, ie le dis de la sorte pour estre plus intelligible à tout le monde. Ie montre que ces mots signifient la mesme chose que se mesler ensemble & que se séparer ; car la generation & la corruption, le meslange & la separation s'accompagnent tousiours en toute chose. Si on veut parler proprement, la generation, le meslange, & l'augmentation sont vne mesme chose ; la diminution, la mort, & la derniere dissolution sont aussi la mesme chose. Chaque mixte en particulier se porte à se corrompre, à se dissoudre & à se diuiser en tous ses elemens ; & tous les elemens se portent à se mesler, à s'allier & à s'vnir en la composition de chaque mixte. Ainsi chaque chose se change en toutes, & toutes choses se changent en vne seule. L'opinion des hommes touchant le changement n'est pas conforme à sa nature.

Les choses naturelles ne sont rien que leurs elemens bien alliez & tres-étroittement vnis ensemble.

ON exprime les choses permanentes ou diuines, & celles qui sont passageres par des vicissitudes qui ne vont qu'au plus & au moins ; elles s'éleuent seulement, elles s'abaissent, elles s'augmentent, elles se diminuent. Le iour & la nuit croissent tour à tour, ils diminuent tout de mesme, l'aggrandissement du iour fait l'appetissement de la nuit. La Lune croissant peu à peu deuient pleine & entiere, puis elle s'appetisse & disparoît, se diminuant insensiblement. Le feu regne en esté, & en hyver il est tres-foible, il est prest à s'éteindre ; l'eau s'augmente à son tour, elle est la maîtresse en hyver, elle regne par tout, la chaleur & la secheresse de l'esté la détruisent. Le Soleil va sans cesse d'vn Tropique à l'autre, ses tours & ses retours font le cours de l'année.

LES choses qui paroissent les mesmes, peu apres sont tout autres ; l'air transparant & la lumiere sont vne mesme chose ; la nuit & l'air obscur ou tenebreux sont aussi vne mesme chose. L'obscurité de l'air succede à la lumiere, & la nuit a la clarté du iour. Les choses vont, elles viennent, elles changent de place, elles vont de costé & d'autre ; elles s'aident en leurs actions, concourrant, à toute heure, aux mouuemens l'vne de l'autre. Les choses qui sont proche augmentent les plus esloignées ; elles ignorent effectiuement ce qu'elles font, & neantmoins il semble qu'elles soient connoissantes. On ne sçait pas mesme ce qu'on voit, ce qu'on sent, ni ce qu'on touche ; cependant toutes les choses arriuent suiuant nos volontez, ou au contraire ; elles se font selon la prouidence & par la necessité qu'elle impose. Les élemens & les autres choses, en se portant dans les lieux l'vne de

l'autre, se meslent reciproquement, chacune s'accomplit en ses actions, elle reçoit la destinée de sa nature, en son plus grand accroissement & en sa decadence. Toutes les choses se corrompent reciproquement, les moindres font perir les grandes, les plus puissantes détruisent les petites, & celles qui sont fortes se nourrissent & s'augmentent de la ruine des autres; la mesme chose arriue au corps de l'homme, à ses esprits & à son ame, qui est tousiours semblable au corps.

Le corps se forme sur le modelle de l'ame & suises perfectiõs

Art. 6. *De l'accroissement, de la diminution & de la nourriture des animaux.*

LES choses composées de feu & d'eau qui entrent dans le corps de l'homme, ayant les facultez de toutes ses parties & de chacune en particulier, luy donnent de la force & de l'accroissement, ou elles luy en ostent. Les excremens, les purgatifs & les venins multiplient les humeurs détruisant les parties; le sang pur au contraire les augmente, il diminuë les humeurs vicieuses. Sciant du bois on fait deux choses differentes par vne seule action, l'vn des scieurs pousse la scie, l'autre la tire en mesme temps; le bois se diminuë par la diuision qui sert à le multiplier. La nourriture est tout de mesme, elle se pousse, elle est attirée, elle se porte, elle est receuë, elle se tire d'vn endroit pour se communiquer à vn autre. Il y a des parties qui la cuisent & digerent dautant moins, qu'elles en reçoiuent vne plus grande quantité. Chaque humeur a sa source & son lieu propre; celle qui s'affoiblit dans la saison contraire occupe moins de place; celle qui regne & qui s'augmente, prent le dessus en se meslant, elle tient beaucoup plus de lieu; les humeurs étrangeres & vicieuses sont reiettées comme ennemies.

LE sang & les esprits qui sont en vn chacun, plus ou moins copieux, & qui coulent sans cesse, faisans leurs tours & leurs retours dans toutes les parties, n'ont pas besoin, pour leur égard, d'estre augmentez ni diminuez, ils ne sont pas capables d'vne veritable nourriture. Mais ils sont necessaires absolument à toutes les vicissitudes du corps où ils s'enferment, puis qu'ils sont les ouuriers de tous ses mouuemens, car ils l'augmentent ou ils le diminuënt. Chaque partie de l'ame se façonne la place où elle fait sa residence, elle la rend commode à receuoir la plus exquise nourriture; car les humeurs contraires ne peuuent iamais s'arrester dans des lieux dissemblables, ni se changer en la substance de ces lieux. Elles sont inconnuës tant qu'elles sont errantes; mais quand elles s'arrestent pour se cuire & mesler ensemble, on les cõnoît. Les humeurs semblables s'allient, les contraires s'expulsent, car elles se combattent tant qu'elles sont ensemble, Ainsi les ames n'entrẽt point dans

d'autres corps que dans ceux qui leurs sont conformes. L'ame de l'homme & ses esprits ne s'augmentent iamais qu'en ses organes, puis qu'ils sont faits d'vne mesme étoffe; si quelqu'autre ame s'y nourrit, comme celle des vers, ils se reiettent auec violence. Ie ne di rien des autres animaux quant à present, ie parle seulement de l'homme.

CHAPITRE SECOND.

De la conformation de l'homme, de sa naissance & de son accroissement.

Art. I. *Que la naissance, l'accroissement & la nourriture de l'homme ne se sont que par les semblables bien proportionnez.*

L'AME, le sang & les esprits qui se font du meslange de feu subtil & d'eau tres-pure, entrent dans l'homme; ils sont sa nature, sa forme & les ouuriers de toutes ses actions; en eux-mesmes consiste sa vie, sa mort & sa fortune. Ces elemens bien ioints ensemble, composent des esprits & des parties de toute sorte; ils font des hommes forts & d'autres foibles, des masles & des femelles qui se nourrissent, qui s'augmentent & se multiplient par le regime, qui est conforme à leur nature. Les alimens & les breuuages propres à l'homme contiennent les vertus de toutes ses parties, ceux qui n'ont pas cette conuenance necessaire sont incapables de nourrir; car la quantité n'y fait rien, si elle n'a la ressemblance. La nourriture qui contient la vertu de chaque partie, ne les nourrit iamais que quand elle entre dans ses pores, par ses propres vaisseaux, auec vn meslange tres-exquis. Le sang n'aquiert iamais cette parfaitte coction, s'il n'est agité par le cœur auparauant, si les quatre humeurs ne sont meslées tres-exactement dans ses deux ventricules, y estant sans cesse attirées par les venes, & reiettées soudainement par les arteres dans toute l'habitude.

LE cœur de l'homme & ses autres parties peuuent se comparer à des scieurs de bois, dont l'vn pousse la scie, l'autre la tire, ils font ensemble vn seul ouurage par deux mouuemens tres-contraires. Celuy qui presse en haut, poussant en bas la scie, se treuue aidé par celuy qui la tire en bas; car autrement elle n'iroit iamais promptement de haut en bas, ni de bas en haut, on ne la verroit point couler à l'aise. Si les scieurs ne s'accordent entr'eux, & qu'ils pensent l'emporter l'vn sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre, ils n'auancent aucune chose. La nourriture est de mesme, le cœur

& le reste du corps tirent & poussent le sang tour à tour; toutes les parties le reçoiuent au mesme temps que le cœur le renuoye; ils font ce mesme ouurage ensemble, par des mouuemens tout contraires.

SI l'vne des parties l'emporte sur les autres, tirant ou repoussant le sang plus fort que de coustume, tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat, elle fait aussi-tost vn étrange desordre aux actions de la nature. Le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable, au mesme temps que le reste du corps en est presque épuisé. L'enfant se nourrit tout de mesme en la matrice, il y est tousiours enfermé, demeurant en vn mesme estat, iusqu'à ce que se nourrissant il s'aggrandit, il a besoin d'vn lieu plus ample, d'vn air plus libre, & d'vne plus abondante nourriture. C'est en ce temps precisément qu'il change de demeure; les garçons & les filles naissent tous de la mesme sorte, estant contrains par la necessité des alimens, & par les efforts de la mere qui les iette dehors. Ceux qui ont le meslange tres-exquis des elemens qui les composent, se forment les premiers, ils se nourrissent, ils prennent leur accroissement, car les parties dissimilaires se distinguent, celles qui sont simples ou similaires se nourrissent & s'augmentent de ce mesme mélange.

SI ce meslange ou coction des alimens qui se fait en trois diuers lieux, se trouue en vn enfant qui nait à terme. Si la proportion necessaire à la perfection de l'harmonie, qui resulte de leurs trois consonances, se remarque en son estomach, en ses entrailles & en son habitude, il vit, il croît, il se nourrit receuant les mesmes alimens, dont il auoit accoutumé de se nourrir dans la matrice. Si au contraire la premiere coction se fait mal, si la seconde, ou la troisiéme qui est commune à tout le corps, est vicieuse; l'enfant qui se nourrit en reçoit tout le détriment, il perit à la longue. Si la premiere consonance n'est pas harmonique & manque de proportion, si les tons graues ne sont pas bien d'accord auec les aigus; si la seconde ou la troisiéme consonance ont quelque deffaut, leur moindre alteration fait perir l'harmonie. Les humeurs ne s'accordent point, au lieu de s'allier en se meslant, elles se desvnissent & se separent, l'enfant s'affoiblit, il succombe, il meurt auant sa destinée. La nourriture est vne action naturelle, qui se fait sans intelligence; la seconde coction ne conçoit point le manquement de la premiere, elle n'est pas capable de trauailler à sa correction. Ie dois montrer en suitte, pourquoy les mesmes peres & meres font quelquefois des garçons & d'autrefois des filles.

Art. 2.

De l'ordre de la conformatiõ des vaisseaux du nombril & de leur necessité.

LORS donc que la ſemence, qui contient les proportions tres-exquiſes de ſes trois conſonances, eſt receuë dans le lieu propre à ſa nature, elle s'échauffe eſtant humide, le feu ſe ſaiſit auſſi-toſt de ſa matiere. Les eſprits qui ſont ſa principale partie, la meſlent & l'époiſſiſſent; ils produiſent vne peau qui l'enuironne, en deſſechant ſon circuit. La matrice qui eſt ce lieu tres-propre, acceuille la ſemence, elle la retient, elle l'enferme, & meſme elle excite & releue ſes facultez; elles trauaillent enſemble à produire vn chef-d'œuure ſemblable à l'homme, dont la ſemence n'eſt que le ſuperflu. La matrice embraſſe ſi étroittement la ſemence qui s'attache à ſes parois, que s'vniſſant elles deuiennent vne meſme choſe. C'eſt au premier moment de cette vnion tres-parfaitte que la vie de l'enfant commence, puis qu'il en fait les fonctions, tirant pour ſe nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mere, à trauers la membrane qui l'enuironne.

AV commencement cette membrane eſt fort délicate & poreuſe, elle donne iſſuë par tout également aux vapeurs chaudes, elle permet l'entrée des humiditez nourriſſantes. Mais apres qu'elle eſt endurcie, venant à ſe ſecher par la chaleur qu'elle enferme au dedans, & par celle de la matrice qui l'enuironne, elle s'époiſſit à vn point, qu'elle bouche entierement les paſſages à toutes les vapeurs brûlantes, & aux humeurs qu'elle attiroit auparauant. C'eſt pourquoy la chaleur & les eſprits de la ſemence eſtant étroittement renfermez, agiſſent ſur l'humidité qui eſt au dedans, ils la conſument. La partie plus ſolide & la plus ſeche, ne peut pas ſe détruire&s'aneātir par la chaleur, elle s'époiſſit&ſe fortifie par la conſomption de l'humidité ſuperfluë, elle ſe conuertit en nerfs, en os, en cartilages. Ainſi la chaleur naturelle de la ſemence agite ſon humidité, elle en ſepare toutes les parties qui ſont differentes, elle vnit toutes celles qui ſont ſemblables, pour en former les parties ſimilaires. Or il eſt impoſſible que la chaleur ſubſiſte dans les parties ſolides & ſeches, manquant de nourriture, elle s'entretient mieux en celles qui ſont humides & molles, puis qu'elles ſeruent d'aliment, & qu'elles ont auſſi toutes quelque conſiſtance qui reſiſte à la chaleur.

LE ventre eſt vne partie chaude qui contient beaucoup de ſang & d'humidité radicale, c'eſt pourquoy les eſprits s'y échauffent, & ſur tout lors que les vapeurs brulantes, n'ayant point de ſortie, ſe renferment plus étroittement au dedans par l'époiſſeur de la membrane. Car alors la chaleur & les eſprits s'augmentent

& se fortifient tellement, qu'ils surmontent tous les empesche- mens qui s'opposent à leur violence; ils poussent impetueuse- ment au dehors les fumées, ils se forment en ce mesme temps, des conduits propres à seruir de soupiraux, & à tirer la nourritu- re. L'expulsion des fumées brûlantes precede l'attraction de l'a- liment, car la nature pouruoit toûjours à ce qui la presse dauan- tage, comme à chasser ce qui l'offense, plûtost qu'à tirer ce qui luy est vtile & agreable. Elle forme la cauité gauche du cœur, & delà les arteres, pour expulser les fumées qui l'estouffent plûtost que les venes qui attirent le raffraichissement & la nourriture; elle fait deux arteres vmbilicales, & vne seule vene, pour le mesme sujet.

Art. 3. *De la conformation des parties du bas ventre, & des trois circuits de la chaleur.*

LE feu qui se ramasse interieurement en abondance, & qui s'enferme dans le ventre, ne manque point à l'élargir, y rencon- trant beaucoup d'humeur & de matiere propre à s'estendre. Ce feu ne peut pas toujours subsister, s'il ne reçoit sa nourriture; il se forme vn ample passage, il se iette dehors pour en tirer sa sub- sistance, & tous ses raffraichissemens; il forme les organes de la digestion, & les égousts des excremens. Ce feu tres-doux & tres- humide qui se retient dans les entrailles, & se répand par tout le corps, se diuise en trois circuits qui répondent aux trois parties nobles. Les venes & les arteres dépendent du cœur & du foye, le sang & les esprits y ont leur tour & leur retour. Le reste de l'eau qui se retient entre ces circuits principaux, s'époississant, se con- uertit en la substance des parties qu'on nomme chair, où elle rentre dans le troisiéme circuit qui se compose de vaisseaux tres- subtils qui sont entre les venes & les arteres. Les choses se font toutes à l'imitation l'vne de l'autre, la chaleur naturelle fait à sa mode toutes les parties de nos corps, elles sont toutes faites à l'i- mitation de l'Vniuers. S'il est permis de comparer les plus peti- tes choses aux grandes, & les grandes aux petites. Le plus gros- sier & plus pesant de la semence qui est meslé de parties seches & d'autres humides, se reduit au milieu du corps, composant le bas ventre qui est ample & tres-large.

Description des vaisseaux Lymphatiques.

LE ventre est vn reseruoir qui fournit l'aliment à toutes les parties, & qui reçoit leurs superfluitez; il ressemble à la mer qui est l'vnique source, & la seule retraitte de toute sorte d'eau. La mer conserue vne infinité de poissons & de choses viuantes qu'el- le engendre, elle étouffe & corrompt celles qui n'y sont pas ac- coustumées. L'estomach est de mesme, il digere les bons alimens, il corrompt ceux qui sont mauuais & vicieux. Les serositez de

tout le corps, froides, humides & incapables de veritable coction, s'amassent à la vessie. Le thorax est au dessus, contenant les conduits de l'air vtile & doux, & mesme des fumées qui se rejettent, à cause qu'elles estouffent. Le bas ventre ressemble aussi à la terre, laquelle change tout ce qui tombe dans son sein, elle corrompt, elle engendre tout. Il sort des parties plus solides vne eau claire & subtile, & vn esprit tres-efficace, pour estre vn rejetton tres-éuident du feu qui est caché dans les entrailles. C'est de ces lieux secrets que toutes les parties se produisent, puis qu'ils fournissent la semence, qui contient le destin de chaque homme en particulier.

Art. 4.

De la conformation des parties qui seruent au mouuement circulaire du sang & des esprits.

CE feu tres-pur & tres-subtil se partage en trois circuits qui répondent les vns dans les autres, & s'entrecommuniquent leurs vertus. Le circuit inferieur qui a toutes les qualitez de la Lune, acheue son tour dans les cauitez des entrailles, fournissant les humiditez qui abbreuuent le corps, puis que cette region contient tous les organes & les matieres d'vne cuisine tres-exquise. Le circuit exterieur qui contient toute l'habitude, les extremitez & la teste, a toutes les qualitez des Astres, qui font les grandes froidures & les gelées, puis qu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté. Le circuit du milieu qui communique également ses vertus au circuit du dehors & à celuy du dedans, possede vne chaleur tres-efficace, afin de soûtenir toutes les facultez en leurs fonctions ordinaires.

CETTE merueilleuse chaleur est imperceptible à nos sens, on ne peut pas la connoistre à l'oreille, puis qu'estant tres-douce, elle ne fait aucun bruit ni violence. L'œil tres-clair-voyant ne la découure que par la rareté de ses effets; l'attouchement, dont elle est l'objet propre, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cette noble chaleur est au dessus de la nature, elle est celeste, elle est plustost toute diuine, car on ne la connoît que par ses merueilles & par les productions de sa toute puissance. La vie de l'homme & toutes ses fonctions dépendent de ce circuit, il est l'ouurier de la sagesse, de la prudence, du mouuement volontaire, de tous les sentimens & du sommeil, il est aussi la cause de la naissance & de la mort. Il regit toutes les parties de tous les autres circuits, tant celles qui sont au dedans, que celles qui sont au dehors, puis qu'il est infatigable, & qu'il n'est iamais en repos,

Que toutes les fonctions de la vie dependent du cœur & de la chaleur.

CHAPITRE TROISIEME.
Que la nature de l'homme est le modelle de tous les arts.

Art. 1.
Que l'art qui approche le plus de la perfection de la nature est le plus accompli.

ON n'apprent point à connoître Dieu, ni les choses secrettes, par le moyen de celles qui sont éuidentes & connuës; puis qu'on employe des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans reconnoître qu'on imite cette prodigieuse ouuriere. Dieu donne assez d'esprit à l'homme pour imiter ses productions, bien qu'il ignore la perfection de son modelle; il s'exerce neantmoins en chaque art auec industrie, il conçoit ses propres ouurages. Toutes les choses plus semblables ont aussi quelque difference, les mieux vnies ont de la contrarieté, les biendisantes sont muettes, celles qui ont du iugement sont ignorantes.

LA mode receuë de tout le monde n'est pas tousiours de méme sorte, elle se change, elle deuient toute contraire; car la nature méme est suiette à l'opinion & à ses propres loix, selon lesquelles toutes les choses sont receuës, sans estre authorisées des hommes; Les hommes s'imposent des loix incertaines, ils en font quelquefois de bonnes & de conformes à la nature, ils en ont aussi de mauuaises; ils se font des modelles faux, à cause de leur ignorance. Mais quant aux loix de la nature, elles viennent de Dieu, c'est sa sagesse inconceuable qui les a faittes, & qui les a si solidement establies, qu'elles sont immuables; elles sont aussi differentes des loix des hommes, que la verité méme est contraire au mensonge.

IE montreray que tous les arts que les hommes pratiquent en publique, ressemblent aux choses que la nature exerce, tant au dehors, qu'au dedans de nous-mémes & en secret. L'art des deuins fait cecy, elle découure les choses cachées par celles qui sont éuidentes, elle fait connoître les choses manifestes, par celles qui sont plus secrettes, elle apprent l'auenir par les choses presentes. Par les victimes & par les morts elle enseigne ce qui doit arriuer aux viuans, elle reçoit son instruction de ce qui est plus inconnu. Celuy qui sçait parfaittement ces choses deuine tousiours certainement, celuy qui les ignore reüssit quelquefois, & souuent il se trompe. Ces actions des deuins imitent de bien pres les mouuemens de la nature, elles en approchent. On apprent les choses auenir & plus secrettes, par celles qui sont éuidentes, on sçait

Que l'esprit de l'hõme se porte de luy-méme à deuiner.

Quād on voit vn enfant on ſçait qu'il deuiendra homme, ainſi par le preſent on connoît l'auenir.

qu'vne femme eſt groſſe & qu'elle accouchera dans vn temps, à cauſe qu'on la voit couchée auec vn homme. L'eſprit de l'homme qui eſt imperceptible, connoît les choſes manifeſtes, d'vn âge il conçoit neceſſairement celle qui ſuit. A l'inſpection d'vn cadavre, on s'inſtruit de la ſanté d'vn homme viuant, encore qu'vn animal viuant a peu de reſſemblance auec vn mort. L'eſtomach manque de veritable intelligence, & neantmoins il nous inſtruit de la neceſſité de boire & de manger, qui eſt d'ailleurs inconceuable. Voila les reſſemblances de l'Art de deuiner & de nôtre nature, qui reüſſiſſent touſiours bien à ceux qui les ſçauent, & qui trompent tous ceux qui les ignorent.

Art. 2.
Que les arts de forger, d'exercer le corps, de fouller les étoffes, de guerir les maladies & plusieurs autres font tous de mémes actions.

L'ART de forger a ſes outils, les maréchaux augmentent & fortifient le feu, en le soufflant violemment. Ils amolliſſent, ils fondent le fer, ils le déliurent de tous ſes excremens, ils le dépoüillent de l'humidité qui remplit ſes pores, ils le battent impetueuſemét, ils le manient, puis ils le rendurciſſent en le plongeant dans l'eau. Les Eſtuuiſtes traittent le corps des ieunes gens de méme ſorte, eſtant fort échauffez & quaſi tout en eau, par le grand exercice, ils tirent toute la ſueur, ils dilatent & vuident les pores en les frottant; ils les baignent en l'eau tiede, puis ils les raffermiſſent & fortifient, en les lauant d'eau fraîche. Les Foullons font ces mémes

Que le traittemét rude perfectionne quelquefois le corps, auſſi biē que les ouurages de l'art.

choſes, ils foullent les étoffes aux pieds, ils les battent des mains, ils les tirent, ils les frottent; ils arrachent la laine, ils la rendent plus forte en la cardant; ils tondent les étoffes, ils les preſſent, ils les plient pour les faire paroître. Le corps de l'homme ſe manie tout de méme. Le Sauetier met tout vn cuir en pieces, en le coupant & recouſant, il renouuelle vn vieux ſoulier. L'homme ſouffre la méme choſe, l'aliment ſe diuiſe en vne infinité de parties, qui ſe reioignent en ſuitte, en la compoſition de tout le corps qui ſe nourrit. La Chirurgie guerit les parties bleſſées par les piquures, par les inciſions & par les coutures. La Medecine emporte ce qui fait mal, & en l'oſtant elle remet l'homme en ſanté. La nature ſçait faire la méme choſe d'elle-méme, elle guerit les maux par leurs contraires, elle modere la trop longue oiſiueté par le trauail, elle ſoulage la rigueur du trauail exceſſif en le quittant. Ainſi la Medecine tire tous les moyens des gueriſons de l'imitation de la nature, puis qu'elle en eſt la ſource & l'vnique modelle.

On fait vn trou auec vn foret, par vne action compoſée d'im-

DEVX Charpentiers ſciant du bois, tirent & pouſſent la ſcie tour à tour, ils font enſemble vn ſeul ouurage, celuy qui preſſe en bas, tire celuy qui eſt en haut; & en appetiſſant vn bois, ils en font

plusieurs pieces. Le méme esprit pousse & tire le sang, il est capable de faire l'vn & l'autre de ces deux mouuemens. La chaleur ou l'esprit d'vne partie pousse le sang, lequel au méme temps est attiré par vne autre, & par ce mouuement le méme sang est vtile à toutes deux. La méme faculté de l'ame, par le moyen d'vn méme esprit, pousse en haut & en bas la nourriture, elle la tire en plus grande ou en moindre quantité, elle la distribuë plus ou moins digerée. Les Architectes construisent des maisons tres-belles & tres-commodes, auec des materiaux tres-dissemblables; ils moüillent ceux qui sont arides, ils sechent ceux qui sont moüillez; ils mettent en pieces ceux qui sont entiers, puis ils rallient toutes les pieces, car autrement ils ne feroient iamais rien de propre. L'architecture imite le regime en toute chose, car le regime ramollit l'aliment qui est trop dur, il seche celuy qui est moüillé, il le separe, il le rassemble, il fait des choses differentes pour la conseruation du méme homme; celles qui sont plus differentes sont aussi plus vtiles à la santé.

pulsiō & d'attraction, bien qu'il puisse estre fait auec vne main seule.

Art. 3.

Que les choses plus differentes sont tres-agreables & tres-vtiles à l'art & à la nature.

VN instrument de musique doit auoir toutes les parties capables d'exprimer les tons que l'harmonie desire. Les consonances qui ne sont que de mémes tons, ne sont pas de vrayes consonances; car elles naissent du meslange du graue & de l'aigu, qui ne different point quant au mot, mais seulement dans l'estenduë du ton en quoy consiste tout l'aggrémēt des consonances. Les choses qui sont tres-differētes s'accordent plus facilemēt, celles qui sont plus dissemblables ont moins de peine à s'allier; car si on rend toutes les choses égales & tres-semblables, on ne fait rien qui plaise. Les changemens soudains, tres-grands & tres-diuers produisent les plus grands plaisirs. Le corps de l'homme est l'instrument d'vne tres accomplie musique, les alimens & les humeurs sont sa matiere; les trois coctions sont ses trois consonances, la troisiéme est la plus parfaitte, elle est commune à tout le corps. Les Cuisiniers preparent les viandes aux hommes, en les meslant; ils les composent de plusieurs choses tres-differentes, & méme d'vn seul aliment ils font des mets forts dissemblables. La musique organique pousse des tons plus haut, & d'autres bas; la langue en fait de méme, elle connoît l'aigre & le doux des alimens, & tout ce qu'ils ont de mauuais. Le thorax & la langue forment des tons hauts & bas, ceux qui doiuent estre poussez haut ne s'accorderoient pas s'ils se prenoient plus bas, ni ceux qui se forment bas, s'ils se poussoient plus haut qu'il n'est requis. Car si la voix est maniée comme

on doit, la consonance est agreable, si elle est mal conduitte sa dissonance blesse l'oreille.

LES Courroyeurs estendent le cuir, ils le frottent, ils le lauent, ils le pommelent ; c'est tout le traittement que les meres font aux enfans. Les Tisserans menent le fil en rond, ils le plient & replient, ils reuiennent tousiours à leur commencement, leur ouurage finit où il commence. C'est le tour des humeurs & des parties, elles finissent au lieu d'où elles sortent. Trauaillãt à l'or, on le bat, on le laue, on peut le fondre à petit feu, puis on en fait toute sorte d'ouurage. La mine d'or n'a pas besoin d'vn feu si violent, pour se reduire en masse. On bat le grain, on le vanne, on le laue, on le met en farine, puis on le cuit auant que d'en manger. Il se cuit par la chaleur douce en l'estomach, il s'époissit en chair, & il se change en la substance des parties. La grande chaleur ne cuit iamais les alimens, elle a la force de les fondre plutost que de les épaissir. Les Sculpteurs imitent de bien pres la structure du corps, ils ne manquent qu'à l'ame, qu'ils ne peuuent inspirer, encore qu'ils en soient participans & qu'ils ayent de l'esprit. Ils ramollissent la terre auec l'eau, pour en former toutes les parties, puis ils retranchent la grosseur excessiue, pour l'ajouter ailleurs où elle manque ; ils augmentent, ils retranchent iusqu'à l'accomplissement de la figure. La méme chose arriue à l'homme, de tres-petit il vient à sa iuste grandeur. La nature reiette les humeurs superfluës, elle oste la grosseur, si elle est inutile, elle l'augmente quand elle est necessaire ; elle épaissit la nourriture en l'ajoutant, ou elle la dissipe, elle l'humecte où elle la desseche. Le Potier tourne tousiours sa rouë, sans qu'elle aille auant ni arriere, elle se porte tout ensemble en l'vn & en l'autre de ces lieux. Cet art represente les tours & les retours de l'vniuers, de méme terre il peut former de toutes sortes de pots, si differents, qu'il n'y en ait pas vn qui se ressemble. L'homme & les autres animaux souffrent le méme, estant faits de méme matiere. Ils font tour à tour leurs ouurages & toutes les actions. Le corps est fait en cercle, le sang & les esprits y circulent sans cesse. De méme étoffe, par de mémes outils, on ne fait pourtant rien qui se ressemble. On se seche, on s'humecte, on se vuide, on s'emplit alternatiuement.

Art. 4. *Qu'on se porte naturellemẽt à l'exercice des arts qui cultiuent l'esprit.*

LA Grammaire assemble les lettres & les syllabes, elle en compose les paroles en escriuant ou en parlant, pour exprimer les pensées de l'ame ; elle represente les choses passées, elle expose celles qui se font, elle propose ce qu'on doit faire à l'auenir. On

s'instruit de toute chose par le moyen des sept voyelles, par l'industrie de la Grammaire, ou par l'instinct de la nature seule; l'homme sçauant & l'ignorant s'en seruent tout de mesme. L'homme reçoit la connoissance des sens par le moyen de sept figures, qui representent les objets; l'oreille entend les sons, l'œil voit la lumiere, le né sent les odeurs, la langue gouste, tout le corps iuge du chaud, du froid, de la rudesse & de la delicatesse des objets, la bouche explique les pensées. Et enfin l'air qui entre & ressort sans cesse, purifie les esprits, il est l'ouurier de toutes les lumieres.

Que les arts de tromper & de fourber sont authorisez publiquement.

LES loix des jeux, les maîtres dés combats publiques montrent à surprendre & à tromper; à battre, à offenser dans les regles; à faire tort à son cõpagnon sans iniustice, à voler, à piller legitimement; à faire par force, tant les choses honnestes que les deshonnestes. Celuy qui manque d'industrie pour les executer passe pour mal adroit, celuy qui les sçait faire est galant homme. Ce sont des marques de l'ignorance du vulgaire, qui regarde toutes ces sottises auec admiration, il n'estime qu'vn de ces joüeurs, il méprise le reste; d'vn grand nombre de spectateurs, il y en a fort peu qui iugent bien des coups. Ceux qui vont au marché font la méme chose, les vandeurs & les achepteurs se trompent reciproquement. On admire celuy qui trompe dauantage, c'est le meilleur marchand. Les yurongnes ou Menades font les mémes choses, ils battent, ils courrent, ils luitent, ils volent en s'enfuyant & en joüant; on en estime vn plus habile que les autres. Les fourbes & les trompeurs parlent d'vne maniere, & ils font d'autre, ils ont bien d'autres sentimens; ils se retirent & ils reuiennent, ioüant vn autre personnage. C'est la nature ordinaire de l'homme, de dire d'vne sorte & faire d'autre, de paroître & de n'estre pas, car souuent il change d'auis, & en luy-méme il a d'autres pensées.

SECTION SECONDE.

DE LA GENERATION DE l'homme, des sexes, des jumeaux, des temperamens & des facultez.

CHAPITRE PREMIER.

Du temps de la generation de l'homme, de la conformation, des sexes & des jumeaux.

Art. 1. *De l'accroissement de l'homme, du temps de sa naissance & de sa conformation.*

L'AME de l'homme, ayant vn vehicule tres-subtil & composé de ses propres élemens, qui sont l'eau & le feu, se forme, à la verité, dans toute sorte d'animal, comme elle entre & subsiste dans vn ieune homme, aussi bien que dans vn plus vieux. Elle ne croît pas en tous les corps également, le tour du sang & des esprits est plus fort & plus prompt dans les plus ieunes, leurs parties sont plus tendres & plus molles, elles sont plus capables de s'augmenter & de s'estendre. L'aliment se digere, il se répand, & sa grande subtilité luy donne entrée dans toutes les parties, qui s'en augmentent éuidemment, en toutes les dimensions. Le tour du sang & des esprits est plus lent & plus foible aux vieilles gens; au lieu de cuire l'aliment, ils le corrompent. Leur chaleur imbecille se diminuë peu à peu, elle s'esteint insensiblement, par l'vsage méme des raffraichissemens necessaires; leur corps se courbe, il se desseche & s'appetisse. Les corps chauds & humides produisent force sang & des esprits en abondance, dans les années critiques des premiers aages; ils se nourrissent, ils croissent, ils se conseruent dans leurs forces. Celuy qui peut entretenir & nourrir vn grand nombre d'hommes, de vallets & de domestiques, est estimé puissant & grand Seigneur; mais il deuient tres foible s'ils se retirent, ne trouuant plus leur subsistance aupres de luy. Il en est de méme des corps, ceux qui peuuent fournir du sang & des esprits en plus grande abondance, sont les plus forts; mais si-tost qu'ils s'épuisent & que leurs venes se tarissent, ils sont tres-foibles.

LA semence de l'homme ne peut estre nourrie, ni prendre son accroissement dans des lieux étrangers; il faut necessairement qu'elle soit receuë dans la matrice d'vne femme, & qu'elle y trouue sa nourriture conuenable, le temperament & la structure propre. C'est en ce lieu où toutes les parties se separent & s'arrangent, elles reçoiuent leur accroissement toutes ensemble. Il n'y en a pas vne qu'on puisse remarquer plutost, ni plus tard que les autres. Celles qui sont plus grandes d'elles-mémes & plus importantes à la nature, paroissent les premieres; bien que les petites & les grandes se forment toutes ensemble, ne se faisant iamais plutost l'vne que l'autre. Les parties ne s'acheuent pas toutes au méme

Le cœur, la teste & le foye paroissent les premiers.

me

me temps, elles reçoiuent leur dernier accomplissement plutost ou plutard, selon que la chaleur de chacune est plus forte ou plus foible, & qu'elle trouue vne plus ample & plus parfaitte nourriture. Il y a des enfans qui sont parfaits & tout formez à quarante-trois iours, & il y en a d'autres qui ne sont acheuez qu'à quatre mois. On voit des enfans viure & naître parfaits au commencement du septiéme mois, d'autres viennent plus tard; à peine ont ils dans le neufuiéme mois la structure & le temperament qu'ils doiuent auoir toute leur vie.

Art. 2. *Des sexes & des moyens d'auoir des filles ou des garçons.*

ON fait des garçons & des filles en cette sorte, s'il y a lieu d'y reussir. Les filles sont formées d'vne substance aqueuse, elles doiuent aussi se nourrir de choses humides & froides, elles prennent leur accroissement de nourriture & de breuuages delicats & humides; elles subsistent par les mémes moyens, dans la vie sedentaire. Les masles ont plus de feu, ils doiuent se nourrir d'alimens qui dessechent, & s'adonner à toute sorte d'exercices. Si donc on veut engendrer vne fille, on doit obseruer vn regime qui humecte & qui raffraichisse. Que si on veut engẽdrer vn garçon, on doit garder vn regime qui échauffe & qui desseche. Ce n'est pas assez que l'homme viue de cette sorte, la femme doit aussi faire de méme.

LA semence de l'homme ne suffit pas à produire vn enfant, celle de la femme y est aussi necessaire; en voicy la raison. Chaque semẽce en particulier n'a pas assez d'esprits ni de chaleur, pour consumer toute l'humidité superfluë, qui vient des deux parties, son feu s'arréte estãt trop foible, il s'éteint, il s'étouffe. Si la semẽce de l'hõme & celle de la femme se rencontrent en vn méme temps dãs la matrice, leurs feux, leurs eaux s'allient soudainement, elles s'vnissent. Si les semences donc s'agitent dans vn lieu fort net, elles se meslent tres-exactement, la partie chaude & subtile de chacune surmonte son humidité, elle cuit & digere sa partie froide & aqueuse. Le feu s'augmente de sa propre matiere, il ne peut estre esteint par les humiditez qui se déchargent en la matrice; il reçoit insensiblement celles qui s'y répandent, car il les époissit & en compose le fœtus. Si la semence tombe dans vn lieu trop humide, son feu s'éteint dés le premier commencement; par vn flot qui l'étouffe, ses parties se dissipent & se resoudent en leurs principes.

CHAQVE mois a vn temps precis, il a vn iour particulier, où la semence a plus de force de s'affermir, & de digerer les humeurs qui vont à la matrice; neantmoins la semence n'a iamais cette force

qu'elle ne vienne ensemble de l'homme & de la femme, & qu'elle ne se mesle exactement dans son lieu propre. La semence masle ou forte, & celle qui est foible ou feminine peuuent se ioindre & s'vnir ensemble, puis qu'elles ont l'ame, qui est tousiours semblable en toutes les choses viuantes. Or les choses semblables s'allient tres-aisément, & il est impossible que l'ame qui est la plus subtile & la plus efficace de toutes les choses de la vie, s'altere, ni reçoiue aucune impression violente, puis qu'elle est la plus forte d'elle-méme, & qu'elle est composée de l'element plus inuincible. La difference vient des corps qui sont tous dissemblables, il n'y en a pas vn qui se ressemble. Ils ne sont point de méme, ni en leurs qualitez & complexion du temperament, ni en la structure & composition de leurs parties. Les corps se font & se conseruent par le meslange continuel des choses de méme nature ou similaires, & par la separation de celles qui sont differentes ou contraires.

Que les ames sont toutes semblables, & que la difference des hommes viẽt du corps.

Art. 3.

Que la diuersité de la semence produit des garçons ou des filles fort dissemblables.

SI les semences de l'homme & de la femme sont toutes deux masles & fortes, l'enfant se forme & se nourrit de leur matiere. Les hommes qui se font de ce meslange sont tres-illustres, ils ont le corps robuste & l'ame genereuse; si ce n'est qu'ils s'alterent ou se corrompent, par vn mauuais regime. Si l'homme iette abondamment de la semence masle & forte, & que la femme en iette de la foible ou feminine en moindre quantité, la semence de l'homme est la maîtresse. Si cela se rencontre, l'ame plus foible qui est en ces semences, se confond & se mesle auec la plus forte, ne trouuant rien de plus conforme, à quoy le ioindre en la matrice. L'ame plus foible reçoit la forte, & celle qui est forte & abondante reçoit celle qui est plus delicate. Les esprits forts ou foibles s'allient tousiours, estant semblables en toute chose, ils se nourrissent ensemble de leur humidité commune, ils trauaillent à l'accroissement & à l'embellissement de tout le corps. Ainsi la matiere de la semence masle s'augmente par l'vnion de la feminine, laquelle diminuë & change insensiblement de nature. Ceux qui se font de ce meslange ont moins de generosité que les premiers, toutefois ils sont tres-habiles, ils meritent à bon droit le second rang, à cause que la semence masle qui vient de l'hõme a le dessus.

Des causes de la diuersité des garçons.

SI la semence de la femme est masle, & celle de l'homme, est feminine, & que cette semence masle de la femme, estant plus forte, s'augmente de la méme façon que i'ay cy-dessus rapportée, la semence de l'homme s'aneantit en se diminuant peu à peu. Ce meslange produit des femmes fortes, masles & robustes. Ie ne

rapporte icy que trois sortes de generation, mais elles ont bien de l'estenduë, chacune d'elles a beaucoup de plus & de moins, à cause du meslange des humiditez superfluës de la matrice. La naissance imparfaitte se rend plus accomplie par le regime tres-exact, par la bonne institution & par l'accoutumance.

L'ame est esclairée par l'instruction, la faculté motiue est fortifiée par les bõnes habitudes, la nourriture est cõmune à l'vne & à l'autre.

LA generation des filles ressemble en toute chose à celle des garçons. Si les semences de l'homme & de la femme sont toutes deux feminines, il se fait vne fille tres-delicate, tres-belle & tres-floüette. Si la semence de la femme est feminine, si celle de l'homme est masle & forte, & que neantmoins elle soit emportée par l'abondance de la semence feminine, qui s'en augmente & fortifie; il s'engendre vne fille plus hardie que la precedente, & qui n'est pas moins belle. Si la semence de l'hõme est feminine, si celle de la femme est masle, & qu'elle soit vaincuë par le mélange de la semence de l'hõme, laquelle est feminine, elle luy sert d'accroissement, il se forme vne fille plus forte & plus hardie que toutes les premieres. C'est vne ignorance manifeste, que de ne pas admettre le mélange des ames & des esprits. Amassez des charbons ardens & tout diuers, mélez-en de forts & solides auec d'autres foibles & tres-legers; puis donnez-leur de la matiere, ils ne feront qu'vn méme feu, vous ne pourrez les distinguer. En quelque suiet que le feu s'allume il paroîtra tousiours de méme; mais apres qu'il a reduit sa matiere en cendre, il se dissipe; la difference des chardons est éuidente. L'ame fait tout de méme, elle forme le corps de semences & de matieres differentes, il paroît tousiours simple, iusqu'à ce qu'elle se retire.

Des causes de la diuersité des filles.

Art. 4.
Des causes de la generatiõ des iumeaux & de leur ressemblance.

Il faut que ie parle à present de la generation des iumeaux, de la conformation desquels, la matrice est la cause la plus ordinaire. Car si son orifice est bien tourné, s'il est disposé comme il faut des deux costez; si les conduits du fond sont également ouuerts, à droitte & à gauche, & qu'ils soient nettoyez & dessechez suffisamment, apres l'éuacuation des ordinaires, les iumeaux peuuent se former & se nourrir. Si dans ce temps la matrice reçoit la semence de l'homme, en sorte qu'elle se diuise en se iettant, elle se répand également en ses costez. Si la semence est forte & abondante, venant conioinctement de l'homme & de la femme, elle peut s'attacher & croître aux deux costez de la matrice, elle peut cuire les humeurs qui s'y portent insensiblement. Si toutes ces choses ne se rencontrent & ne concourrent pas, il ne s'engendre point de iumeaux. Quand donc il sort de la semence masle &

forte du pere & de la mere, il faut auſſi neceſſairement que des garçons s'engendrent aux deux coſtez de la matrice. Si au contraire elles ſont foibles & feminines, il s'engendre deux filles. Si la ſemēce qui ſe iette dās vn coſté de la matrice eſt foible & feminine, ſi celle qui ſe iette en l'autre eſt maſle & forte, chacune de ces deux ſemences ſe nourrit & s'augmente, ſelon ſa force & ſa nature.

Des cauſes de la reſſemb'āce des iumeaux.

BEAVCOVP de choſes font que les iumeaux ſe reſſemblent, premierement les deux coſtez de la matrice, où ils ſe forment, ſont égaux, ils ſont faits d'vne méme humeur, par le méme air & par les mémes eſprits; ils ſe nourriſſent & ils s'augmentent de mémes alimens, ils ſe font de méme ſemence, ils viennent au iour en méme temps.

Que la ſuperfœtation eſt toûjours pernicieuſe.

La ſuperfœtation ſe fait quand vne ſemence chaude & ſeche eſt receuë dans le creux de la matrice d'vne femme deſia groſſe, qui eſt de ſa nature chaude & ſeche, & qui a tout le corps de méme. Cette ſemence peut, à la verité, quelquefois s'arreſter & s'affermir, n'y ayant pas dans la matrice d'humidité capable de l'éteindre, elle s'attache au commencement, elle reçoit la vie. Mais il eſt impoſſible que l'enfant qui s'en fait aille iuſqu'à ſon terme, il fait auorter le premier, il auorte luy méme, par le defaut de nourriture, qui ne peut pas ſuffir à deux; ils ne ſont pas à terme enſemble.

CHAPITRE SECOND.

Des temperamens, de leurs eſpeces, de leurs cauſes, & de leur regime de viure.

Art. I. *Que la plus parfaite ſanté conſiſte au mélange d'vne eau tres-legere & d'vn feu tres-ſubtil.*

LA ſanté plus parfaite & la mieux établie conſiſte au mélange d'vne eau tres-délicate ou tres-legere, c'eſt à dire tres-propre à ſe changer ou meſler ſans ceſſe, & d'vn feu tres-ſubtil capable de tousjours agir; afin que ces deux choſes produiſent dans le corps de l'homme des mouuemens continuels, puis que la ſanté dépend de la perfection de tant d'agitations differētes. Ces deux élemens ſe conſeruent enſemble dans les plus grandes & plus ſoudaines viciſſitudes des ſaiſons. L'eau ne s'époiſſit pas extremement dans les plus rudes hyuers, le feu ne ſe rend pas plus âpre dans les ardeurs d'eſté, ni ſous la canicule. Les hommes de ce temperament s'alterent fort peu par la viciſſitude des âges, & par le changement des païs; meſme le changement de regime ou des breuuages &

des alimens y a peu d'efficace. Ces deux élemens bien alliez peuuent souffrir vne infinité de changemens, ils peuuent s'augmenter & se diminuer notablement sans se corrompre. Comme le cuiure le plus mol & le plus poreux reçoit aisément le meslange des métaux moins parfaits sans s'alterer, ainsi l'eau tres-tenue & le feu tres-subtil; estant meslés tres-exactement, se conseruent long-temps en leur perfection. Ceux en qui ce meslange se trouue viuent en santé parfaite, & qui n'est point interrompuë d'aucune maladie, iusqu'à quarante ans, quelques-vns mesmes en iouïssent iusqu'à l'extremité de la vieillesse. Car ceux de ce temperament qui tombent malades à quarante ans passez, échappent rarement.

Du temperament des mélancholiques adustes.

LES hommes qui se font du meslange d'vn feu tres fort & d'vne eau tres-grossiere, ont le corps, à la verité, fort & robuste, mais ils ont la santé fort delicate & difficile à conseruer. Ils souffrent de grands changemens dans l'vne & dans l'autre des deux saisons contraires. Ils deuiennẽt malades en hyuer quand la pituite domine, & en esté quãd la bile surmõte. Il faut donc que ces gens-là gardent tousjours vne façon de viure qui soit contraire à la saison; quand l'eau domine en hyuer, qu'ils employent les choses qui ont les qualitez du feu, & en esté qu'ils se seruent de celles qui sont de leur nature aqueuses. Qu'ils changent neantmoins insensiblement de regime, comme les saisons changent.

Du temperament des pituiteux.

Ceux qui se forment d'eau tres-époisse & de feu tres-subtil sont sujets à tous les symptomes qui arriuent aux pituiteux, qui sont froids & humides. Ils sont beaucoup plus incommodez en hyuer qu'en esté, & au printemps qu'en automne. Quant aux âges ils se portent mieux en l'enfance & en la ieunesse qu'estant plus auancez, ils sont tousjours malades; ils vieillissent plutost que les autres, à cause de leur temperament qui s'affoiblit de iour en iour. Les alimens & les exercices qui échauffent & dessechent leurs sont vtiles; ils doiuent trauailler dauantage des bras, des iambes & des autres parties qui sont exterieures, que de celles qui sont au dedãs.

Art. 2. *Du mélange de l'eau & du feu qui fait les temperamens moins parfaits.*

Du temperament des sanguins.

SI la partie du feu la plus humide, & la partie de l'eau la plus grossiere se meslent ensemble, ils font vne nature chaude, humide & sanguine. On la connoît à ce que d'ordinaire ces hommes-cy se portent tres-mal au printemps, & en automne ils sont beaucoup mieux, à cause que sa secheresse reprime leur humidité qui se rend excessiue au printemps, qui de soy-mesme est tres-humide. L'enfance de ceux de ce temperament est plus sujette aux maladies que les âges suiuantes; ils grandissent beaucoup en peu de

temps, & toutes leurs maladies viennent de fluxion. Leur plus propre regime doit raffraichir & desseicher en toute chose, & principalement leurs alimens, leurs breuuages & leurs exercices. Le trauail des parties interieures, & l'exercice des entrailles est tres-vtile à ces personnes.

Du temperament des bilieux.

SI le feu le plus fort se mesle auec l'eau plus delicate, il se forme des hommes de temperament chaud & sec; ils sont tousjours malades en esté, quand le feu regne, dans ses grandes chaleurs. Ils iouïssent en hyuer de la santé parfaite, à cause que le froid & l'excessiue humidité de l'eau dominent. Ils sont tousjours incommodez dans la vigueur de l'âge par l'enbonpoint qui est plus propre à la santé des autres; & au contraire ils se portent mieux dans la vieillesse & dans l'enfance qui sont les deux extremitez. Ils doiuent garder le regime qui raffraichit & qui humecte; euiter tous les exercices qui échauffent & fondent le corps, s'adonnant à ceux qui humectent & raffraichissent dauantage. Ceux de cette nature se portent bien & viuent tres-long-temps. Les hommes de temperament froid & sec se font du meslange d'vne eau tres-seche & d'vn feu tres-subtil; ils sont souuent malades en automne, ils se portent bien mieux au printemps & aux constitutions qui en approchent. Semblablement ils commencent à vieillir & à estre malades à quarante ans ou enuiron; dans l'enfance ils se portent bien, comme aussi dans les âges qui sont entre les deux. Tout ce qui echauffe & humecte leurs est vtile, comme les exercices qui s'augmentent peu à peu & qui échauffent doucement, sans beaucoup dissiper les humeurs naturelles. C'est ainsi qu'il faut reconnoître la premiere & particuliere constitution de la nature d'vn chacun.

Du temperament des pituiteux.

Art. 3.

Du mèlange & temperament de chaque âge.

QVANT aux âges de l'homme voicy la difference qui peut se remarquer entr'elles. L'enfant naît du meslange de choses humides & chaudes, il en est fait & composé, il en reçoit l'accroissement. C'est pourquoy toutes les choses qui sont moins éloignées de leur naissance, sont les plus chaudes & les plus humides, elles croissent aussi dauantage; celles qui suiuent sont de mesme à proportion de leur âge. Les ieunes gens sont chauds d'eux-mesmes, à cause que le feu domine en leurs entrailles, il est le maistre de l'eau; leur corps est desja sec, à cause que l'humidité qu'ils auoient de l'enfance, est épuisée. L'accroissement des parties, le mouuement de la chaleur & les grands exercices épuisent leur humidité. L'homme fait, & qui a pris toute sa force & son accroissement,

n'est plus chaud ni humide ; il deuient sec & froid, à cause que le feu ne regne plus dans ses entrailles, ses mouuemens impetueux s'appaisent, son corps cesse de croître, à cause qu'il s'est refroidi.

L'A G E virile a la secheresse & la fermeté de la ieunesse, l'eau ne domine pas encore en l'homme, son corps n'a pas encore pris l'humidité de la vieillesse, les humeurs froides & seches composent son temperament. Les vieillards sont froids & humides, la retraitte & sortie du feu fait entrer l'eau, qui se rend tousjours la maitresse ; la secheresse se conuertit en humidité, elle l'attire & la reçoit. Quant aux sexes, l'homme est generalement plus chaud, plus sec & plus fort que la femme, qui est plus froide, plus humide & plus foible. Ils se font dans les deux differens costez de la matrice, dont les qualitez sont diuerses ; ils sont formez de semence & d'humeur contraire, ils s'en augmentent. Les hommes viuent d'vne façon qui seche & qui échauffe dauantage, ils font de plus grands exercices. Les femmes viuent plus delicatement, se nourrissant de choses humides, & tousjours dans loisiueté ; elles rejettent la chaleur à chaque mois, éuacuant les humeurs chaudes.

Du temperament des sexes.

CHAPITRE TROISIEME.

Des facultez principales, de leurs causes & de leurs especes.

Art. 1.

Du temperament qui produit la perfection de la sagesse.

LE temperament propre à la sagesse, se fait par le mélange & vnion tres-étroitte de la partie du feu la plus humide, & de l'eau la plus seche, à cause que le feu reçoit de l'eau l'humidité, & l'eau reçoit du feu la secheresse, qui sont deux qualitez moins agissante, & qu'on peut appeller passiues. Chacun de ces deux elemens est suffisant à la sagesse, le feu tres-doux remuë beaubeaucoup moins l'humidité de son eau, laquelle est si parfaittement digerée, qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouuelle, pour deuenir plus accomplie, elle n'est pas facile à dissiper. Ainsi chacun de ces deux elemens contribuë ce qu'il faut à la perfection de la sagesse, estant vnis tres-étroittement. Ce qui a moins besoin des choses étrangeres, est plus capable de iuger de tout ce qui est au dehors. L'ame où se trouue plus de sagesse & de memoire, est celle qui resulte d'vn feu moins agité par le besoin de l'aliment, & d'vne eau pure qui se remuë tres-aisément, receuant les objets sans

violence. Si l'vn de ces deux elemens s'augmente ou s'affoiblit, par quelqu'autre pernicieux mélange, la plus eminente perfection de cette ame, se conuertit en extreme folie, puis qu'estant ioints également, eux seuls sont tres-suffisans en toute chose.

Que ceux en qui l'eau surmonte le feu sõt les moins sages.

SI le feu le plus pur & l'eau se meslent ensemble, & que le feu soit vn peu plus foible que l'eau, on a de-là des hommes bien auisez & clair-voyans, & toutefois ils sont moins sages & accomplis que les premiers. Le feu se ralentit par la pesanteur de son eau, & son mouuement ordinaire, estant trop foible, il ne va qu'imparfaittement au circuit exterieur, où sont les sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent. Si neantmoins ils gardent vn bon regime, ils deuiennent plus prompts & plus iudicieux qu'ils ne le sont de leur nature. Le regime de viure qui déseche & échauffe, ayant les qualitez du feu, leur est vtile; qu'ils prennent donc des breuuages & des alimens chauds & secs, en mediocre quantité, crainte de plenitude. Qu'ils courrent auec violence, & qu'ils s'exercent fortement, afin que tout leur corps se vuide de ses excremens, & que le sang & les esprits fassent leur tour auec plus de promptitude. Il ne faut point qu'ils luitent, qu'ils vsent de friction violẽte ni de semblables exercices, de crainte que les venes ne se dilatent & ne s'emplissent trop, dautãt que cela retarde le tour du sang & des esprits. La promenade apres souppé, à iûn & apres la course, leur est vtile & necessaire. Celle qui se fait apres souppé sert à secher la plus subtile nourriture, à la distribuer, & à l'insinuer plus aisément. La promenade du matin dissipe tous les excrements qui bouchent les conduits de l'ame & arrestent son cours. Celle qui se fait apres la course & apres les exercices violens, empéche que la colliquation qu'ils laissent, ne s'arreste, & se mélant auec l'ame, qui n'est autre chose que le cours du sang & des esprits, ne bouche ses conduits, & ne trouble la nourriture. Si tous ces exercices n'éuacuẽnt pas suffisamment, il faut qu'ils se fassent vomir, afin d'épuiser tout le reste, qu'en suitte ils prennent peu à peu de l'aliment & qu'ils l'augmentent insensiblement pendant quatre ou cinq iours. L'onction leur est meilleure que le bain. Quant aux femmes, ils doiuent les rechercher moins en esté où le feu regne, qu'en hyuer où l'eau domine.

Art. 2. *De la stupidité de ceux où l'eau domine, & des moyens*

SI l'eau surmonte encore plus le feu dans le mélange, le tour du sang en est aussi plus court, les hommes en sont lourds & grossiers. La tardiueté du tour du sang qui est lent & petit, fait qu'il ne s'étend guere, & ne va pas aux sens qui sont d'eux-mémes delicats

delicats & subtils. Les sensations de l'oüie & de la veuë ont besoin de subtilité; celle du toucher est plus grossiere. Ces hommes lourds & quasi bestes ne discernent pas moins les objets de ces sens grossiers, que les autres personnes; on les entend parler du chaud, du froid, du boire, du manger & de choses semblables. Ils ne s'éleuent guere à de plus grandes choses, à peine iugent-ils des objets de l'oüie & de la veuë, s'ils ne les ont conceus premierement, & ne s'y sont accoutumez. L'ame ne peut iuger de la qualité des objets, si elle n'est poussée soudainement par le feu naturel & par l'abondance des esprits, qui se répandent aux organes des sens. Ces mouuemens soudains n'arriuent point à ces hommes grossiers, à cause de leur pesanteur; & neantmoins s'ils se gouuernent bien, ils peuuent se rendre plus habiles en quelque chose.

de leur donner de la viuacité.

CES gens-là doiuent se seruir du méme regime que les premiers; qu'ils prennent neantmoins des breuuages & des alimens plus desiccatifs, & qu'ils en diminuënt la quantité; qu'ils augmentent leurs courses & tous les autres exercices violens. Ils doiuent fondre les humeurs auec les estuues, afin de les éuacuer plus aisément, en vomissant. Apres les vomitifs, il faut obseruer le regime & augmenter la nourriture insensiblement, durant plus grande quantité de iours. S'ils pratiquent ces enseignemens, leur santé se rendra meilleure & leur esprit plus clair-voyant. Si l'eau surmonte encore le feu de beaucoup plus dans le mélange, on voit naître des hõmes qui sont naturellement dans cette espece de manie, qui viẽt de la tardiueté du tour du sang & des esprits, on peut les nommer bestes & insensez. Ils pleurent sans suiet, sans estre offensez ni battus, ils s'effrayent de leur ombre, ils s'affligent de choses qui ne le meritent pas; & au contraire ils prennent du plaisir à des extrauagances, ce qui n'arriue point à des gens sages. Les estuues & parfuns sont vtiles à ces miserables; ils doiuent estre purgez auec l'Ellebore en suitte des estuues, & garder le regime que i'ay prescrit. Ces sortes de malades ont besoin de la secheresse & subtilité du poulmon, afin que l'air, le sang & les esprits s'écoulent à l'aise en ses conduits, & se communiquent librement au cœur & à tout le corps.

La fumée du tabac déseche & subtilise le poulmon, en sorte que le cœur, n'estant point oppressé, s'agite & se remuë facilement, le sang s'écoule, & son tour est plus libre.

Art. 3.

Que ceux où le feu regne sõt les plus sages, obseruãt le regime propre.

SI l'eau n'est pas si forte que le feu dans le mélange, & que neantmoins ils s'vnissent par vn temperament tres-exquis, il se fait des personnes dont l'ame est clair-voyante & la santé parfaitte. Ils discernent aussi tost les objets & leurs plus delicates circonstances, le tour du sang ne se fait point si viste en eux, qu'ils ne

demeurent fermes en leurs desseins. Cette nature est la meilleure, c'est le meilleur temperament de l'homme, & de la plus belle ame. Ce temperament peut encore se perfectionner en quelque chose, obseruant vn fort bon regime, ou se corrompre si le regime est vicieux. On doit donc tousiours employer vn regime humectant, raffraichissant & aqueux, fuir tous les excés des alimens, des breuuages & des exercices. C'est pourquoy il est necessaire qu'ils courrent, qu'ils recourrent, qu'ils luitent & qu'ils s'exercent en toutes les manieres, sans iamais faire aucun excés de pas vn de ces mouuemens. Si le corps de ces hommes-là se conserue en sa constitution naturelle, sans y estre troublé par aucune cause étrangere ou violente, leur temperament est le plus propre à la perfection de la sagesse.

Que les bilieux sont les plus accomplis en toute chose.

SI la force du feu l'emporte de beaucoup au dessus de celle de l'eau, le tour du sang en est d'autant plus prompt, & les esprits se portent auec plus de vitesse aux organes des sens, toutes les actions sont plus parfaittes. Neantmoins ces hommes de feu sont moins arrestez dans leurs desseins, que les premiers, car les pensées se forment sur l'idée des objets, que les esprits fournissent sans cesse de nouueau. Les objets precedents se retirẽt aussi-tost auec les esprits qui les emportent, ils redescendent au cœur & au poulmon. Il faut que ces personnes-là gardent vn regime encore plus aqueux, plus humectant & plus raffraichissant que les premiers. Qu'ils mangent de la maze, de la panade & du poisson, plutost que de la chair & que du pain; que leur breuuage soit plus foible ou plus trempé, qu'ils voyent les femmes rarement. Qu'ils fassent beaucoup d'exercice & tres-souuent, mais qu'il soit doux & naturel. Qu'ils fassent aussi des exercices, qui veulent de la force, à cause qu'ils sont necessaires, mais qu'ils en fassent beaucoup moins.

Les moyens de reprimer la bile, & d'émousser le feu qui regne trop dans le temperamẽt.

QV'ils vomissent apres le repas, & apres auoir beu de plusieurs vins, iusqu'à l'excés, afin que le corps s'éuacuë, sans s'échauffer notablement. La m'aigreur est vtile à la conseruation de la sagesse de ces hommes tres-chauds, car toutes leurs humeurs & leurs esprits s'enflamment, par la plenitude & par l'embonpoint. Quand donc le sang & les esprits s'allument en eux, ils épuisent & dissipent le phlegme, la fraîcheur & l'humidité de tout le corps; ils l'attirent à la teste, qui est le lieu du froid, ils en corrompent le temperament, les actions & la sagesse méme. Il est vtile à ces personnes de faire toutes leurs actions, ayant mangé plutost qu'à iûn. L'ame est plus sage, elle est plus clair-voyante, & l'impetuosité des

esprits s'arreste plus facilement, quand elle est temperée par la douceur de l'aliment, que si elle en est dépourueuë.

Art. 4.
De ceux où le feu regne au dernier point, & des moyens de les conserver.

SI l'eau se trouue encore plus soumise à la violence du feu dans le mélange, il se produit des hõmes & des esprits, dont les mouuemens sont si prompts qu'ils se remuënt sans cesse & dans le sommeil méme, ils resuent continuellement de feu, de flamme & de combats. On les estime fols, à cause qu'ils sont tellement hors du commun, qu'ils approchent beaucoup de l'extrauagance. Le moindre échauffement, le moindre excés ou violence les fait sortir d'eux-méme & les emporte. Ils s'enyurent aisément, ils extrauaguent s'ils mangent de la chair, s'ils deuiennent plus gras, & vn peu plus replets que de coutume. Cette sorte d'hommes doit se garder de ces choses-là & de toute autre plenitude, comme aussi de tous les exercices violens. Qu'ils viuent de panade, de maze simple, & de toute sorte d'herbes cuittes, éuitant tousiours celles qui sont fortes & qui purgent; qu'ils viuent de poisson cuit dans de l'eau & du sel. L'eau simple est le meilleur breuuage, s'ils en peuuent boire d'ordinaire, sinon qu'ils boiuent du vin blanc tres-petit, & qui est le plus approchant de l'eau.

QV'ILS se promenent à force les matins, car il suffit de se tenir debout apres souppé, de peur que l'exercice qui se fait apres le repas ne seche trop les alimens, dissipant leur humidité, qui s'éuacue suffisament par l'exercice qui se doit faire le matin. Le bain d'eau douce est plus vtile à leur santé que l'onctiõ; le sommeil de courte durée leur est aussi tres-propre en esté, dans le milieu du iour, car il empeche que la saison ne desseche le corps. La purgation d'Ellebore, au printemps est tres-necessaire à ces bilieux, apres l'vsage des estuues. Qu'ils se remettent en suite à leur ordinaire, augmentant peu à peu la nourriture. Il ne faut pas que ceux cy fassent leurs fonctions, non plus que les precedens, qu'apres auoir pris de la nourriture. Par le moyen de tous ces soins le temperament chaud & le sec est le plus propre à la perfection de la sagesse. Ainsi le meslange de l'eau & du feu produit des ames & des esprits tres-differens en sagesse, & le regime peut les rendre beaucoup meilleurs & accomplis, ou plus deffectueux. On fournit des humiditez & des nourritures conuenables qui retiennent & conseruent l'eau, quand le feu la maitrise & la dissipe; mais il est peut-estre impossible d'introduire du feu dans le meslange & de l'augmenter, quand l'eau l'esteint, se trouuant la plus forte & la maitresse. Tous ces moyens que i'ay déduits rendent les hommes plus clair-voyans ou plus grossiers.

Art. 5.
Que les mouuemens de l'ame dependent de la conformation des parties.

LE meslange qui compose le corps, & celuy qui fait l'ame, sont les ouuriers de tous leurs mouuemens; les passions ne se font point par vn troisiéme & nouueau meslange. Ce sont des mouuemens qui se produisent euidemment de l'ame sur le corps, comme sont la colere, la haine, la paresse, la bien-veillance, & la naïueté. Les mouuemens de l'ame dépendent des conduits & de la conformation des parties où elle fait sa residence, & où le sang & les esprits vont & viennent sans cesse. Les sentimens de l'ame sont diuers, ses actions sont differentes, selon la conformation des conduits où elle passe, selon la varieté des objets, & la nature des sens qu'elle rencontre, & des qualitez differentes du sang & des esprits, qui sont leurs causes. Ainsi les parties du corps, le sang & les esprits se perfectionnent, par le bon regime, car l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les mouuemens de l'ame,& plusieurs autres,se font de mesme que la voix qui dépend des conduits de l'air; la voix se change, selon la disposition des parties où l'air va frapper. C'est pourquoy la voix se perfectionne ou se pert par le regime, puis qu'on rend les cõduits de l'air plus vnis ou plus inégaux, ce qui la rend plus agreable ou plus rude; car de changer l'air qui entre & ressort sans cesse, c'est vne chose impossible.

LIVRE SECOND, DV REGIME de viure, de sa matiere, & de toutes les causes efficientes de la santé.

SECTION PREMIERE

DE TOVTES LES CAVSES DE LA santé de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes vniuerselles de la santé de l'homme.

Art. 1.
De la situation des regions, & de leur temperature.

IL faut comprendre en cette sorte la temperie, la nature & l'assiette de chaque region. Premierement celle qui est située vers le Midy a de coutume, en general, d'estre plus chaude & plus seche

que celle qui regarde le Septentrion, à cause qu'elle est exposée directement aux rayons du Soleil, & qu'elle en est plus proche. Les hommes qui naissent en cette region, les animaux & toutes les choses viuantes y sont necessairement plus seches, plus chaudes & plus fortes, que celles qui naissent en vn païs qui luy est tout contraire. Ainsi les peuples de l'Affrique sont plus chauds, plus gresles & plus forts que ceux qui habitent les enuirons du Pont Euxin.

Que les qualitez des regions viennent de leur situation & de leurs vents.

LES regions d'elles-mesmes sont toutes disposées de cette sorte, celles qui sont éleuées, maigres & arides, regardant le Septentrion, sont plus épuisées d'eau que les plaines qui ont la mesme situation, puis qu'elles ont bien moins de vapeurs. Car les collines n'ont pas de lieux commodes à retenir les eaux de pluye, lesquels sont ordinaires aux plates campagnes. Les lieux profonds & marescageux ont cela qu'ils humectent & échauffent; ils échauffent, à cause qu'ils sont creux, enuironnez, & à couuert des vents. Ils humectent les hommes, à cause que les plantes qui sont leurs alimens, sont tres-humides, n'estant nourries que d'eau; & à cause que l'air qu'on respire sans-cesse, est tres-grossier & rempli de vapeurs des eaux dormantes. Les lieux profonds & qui manquent d'eau sechent & échauffent; ils échauffent estant creux & à couuert des vents; ils sechent, à cause que la terre & tous les alimens qu'elle produit manquent de suc. L'air qu'on respire épuise l'humidité du corps des hommes, estant tres-sec, il s'en nourrit luy-mesme, n'en rencontrant point d'autre.

Que les regions impriment leurs qualitez au corps de l'hôme.

LES villes situées sur des montagnes, vers le Midy, & qui reçoiuent les vents qui en soufflent, sont trauaillées de maladies qui viennent de la secheresse de ces vents. Celles qui sont sur des montagnes, & qui regardent le Septentrion, sont plus sujettes aux maladies, quand le vent de la bise souffle, à cause de son aridité. Les villes qui ont leur assiette droit au Nort, au dessus de quelque vallée pleine de vapeurs chaudes & humides, sont affligées de maladies, par la bise qui est chaude en esté. Car ne pouuant dissiper ces vapeurs humides, elle les porte & les répand; le vent du Midy ne les raffraichit point, estant chaud de luy-mesme. Les isles qui sont proche de la terre ferme sont plus trauaillées de l'hyuer & du grand froid, que celles qui sont en pleine mer, où l'hyuer a coutume d'estre plus doux. La neige & la glace demeurent & s'endurcissent sur la terre, elles enuoyent des vapeurs & des vents frois dans les isles voisines. La pleine mer au contraire n'a point de fermeté, où la glace & la neige s'amassent & poussent des vents frois dans les isles éloignées de terre.

Art. 2.
De l'origine des vents vniuersels, de leurs causes, & de leurs qualitez.

ON paruient à la connoissance de la nature & de la force de chaque vent particulier en cette sorte. Les vents ont tous la faculté d'humecter & de raffraichir les animaux, & toutes les choses viuantes. Ils viennent tous de lieux couuerts de neige, de glace, & de fortes gelées; ils naissent de riuieres, d'eaux dormantes, & de terres froides & humides. Les plus grands & plus impetueux de tous les vents sortent des plus grandes & des plus fortes de ces choses, les moindres viennent des plus foibles & des plus petites. Toutes les choses poussent des vents & en reçoiuent, comme les hommes & les animaux attirent & rejettent leur haleine; les plus petites en enuoyent moins, les grandes en ont beaucoup plus à proportion de leur grandeur. Les vents donc ont tous la nature de refroidir & de moüiller, mais ils deuiennent differens, à cause de la diuersité des lieux d'où ils sortent, & des contrées par où ils passent, pour se respandre en chaque region particuliere. Ils se rendent plus chauds, plus froids, plus secs ou plus humides, plus salutaires ou plus pernicieux à la santé. Il faut déduire la raison des qualitez de chaque vent.

LE souffle de la bise est froid & humide, à cause qu'elle prend son origine de la partie du monde qui a ces qualitez; elle passe en des regions qui sont de mesme; le Soleil n'en approchant point, il n'épuise iamais leurs vapeurs, & ne peut y dessecher l'air. La bise se répand sur les terres habitées & connuës, conseruant sa propre nature; si ce n'est qu'elle se change par les qualitez du païs où elle soufle. Elle est tres-froide aux regions qui sont prés de son origine, elle est moins froide en celles qui sont plus éloignées. Le vent du Midy souffle de lieux de nature semblable à ceux d'où la bise a son origine. Commençant à souffler sous le Pol Antarctique, il passe des païs couuers de neige, de glace, & sujets à de violentes gelées. Il faut necessairement qu'il ait les mesmes qualitez à l'égard des habitans des lieux circonuoisins, que nous remarquons en la bise. Il ne conserue pas les mesmes qualitez dans tous les lieux, par où il passe; car soufflant vers le Midy, & s'auançant sous la route du Soleil, ses rayons le dépoüillent de toute son humidité. La chaleur & la secheresse subtilisent ce vent qui deuient chaud & sec aux païs chauds, & icy mesme. Ainsi le vent du Midy échauffe & seche les regions circonuoisines, il a cette vertu dans la Lybie, où il épuise toute l'humidité des plantes & des hõmes mémes, lesquels il desseche aussi peu à peu. Ne tirant point d'humidité de la mer ni des fleuues, il deuient si aride, qu'il flaitrit toutes les plantes, les ani-

maux & les hommes. Mais en passant la Mediterranée, il en reçoit force vapeurs, dont il remplit la Grece & les autres pays où il se iette. Ce vent est necessairement chaud & humide dans l'Europe, s'il n'en est empesché par la secheresse des pays où il passe. Il en est de méme de tous les autres vents.

Art. 3. *Des vents particuliers, de leurs causes & de leurs qualitez.*

LES vents particuliers à chaque pays se gouuernent en cette maniere; ceux qui se leuent de la mer, se répandant sur la terre ferme, ont quelque secheresse. Ceux qui viennent des neiges, des glaces, des marets & des fleuues, humectẽt & raffraichissent les plantes, les bestes & les hõmes; ils sõt vtiles à la santé, s'ils ne sont frois iusqu'à l'excés. Les vents tres-froids sont nuisibles, à cause qu'ils apportent de grands changemẽs & des vicissitudes tres-soudaines de froidure & de chaleur au corps des hõmes. Ceux qui habitent les lieux chauds & marescageux proche des plus grands fleuues, sont suiets à ces vents tres froids & aux symptomes qu'ils produisent. Les autres vents qui sont plus doux & mieux temperez, se leuãt des lieux que i'ay dits, sont tres vtiles; car ils purifient l'air, & ils fournissent à la chaleur de l'ame vne humidité nourrissante.

LES vents qui ont vn long cours sur la terre, en deuiennẽt beaucoup plus arides, car ils sont dessechez par le Soleil & par la terre. Ces vents donc manquant de moiteur & de lieu propre à en tirer, incommodent les plantes, & tous les animaux, puis qu'ils épuisent l'humidité qui les fait viure. Les vents qui, sortant des montagnes, vont se répandre dans les villes, sont les plus malins; non seulement ils épuisent l'humidité du corps des hommes, ils troublent aussi l'air qu'on respire, ils le corrompent; ils impriment aux parties des dispositions pernicieuses. Il faut donc remarquer & conceuoir la nature & la force de chaque vent en cette sorte; & ie montreray par la suitte de ce discours, comme il faut preparer le corps à les receuoir vtilement, ou sans en estre notablement incommodé.

CHAPITRE SECOND.

De la nourriture en general, & de ses deux principales matieres, qui sont les grains & les animaux.

Art. 1. *Que la confusiõ des proprietez en chaque sim-*

IL faut semblablemẽt obseruer & connoître la force de chaque aliment & de chaque breuuage en particulier, tant celle qu'ils ont de nature, que celle qu'ils reçoiuent de l'art qui les appreste.

ple en empéche la connoissance en general.

CEVX donc qui s'efforcent de parler en general des choses douces, des salées ou de quelqu'autre proprieté des alimens, ne le prennent pas bien. Les alimens doux ne sont pas tous d'vne méme sorte, ni les amers, ni pas vn autre de semblable maniere. Ils ne contiennent pas vne proprieté toute seule, plusieurs choses qui lâchent, reserrent aussi le ventre, elles sechent & humectent; les autres contrarietez se trouuẽt pareillement toutes ensemble. On en voit qui arrestent le ventre, qui lâchent & qui font vriner, d'autres ne font rien de tout cela. Il en est de méme des simples chauds & de tous les autres qu'on pourroit proposer, car chacun d'eux a des vertus tres-differentes. Estant donc impossible de faire voir en general toutes les qualitez des simples, i'enseigneray les forces de chacun en particulier. L'orge de sa nature est froid & sec, le suc de son escorce a aussi la vertu de purger & de nettoyer. La preuue en est éuidente; si on fait boüillir l'orge entier dans l'eau, sa decoction est grandement purgatiue. L'orge mondé raffraichit dauantage, mais il reserre. L'orge rosti pert son humidité purgatiue, à cause que le feu l'emporte, il retient la vertu de raffraichir & de secher. L'orge donc reduit en farine desseche & raffraichit tous ceux qui en ont besoin.

Des proprietez de l'orge.

L'humidité que l'orge reçoit de l'eau le fait couler.

Art. 2.

De la maze ou gasteau de farine d'orge sans leuain, & du cyceõ ou broüet, de leurs especes & de leurs proprietez.

ON fait de plusieurs sortes de pain d'orge sans leuain, mazes ou gasteaux, qui ont les proprietez qui ensuiuent. Celle qui se fait de la farine entiere, nourrit bien moins, mais elle lâche beaucoup plus; celle au contraire qui se fait de la plus fine fleur est moins laxatiue & plus nourrissante. La maze ou gasteau qui ne se fait que de farine d'orge & d'eau, sans le mélange d'aucun autre ingredient, estant rassise est legere à l'estomach, laxatiue & raffraichissante. Elle est raffraichissante, à cause qu'elle est détrampée d'eau simple; elle lâche le ventre, à cause qu'elle est facile à digerer; elle est legere, à cause que beaucoup de sa nourriture se reiette auec l'haleine. Les conduits de la nourriture qui sont tres-étroits, ne peuuent receuoir le suc de la maze qui se presente à leurs orifices. Vne de ses parties se subtilise & change en air, on la reiette; ce qui demeure en l'estomach se conuertit en vents, qui reuiennent à la bouche en forme de rapports, le reste qui descend s'écoule par les selles. Ainsi la plus grande partie du suc de la maze se resout, le corps ne s'en nourrit guere.

SI on donne à manger la maze simple aussi-tost qu'elle est cuitte, elle desseche l'estomach. Car la farine d'orge, qui est de sa nature seche, & qui n'a pas encore pris son eau, s'abbreuue de l'humidité qui

qui est en l'estomach, où elle tombe, à cause qu'elle est chaude. Car la chaleur a de coutume d'attirer la fraicheur & l'humidité; le froid attire la chaleur. L'estomach donc se desseche necessairement, ses humeurs estant épuisées; & l'eau qui entre & s'introduit auec la farine le raffraichit. Ainsi la maze raffraichit & desseche tous ceux qui en ont besoin, & qui sont detenus de diarrhœe, ou de semblable échauffement. La maze composée, ferme & petrie, desseche moins plus elle est abbreuuée; sa farine ayant pris bien dauantage d'eau, par la longueur & violence du petrissement. Elle fournit au corps beaucoup de suc, car se fondant insensiblement, comme elle est bien liée, les orifices des vaisseaux reçoiuent mieux sa nourriture. Elle descend plus tard au bas ventre, sans se changer en vents, ni en rapports. La simple maze, rassize & peu broyée nourrit moins à la verité, mais elle est laxatiue, elle produit des vents.

Du cyceon ou boulie claire.

LE cyceon, broüet ou boulie claire, qui ne se fait que d'eau & de farine, raffraichit, nourrit & humecte; celuy qui se dilaye de vin nourrit, échauffe & resserre le ventre. Celuy qui se compose d'hydromel échauffe moins, il nourrit dauantage, il est plus laxatif, s'il ne se fait de miel tout pur. Le miel pur s'époissit à la chaleur de l'estomach, comme on voit qu'en dehors il se durcit au feu. Le broüet qui n'est que de miel auec la farine, s'époissit, il n'est pas laxatif, il resserre le ventre. Le broüet ou boulie qui se fait auec le lait, contient tousjours beaucoup de nourriture; il y a cette difference que le lait de Brebis resserre le ventre, & celuy de Chevre le lâche, il est plus laxatif, mesme que le lait de Vache. Le lait d'Anesse, & celuy de Caualle sont de tous les plus laxatifs.

Le miel nourrit beaucoup plus que le vin. Acut. sect. 3.

Le lait de brebis, sa graisse, son sang & sa chair sont grossiers & terrestres.

Art. 3.

Du Bled, de sa farine, des especes de pain qui s'en font, & de leurs proprietez.

LE Bled, sa farine & son suc sont, à la verité, plus nourrissans & plus difficiles à digerer que l'Orge, mais ils lâchent moins le ventre. Le pain bis & de farine entiere, seche & lâche le ventre; celuy qui est tout blanc & de plus fine fleur, nourrit bien dauantage, mais il resserre, ou lâche moins le ventre. Le pain bien cuit & bien leué est le plus leger, il entretient la liberté du ventre; il est leger à cause que l'aigreur du leuain consume sa plus visqueuse humidité, où est la nourriture; il tient le ventre libre, estant facile à digerer. Le pain non leué lâche moins le ventre, il nourrit dauantage. Le pain petri de suc de bled est leger, nourrissant & laxatif; il nourrit fort, à cause de sa pureté. Il est leger, à cause qu'il est bien petri, auec vn suc tres-subtil, qui l'échauffe, qui le fait leuer, & qui l'aide à cuire. Il euacuë le ventre, à cause qu'il est fait & leuiné

de la partie du bled la plus douce & plus laxatiue. Les plus grands pains sont les plus nourrissans de tous, à cause que leur humidité se brûle moins, par la violence du feu. Le pain cuit dans vn four nourrit mieux que celuy qui se cuit au foyer, sur le gril ou à la broche, il est plus également cuit & moins brûlé. Le pain cuit aux tourtieres & sous la cendre est le plus sec, la cendre & la tourtiere épuisent son humidité. Le pain fait de pure farine est le plus nourrissant & le plus difficile à digerer; celuy qui se fait de bled mondé ou gros moulu, l'est encore plus, il nourrit grandement, mais il ne descend pas si aisément.

Des breuuages, & des autres choses qui se font de farine, & de leurs proprietez.

LE breuuage fait de farine pure dans de l'eau, raffraichit, celuy de decoctiõ de laueure de fleur subtile fait de mesme. Le boüillon de son pur est tres-leger à l'estomach, il euacuë le ventre. La farine broüillée dans du lait crud lâche dauantage qu'estant meslée dans de l'eau simple, à cause de la serosité. Sa vertu de lâcher s'augmente, si on la prend dans vne autre liqueur plus laxatiue. La farine petrie de miel & boüillie, ou fritte dans l'huile, fait tousjours beaucoup de rapports & d'extremes chaleurs. Elle fait des rapports, à cause qu'estant nourrissante, elle ne descend pas, elle demeure en l'estomach, où elle bout. Elle enflamme le corps, à cause qu'estant composée de choses grasses & douces, qui contribuent toutes à échauffer, & qui ne se digerent pas en mesme temps, elles sont neantmoins ensemble. La farine pure & le bled mondé, ou moulu gros, sont difficiles à digerer, & nourrissent beaucoup; mais ils ne lâchent pas le ventre, ils descendent difficilement. Le seigle, & tout ce qui s'en fait, est plus leger, plus chaud & plus humide, que ce qui se fait de bled; il est aussi plus laxatif. L'auoine humecte & raffraichit, si on l'employe en nourriture, ou en breuuage. La farine & la fleur nouuelle sont toutes plus chaudes & plus seches que celles qui sont vieilles, à cause qu'elles sont plus proche de leur preparatiõ, qui se fait auec le feu. Le temps dissipe la chaleur & les fumées, il introduit la fraicheur & l'humidité. Le pain chaud seche plus que le pain rassis, celuy-cy toutefois engraisse moins que celuy qui est de la iournée, il amaigrit en quelque maniere.

Art. 4.

Des legumes, & des autres graines, de leurs proprietez, & de leurs vsages.

LES féves ont quelque chose de nourrissant, elles arrestent & enflent le ventre. Elles enflent, à cause que les venes n'attirent pas leur nourriture, qui est venteuse & aerienne, encore qu'elle se presente; elle est étrangere aux entrailles, qui sont composées d'eau, & veulent se nourrir de semblable substance. Elles arré-

tent le ventre, retenant tous les excremens des autres nourritures. Les Pois enflent moins que les Féves, ils lâchent dauantage. Les menus Pois & les Féves Romaines lâchent encore plus, ils enflent moins & nourrissent mieux. Les Ciches blancs nourrissent, ils lachent le ventre & font vriner; leur chair est nourrissante, leur partie douce émeut l'vrine, & la salée lache le ventre. La grossiere farine de Mil, & son écorce, sechet & arrestent le ventre, si on les mesle auec des Figues, elles sont propres aux douleurs des parties principales. Le Mil méme bien cuit nourrit beaucoup, mais il ne descend pas facilement dans les boyaux. Les Lentilles échauffent & troublent le corps, elles ne lachent toutefois, ni n'arrétent le ventre. Les Orobes sont astringens & indigestes, ils époississent les humeurs, ils gonflent & remplissent le ventre, ils font le teint vermeil. La nourriture de semence de Lin arreste le ventre & le bouffit, elle a quelques parties raffraichissantes. La graine d'Ormin a des effets semblables à ceux de la graine de Lin. Les Lupins sont de nature chaude & indigeste; mais quand ils sont bien preparez, ils deuiennent legers, raffraichissans & laxatifs. La Cameline humecte & lache.

De la semence de Concombre, de Pauot, & autres.

LA semence de Concombre est plus diuretique que laxatiue, elle remplit le corps, elle époissit le sang. Par son escorre exterieure elle euacuë le ventre; elle remplit les venes, elle époissit le sang, par sa propre substance; elle degage moins le ventre, estant mondée; mais elle remplit dauantage, elle époissit bien plus le sang. Cette semence est diuretique, à cause qu'elle est huileuse & grasse, elle amollit les conduits de l'vrine, elle y pousse les serositez. Le Carthame est purgatif. La graine de Pauot épaissit & arreste, & principalement celle du noir; la graine de Pauot blanc épaissit aussi les humeurs, elle nourrit, mais elle est difficile à digerer. La decoction de ces semences est tousjours plus laxatiue que leur propre substance. Prenez donc tousjours garde à les bien preparer; employez la substance si vous auez besoin de desecher, rejettant les decoctions. Si vous auez dessein de degager le ventre, employez tout leur suc & leur decoction; rejettez la substance, ou ne prenez que la plus fine.

Art. 5.

Des animaux terrestres, de la nourriture de leur chair, & de ses proprietez.

IL faut obseruer attentiuement ce qui s'ensuit touchant les animaux qui seruent d'ordinaire à nourrir l'homme. La chair de Bœuf est astringente, chaude & grossiere; elle est pesante & difficile à digerer, à cause que cet animal a le sang fort épois & en grande abondance. Le Bœuf donc a la chair pesante au pois, à l'e-

stomach & à la bouche ; la chair, le sang, & le lait de Vache se ressemblent, ils ont les mesmes qualitez. Tous les animaux, au contraire, dont le lait est subtil, ont aussi le sang & la chair de mesme. La chair de Chevre est beaucoup plus legere, elle est aussi plus laxatiue. Le Cochon fortifie le corps bien dauantage que la Chevre, il lache aussi le ventre, à cause qu'il a peu de sang, les venes fort étroittes, & beaucoup de chair. Le Mouton & le Chevreau sõt plus tẽdres à la bouche, & plus legers à l'estomach, que la Chevre & que la Brebis, à cause qu'ils sont plus delicats & moins sanguins. Les animaux qui sont de leur nature, forts & robustes, lachent le ventre, tant qu'ils sont ieunes & tendres ; mais à mesure qu'ils vieillissent, ils deuiennent plus forts, & s'endurcissent. Cette verité est euidente par l'vsage de la chair de Bœuf & de Veau.

Il n'y a que le Cochon seul ou ieune Porc, dõt la chair pese dauantage à l'estomach que la chair des plus vieux, car ayant de luymesme peu de sang & beaucoup de chair, il est humide par excés, tant qu'il est ieune. Les venes donc, ne receuant pas les humeurs cruës, qui se font de sa nourriture, & se presentent à leurs orifices, elles s'echauffent en croupissant, elles troublent le corps. La chair d'Asne est laxatiue, celle des Asnons l'est encore plus, mais elle est moins legere que la chair de Cheual. Le Chien seche & échauffe, il fortifie, toutefois il ne descend pas. Les ieunes Chiens humectent & lachent. Le Porc-sanglier desseche, & donne de la force, il decharge le ventre. Le Liévre desseche & arreste, il emeut les vrines. Le Renard, & le Herisson de terre, sont fort humides, ils prouoquent l'vrine, & ramollissent.

Des volailles, de leur nourriture, & de ses proprietez.

VOICY ce qu'il faut remarquer en la nourriture de volaille. Les oiseaux sont quasi tous plus dessechans que les animaux à quatre pieds. Car ceux en general, qui n'ont point de vessie, qui n'vrinent point, & ne rendent point de saliue, sont plus secs que les autres. Toute l'humidité de leur corps se consume, à la nourriture de la grande chaleur qui s'allume en leurs entrailles ; en sorte qu'ils n'vrinent point, ils n'ont point de saliue. Les animaux qui n'ont point ces humiditez, dessechent necessairement. Le Ramier a la chair plus seche que les autres oiseaux ; le Pigeon a le second lieu, la Perdrix à le troisiéme ; le Coq & la Tourterelle sont apres. L'Oye est la plus humide de toutes les volailles. Entre les oiseaux que i'ay nommez, ceux qui viuent de grain dessechent dauantage. Le Canard, & les autres oiseaux qui viuent dans les eaux dormantes, ou dans les autres eaux, sont tous humides.

Art. 6.
Des poissons,

LE Scorpion, la Viue, le Tapçon, le Rouget, le Derbio, la Perche,

& l'Alose, sont les poissõs plus fermes & plus deßiccatifs. Ceux qui naissent dans les lieux pierreux sont quasi tous humides, comme le Tourd, la Moule, l'Elephite & le Goujon. Ces poissõs, & tous ceux que i'ay cy-deuãt rapportez, sont plus legers & humides que ceux qui sont vagabonds, à cause qu'ils sont en repos, ils ont toûjours la chair molle & legere. Les poissons qui s'agitent & sont toûjours battus des flots, sont endurcis par le trauail, leur chair en deuient plus ferme & plus solide. La Torpille, l'Ange, la Barbuë & autres semblables sont les plus legers & plus humides. Tous les poissons qui naissẽt dans la bourbe, & dans les lieux marescageux, y receuant leur nourriture, comme le Cabot, la Moule, Languille, & autres sont les plus grossiers, à cause qu'ils ne se nourrissent que d'eau sale, de bouë & d'animaux qui s'y engendrent. Le sang & les vapeurs qui viennent de telles nourritures appesantissent tout le corps, & blessent ses fonctions. Tous les poissons d'eau douce, de riuiere, ou d'estan, sont plus pesans que ceux de mer. La Poulpe, la Seche, & les autres semblables, ne sont ni laxatifs, ni si legers qu'on se figure; c'est pourquoy leur mãgé appesantit la veuë, leur boüillon neantmoins est laxatif. Les poissons qui viennent en des coquilles, cõme la Pinne, la Pourpre, l'Oeil de Bœuf, le Cornet, & l'Huître, ont tous la chair seche, & neantmoins leur suc est laxatif. La Tortuë, le Peigne, & la Teline, lachent plus que les autres que i'ay dits. L'Ortie, & tous les Cartilagineux, humectent aussi, & lachẽt. Les œufs de Herisson, le suc de Sautereau, l'Ourse, & l'Escreuice, tant celle de riuiere que celle de mer, lachent & font vriner. Tous les poissons salez dessechent & amaigrissent, si on en mange abondamment, ils lachent, à cause que leur sel se fond. La saline des poissons de mer est la plus seche, celle du poisson de riuiere a le second lieu, celle du poisson d'estan est la plus humide. La Perche estant salée, seche plus puissamment que tous les autres.

De la nourriture de leur chair, & de leurs proprietez.

Des coquilles & de leurs proprietez.

Des poissons salez, & de leurs proprietez.

LES animaux priuez qui viuent aux bois, ou à la campagne, dessechent dauantage que ceux qui sont nourris dans les estables, à cause qu'ils sont dessechez par le trauail, par le Soleil, & par le froid; l'air qu'ils respirent est plus sec & plus espuré. Les bestes sauuages, en general, dessechent dauantage que les domestiques. Celles qui mangent du fruit vert ou de la chair cruë, des rejettons ou feüilles d'arbres, sont plus maigres & plus seches que celles qui mangent du fruit ou du grain meur. Celles qui mangent du fruit & du foin, sont aussi plus seches & plus maigres, que celles qui

De la difference des animaux, & de chacune de leurs parties.

mangent de l'herbe, & ne mangent point de semence. Les animaux qui ne mangent guere, ceux qui boiuent fort peu, qui sont sanguins & ieunes, sont plus gresles & plus secs, que ceux qui mangent beaucoup, que ceux qui ont peu de sang, qui n'en ont point, ou qui sont vieux, ou nouueaux nais. Ceux qui ont des testicules, les masles, les noirs, & les plus couuerts de poil sont moins humides, que ceux qui sont chatrez, qui n'ont point de testicules, ni de poil, que les blans, & que les femelles.

LES parties des animaux plus difficiles à digerer, sont celles qui trauaillent plus, qui ont beaucoup de sang, & sur lesquelles ils se reposent. Les plus legeres sont celles qui trauaillent moins, celles qui sont à l'ombre, & à couuert, ou qui sont au dedans de l'animal. La ceruelle & la moüelle du dos, sont les parties plus indigestes, entre celles qui n'ont point de sang. La chair des muscles, la poitrine, le ventre & le iarret, sont les plus delicates, & plus faciles à digerer. Le dos des poissons est leur partie plus ferme: la queuë est la plus legere, & plus facile à digerer; la teste est la plus humide, à cause de la graisse, & de la froidure du cerueau.

Des proprietez des œufs, du lait, & du fromage.

Les œufs des oiseaux ont de la force, beaucoup de nourriture, & bien des vents. L'œuf a beaucoup de force, puis qu'il est la semence, l'ouurier & la matiere d'vn oiseau. Sa nourriture est tres-exquise, puis qu'elle est le lait du Poucin. Il est venteux, puis que sa masse tres petite s'estend beaucoup, en se fondant. Le fromage est difficile à digerer, il est inflammable & nourrissant. Il empesche la digestion, se produisant de la vertu generatiue. Il nourrit beaucoup, estant la partie du lait caillé la plus époisse. Il est brulant, à cause de la graisse, & de la force de son beure; il arreste le ventre, à cause qu'il est époissi par la presure.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des breuuages, des herbes, des fruits, & de leurs proprietez.

Art. I.

Des breuuages, de leurs especes, & de leurs proprietez.

L'EAV est le plus fort & le premier de tous les raffraichissemens. Le vin est chaud & sec, il reçoit de son tarte, qui est sa partie plus grossiere, quelque proprieté purgatiue.

Des proprietez du vin, &

Le vin fort, couuert, & qui n'est pas en sa boite, desseche plus que tous les autres; il n'éuacuë rien par les selles, ni par les vrines, ni par les crachats

mesmes; mais il desseche, épuisant les humiditez de tout le corps, par sa chaleur. Le vin noir, foible & mol est plus humide, il fait des vents, il lache dauantage. Le vin doux, noir est le plus humide, il échauffe & produit des vents, par son humidité superfluë. Le vin blanc qui est vert & fort échauffe, il se porte plus de lui-mesme par les vrines, que par les selles. Le vin nouueau est de tous le plus laxatif, à cause qu'il est plus approchant du moust, il est aussi plus nourrissant. Le vin odoriferant nourrit plus que celui qui n'a point d'odeur, & qui est de la mesme année, à cause qu'il est plus facile à digerer. Le vin grossier nourrit mieux que le plus subtil. Le petit vin doux va mieux par les vrines, il degage le vẽtre, il humecte le corps; il affoiblit le sang, augmentant la serosité, dont les qualitez sont contraires. Le moust enfle & produit des vents, il descend, il trouble le corps, boüillant dans le bas ventre, il l'éuacuë. Il enfle, à cause qu'il échauffe, estant visqueux; il tire en bas de toute l'habitude, à cause qu'il est purgatif. Il émeut tout le corps, boüillant dans le bas ventre, d'où il s'écoule par les selles.

de toutes ses especes.

LE petit vin aigrelet raffraichit, amaigrit, & humecte. Il amaigrit & raffraichit, épuisant & éuacuant les humiditez de tout le corps; & neantmoins il humecte, à cause que son eau se distribue auec sa partie vineuse. Le vinaigre est raffraichissant, à cause qu'il fond les humeurs qui sont dans les parties, il les cõsume & éuacuë. Il est plus astringent que laxatif; à cause qu'il est aigre & violent, il n'a rien qui puisse nourrir. Le vin cuit échauffe, humecte, & lache. Il echauffe, à cause qu'il est vineux & fort; il humecte, à cause qu'il est nourrissant; il fait couler les excremens, à cause qu'il est doux. Le ius des grappes, tout frais tiré sous le pressoir, humecte, lache & enfle, à cause que le premier vin, qui est la mere-goutte, dõt il n'est guere different, à ces effets. Le miel tout pur, & sans aucun meslange, est chaud & sec; il humecte, estant meslé d'eau & mis en hydromel; il amollit le ventre des bilieux, il arreste celuy des phlegmatiques. Le vin doux au contraire, lache plutost les phlegmatiques, à cause de son humidité.

Art. 2. Des herbes potageres, & autres, tant cultiuées que sauuages, & de leurs proprietez.

VOICY ce qu'on doit dire & remarquer touchant les herbes potageres. L'ail est chaud & laxatif, il prouoque l'vrine, mais il n'est pas vtile aux yeux, car en faisant vne grande éuacuation de tout le corps, il émousse la veuë. Il va par les vrines & par les selles, à cause qu'il est purgatif; ces proprietez sont plus foibles estant cuit, que si on le prent crud. Par sa chaleur il éuacuë le ventre, il le remplit de vent. L'oignon est vtile à la veuë affoiblie de crapule

ou crudité, il est pernicieux à tout le corps, puis qu'il est chaud & qu'il enflamme. Il passe dans le corps, sans luy fournir aucune nourriture, & sans luy estre vtile; si ce n'est qu'il desseche par sa chaleur, à cause de son suc. Le Porreau échauffe moins, à la verité, mais il émeut l'vrine, il éuacuë le ventre, ayant quelque faculté purgatiue. Il humecte le corps, il fait passer les rapports aigres, il est meilleur de le manger apres les autres alimens. La Raue humecte, à cause qu'elle fond le phlegme par son acrimonie; ses feüilles ont moins de force, & toutefois elles diminuënt l'enfleure de la goutte. Sa racine est mauuaise à l'estomach, elle y surnage, elle fait des mauuais rapports. Le Cresson est si chaud qu'il fond la chair; il arreste la Leucophlegmacie, portant les cruditez par les vrines; il fait vriner goutte à goutte. La Moutarde est chaude & laxatiue, neantmoins elle fait aussi la strangurie; la Roquette a le méme effet.

Les feüilles de la Coriande verte rafraichissent & éuacuent le ventre. l. de affect. & Dioscoridi.

LA semence de la Coriandre est chaude & astringente, elle guerir les rapports aigres, elle prouoque le sommeil, si on la mange apres le repas. La Laictuë est tres froide, auant qu'elle iette son laict, elle debilite toutes les parties. La semence d'Anis est chaude & astringente, son odeur seule guerit l'éternuëment. L'Ache fait plus vriner qu'elle n'éuacuë le ventre, neantmoins ses racines sont plus laxatiues que ses feüilles. Le Basilic est chaud, sec & astringent. La Ruë est plus diuretique que laxatiue, elle a quelque proprieté d'époissir, & de seruir contre les venins, si on en boit auparauant. L'Asperge est seche & resserre le ventre. La Sauge est pareillement chaude & astringente. La Morelle raffraichit, & empéche l'épanchement de la semence, qui arriue en dormant. Le Pourpier de riuiere raffrachit aussi, mais si on le conserue, en le salant, il deuient chaud & purgatif. Le Calamant échauffe & lâche.

LA Menthe échauffe & prouoque l'vrine, elle arreste le vomissement; si on en mange bien souuent, elle fond la semence, en sorte qu'elle la fait couler, elle empéche l'erection, elle rend le corps imbecille. La Patience échauffe & lache. L'Arroche humecte, & neantmoins elle ne lache pas le ventre. La Poirée est chaude & ne lache pas. Le Choux échauffe & dégage le ventre, il purge l'humeur bilieuse. Le suc de la Bete-raue est laxatif, la substance de ses feüilles arreste, & lache moins le ventre que sa racine mesme. Le Cōcombre raffraichit, humecte & lache. Le Nauet enflamme, il humecte, & trouble le corps, & neantmoins il ne dégage point le ventre, il cause la difficulté d'vrine. Le Pouliot échauffe & lache.

che. L'Origan échauffe, il vuide aussi la bile par les selles. La Sariette a le mesme effet. Le Thym est chaud, il lache aussi le ventre & va par les vrines; mais il purge le phlegme. L'Hyssope est chaude, elle purge le phlegme.

Des herbes sauuages & de leurs proprietez.

LES herbes sauuages qui sont chaudes à la bouche & odoriferantes échauffent toutes; elles vont plus par les vrines que par les selles. Celles qui sont de leur nature froides, humides, fades & de mauuaise odeur, sont plûtost laxatiues que diuretiques. Celles qui sont âpres & rudes à la bouche sont astringentes. Celles qui sont acres & odoriferantes prouoquent les vrines. Celles qui sont acres & seches à la bouche dessechent semblablement tout le corps. Celles qui sont aigres raffraichissent. Les sucs ou decoctions de Fenoüil marin, de Fenoüil vulgaire, d'Ail, de Cytisus, d'Ache, de Porreau; d'Adiantum & de Morelle, laquelle est aussi raffraichissante, sont toutes purgatiues & diuretiques. La Scolopendre, le Baume, le Seseli, le Caucalis, le Millepertuis & l'Ortie vont aussi par les selles & par les vrines. Les Ciches, les Lentilles, l'Orge, la Bete-raue, le Choux, la Mercuriale, le Sureau & le Carthame vont tous plus par les selles que par les vrines.

Art. 3. *Des fruits tant sauuages, que priuez, de leurs especes & de leurs proprietez.*

ON doit remarquer que les fruits plus remplis de semence, frais cueillis, meurs & humides sont plus propres à lacher le ventre, que ceux qui en ont moins, & qui sont vieux & dessechez. Leurs facultez sont éuidentes à tout le monde. Les Meures échauffent, humectent & lachent. Les Poires meures & fraîches échauffent, humectent & lachent; elles resserrent, estant vertes ou seches. Les Poires de bois qu'on garde en hyuer, s'amollissant par la maturité, purgent le ventre; elles resserrent estant vertes & dures. Les Pommes douces sont difficiles à digerer, les aigres & meures sont plus faciles à cuire. Les Coins arrestent le ventre, ils ne le lachent point, leur suc arreste le vomissement, il prouoque l'vrine; l'odeur mesme du coin empéche le vomissement. Les Pommes de bois cruës arrestent le ventre, mangées cuittes elles le lachent dauantage, elles sont bonnes à l'Orthopnée, la boisson de leur suc ou decoction y est vtile. Les Cormes, les Néfles, les Corneüilles & autres fruits de cette sorte, sont tous astringens, ils resserrent le ventre.

Elles deuiennent dautant plus humides & laxatiues, qu'elles sont âpres & dures.

LE suc de la Grenade douce est laxatif, il a quelque chose de brulant; la Grenade forte & vineuse échauffe moins; l'aigre est la plus raffraichissante; tous leurs noyaux arrestent, ils resserrent le ventre. Le Concombre crud est froid & difficile à digerer. Le Melon prouoque l'vrine, il lache aussi le ventre; mais il produit

des vents. Le Raisin est chaud, humide & laxatif, & sur tout le blanc; le Raisin le plus doux échauffe grandement, il reçoit beaucoup de chaleur de la maturité. Le Verjus ou raisin qui n'est pas tout meur échauffe moins, mais le vin qui s'en fait est le plus laxatif. La Figue & le Raisin secs sont chauds & brulans, mais ils sont laxatifs. La Figue toute fraiche cueillie humecte, lache & échauffe; elle humecte, à cause qu'elle est succulente; elle échauffe, à cause de son lait qui est brulant; elle lache le ventre, à cause que son suc est doux. Les premieres Figues sont les plus mauuaises, à cause qu'elles ont plus de suc; les dernieres sont les plus salutaires. Les Figues seches sont brûlantes, mais elles lachent. Les Amandes brûlent & nourrissent; elles sont nourrissantes, à cause de leur chair, mais elles brûlent, à cause de leur graisse. Les Noix rondes & vulgaires ont toutes les qualitez des amandes. Celles qu'on nomme plattes nourrissent & lachent, estant meures & mondées; elles engendrent des vents, mais leur escorce arreste. La graine d'Escarlate, le Gland & la Faine arrestent le ventre, cruës ou rosties; mais estant cuittes en l'eau, elles resserrent moins.

Ce qui est plus dur & plus sec s'humecte & s'amollit par la maturité ou par la coctiõ.

SECTION SECONDE.

DE TOVTES LES CHOSES QVI FONT la santé, & principalement des alimens & des exercices.

CHAPITRE PREMIER.

De la preparation des alimens & de tout ce qui se doit obseruer dans leur vsage.

Art. 1. *De toutes les preparations de la chair, de leurs especes & de leurs proprietez.*

LA chair grasse est brulante & laxatiue. La chair confite ou gardée dans le vin, seche & nourrit, elle seche à cause du vin, elle nourrit de sa nature propre. La chair confite au vinaigre échauffe moins, à cause du vinaigre, mais elle nourrit suffisamment. La chair confite au sel, nourrit moins à la verité, à cause que le sel épuise son humidité; toutefois elle seche, elle amaigrit & lache le ventre. Voicy les moyens & manieres de dépoüiller

chaque aliment de ses facultez excessiues, & de luy en donner de meilleures. Toutes les choses viuantes, toutes les plantes & tous les animaux se font de feu & d'eau, ils s'en nourrissent & s'en augmentent, ils se resoudent en ces deux elemens. Il faut donc emporter la force & la crudité des plus durs alimens, en les boüillant & les refroidissant à plusieurs & diuerses fois. Il faut, au contraire, adjoûter de la chaleur, & donner de la force à ceux qui sont aqueux, humides & foibles, en les brulant & rotissant, car ainsi leur humidité se dissipe. Ce qui est mol & trop humide se desseche; ce qui est dur s'amollit & s'abbreuue. Ce qui est trop salé se dessale, en se trempant & en boüillant. Ce qui est acre & amer se tempere, en se meslant auec les choses plus douces; ce qui est âpre, austere & rude s'addoucit par le meslange de la gresse. On peut iuger de la preparation de tous les autres alimens, par celles que ie viens de dire.

La dureté des alimens chauds & secs s'emporte par la vicissitude de boüillir & de se refroidir; la mollesse de ceux qui sont trop aqueux se corrige en les rostissant.

LES alimens rostis ou grillez resserrent dauantage que ceux qui sont crus ou boüillis, à cause que le feu resout l'humeur aqueuse, il en fait écouler la graisse, qui enflamme. Le rosti donc, estant dans l'estomach prent toute son humidité, il bouche tous les orifices de ses venes, par sa chaleur & par sa secheresse. Il ferme le passage des humeurs qui ont coûtume de retourner du corps au ventricule. Les alimẽs qui viennent des païs arides, secs & brulans, échauffent tous & sechent, ils donnent plus de force au corps. Dans vne masse égale ils pesent dauantage, ils sont plus fermes & plus remplis de suc, que ceux qui viennent de lieux frois, humides, & abbreuuez d'eau. Car ils sont toûjours plus humides, plus froids & plus legers. Ce n'est donc pas assez de connoistre la force & la vertu des alimens, des breuuages & des animaux mesmes, il faut sçauoir aussi le pays d'où ils viennent. Que si on veut tirer vne plus forte nourriture de mesmes alimens, de mesmes breuuages & de mesmes animaux, il faut les prendre dans des lieux secs & chauds. Si on veut l'auoir plus humide & plus facile à digerer, il faut la prendre dans les lieux abbreuuez d'eau.

Art. 2. *Maximes du regime de viure tirées de l'vsage des alimens.*

LES choses douces, acres, ameres ou salées; celles qui sont fortes & charnuës échauffent d'elles-mesmes, n'importe qu'elles soient seches ou humides. Les plus seches d'elles mesmes dessechent toutes & échauffent; les plus humides ramollissent & humectent, en échauffant; elles lachent beaucoup plus le ventre que les seches. Car enuoyant au corps dauantage de suc, elles en attirent aussi beaucoup plus au bas ventre, qui se décharge par

les selles, en s'humectant. Les breuuages, & les alimens qui desséchent en échauffant, sans prouoquer l'vrine, le crachat, ni les selles, ne desseché͂t le corps qu'en épuisant l'humidité, dā͂s ses trois coctions. L'aliment qui échauffe en prend vne partie; la chaleur des esprits & du temperament en dissipe beaucoup; le reste s'en va par les pores, estant subtilisé par la chaleur de l'aliment, du corps & des esprits. Les choses douces, huileuses, & grasses remplissent & saoulent; car vne prise mediocre de ces alimens se repand beaucoup, & s'échauffant, elle emplit l'estomach, elle repare les humeurs & les esprits, elle les calme en se distribuant.

Du moyen de se rassasier beaucoup, en ne mangeant guere, & de ne se guere rassasier, encore qu'on mange beaucoup.

LES alimens, au contraire, aigres, salez, acres, & austeres; ceux qui sont forts, rudes, grossiers, & dessechans épuisent les humeurs, ils les émeuuent, & les dissipent, ouurant l'orifice des venes. Les alimens desficcatifs, ceux qui piquent ou resserrent, excitent des frissons, ils ramassent le sang qui est dans les parties, le reduisant en moins de place; en consumant l'humeur tous les vaisseaux s'épuisent. Si on veut donc, se remplir, ne prenant guere d'aliment, ou s'épuiser, quoy qu'on en prenne dauantage, il faut manger les choses que i'ay dittes. Les animaux nouuellement tuez, & la chair fraiche, a plus de force que celle qui est vieille & gardée, puis qu'elle est proche de sa grande vigueur & de la vie. La chair vieille & gardée long-temps est plus laxatiue, & plus facile à digerer que la fraiche, elle est plus proche de sa corruption. Les choses cruës font des rapports, à cause que leur coction, qui deuroit estre faitte par le feu, se fait au ventricule, qui est plus foible que l'aliment qu'il est contraint de digerer. Les bisques & les fricassées qui se font de diuers meslange, sont brulantes & humides, elles contiennent force choses grasses, chaudes & ignées; elles en ont aussi de contraires. La chair boüillie dans l'eau salée est la meilleure & la moins brulante.

Art. 3. *De l'vsage du bain, du coït, du vomissement, & autres actions.*

VOICY ce qu'il faut remarquer touchant le bain; l'eau naturelle, & propre à boire, humecte & raffraichit, elle communique à tout le corps l'humidité. Le bain d'eau de mer, ou d'eau salée, seche & échauffe; car estant chaud de sa nature, il attire & resout l'humidité des parties. Le bain chaud amaigrit, & refroidit, si on le prend à iûn, car il dissipe l'humidité des parties par sa chaleur; & la chair estā͂t épuisée d'humidité, le corps se refroidit & se diminuë. Le mesme bain fait le contraire à celuy qui a bien mangé, il échauffe & humecte, car il répand le sang qui est en la surface, il grossit les parties. Le bain froid a vn effet contraire à celuy

qui est chaud, il échauffe en quelque maniere vn corps à iûn. Il desseche, il épuise l'humidité, si on est apres le repas, la portant aux vrines; puis il remplit les venes de la partie plus seche, que la froidure arreste. L'air desseche le corps de ceux qui ne se baignent point, aussi-bien que de ceux qui ne se seruent point d'onction; car la pommade échauffe, humecte & amollit. Le Soleil & le feu dessechent, à cause qu'estant secs & chauds d'eux-mesmes, ils tirent à eux l'humidité. L'ombre au contraire, & le froid mediocre, humectent; ils donnent dauantage au corps qu'ils ne luy ostent. Toutes les sueurs en sortant dessechent & amaigrissent, elles emportent du corps l'humidité.

De l'action venerienne, du vomissement, & de leurs effets.

L'ACTION Venerienne amaigrit, elle humecte & échauffe. Elle échauffe, à cause du trauail & de la perte de la plus douce humidité; elle amaigrit, à cause de l'éuacuation du meilleur suc; elle humecte, à cause de l'épanchement du reste de la fonte du corps. Le vomissement amaigrit, euacuant la nourriture; & toutefois il ne desseche pas, si on se conduit bien le iour suiuant. Au contraire il humecte, à cause qu'augmentant l'appetit, il fait manger plus que de coutume; & à cause que sa violence fond le corps & humecte. Que si le iour suiuant on laisse dissiper cette fonte du corps à sa propre chaleur, & qu'on ne prenne que peu à peu la nourriture, il desseche. Le vomissement lache le ventre qui est dur & trop resserré, en l'humectant; il le resserre quand il est libre, ou mesme lache par excés, epuisant son humidité. Si donc, on veut qu'vne forte diarrhée s'arreste, il faut manger auidement, & reuomir bien-tost apres, auant que l'aliment descende & se digere, ne prenant que des choses dures, astringentes & deficcatiues. Si au contraire on veut lacher le ventre, il est vtile de garder fort longtemps la nourriture, & de prendre confusément des choses acres, salées, douces & huileuses, à boire, & à manger.

Art. 4.

Des effets du sommeil, de loisiueté, & de l'excès du chaud & du froid dans les entrailles.

LE sommeil amaigrit & refroidit, quand on n'a point mangé, dissipant les humiditez. Si le sommeil est de longue durée, il échauffe aussi dauantage, il fond la chair, il dissout tout le corps, & le rend foible. Le sommeil au contraire humecte, si on le prend apres le repas, en échauffant & distribuant la nourriture à toutes les parties; il seche grandement apres la promenade du matin. L'insomnie fait mal à ceux qui ont bien mangé, empeschant la digestion; elle amaigrit, à la verité, ceux qui sont à iûn, mais elle leur fait moins de mal. La paresse humecte & affoiblit le corps, car les esprits estant oisifs, & en repos, n'épuisent point l'humi-

La monositie dité; le trauail au contraire, desseche grandement, il fortifie. Ne manger qu'vne fois à chaque iour amaigrit & desseche; il arreste le ventre, à cause que ses humiditez, & celles qui refluent de toute l'habitude, se dissipent & cõsument, par la chaleur du tour du sang & des esprits. Disner & manger plusieurs fois ont des effets contraires à l'vnité de repas. Le breuuage d'eau chaude, & celuy d'eau froide, amaigrissent tousjours également. Mais l'air, la nourriture, ou le breuuage excessiuement frois, époississent & arrestent l'humidité dans les entrailles. Ils étrecissent mesme les cauitez interieures, ils resserrent le ventre, par leur grand froid & épaississement, car il surmonte l'humidité du tour du sang & des esprits. La chaleur excessiue de ces choses a le mesme effet, elle les arreste & épaissit tellement, qu'elles sont incapables de se distribuer. Tous les breuuages qui échauffent le corps, sans faire neantmoins aucun excés, & ne nourrissent point, épuisent ses humiditez, & raffraichissent. Car l'humidité des entrailles se conuertit en vents, qui les remplissent, & raffraichissent tout le corps.

CHAPITRE SECOND.

De l'exercice, de ses especes, de leurs proprietez, & de la laßitude.

Art. I. *Des exercices de l'ame, des sens, & du corps.*

IE dois dire à present la force de tous les exercices, & en rapporter les especes. Il y en a qui se font doucement, d'eux-mesmes, & sans instruction ni artifice, comme l'action de la veuë, de la voix, de l'oreille, & de l'imagination. La veuë trauaille, quand l'ame se rend attentiue à regarder; car elle s'agite & s'échauffe, & son échauffement la desseche, dissipant son humidité. L'ame trauaille aussi & se remuë, quand vn son va frapper l'oreille, elle s'agite, & les esprits s'échauffent & se dessechent. L'ame trauaille & se remuë sans cesse dãs la veille; elle s'échauffe & se desseche, par ses soins ordinaires, ou par l'estude; elle dissipe les humeurs, elle épuise le sang, & amaigrit le corps. Les exercices de la voix, qui sont la lecture, la parole & le chant émeuuent aussi le sang & les esprits; lesquels estans plus agitez, se dechessent & s'échauffent, ils consument l'humeur qui nourrit les parties. De tous les exercices du corps, la promenade est le plus doux & le plus na-

Que la promenade est le plus naturel

turel ; & toutefois elle se fait auec vn peu de force & violence. Ie rapporteray ses especes, & leurs proprietez.

de tous les exercices.

Des effets de la promenade à iûn, apres souppé, & aprés les exercices violens.

LA promenade apres souppé desseche l'estomach, tout le corps, & le bas ventre mesme, elle n'y laisse pas amasser la bile. Le mouuement échauffe tout le corps & les alimens mesmes, desquels la chair tire & reçoit l'humidité, elle ne permet point aux humeurs superfluës de grossir le bas ventre. Ainsi le corps s'emplit, & le ventre s'épuise ; il s'amaigrit, à cause que le corps qui se remue s'échauffe, son plus pur aliment s'épuise. La chaleur en consume vne partie, l'autre s'exhale & se rejette auec l'air, la troisiéme s'en va par les vrines. L'excrement plus grossier & plus sec demeure, de sorte que le ventre, & toutes les parties, s'épuisent & se dessechent. La promenade du matin amaigrit tout le corps, elle rend plus legeres, plus promptes, & plus alegres toutes les parties de la teste, elle degage le bas ventre. Elle amaigrit, à cause que le corps s'échauffe en s'émouuant, les excremens & les humeurs se subtilisent ; l'air en emporte vne partie, l'autre sort en se mouchant & en crachant, le reste se consume, par la chaleur du sang & des esprits. La promenade du matin lache le ventre, à cause qu'estant chaud de sa nature, l'air frais qui se saisit de toutes les parties superieures, repousse en bas la bile, la chaleur cede & obeït à la fraicheur. La promenade du matin rend la teste legere, à cause que le ventre, qui est chaud de luy-mesme, s'éuacuant, attire les humeurs à soy de toutes les parties, & principalement de la teste, laquelle estant euacuée, les organes des sens en sont plus libres, l'œil & l'oreille s'éclaircissent, on en est plus alegre. La promenade qui se fait apres les exercices violens, purifie tout le corps, elle amaigrit ; elle ne permet pas que la colliquation de la chair, qui vient de ces exercices, se retienne, car elle l'euacue.

Art. 2.

De la course, & de tous les autres plus violens exercices.

VOICY ce que fait la course, celle qui est longue, sans retour, & qui s'augmente peu à peu, échauffe tout le corps, elle digere les humeurs, elle les distribue ; elle surmonte la force des alimens plus indigestes, dans la chair mesme. La course droitte toutefois, rend le corps plus lourd & plus grossier, que celle qui se fait en rond ; elle est plus necessaire en hyuer qu'en esté, & à ceux qui mangent beaucoup. La course qui se fait estant habillé, a le mesme effet, mais elle échauffe dauantage, elle rend le corps plus humide. On se remue tousjours dans vn mesme air, puis qu'il est arresté dessous l'habit ; l'air libre n'éuente point le corps, c'est pourquoy sa couleur est tousjours pâle ou iaune, elle n'est iamais bon-

ne. La course donc, auec vn habit est vtile à ceux qui sont fort desſechez, à ceux qui veulent s'amaigrir, estant trop gras, & aux vieillards, à cause que leur corps est froid. La course qui a ses reprises, & l'exercice du masneige, liquefient moins le corps, & toutefois ils amaigrissent dauantage ; à cause que le grand trauail qui se fait à l'exterieur retire & éuacuë l'humidité de l'habitude, il rend le corps plus gresle, & le desseche. La course en rond liquefie moins la chair, elle amaigrit pourtant, elle appetisse l'habitude & le bas ventre ; à cause principalement qu'elle oblige à respirer plus frequemment, & qu'elle attire toutes les humeurs au dehors.

De la luite & de tous les autres exercices violens.

LES grands ébranlemens de tout le corps dessechent, veritablement, tout à coup, mais ils sont incommodes, ils sont contraires à la santé. Ils roidissent & enflamment les fibres, à cause qu'échauffant également tout le corps, ils dessechent le cuir extremement. Ces ébranlemens roidissent aussi la chair, ils la ramassent moins, à la verité, que la course en rond, & toutefois ils en épuisent les humeurs. La danse & les éleuemens échauffent moins la chair, mais ils éguisent l'ame, le corps & les esprits, ils dissipent les vents. La luite & les frictions exercent dauantage l'exterieur du corps, elles échauffent la chair, elles l'augmentent & la fortifient. La friction endurcit les parties qui sont solides d'elles-mesmes, elle dilate les vaisseaux. Ainsi les nerfs qui sont dans la chair se ramassent, & ses cauitez s'élargissent, toutes les venes se dilatent. Car la chair qui s'échauffe & se desseche, attire à soy la nourriture, par les venes, & s'en augmente. Le roulement fait quasi de mesme que la luite, si ce n'est qu'il desseche dauantage, & qu'il engendre moins de chair, à cause de la poudre. La luite qui ne se fait que du bout des mains, amaigrit le reste du corps, tirant en haut toute la chair, le sang & les esprits. Le combat du balon & celuy de l'extremité des mains font quasi de mesme.

L'EFFORT qu'on fait de retenir l'haleine a le pouuoir d'élargir les conduits, de subtiliser la peau, & de pousser toutes les humeurs entre cuir & chair. Les exercices violens qui se font estant frottez d'huile ou sur le sable, sont trés-differents, puis que le sable est froid & l'huile est chaude. L'huile donc grossit la chair, elle l'augmente en hyuer, à cause que le froid empesche la dissipation des humeurs. L'huile au contraire produit vn excés de chaleur, qui liquefie la chair en esté, parce qu'elle est échauffée par la saison, par la chaleur de l'huile, & par le grand trauail, au mesme temps. Le sable grossit le corps en esté, parce qu'il est raffraichissant, il
ne

ne permet pas aux parties de s'échauffer iusqu'à l'excés; mais en hyuer il le refroidit, il gele tout le corps de froid. Le fable donne au corps vn raffraichissement vtile & agreable en esté, s'y arrestãt vn peu de temps, apres cet exercice. Car le trop long sejour desseche par excés, il endurcit le corps, comme du bois. La friction d'huile & d'eau ramollit, elle ne permet pas au corps de s'échauffer excessiuement.

Art. 3. *De la lassitude, de ses especes, & de leur guerison.*

CEVX qui ne font iamais d'exercice se trouuent fatiguez & lassez du moindre trauail; car il n'y a pas vne des parties de leur corps qui soit accoûtumée à son propre trauail, ni à faire parfaittement son action. Ceux qui s'exercent d'ordinaire se lassent bientost d'vn trauail, auquel ils ne sont pas accoûtumez. Ils se lassent aussi des exercices, ausquels ils sont habituez, s'ils les font trop long-temps, auec violence. Ce sont là trois especes de lassitudes differentes, qui ont aussi chacune leurs effets. Ceux donc, qui ne font iamais d'exercice ont toûjours la chair molle & si humide qu'ils fondent tout en eau, si-tost que leur corps s'échauffe, par le moindre trauail. La colliquation qui s'écoule & s'en va par la sueur, ou par les autres égouts du corps, ne fait aucun ressentiment ni douleur en la partie qui s'éuacuë, contre son ordinaire. C'est la colliquation qui s'arreste qui fait des maladies, dans toutes les parties qui la reçoiuent, car elle est ennemie de la nature, elle est contraire à tout le corps. Elle ne croupit pas également en toutes les parties; elle se répand dans les chairs & dans tous les visceres, où elle fait des maladies, iusqu'à ce qu'elle en sorte.

LA colliquation, qui ne circule point, s'échauffe & se corrompt en croupissant, elle corrompt aussi les humeurs qui la rencontrent en leur chemin. Si donc, cette colliquation est abondante, elle altere toutes les humeurs, elle corrompt le sang, elle échauffe aussi tout le corps, elle allume vne grande fiévre. Car le sang venant à boüillir, & estant attiré violément, par les chairs & par les entrailles, celuy qui est dans les vaisseaux fait son tour plus soudainement. L'air qui entre & ressort sans cesse, par les pores, purifie tout le corps; & l'humeur croupissante se subtilise en s'échauffant, elle est poussée dehors par les pores du cuir, elle se change en sueur chaude. Apres que cette maligne colliquation est dissipée, le sang se restablit en sa constitution naturelle, & en son mouuement, la fiévre quitte, & la lassitude se guerit, principalement au troisiéme iour. Cette lassitude se guerit par les estuues, & par les bains chauds, qui subtilisent l'amas de la colliqua-

La guerison de la pre-

miere espece de lassitude.

tion qui l'a produitte. Les promenades violentes, l'amaigrissement, & le ieune en dissipent le reste. Enfin le corps se restablit en son ancien estat, il se remplit par les frictions douces, continuées long-temps, & faittes auec l'huile, de crainte d'échauffer violemment. Il se remet par les bons alimens, par les onctions émollientes, par les sudorifiques, & par toutes les choses qui ramollissent doucement.

Art. 4. *De la seconde & de la troisiéme especes de lassitude, & de leurs guerisons.*

CEVX qui se sont accoutumez à l'exercice, se lassent incontinent par vn trauail, qui ne leur est pas ordinaire. La chair de la partie, qui fait cet exercice extraordinaire, se liquefie facilement, estant humide & molle; de mesme que la chair de chaque autre partie se fond, par son propre exercice. Il faut donc necessairement que l'excessiue humidité de cette chair se fonde, qu'elle se separe des autres, & qu'elle s'époississe, comme il se fait en la premiere sorte de lassitude. Cette lassitude se guerit par les exercices accoutumez. Par leur moyen la colliquation retenuë se subtilise, en s'échauffant, & se rejette. Tout le reste du corps ne se ramollit & ne s'humecte point, faute de trauailler à l'ordinaire. Il faut en ce rencontre se seruir aussi du bain tiede & des frictions douces, de mesme que deuant. Quant aux estuues, il n'en est pas besoin; le trauail ordinaire est suffisant pour échauffer les humeurs amassées, pour les subtiliser & les pousser dehors. Les exercices accoutumez produisent aussi des lassitudes, en cette sorte. Le trauail ordinaire & mediocre ne fait iamais de lassitude. Mais si-tost qu'il est excessif, il épuise toutes les humeurs, il desseche la chair, il y excite des douleurs & des frissons, en l'échauffant; & mesme il fait vne longue fiévre, si on n'y prend bien garde. Il faut en premier lieu qu'on se baigne aussi quelque peu, comme deuant; que le bain ne soit que tiede, & qu'au sortir on boiue du vin foible & humectant. Il faut qu'en suitte on mange de plusieurs sortes de viandes en abondance, & qu'on boiue force petit vin, ou s'il est fort qu'on le trempe beaucoup. Qu'on demeure long-temps en cet estat, & iusqu'à ce que les venes s'emplissent & s'enflent; puis qu'on vomisse, & qu'on se tienne vn peu debout, auant que de dormir à l'aise. En suitte qu'on reprenne insensiblement la façon de viure ordinaire; qu'on augmente durãt six iours, les alimens & les exercices, affin de s'arrester à son trauail, & à sa nourriture accoutumée.

VN corps aride, & desseché iusqu'à l'excés, peut s'humecter par le moyen de ce regime, sans employer vn autre excés. Si on pouuoit connoître de cõbien le trauail surpasse l'aliment, ce seroit fort

bien fait de le guerir, par vne nourriture mediocre & proportionnée. Or il est impossible de connoître precisément la proportion du trauail & de l'aliment. Neantmoins l'excés du trauail peut se guerir par le regime que i'apporte, puis qu'vn corps épuisé peut se remplir & s'humecter. Car si on prend de toute sorte de breuuage & d'aliment, chaque partie du corps prend de chacun ce qui luy est plus propre ; elles s'en humectent & remplissent. Tout ce qu'on prend de superflu s'en va par le vomissement. Le ventre qui s'épuise, reçoit la superfluité des chairs de toute l'habitude ; & neantmoins elles retiennẽt ce qui est necessaire & proportionné. Si ce n'est que la violence des vomitifs, ou du trauail, ou de quelque autre revulsion considerable les en empesche. Celuy qui donne peu à peu la nourriture, en l'augmentant de iour en iour, rétablit doucement & surement tout le corps.

LIVRE TROISIEME, DV REGIME de viure, & de ses vtilitez, selon la difference des temperamens, & de la condicion des personnes.

CHAPITRE PREMIER.

Du regime de viure vtile au commun des Hommes.

Art. I. *Qu'il est impossible de prescrire vn regime de viure tres-exact.*

ON ne sçauroit prescrire si parfaittement le regime, que de donner la mesure précise & la proportion tres-exacte des alimens & du trauail, plusieurs choses en empeschent. Premierement la nature des hommes est differente : il y en a de maigres & d'autres gras. Ils ont ces qualitez plus ou moins, à l'égard d'eux-mesmes, en diuers temps, & à l'égard des autres choses externes. Les autres qualitez sont pareillement dissemblables, elles changent sans cesse. Diuers âges ont besoin de diuers regimes ; on doit dire de mesme de la situation des païs, du changement des vents, de la vicissitude des saisons, & de la constitution des années. Les alimens & les breuuages entr'eux, sont aussi fort differens. La diuersité des especes de bled, de vin & de toutes les au-

tres choses que nous beuuons & mangeons, font l'impossibilité de prescrire vn regime de viure tres-exact. I'ay neantmoins découuert tout ce qui prédomine en nous; ie reconnois si le trauail est plus fort que les alimens, ou les alimens que le trauail. I'ay trouué les moyens de remedier à chacun de ces deffauts. Ie sçay les naturels & les complexions plus propres à se bien porter; & les plus seurs moyens de préuenir les maladies. I'empesche les approches des maladies plus violentes, si on ne fait de tres-grandes fautes, & qu'on n'y retombe tres-souuent. Les medicamens sont necessaires à la guerison de ces grands maux; le regime de viure n'y est pas suffisant, puis qu'on en void mesme que les medicamens n'ont pû guerir. I'ay donc découuert & dit tout ce qui peut estre inuenté sur ce sujet; car d'en sçauoir la proportion tres-exquise, c'est vne chose impossible.

Qu'il faut en premier lieu auoir soin de la conseruation du commun des hommes.

IE veux premierement écrire ce qui est plus vtile au peuple, & dire les maximes plus necessaires à la conseruation du commun des hommes. I'entends ceux qui viuent des alimens qui se rencontrent, qui sont contraints de trauailler excessiuement, de voyager, & de s'appliquer aux fatigues des gens de mer. Ils s'addonnent aux ouurages tres-penibles qu'on a inuenté pour la vie. Il s'échauffent souuent plus qu'il n'est necessaire à leur santé, ils souffrent les rigueurs du froid extréme, & en toute autre chose ils viuent sans regle & sans mesure. Il faut que ces gens-là viuẽt en cette maniere de ce qui se rencontre. L'année se diuise en quatre parties, dont tout le monde a connoissance; ce sont l'Hyuer, le Printemps, l'Esté, & l'Automne. L'Hyuer commence au couché des Pleïades, il finit à l'Equinoxe du Printemps. Le Printemps commence à ce mesme Equinoxe, & il finit au leué des Pleïades. L'Esté suit le leué des mesmes Pleïades, & continuë jusqu'au leué d'Arcture. L'Automne acheue le cours de l'année, cõmençant au leué d'Arcture, & finissant au couché des Pleïades.

Ou gardien de l'Ourse.

Art. 2. *Du regime de viure vtile en hyuer.*

LE regime doit estre toûjours contraire à la saison; l'hyuer est froid & resserrant, il faut donc en hyuer ne manger qu'vne fois le iour, pourueu qu'elle soit bonne & abondante. Si ce n'est qu'on ait l'estomach sec & étroit, car alors on peut disner legerement, & soupper dauantage. Les alimens doiuent estre chauds, secs & grossiers, ils doiuent estre plus forts qu'aux autres temps. Il faut manger du pain, & toutes les viandes rosties plûtost que boüillies & humides; se seruir de breuuages couuerts, forts, & en petite quantité. Rejetter toutes les herbes, leurs sucs & leurs

decoctions ou breuuages,ne manger que de celles qui échauffent & deffechent. Il faut trauailler fortement, & s'exercer en toutes les manieres; courrir obliquement ou en rond, doubler le pas, & augmenter peu à peu sa viteſſe. Luiter long temps eſtant huilé, commencer doucement, & apporter en ſuitte la violence neceſſaire. Il faut encore ſe promener haſtiuement apres ces exercices; puis doucement apres ſouppé, dans vn lieu chaud, & à l'abry.

LES longues promenades du matin ſont neceſſaires,augmentez donc, peu à peu leur viteſſe iuſqu'à la violēce,& finiſſez de meſme en la diminuāt. Couchez-vous ſur la dure,allez de nuit & à toute heure,marchez, courrez ſur le grauier,ſuiuez les chiēs,pourſuiuez le gibbier; car tous ces exercices échauffent & amaigriſſent; on doit les pratiquer ſouuent. Si on veut ſe baigner ſortant du combat de la luitte, on le peut dans l'eau froide, le bain d'eau tiede eſt plus vtile, apres les autres exercices. On doit ſe ſeruir auſſi du vomiſſemēt,& que les plus humides vomiſſent trois fois à chaque mois. Que les plus ſecs & bilieux vomiſſent deux fois ſeulement, apres auoir mangé de toute ſorte d'aliment. Qu'en ſuitte ils ſe remettent inſenſiblement à leur nourriture ordinaire, durant trois iours; & qu'alors ils trauaillent moins & plus doucement que de couſtume. Il faut vomir, eſtant rempli de chair de bœuf ou de cochon,& de tels autres alimens indigeſtes,pris par excés. Il faut vomir apres les mauuais alimens, comme apres le laictage, les choſes douces,graſſes & qu'on n'a pas accouſtumé. Il eſt vtile auſſi de vomir apres l'yureſſe, apres le changement de nourriture, & apres les voyages.

Que les hommes & les plantes doiuent eſtre hyuernés.

IL faut ſe rendre le corps net à l'entrée de l'hyuer,& exempt de toute ſorte de ſuperfluité, ſinon de l'excrement des viandes ordinaires,& de la colliquation des exercices. La promenade du matin eſt ſuffiſante quand tout le corps commence à s'échauffer; il en eſt de meſme de la courſe. En tout le reſte de l'hyuer il faut éuiter les excés de l'exercice: car il eſt plus vtile au corps de s'hyuerner,& d'endurer vn peu de froid, dans ſa ſaiſon, que d'eſtre touſiours en chaleur,par le moyen de l'exercice. Les arbres n'ont iamais de force, ni de ſanté parfaitte; ils ne rapportent point de fruit s'ils ne ſont hyuernez & fortifiez par la froidure. On doit neantmoins trauailler grandement en cette ſaiſon, ſi l'extréme laſſitude n'en empeſche. Ie donne les plus fortes preuues de la perfection du regime que j'enſeigne. Le corps des animaux ſouffre la meſme choſe que l'hyuer, puis qu'il eſt froid & reſſerré; il

est tres difficile de s'échauffer par le trauail. Il faut beaucoup de temps pour dissiper fort peu des excremens qui se renferment dans les entrailles. D'ailleurs, l'occasion du trauail est courte, & le temps du sommeil est long; puis que le iour est tres-court en hyuer, & la nuit tres-longue. Ainsi la brieueté du temps ne permet pas qu'on trauaille excessiuement.

Art. 3. *Du regime de viure vtile au Printemps.*

IL faut donc garder ce regime quarante-quatre iours, depuis le couché des Pleïades, iusqu'au Solstice d'hyuer; durant lequel on doit estre en repos & sur ses gardes, sans s'exercer violemment. Gardez le mesme regime quarante autres iours apres le Solstice. Mais quād le temps s'addoucit, & qu'il ramene le Zephyre, il faut aussi durant quinze iours suiure le temps, auec le regime, iusqu'au leué du gardien de l'Ourse, où l'Harondelle commence à voler. Il faut passer les trente-deux iours qui suiuent auec vn regime plus diuersifié, pour se conduire en bon estat à l'Equinoxe. Il faut donc, se nourrir tousiours selon que le temps change, auec des alimens plus legers & humides; prenez-en de moins forts, & des breuuages aqueux en plus grande abondance. Il faut aussi trauailler moins pour gagner le printemps plus doucement. Dans l'Equinoxe le temps est déja doux, les iours s'allōgent, & les nuits s'accourcissent. La saison deuient peu à peu chaude & seche; le regime pourtāt doit estre encore nourrissant, & les breuuages forts.

D'Arcture.

Les plantes produisent aussi à l'homme en esté toute sorte de rafraischissement.

IL faut donc, que les hommes qui ont de l'esprit, tiennent leur corps humide & frais en cette saison, par vn regime conuenable. Si les plantes qui n'en ont point, se font alors, d'elles-mesmes, vn secours contre la chaleur, par l'accroissement de leurs feüilles & du grand ombre. Le regime ne doit iamais estre changé soudainement; il faut diuiser le Printemps en six parties, qui sont six fois huit iours. Dans les premiers huit iours, il faut diminuer de l'exercice & de sa violence; prendre des alimens plus legers & humides, & des breuuages moins couuerts, s'exercer au Soleil à la luite, estant frotté d'huile. Changez insensiblement de semaine en semaine les qualitez & la quantité de chacun de ces alimēs & de ces breuuages, aussi bien que des exercices. Diminuez les promenades qui se font apres le souppé, retranchez-en la plus grande partie. Ne retranchez gueres toutefois, de la promenade du matin. Prenez de la maze, au lieu de pain; prenez aussi des herbes cuittes. Meslez également le boüilli auec le rosti; baignez vous, & disnez vn peu; frequentez moins les femmes, & vomissez plus rarement. Le vomissement de seize iours en seize

iours eſt vtile au commencement; en ſuitte il doit eſtre plus rare, affin de garnir le corps de chair plus nette,& le munir en ce temps-là d'vne nourriture plus humide, iuſqu'au leué des Pleïades. L'eſté commence alors, on doit employer vn regime contraire à ſa chaleur & à ſa ſechereſſe.

Art. 4. *Du regime de viure vtile en eſte & en automne.*

IL faut diminuer la nourriture au leué des Pleïades, la choiſir plus legere & plus humide; manger bien plus de maze que de pain, & la prendre raſſiſe & peu broyée. Boire l'eau ſimple en abondance, ou des breuuages foibles & delicats. Diſner legerement,& dormir apres le repas,durãt quelque heure. Euitez l'excés du boire & du manger; beuuez ſuffiſamment dans les repas,& fort peu le reſte du iour; ſi vous n'eſtes contraint par vne extraordinaire chaleur & ſechereſſe. Mangez de toute ſorte d'herbes cuittes; mangez-en auſſi de cruës, à la reſerue toutefois, de celles qui échauffent, qui brûlent ou qui deſſechent. Il ne faut point ſe faire vomir, ſi on n'y eſt forcé par quelque extraordinaire plenitude; ne guere voir les femmes,& ſe baigner ſouuent dans de l'eau claire & tiede. Le fruit eſt indigeſte, il eſt plus fort que le temperament de l'homme; on peut donc s'en paſſer. Si neantmoins on en mange, il vaut mieux s'en ſeruir auec les autres nourritures, & on fera fort bien.

EXERCEZ vous à la courſe qui ſe fait en rond, à celle qui ſe fait tout droit, ou auec repriſe, pourueu qu'elle ne ſoit ni longue, ni violente & ſoudaine. Promenez-vous à l'ombre; luitez ſur le grauier, affin de vous moins échauffer, car le roulement dans le ſable eſt plus vtile que la courſe, puis qu'il raffraiſchit le corps, épuiſant ſon humidité. La promenade apres ſouppé n'eſt neceſſaire que pour eſtre debout, affin que l'aliment deſcende; mais celle du matin eſt tres-vtile. Euitez l'ardeur du Soleil, & la fraiſcheur du ſoir & du matin; & ſur tout celle qui ſort des fleuues, des eſtangs, ou des païs couuerts de neige. Attachez-vous entierement à ce regime, iuſqu'au Solſtice, ou retour du Soleil d'eſté; affin de retrancher alors tous les alimens qui échauffent & qui deſſechent, & les breuuages forts, couuerts & vineux. Oſtez auſſi le pain, ſi vous n'en accordez vn peu pour le plaiſir, à cauſe qu'il eſt plus agreable que la maze. Tout le reſte du tẽps de l'eſté, prenez des alimens legers, raffraiſchiſſans & humides,& des breuuages delicats & aqueux. Continuez iuſqu'au leué d'Arcture ou gardien de l'Ourſe, qui eſt enuiron l'Equinoxe, & contient trois mois entiers.

Le ſerain doit eſtre éuité.

LE cõmencement de l'automne eſt à l'Equinoxe; c'eſt vn paſſage

pour se conduire dans l'hyuer; il faut dōc garder ce regime, pour y entrer plus seurement. Euitez les grands changemēs & les soudaines vicissitudes de la chaleur & de la froidure, qui sont ordinaires à l'automne, par le moyen d'vn gros habit. Il faut en ce temps-là se remuer & s'agiter auant que se deshabiller; puis se frotter, & combattre à la luite, estant huilé; & augmenter insensiblement la violence de ces deux exercices. Il faut se promener dans le temps le plus chaud du iour, & prendre le bain tiede; retrancher les sommeils qui sont ordinaires en esté, le long du iour. Prenez des alimens plus chauds qu'en esté, plus abondans & moins humides. Prenez du vin plus noir, & des breuuages plus couuerts, de force mediocre, & moins aqueux qu'auparauant; mangez aussi moins d'herbe. Continuez le regime de l'automne, retranchant tousiours quelque chose des alimens & des breuuages de l'esté; & adjoustant de ceux de l'hyuer, sans prendre neantmoins leurs forces entieres. En sorte que dans le cours de quarante-huit iours, qu'il y a depuis l'Equinoxe iusqu'au couché des Pleïades, vous approchiez du regime qu'on garde, & qui est vtile en hyuer.

CHAPITRE SECOND.

Du regime de viure vtile aux Grands, & des moyens de preuoir la plenitude & de preuenir ses maladies.

Art. I. *Du regime le plus accompli, & en quoy il consiste.*

IE donne ces conseils au peuple & plus grande quantité des hommes qui sont contraints de viure selon la necessité de leurs affaires, & de mettre leur vie au hazart. Tels gens n'ont pas les moyens de s'appliquer entierement à la conseruation de leur santé, & de negliger leur famille. I'ay découuert vn autre regime qui paruient iusqu'au plus haut poinct de la perfection possible. Ce regime est celuy des Grands & de tous ceux qui peuuent s'en seruir, en ayant les commoditez. Il est pour ceux qui sçauent que toutes les choses de la vie sont inutiles, si on ne iouït de la santé. C'est par la santé seule qu'on possede les biens de la fortune, du corps, & mesme de l'esprit; sans elle les sciences, les honneurs & les dignitez sont toutes infructueuses. Cette admirable découuerte est honorable à moy, qui en suis l'inuenteur, & grandement profitable à ceux qui l'apprennent. Or pas vn des anciens

anciens iuſqu'à preſent, ne s'eſt efforcé de produire vne doctrine, que ie croy de beaucoup preferable à toute autre. Cette doctrine conſiſte à preuoir tout ce qui arriue à l'homme, auparavant la maladie, & à connoiſtre euidemment tout ce que le corps ſouffre.

Les ſignes du trop de nourriture, ſelon la diuerſité des complexions.

ON voit ſi on mange plus qu'on ne trauaille; ſi on trauaille plus qu'on ne mange: & en troiſiéme lieu, ſi l'aliment & le trauail ſont égaux en leurs forces. Car toutes les maladies viennent de ce que l'vne ou l'autre de ces choſes, ſurmonte; & la ſanté reſulte de l'égalité de leurs forces. Il faut que je parcourre le détail des ſymptomes qui en arriuent; & que je montre quels ſont les accidens, qu'on remarque en certains hommes, qui paroiſſent en bõne ſanté, à cauſe qu'ils mangent d'appetit, qu'ils vont & viennent, & qu'ils agiſſent à leur ordinaire, ayant la couleur bonne & l'embonpoint. Neantmoins ſans cauſe apparente, leurs narines s'empliſſent apres ſouppé. Alors il ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits tout pleins de morve. Mais ils ne manquent point le matin, de cracher & de moucher à l'aiſe, auſſi toſt qu'ils commencent à trauailler, ou à ſe promener. Ils reſſentent à la longue que leurs paupieres s'appeſantiſſent, le front leur demange, ils perdent peu à peu l'appetit & la couleur, l'enuie de boire diminuë.

Premiere ſorte de plenitude.

Art. 2. *Des ſignes de la plenitude ordinaire, aux plus temperés, de ſes ſignes, de ſes ſymptomes & de ſa gueriſon.*

AINSI les humeurs qui ſe portent continuellement à la teſte, ſe repandent en divers endroits, & font des fiévres, des friſſons & diuers autres accidens, ſelon le temps & le lieu, où leur plenitude ſe décharge. On prẽd tout ce qui leur arrive alors, pour la cauſe de la maladie, encore que la plenitude qui s'accroit à la longue, ſoit la ſeule & vraye cauſe qui les y precipite. Il ne faut pas attendre que ces fâcheux ſymptomes viennent les vns apres les autres; on doit s'oppoſer aux premiers, & reconnoiſtre que la nourriture eſt trop copieuſe, à proportion du trauail. Les humeurs qu'elle amaſſe font vne repletion, dont la nature ſe deffait, la rejettant par la morve & par les crachats, qui ſont ſa criſe. L'oiſiueté debilite la chaleur & le tour du ſang, la quantité des humeurs bouche aiſément les conduits de l'air; & ces meſmes humeurs ſe ſubtiliſent & ſe rejettent, auſſi toſt qu'on fait exercice.

CETTE plenitude ſe guerit de cette ſorte; il faut faire ſon exercice ou ſon trauail accouſtumé, ſãs ſe laſſer, & pour y paruenir, on ſe baigne en l'eau tiede, puis on prend de toute ſorte d'alimens & de breuuages, qu'on rejette tous en vomiſſant. Il faut rincer ſa bouche & la gorge meſme, apres auoir vomi, auec du vin fort & aſtringent, afin de reſſerrer l'orifice des veines qui s'élargiſſent quelque-

fois excessivement, & se font variçeuses, par l'effort des vomissemens. On doit en suitte se tenir debout & se promener à l'abry, fort peu de temps. Le jour suiuant il faut se promener vn peu plus, & toutefois trauailler moins & plus legeremēt que de coustume, à ses autres exercices. On ne doit point dîner, si c'est l'esté, si c'est vn autre temps, il faut manger vn peu, apres auoir vomy; & retrancher la moitié du souppé, qu'on prendroit en vn autre temps. Qu'on se promene au troisiéme jour, autant que de coustume, & qu'on fasse aussi tous les autres exercices à l'ordinaire. Qu'on reuienne plus lentement à se nourrir, qu'on ne se regle point à vne nourriture accoustumée, que cinq jours apres auoir vomy. Si on se troue bien de ce vomissement, il faut pouruoir au reste, trauaillant vn peu plus qu'à l'ordinaire, & prenant moins de nourriture. S'il reste encore des signes de plenitude, laissant deux jours entiers, apres auoir reglé la nourriture, il faut vomir vne seconde fois, & se conduire de mesme que deuant. Si ce n'est pas assez, & qu'il paroisse encore de la repletion, il faut faire vomir pour la troisiéme fois, jusqu'à ce que toute la plenitude se dissipe.

Art. 3. *Des signes de la plenitude de sang, de ses symptomes, & de sa guerison.* Seconde sorte de plenitude.

L'EXCEZ de nourriture à des effets tout differens en quelques-vns. La superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines, pour se répandre en diuers lieux, elle demeure en ses vaisseaux, où elle croît à mesure que l'excés de la nourriture, & l'oisiueté continuent. Le mouuement circulaire se fait en eux tres-foiblement; leur sang & leurs esprits ne vont pas aisement aux organes des sens. Au commencement de la plenitude, ils dorment tres-souuent & auec plaisir, le sommeil de la nuit ne suffit pas, ils dorment aussi de jour, si on ne les resueille. L'excessiue humectation des parties fait le sommeil. L'epanchement égal du sang & des esprits par tout le corps, & la plenitude des vaisseaux, où leur mouuement se doit faire, calme leur cours, de sorte qu'ils deuiennent presque immobiles. Quand donc leurs vaisseaux sont remplis, & qu'ils n'en peuuent plus receuoir, il faut que le corps se degorge; & que le tour du sang & des esprits décharge les humeurs aux egouts du bas ventre. Car s'opposant auec violence, à la distribution des nouueaux alimens, l'ame commence à se troubler. Le sommeil en ce temps n'est plus tranquille & agreable, on ne dort plus à l'aise, on est tousiours en trouble, on se figure continuellement des combats. Le corps & l'ame ont vne alliance si estroitte, que si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens. Celuy donc, qui vient à ce point, est

tout preſt de tomber dans vne funeſte maladie, de la qualité de laquelle il eſt facile de juger. Les maladies dépendent toutes de la nature des humeurs qui ſe rejettent, & des parties qui les reçoivent. Il ne faut pas eſtre ſi fol que d'attendre vn ſi grand mal-heur, ſi-toſt qu'on s'apperçoit de ſes moindres & premieres marques, il faut augmenter le trauail, & continuer long-temps l'abſtinence. Le traittement de celuy-cy doit eſtre, comme du premier; ſinon qu'il faut qu'il jeune plus long-temps, & mange moins.

Des ſignes de la plenitude de bile, de ſes ſymptomes & de ſa gueriſon.

Troiſiéme ſorte de plenitude.

ON en voit qui reſſentent vne douleur par tout le corps, ou en quelque partie qui eſt plus foible de nature, ou par accident. Leur douleur eſt, comme vne laſſitude, ils reſſemblent à ceux qui ſont abattus de fatigue. Ils croyent que le repos & la nourriture les doiuent reſtablir, ils ſe tiennent chez eux à faire bonne chere. Continuant ce regime, ils augmentent en eux la plenitude, juſqu'à ce que la fiévre les prend. Alors à peine reconnoiſſent-ils leur faute, il y en a qui ſe baignent, & cherchent des ragoux, pour manger dauantage. Ainſi la plenitude bilieuſe, ſe remuant par tout le corps, ſe décharge ſur le poulmon, qui s'agite ſans ceſſe; parce qu'il eſt chaud & ſubtil; elle y fait vne inflammation tres-perilleuſe, laquelle les reduit à l'extremité. Il faut pouruoir à cette plenitude auant que de tomber malade, & s'eſtuuer abondammẽt par tout le corps, auec des fomentations emollientes. On peut auſſi diſſoudre les humeurs, ſe baignant tout le corps, dans de l'eau chaude; & prendre en premier lieu, force viandes de haut gouſt, & meſme de ſalées, afin de les vomir plus aiſément. Il faut en ſuitte ſe tenir debout, & ſe promener quelque-temps, en lieu couuert, puis ſe recoucher pour dormir. Il faut auſſi le landemain matin ſe promener, & faire encore d'autres exercices mediocres qui doiuent s'augmenter & ſe diminuer peu à peu, comme deuant. Cette plenitude ſe doit diſſiper à force d'exercice, de promenade, & d'amaigriſſement. Si la fiévre ſuruient, faute de l'auoir preueuë, il ne faut rien donner durant trois jours, que de l'eau ſimple. Si le mal ceſſe dans ce temps, par ce regime, à la bonne heure, s'il continuë, le ſeul ſuc d'orge mondé, le guerira, dans quatre jours, ou au plus tard dans ſept; ſi la ſueur vient abondante. Il eſt bon d'employer l'onction propre à tirer les ſeroſitez, dans le temps de la criſe; car elle en eſt la cauſe, élargiſſant les pores.

Art. 4. *Des ſignes d'vne autre plenitude de bile, de*

IL y en a qui mangent plus qu'ils ne trauaillent, ils ſouffrent ces accidẽs de la repletion de bile. Ils ont la teſte douloureuſe & peſante, ils ſont abattus de ſommeil, apres les repas; de ſorte qu'ils ſer-

ses symptomes, & de sa guerison.

Quatriéme sorte de plenitude.

ment les yeux & leurs paupieres tombent, ils tressaillent en songeant,& sentent vne chaleur de l'humeur bilieuse,qui s'éleue continuellement à la teste, au lieu d'aller au ventre,où est son égoust naturel. Ils s'imaginent que leur teste s'allege par l'action venerienne, & neantmoins elle s'appesantit plus que deuant; car sa chaleur s'augmente & tire dauantage. Ainsi la teste attire à soy la bile & toutes les humeurs,dont elle se remplit; elle arreste le ventre, parce qu'il n'a plus son éguillon. Il est à craindre que la plenitude de leur teste ne se décharge sur quelque partie, qu'elle pourroit corrompre. Le moyẽ le plus prompt,de preuenir ces maux, est de prendre de l'Ellebore. Il faut en suitte augmenter peu à peu, la nourriture, & la prendre legere, raffraichissante & humide, pendant dix jours. Les alimens doiuent estre laxatifs, afin que le bas ventre deuienne le plus fort & décharge la teste, attirant les humeurs,par sa vacuité. Il faut courrir moderement tous les matins, se promener beaucoup, luiter estant huilé, disner & dormir en suitte vn peu de temps,apres disné. Suffit de se tenir debout apres souppé. L'onction & le bain dans l'eau tiede sont vtiles. L'entiere continence est necessaire. Si on veut se traitter plus doucement, & ne point prendre d'Ellebore; on peut vomir, ayant chargé son estomach de force viandes acres,douces & salées,apres s'estre baigné long temps.Suffit de se tenir debout apres le vomissement; mais le matin suiuant il faut se promener & s'exercer,comme j'ay dit, pendant six jours. Puis le septiéme jour se saouler & se remplir encore de semblables alimens,afin de reuomir de mesme, se promener,s'exercer & se nourrir, cõme devant. Il faut continuer quatre fois durant quatre semaines, à faire toûjours tout de mesme; à cause que la plenitude qui s'amasse à la longue, & peu à peu, doit s'épuiser de mesme. On peut pouruoir en suitte, à ce que le corps se reface, reprenant de là nourriture, & reuienne insensiblement à sa façon de viure accoustumée, à laquelle il doit se reduire.

Art. 5.

Des signes de plenitude de bile, en ceux qui ont l'estomach chaud, & de ses symptomes, & de sa guerison.

Cinquiéme sorte de plenitude.

VOICY d'autres symptomes de la repletion, qui se remarque en ceux qui digerent fort bien la viande, encore que les veines ne la reçoivent point, pour la distribuer,estant trop pleines. Le chyle se corrompt en l'estomach y croupissant, il se resout en vents & en vapeurs. A chaque fois qu'on mange; on se croit soulagé, le fort chasse le foible; le vent qui est leger quitte la place à la nourriture & se resout. Mais c'est bien pis le jour suiuant, le mal s'augmente, & les ventositez se fortifient de jour en jour. On deperit sans cesse,par cette vicissitude tres-frequente de soulagement & de re-

cheute. La corruption deuient,enfin,ſi forte en l'eſtomach, qu'elle ſurmonte aiſément la viande, laquelle n'eſt pas ſi toſt priſe, qu'elle ſe corrompt, elle s'échauffe & trouble tout le corps. Car elle fait vn flus de ventre,qu'on nomme diarrhoée,tant que la corruption des viandes s'éuacuë toute ſeule. Mais quand le ſang & les humeurs de tout le corps s'échauffent, leur flus deuient acre & piquant, il emporte la piece, vlcerant les boyaux, qui jettent le ſang clair. Cette euacuation douloureuſe s'appelle alors diſſenterie, qui eſt vne maladie dangereuſe & fort difficile à guerir. Il faut la preuenir, trauaillant d'auantage & mangeant moins. Il ne faut point diſner du tout, & retrancher la troiſiéme partie du ſouppé. Quant au trauail il faut courrir, ſe promener, & luiter plus qu'auparauant.La promenade du matin,& celle qui ſe fait apres la luite eſt neceſſaire. Apres auoir veſcu dix jours de cette ſorte, il faut redonner la moitié de la nourriture qu'on auoit retranchée; puis là deſſus faire vomir, & reuenir en quatre jours à l'ordinaire, augmentant peu à peu,la nourriture. Dix jours entiers eſtant paſſés, il faut reprendre toute la nourriture precedente,& reuomir encore. Vous guerirez reuenant peu à peu à la nourriture ordinaire, dans l'interualle de dix jours. On peut hardiment ordonner à ce malade de trauailler tant qu'il pourra.

Art. 6. *Des ſignes de froideur d'eſtomach & de crudité, de ſes ſymptomes, & de ſa gueriſon.* Sixiéme ſorte de plenitude.

LA repletion fait auſſi ces ſymptomes; quelques-vns reiettent le matin de petits morceaux de la viande qu'ils ont mangée la veille, ſans auoir aucun rapport aigre. Ils ont le ventre libre, & toutefois ils ne rendent pas tant d'excrement qu'ils prennent de nourriture, bien qu'ils en rendent aſſez,puis qu'ils n'en reſſentent point de mal. Ces perſonnes ont l'eſtomach froid euidemment, ne digerant pas la nourriture, dans le cours de la nuit, puis que ſi-toſt qu'ils ſe remuent, ils la rejettent toute cruë, & ſans eſtre commencée à digerer. Il faut fortifier l'eſtomach de ceux-cy, par le moyen des alimens & du trauail.Donnés leurs donc,du pain de farine entiere, leger & bien-leué, pour le tramper dans du vin noir, ou dans du boüillon de chair de porc. Qu'ils mangent du poiſſon boüilli dans l'eau ſalée. Qu'ils vſent de iarrets & d'eſpaules cuittes & recuittes; qu'ils prennent ſouuent des iambons, & autres chairs de porc bien cuittes.Qu'ils laiſſent le cochon,le chevreau & autres ieunes beſtes,leur chair eſt trop humide.Ils peuuẽt manger du porreau & de l'oignon cuit ou crud. Quant à la bete & au concombre, il faut les cuire. Qu'ils boiuent le vin pur & des breuuages forts; qu'ils dorment beaucoup, & qu'ils ne diſnent point le premier

iour. Qu'ils dorment apres les exercices violens. Qu'ils courrent, auec retour & reprise, doublant le pas insensiblement. Qu'ils luitent doucement, estant huilez. Qu'ils ne se baignent guere, & qu'ils se frottent plus souuent de pommade. Qu'ils se promenent aussi beaucoup tous les matins, & fort peu les apres souppé. La figue apres le repas leur est vtile, beuuant par dessus du vin pur. Ce regime guerit tost ou tard, & à la longue, cette foiblesse d'estomach qui vient de froid.

Des signes de chaleur d'estomach, de ses symptomes, & de sa guerison.

Septiéme sorte de plenitude.

IL s'en voit d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui ont des rapports aigres, si fâcheux apres le repas, qu'ils montent iusqu'à leur né. La bile infecte tout le corps de ceux-cy, à cause que la fonte de la chair & du sang, que l'exercice fait de iour en iour, est plus grande que ce qui s'euacuë, par le mouuement circulaire. C'est pourquoy ce qui en demeure affoiblit, & depraue la circulation des humeurs, il les corrompt, aigrissant toutes les viandes, par son pernicieux meslange. Ainsi la nourriture se change en rapports, & la colliquation des humeurs se repand entre cuir & chair. Elle oste la couleur, corrompant les esprits & le sang mesme; elle produit enfin la bouffissure & l'hydropisie. On preuient ces mal-heurs en deux façons. La premiere est qu'ayant vomy, par le moyen de l'Ellebore, on reuienne insensiblement à vne nourriture mediocre. Mais la plus sure consiste au bon regime, aux alimens, & aux breuuages.

BAIGNEZ-vous donc, en premier lieu, dans de l'eau chaude, & vomissez, ayant mãgé de toute sorte de viandes. En suitte reprenez vostre nourriture accoustumée, l'augmentant peu à peu, durant sept iours. Dix iours apres auoir vomy, reuomissez encores, & reuenez, comme deuant, à vostre nourriture. Vomissez la troisiéme fois de mesme sorte. Quant au trauail, courrez en rond soudainement vn peu de temps, agitez vous violemment, & vous frottez beaucoup. Soyez long-temps dans les grands exercices, & dans la luite, roulez vous dans le sable. Promenez vous long-temps apres ces exercices violens, & mesme apres souppé. Promenez vous aussi fort long-temps tous les matins, dans le lieu mesme des combats; le sable roule sous les pieds & desseche. Ne vous baignez jamais que dans l'eau chaude, & ne disnez point dans ce temps-là. Si la continuation de ce regime dissipe vostre plenitude en vn mois, à la bonne heure, viuez au reste, comme il faut. S'il en demeure des symptomes, continuez exactement vostre regime.

Art. 7.

Des signes de

IL y en a qui ont des rapports aigres à leur resveil, à cause que

leur plenitude se degorge, en dormant, dans le bas ventre, ou le mouuement circulaire est plus fort qu'aux autres temps; elle y corrompt la nourriture. Quand donc en s'éueillant, ils viennent à trauailler, ils respirent plus fort que de coustume, le sang & les esprits se répandent au dehors, laigreur & la corruption de la viande monte à leur bouche, auec l'air. Ce pernicieux reflus fait des maladies, si on n'y prend bien garde. Cette plenitude se guerit comme la precedente, mais il faut s'exercer encore d'auantage, & plus violemment.

plenitude bilieuse, & de chaleur d'estomach, de ses symptomes, & de leur guerison.

Huitiéme sorte de plenitude.

CES accidens arriuent aux melancholiques, dont le cuir est épois, les veines étroittes, & la chair dure. Quand la viande se digere en leur estomach, & qu'elle est preste à se distribuer, si leur corps vient à s'echauffer par le premier sommeil, & par la nourriture qui croupit dans leurs veines, beaucoup d'humidité se degorge de l'habitude dans le ventre. Leur corps ne sçauroit receuoir de nouuel aliment, parce qu'il est trop compacte, & si plein, que l'humidité qu'il veut reietter, s'oppose à la distribution du nouueau chyle. La contrarieté de ces humeurs produit l'etouffement, & tient ces plethoriques en fiévre, iusqu'à ce qu'ils vomissent. Car alors ils se trouuent mieux, & ne paroissent point malades, si ce n'est qu'ils demeurent pâles; mais auec le temps, ils sentent des douleurs, & deuiennent malades.

Des signes de petitesse d'estomach, & de tous les vaisseaux, de ses symptomes, & de leur gerisõ.

Neufiéme sorte de plenitude.

Le sommeil est contraire à tous les bilieux plethoriques.

LA mesme chose arrive à ces hommes grossiers, qu'à ceux qui ne font iamais d'exercice, quand ils trauaillent tout à coup; car tout leur corps se fond, & fait vne grande colliquation. Ils doiuent estre gueris, en retranchant la troisiéme partie de leur viande, & choisissant celles qui sont acres, desiccatiues, odoriferantes, & propres à porter les humeurs, par les vrines. Quant au trauail, ils doiuent courrir beaucoup obliquement, estant habillez; mais estant nuds, qu'ils courrent en rond, tout droit, auec reprise & retour. Qu'ils ne se frottent guere, qu'ils luitent rarement; si ce n'est du bout de la main, car ce combat leur est plus propre, que celuy mesme du balon. Qu'ils se promenent fort long-temps, apres ces exercices violens, & du matin. Le chant apres soupé leur est fort salutaire, car il ouure les pores, rarefiant la chair, il resout les humeurs. Ils se portent mieux de ne point disner, & de prendre toute leur nourriture au soir, pendant dix iours. Redonnez leur en suitte, la moitié de ce que vous aurez retranché, six iours durant, & les faites vomir. Redonnez tousiours peu à peu, apres châque vomissement, la moitié de cette nourriture retranchée, iusqu'à six iours,

auant qu'ils reuomissent. Dix iours apres le troisiéme vomissement, redonnez la nourriture entiere. S'ils trauaillent beaucoup, & qu'ils se promenent fort souuent, ils ioüiront de la santé. Ce temperament à plus besoin de trauailler que de manger beaucoup.

Art. 8. *Des signes de froideur & d'humidité d'estomach, de ses symptomes, & de sa guerison.* Dixiéme sorte de plenitude.

QVELQVES-vns souffrent ces symptomes; leur viande s'écoule toute humide, sans estre digerée, elle descend de mesme qu'à la lienterie, & sans faire aucune douleur. Ces accidens arriuent plus souuent à ceux dont l'estomach est humide & froid; car estant froid il ne digere pas la viande, & son humidité la fait descendre. Le corps donc, s'amaigrit ne prenant pas sa nourriture suffisante; l'estomach se corrompt & tombe dans des maladies, si on ne les preuient. Il faut retrancher à ceux-cy la troisiéme partie des alimens, leur donner à manger du pain de mesnage, ou de farine entiere, sans leuain, cuit sous la cendre, ou dans la tourtiere, tout chaud, & le tramper dans du vin fort. Donner le dos & la queuë des poissons, laissant le ventre & la teste, à cause qu'elle est trop humide. En faire boüillir quelques-vns en l'eau salée; rostir les autres & les manger auec du vinaigre. Quant aux viandes, qu'ils les mangent confites dans le sel & dans le vinaigre. Qu'ils mangent de la chair de chien rostie; des pluuiers, & de semblables autres volailles chaudes & seiches, rosties ou boüillies, reiettant toutes sortes d'herbes. Qu'ils boiuent du vin noir, & se promenent à force, apres souppé; qu'ils se promenent aussi du matin, & qu'ils dorment en suitte. Quant à la course, qu'ils la fassent auec retour, & qu'ils l'augmentent peu à peu. Qu'ils vsent beaucoup de friction, & de la luite moderée, sur le grauier, estant huilés, afin que la chair se desseiche, en s'échauffant, & tire à soy l'humidité de l'estomach. L'onction leur est plus vtile que le bain, l'vnité de repas suffit, encore qu'ils s'exercent à force. Sept iours estant passez, on doit redonner la moitié de ce qu'on a retranché de nourriture, & durant quatre jours la reprendre insensiblement, & vomir apres. Sept iours en suitte de ce vomissement, qu'ils reprennent encore peu à peu toute leur nourriture, & qu'ils la reuomissent de mesme sorte que deuant.

Des signes de la froideur & secheresse de l'estomach, de ses symptomes & de sa guerison.

CES accidens arriuent à d'autres; leur viande descend sans estre digerée ni corrompuë; tout leur corps se flaitrit & s'amaigrit, estant frustré de sa nourriture. Par la suitte du temps, ils tombent dans des maladies. L'estomach de ceux-cy est froid & sec. Si donc ils ne prennent pas les alimens qui leurs sont propres, & ne font point les exercices conuenables, ils souffrent ces symptomes.

mes. Le pain bien blanc, cuit au four, & le poiſſon boüilly, auec ſa ſauſſe, leurs ſont vtiles; de meſme que la chair de Porc, les iambons, les iarrets & les eſpaules cuittes & recuittes, ou roſties. Les choſes douces, acres & ſalées, auec du petit vin noir, ſont bonnes, pourueu qu'elles amolliſſent & lachent. Ils peuuent manger force raiſins & des figues fraiſches à leurs repas. Qu'ils diſnent vn peu & qu'ils trauaillent à force; qu'ils courrent obliquement, doublant le pas, & qu'ils finiſſent en tournoyant. Qu'ils luitent apres la courſe, eſtant huilez. Qu'ils faſſent courte promenade, apres ces exercices; qu'ils ſe tiennent debout ſeulement apres ſouppé; mais le matin qu'ils ſe promenent dauantage. Qu'ils ſe baignent en l'eau tiede; qu'ils trauaillent beaucoup, ſe frottant de pommade. Qu'ils dorment tant qu'ils peuuent, qu'ils ſe couchent delicatement, & qu'ils vſent vn peu du coït. Qu'ils retranchent la quatriéme partie de l'aliment, durant dix iours, & qu'ils le reprennent peu à peu, pendant dix autres iours.

Vnziéme ſorte de plenitude.

Art. 9.

Des ſignes de l'exceſſiue chaleur de l'eſtomach, de ſes ſymptomes & de ſa gueriſon.

Douziéme ſorte de plenitude.

IL y en a dõt les excremẽs coulẽt tout clairs & corrõpus; & quelques-vns d'entr'eux n'en ſouffrent point de mal, ni de douleur; ils ne laiſſent pas de ſe bien porter & de faire leurs fonctions accouſtumées. D'autres, à la longue, ſont fruſtrez de leur nourriture neceſſaire, par l'extreme chaleur de l'eſtomach, qui tire à ſoy toutes les humeurs de l'habitude. Ceux-cy ſentent du mal & ſe trouuent épuiſez de ſang, & fruſtrez de leur nourriture. Leur eſtomach s'échauffe encore plus qu'auparauant; la bile y fait de petits vlceres qui l'empéchent de retenir la nourriture, & d'en ſouffrir l'attouchement. Alors le flus de ventre ne s'arreſte qu'à peine, mais il faut y pouruoir auparauant, reconnoiſſant que l'humidité ſuperfluë du ventricule & ſa grande chaleur en ſont les cauſes, auec le trauail exceſſif, & qui ſe fait à contre-temps. Il faut le raffraichir & le ſecher par le regime; retranchez donc, premierement la moitié du trauail, & le tiers de la nourriture. Mangez de la maze raſſize & bien broyée, des poiſſons plus deſiccatifs, cuits dans l'eau, & vous paſſez de toutes les viandes graſſes & ſalées. Mangez de la chair roſtie; & quant à la volaille mangez le Pluuier & le Pigeon boüillis; prenez la Perdrix & le Poullet roſtis, & ſans aucune ſauſſe. Vſez auſſi du Levreau & de toute ſorte de venaiſon boüillie. Employez toutes les herbes raffraichiſſantes, comme la Poirée cuitte, auec l'Oſeille ou le verjus. Beuuez du vin noir, fort & aſtringent. Exercez vous ſouuent à la courſe orbiculaire & viſte. Vſez plus rarement de la luite & de la friction. L'agita-

tion des mains, la luite des doits, le combat du balon & le roulement dans la poudre y sont vtils, pourueu qu'ils se fassent rarement. Promenez-vous beaucoup, apres les exercices proportionnez à vos forces; promenez-vous encore plus, apres souppé, selon vos alimens; promenez-vous aussi le matin moderement, selon vostre nature. Baignez-vous en l'eau tiede, estant sorty du bain reposez-vous. Apres auoir ainsi vescu, pendant dix jours, reprenez la moitié de la nourriture retranchée, & le tiers du trauail; puis vomissez, ayant mangé force alimens deficcatifs & astringens. Ne gardez pas long-temps ces alimens, vomissez les auant qu'ils se digerent. Apres auoir vomy, reprenez peu à peu la nourriture & le trauail, les augmentāt insensiblemēt, partagez-les en quatre iours. Ayant ainsi passé dix jours, reprenez tous vos alimens, beuuez autant de vin que de coustume, & toutefois trauaillez moins. Puis ayant reuomi, comme deuant, reprenez peu à peu la nourriture, & ne mangez qu'vne fois le jour, jusqu'à l'entiere guerison.

Des signes de l'excessiue chaleur & secheresse de l'estomach, & du bas ventre, de ses symptomes & de sa guerison.

Treiziéme sorte de plenitude.

D'AVTRES rendent les excremens arides & tout brûlez; leur bouche est tousiours si chaude & si seche, qu'elle en deuiēt amere à la lōgue. Leur ventre s'endurcit de plus en plus, & l'vrine s'arreste. Quand le boyau manque de bile & d'humidité superfluë, qui fait couler les excrements, il s'enfle tellement de toutes ces matieres recuittes les vnes sur les autres, que leur égoût se bouche, l'vretere se presse. Alors ils sentent de grands maux, car la fiévre les prend, ils vomissent tout ce qu'ils boiuent & mangent. Ils sont hors d'esperance quand ils en viennent-là, puis qu'ils rejettent tout, & iusqu'aux excremens. Il faut preuenir ce malheur, reconnoissant que le malade est de temperamēt chaud & sec. Qu'il mange de la maze simple, rassise & tres-humide, & du pain de seigle bien petri & leuiné auec le suc ou decoction de son maigre. Qu'il prēne force herbes cuittes, rejettant tousiours celles qui échauffent & dessechent.

QV'IL vse de poissons boüillis, tres-legers & humides, qu'il en mange la teste, & principalement des Sauteraux; qu'il vse de Moule, de Herisson & d'Escreuice. Qu'il mange la substance des poissons de coquille plus humectans, & qu'il hume leur suc ou decoction. Qu'il viue de chair de Cochon, & d'espaules de Porc, de Mouton, de Chevreau & de jeune Chien bien boüillie. Qu'il māge du poisson boüilli, soit de riuiere, soit d'estan, & qu'il boiue du petit vin de couleur d'eau. Il ne doit iamais trauailler long-temps, ni fortement, qu'il fasse toute chose doucement & à son aise. Qu'il se promene du matin, suffisamment selon sa force, qu'il se promene aussi quelque peu, apres son plus fort exercice; mais qu'il ne se pro-

mene point du tout, apres fouppé. Qu'il fe baigne fouuent dans l'eau tiede, qu'il dorme doucement, qu'il ne manque iamais à difner, & apres difné qu'il dorme vn peu. Qu'il mange, du fruit plus laxatif auec fa viande ; des Pois, des Ciches vers & de vieux mefmes, trampez & cuits dans l'eau. Retranchez la moitié de fon trauail precedent, & qu'il vomiffe dés le commencement, ayant pris indifferemment force viandes graffes, douces & falées. Qu'il les retienne fort long temps, & qu'en fuitte il vomiffe. Qu'il reuienne peu à peu, durãt trois iours, à fon ordinaire nourriture. Qu'il ne manque iamais à difner, & que dix iours eftant paffez, il augmente infenfiblement fon trauail. Si quelquefois il fe remarque de la repletion, par le vice des alimens, ou par l'indigeftion de l'eftomach, qu'il reuomiffe ; finon qu'il continuë ce bon regime.

Le fruit eft vtile à lacher le ventre.

CHAPITRE II.

Des moyens de preuoir l'inanition, & de preuenir les maladies qu'elle produit.

Art. 1. *Des fignes de l'inanition, qui vient de fe trop promener.*

LA promenade du matin, qui eft tres-bonne à la plenitude, eft tres-mauuaife à l'inanition. Car elle émeut la bile, elle fait des friffons, & rend la tefte plus pefante, ce font les fignes d'vne trop longue promenade. L'inanition de tout le corps, & principalement de la tefte en eft la caufe, car la bile y fait des friffons, & l'appefantit grandement. Elle engendre vne fiévre, à la longue, auec de frequens friffons. Il ne faut pas en venir là, c'eft mieux fait de la preuenir. Si toft qu'on s'apperçoit du moindre de fes fignes, il faut fe frotter doucemẽt, & s'oindre de pommade, puis difner vn peu plus que de coutume, & boire abondãment du petit vin ; on peut dormir affez long-temps, apres difné. Quant au foir il faut faire vn leger exercice, fe baigner dans l'eau tiede, puis foupper, comme de coutume. Il ne faut point fe promener apres fouppé, c'eft mieux fait de fe repofer & fe coucher en fuitte. Le iour fuiuant il faut fe baigner dans l'eau tiede, employer le temps à dormir, & dans cinq iours, reuenir, peu à peu, à l'ordinaire, diminuant infenfiblement les alimens & le repos.

Premiere forte d'inanition.

IL y en a qui tremblent apres leurs exercices, ils tremblent en fe deshabillant, iufqu'à ce qu'ils combattent, ils tremblent encore

Des fignes de l'inanitiõ, qui vient du def-

faut de nourriture.

Seconde sorte d'inanition.

apres, en se refroidissant. Le fremissement les tient par tout, ils sont abattus de sommeil, & quand ils se réueillent ils baillent plusieurs fois. Ils sentent de la pesanteur à leurs paupieres, apres souppé, & à la longue, ils tombent en de malignes fievres. Ils faut preuenir ces accidens en cette sorte; diminuez vos exercices, ostant la moitié du trauail. Vsez donc, d'alimens plus humides, & plus raffraichissans, & de boissons plus foibles & plus aqueuses. Apres cinq iours de ce regime, reprenez le tiers du trauail que vous auez quitté, continuez la mesme nourriture. Cinq autres iours apres, reprenez la moitié du reste du trauail. Enfin, cinq autres iours encore apres, remettez vous en tous vos exercices, les faisant moindres, de crainte de tomber vne seconde fois dans le mesme peril. Car le trauail est plus fort que la nourriture en ceux qui ont ces marques; il faut tousiours égaler ces deux choses, autãt qu'on peut.

Troisiéme sorte d'inanition.

IL y en a qui n'ont pas tous ces signes, mais seulement quelques-vns; encore qu'ils indiquent tous la mesme chose, qui est qu'on trauaille plus qu'on ne mange. Il faut les traitter tous de mesme. Ils doiuent se baigner en l'eau tiede, se réjoüir & dormir à leur aise, s'enyvrer vne fois ou deux, & toutefois sans excés; voir les femmes, quand l'occasion se presente; se reposer autant qu'on peut, & retrancher en general toutes les promenades. I'ay rapporté ces signes de l'excés du trauail, ayant en premier lieu dit ceux de l'excés des viandes, qui paroissent en la veille.

LE LIVRE DES SONGES, OV DES signes de plenitude, & d'inanition qui paroissent en dormant, & des moyens de preuenir les maladies qui en viennent.

Art. I.
Des especes de songe, de leurs causes & de leur interpretation.

IL faut dire à present les signes qui paroissent en dormant, & montrent ces deux mesmes excés. Celuy qui les conçoit parfaittement, verra qu'ils ont beaucoup de force, en toute chose, parce que l'ame est alors clairuoyante. L'ame est sujette aux loix du corps, quand on est éueillé, elle n'est pas à soy; puis qu'elle s'affoiblit se partageant. Car elle se diuise en autant de parties, que le corps a d'organes; elle se communique à chaque sens, à l'ouïe, à la veuë, & à toutes les autres facultez qui sont de marcher, de

connoiſtre, d'agir & de conuerſer. L'ame donc, ne ſe poſſede pas alors; mais quand on dort, & que le corps eſt en repos, elle s'éueille & ſe retire des organes, elle trauaille à ſon œconomie, faiſant ſes propres fonctions. L'ame n'eſt iamais inutile, elle n'eſt iamais endormie, ſi le corps s'abat & s'endort, elle en deuient plus éueillée, elle s'employe plus que deuant. L'ame eſtant ſeule & en retraitte, fait toutes les fonctions; car le corps venant à dormir & perdant toute connoiſſance, elle comprend & connoit tout, elle voit, elle entend, elle marche, elle s'éioüit & s'attriſte. En peu de mots l'ame fait ſeule, dans les ſonges, toutes les actions qui luy ſont propres, & celles qui ſont particulieres à chaque partie du corps, où elle eſt. Ainſi le Medecin qui ſçait iuger parfaittement de tout ce qui paroit en dormant, conçoit vne des principales parties du regime; il preuoit les moyens de preuenir les maladies, que le regime apporte.

IL y a des ſonges qui viennent de la part de Dieu, pour aduertir des Royaumes entiers, des villes ou des familles de leur bonne fortune, ou des mal-heurs qui leurs doiuent arriuer; ſans qu'on puiſſe connoiſtre s'ils le meritent ou non. Il ſe trouue des hommes qui ſe vantent d'auoir acquis l'admirable induſtrie d'interpreter ces ſonges, auec certitude. Quant aux ſymptomes de plenitude ou d'inanition, que l'ame nous indique en ſonge, auparauant qu'ils viennent, par le deffaut ou par l'excés des humeurs qui naiſſent dans l'homme, & meſme par le changement de ce qui eſt plus ordinaire, ils ſe meſlent auſſi d'en juger. Mais ils ne peuuent y reuſſir, car ne parlant que par hazard, ils ſe trompent ſouuent, & rarement ils rencontrent. Eſtant ſans fondement, ils ignorent les cauſes pour leſquelles ils ſe trompent, & pour leſquelles ils reuſſiſſent quelquefois. Ils exhortent le monde à ſe donner de garde qu'il n'arriue du mal, ſans montrer les moyens de l'euiter. Ils commandent de s'addreſſer à Dieu, par des vœux: C'eſt fort bien fait, c'eſt vne belle & tres-loüable action. Il faut en meſme temps mettre la main à l'œuure, & faire ſa priere. Voicy mon ſentiment ſur ce ſujet.

Les marques des bons & des mauuais ſonges.

ENTRE les ſõges que l'ame ſe forme la nuit, dãs le sõmeil, s'appliquãt aux emplois qu'elle a eu de jour. Ceux qui nous repreſentẽt les choſes faites, de meſme que ſi c'eſtoit en plein iour, & qu'elles euſſent eſté meuremẽt deliberées, cõme les affaires d'importãce, ſont les meilleurs, puis qu'ils font voir la perfection de la ſanté. L'ame demeure en meſme eſtat, & s'arreſte aux reſolutions du

jour precedent, sans estre surchargée d'aucune plenitude, ni affoiblie par l'inanition. C'est signe aussi qu'elle n'est troublée ni vaincuë, par aucun agent exterieur. Que si les songes vont à rebour des actions precedentes. S'il paroit en eux du combat ou contrarieté, on doit estre asseuré qu'il y a du trouble aux humeurs, & du desordre au mouuement circulaire. Le trouble arriue à proportion de la violence ou de la foiblesse qui paroît en ce combat, & en la partie mesme, ou le songe le represente. Quant à l'action, s'il faut la faire ou non, ie n'en dis rien; mais ie conseille de traitter la personne, & de pouruoir à sa santé. Car s'estant fait vne repletion, quelque humeur se detache des autres, & fait du trouble au mouuement circulaire. Si donc, la contrarieté des humeurs est grande, il est vtile de vomir, & de se nourrir d'alimens legers & humides, les augmentant insensiblement, iusqu'à cinq iours. Il faut aussi se promener fort souuent, doublant le pas peu à peu; & augmenter de iour en iour, les exercices moderez, à mesure qu'on augmente l'aliment. Si l'humeur qui s'oppose au mouuement circulaire à moins de force, ne faittes point vomir, & retranchez le tiers des viandes. Mais quelques iours apres, reprenez le peu à peu, durant cinq iours, & vous promenez sans relâche, chantez souuent, & ne negligez point de prier Dieu. Par ce moyen le trouble des humeurs s'appaisera, & vous euiterez vne maladie.

Le moyen d'euiter l'effet des mauuais songes.

Art. 2.

Des songes qui descouurent la disposition des trois circuits des humeurs, par celle des trois circuits du monde celeste.

DE voir en songe que le Soleil, la Lune, le Ciel, & tous les Astres sont clairs & nets; que chacun paroît en sa place, & en sa façon naturelle, c'est fort bon signe, puis qu'il indique la santé de tout le corps. Toutes les parties se representent en bon estat à l'ame, par la bonne disposition de toutes les causes qui les conseruent, comme elles les ont faites. Il faut se maintenir en cette disposition salutaire, par le mesme regime, sans aucun changement. Si le songe represente quelque chose contraire à la constitution naturelle de quelqu'vne des parties du Ciel, ce deffaut montre vne maladie, qui est grande ou petite, à proportion du manquement. Elle se fait au lieu du corps, qui depend de la partie du Ciel, ou l'alteration paroît en songe. Le circuit exterieur du corps humain depend des Astres; celuy du milieu respond au Soleil; enfin le creux des plus humides entrailles represente la Lune. Si quelqu'vn de ces Astres vient à s'éteindre, à s'éclipser, à s'alterer en quelque chose, ou à s'éloigner de son cours, on doit juger que la maladie se forme au circuit du corps humain, qui repond à celuy du Ciel, ou le deffaut paroît en songe. Si quelqu'vn souffre par l'injure de l'air,

ou de quelque nuage, le mal est mediocre. On peut croire que le mal est plus grand, si l'Astre est attaqué de gresle ou de quelque violente pluye. C'est signe qu'vne humeur froide & phlegmatique se detache des autres, & se repand au circuit exterieur du corps humain. Il est vtile en ce rencontre, de courrir fort souuent, estant tout habillé, & de doubler le pas insensiblement, afin de suer dauantage. De se promener aussi beaucoup, apres les exercices violens, & de ne point disner. De retrancher le tiers de l'aliment; puis le reprendre peu à peu, durant cinq iours. Si le mal paroît grand, il faut employer les estuues outre cela; car l'euacuation se doit faire à trauers les pores du cuir, puisque l'humeur s'arreste au circuit exterieur. Vsez d'alimens simples, de haut goust, acres & sans saulse, de mesme que des exercices qui desseichent le plus.

SI la Lune souffre de ces mesmes choses, il vaut mieux tirer au dedans l'humeur pituiteuse. Vomissez donc, ayant mangé force viandes de haut goust, de douces, d'aigres & de salées. Courrez hastiuement en rond, promenez-vous de mesme, chantez à haute voix, & ne disnez point; retranchez aussi du souppé, & le reprenez peu à peu. Il faut retirer l'humeur au dedãs & l'euacuer par ses propres egouts, à cause que le mal paroît en songe, au circuit interieur.

SI le Soleil endure quelque iniure d'vne cause froide, le mal est beaucoup plus à craindre & plus difficile à euacuer. Il faut donc, le tirer par le dedans & par le dehors; courrir tout droit obliquement & en rond, se promener beaucoup, & s'exercer en toutes les manieres; retrancher de la nourriture & la reprendre peu à peu, comme deuant. Il faut vomir en suitte, & redonner encore insensiblement, la nourriture, pendant cinq iours.

Art. 3. *Que les differentes qualitez des astres indiquent les differentes qualitez des humeurs.*

SI dans vn temps serain, les Astres paroissent oppressez, & plus petits que de coustume, s'ils n'acheuent leur tour qu'à grãd peine, à cause de la secheresse, c'est signe que les circuits des humeurs deuiennent à sec & se tarissent. Il faut beaucoup diminuer du trauail, se seruir d'vn regime leger, humide, & raffraichissant; se baigner plus souuent, dormir beaucoup, & viure sans soucy, iusqu'à ce que les venes se remplissent. Si ce qui contrarie le cours d'vn Astre, paroît brûlant & enflammé, c'est signe que la bile surmonte, & se separe de la masse du sang. Si l'Astre disparoît ou se laisse vaincre; il y a du danger que cette bile ne fasse vne maladie mortelle. S'il semble que son cours se change, c'est signe que la santé se change aussi. Si vne estoille s'enfuit hastiuement, & que les autres la poursuiuent, on est en danger de folie, si on n'y met remede.

Du regime de viure, propre à la melancholie.

IL faut en toutes ces occaſions, ſe purger promptement auec l'Ellebore, & garder vn meilleur regime. Si on craint l'Ellebore, on peut ſe guerir, obſeruant plus long-temps vn regime raffraichiſſant & humide. Ne beuuez donc, point de vin du tout, s'il n'eſt fort petit, de conſiſtence, de force, & de couleur d'eau. Paſſez-vous de toutes les viandes ſalées, de haut gouſt, & de celles qui échauffent & deſſechent. Vſez ſouuent des exercices doux & naturels, courrez meſme, eſtant habillé. N'uſez point de friction, ni de la luite, ni du roulement dans le ſable. Dormez beaucoup, tout à voſtre aiſe, & gardez le repos d'eſprit, ſans quitter toutefois le ſoin de vos affaires, cet exercice eſt naturel. Promenez-vous apres ſouppé, & prenez des eſtuues humides, car il eſt bon de vomir en ſuitte. Il eſt bon de ne point remplir le corps d'humeurs, ni les venes de ſang, que trente iours ne ſe paſſent; apres leſquels on vomira deux fois à chaque mois, ayant rempli ſon eſtomach de toute ſorte d'alimens doux, legers, raffraichiſſans & humides. Si ces corps lumineux s'égarent de leur cours, & ſe voyent vagabonds, ſans y eſtre contraints, c'eſt que l'ame eſt troublée par quelque inquietude. Le grand repos & les plus agreables diuertiſſemens ſont neceſſaires en cette occaſion, & principalement ceux qui font rire. Car ſi la Comedie, la Muſique, & telles autres recreations, ne diſſipent la melancholie, dans deux ou trois iours, on eſt en grand danger de tomber griefvement malade.

Art. 4.

Que la diuerſité du cours des Aſtres, indique la diuerſité du mouuement circulaire.

SI les Aſtres deſcendẽt de leur propre carriere, & ſe laiſſent tomber de leur place ordinaire, c'eſt ſigne de ſanté parfaite; pourueu qu'ils ſẽblent clairs & fort luiſãs, pourſuiuans leur tour ordinaire, & s'auançans touſiours. Le ſang qui ſe reiette de l'Occident du corps de l'homme en ſon Leuant, & qui retourne des extremitez dans le cœur, fait vn mouuement naturel & tres-vtile. Car les humeurs qui ſe produiſent & ſe purgent dans le bas ventre, ſe portent aux autres circuits; & celles que toute l'habitude renuoye par vn mouuement tout cõtraire, s'attirent auſſi naturellement aux autres cercles, & au cœur meſme, pourueu qu'elles ſoient bonnes. Si les eſtoilles paroiſſent troubles, obſcures & noires, & qu'elles ſe precipitent au couchant; ou qu'elles tombent dans la mer, ou ſur la terre, ou qu'elles s'éleuent plus que de couſtume, c'eſt ſigne de grande maladie. Celles qui montent indiquent vne fluxion de la teſte; celles qui tombent dans la mer, ſignifient que l'humeur ſe décharge au bas ventre, & qu'vne maladie va s'y former. Les eſtoilles qui tombent ſur la terre, découurẽt qu'vne humeur ſe répand

Que la varieté du lieu, ou vn Aſtre tombe, indique la partie, ou la maladie va ſe faire.

pand par l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs, qui ſe font d'ordinaire dans la chair. Il eſt vtile en toutes ces occaſions, de retrancher le tiers de l'aliment, de vomir, & de le reprendre, en ſuitte, peu à peu, pendant cinq iours. Durant cinq autres iours, continuer à prendre toute la nourriture, & vomiſſant, pour la ſeconde fois, la reprendre encore inſenſiblement. S'il ſemble qu'vne eſtoille claire & luiſante, s'abaiſſe au deſſous du reſte du Ciel, c'eſt ſigne de ſanté; car l'air entre dans nous, venant du Ciel; l'ame le voit en ſonge, tel qu'on le reſpire. Si l'eſtoille eſt groſſiere, obſcure & noire, elle indique vne maladie qui viendra de maligne qualité de l'air, ſans aucune inanition ni plenitude. C'eſt pourquoy, ſans toucher au corps, ni changer de regime, il faut courrir haſtiuement, en tournoyant; afin que la colliquation des parties ſoit tres-petite, & que l'impreſſion de l'air ſe rejette, par la grande impetuoſité de celuy qu'on reſpire. Apres la courſe orbiculaire, il faut ſe promener tres-viſte; augmenter, peu à peu, la nourriture, & la prendre humide & legere, pendant quatre ou cinq iours.

DE receuoir de Dieu quelque choſe qui paroiſſe belle, bonne & bien nette, c'eſt ſigne de ſanté, & que les viandes profitent, eſtant belles & tres-agreables. Celles, au contraire, qui ſemblent de mauuaiſe grace & dégoutantes, ſont auſſi de mauuais augure, & montrent que la corruption s'eſt introduitte. On doit icy, ſe gouuerner de meſme que deuant. Voir dans vn fort beau temps, en ſonge, qu'vne pluye douce arroſe, ſans en eſtre beaucoup incommodé ni moüillé, c'eſt bon ſigne, & que la vapeur de l'air qu'on attire, ſans ceſſe, au dedans, eſt nette & conuenable à la nature. Si, au contraire, on ſe figure qu'on eſt beaucoup moüillé d'vne pluye orageuſe, & qui vient auec vn grand vent, c'eſt ſigne d'vne maladie qui ſe fait de l'infection d'vn air eſtranger. Cette maladie ſe preuient par le meſme regime que i'ay dit; c'eſt par le peu de nourriture, comme les autres precedentes. Voila les ſentimens qu'il faut auoir, afin de preuenir les maladies; qu'on preuoit, par les ſignes qui paroiſſent aux corps celeſtes, & le regime qu'on y doit garder. Il faut au meſme temps faire des vœux. Si les ſignes ſont bons, ſacrifiez au Soleil, à Iupiter maiſtre du Ciel, & conſeruateur des poſſeſſions & du bien des hõmes; à Minerue, à Mercure & à Apollon. Les ſignes eſtant contraires, ſacrifiez aux Dieux qui les détournent, comme à la Terre, & aux Heros, qui chaſſent les plus grands malheurs. Voicy maintenant les autres

signes d'où l'on preuoit les maladies, & se remarquent aux elemens & en nous-mesmes.

Art. 5.

Des songes qui découurent la disposition des trois circuits des humeurs, par celle des trois circuits du monde elementaire.

LES songes qui nous font entendre & voir distinctement tout ce qui se passe sur la terre, marcher auec sureté, courrir de mesme librement & sans crainte; Voir de belles campagnes, & les trouuer bien cultiuées, les arbres verdoyans, & chargez de beaux fruits: Les riuieres coulãtes à l'ordinaire, & pleines d'eau bien claire, sans en auoir, ni plus ni moins que de raison; Découurir de belles fontaines, ou quelque puy bien clair & agreable, signifie qu'on est en santé. Ces songes font connoître que le corps est en sa constitution naturelle, que toutes les allées & les venuës du sang sont libres, que l'alteration des quatre humeurs est reciproque, & se fait à propos, en leurs trois circuits; l'aliment se digere & se distribuë, & tous les excremens tombent chacun en leurs égouts. Si on voit quelque chose contraire à cette disposition naturelle, & à l'ordre des elemens, c'est signe de desordre qui arriue aux parties qui en dépendent. La veuë, ou l'oüie, qui paroissent offensées, montrent qu'vne maladie se forme à la teste. Il faut donc, employer le precedent regime, & se promener beaucoup, le matin & apres souppé. Si le mal est aux iambes, il faut retirer les humeurs à l'estomach, en vomissant, luiter à force, & garder tousiours le regime.

LA terre qui est raboteuse & sans culture, signifie que toute l'habitude est infectée d'humeurs qui doiuent s'éuacuer par le cuir; il faut donc, les faire sortir, par les exercices violens & par les longues promenades. Les songes d'arbres dénuez de fruit indiquent la corruption de la semence. Que si les feüilles tombent, comme en hyver, c'est que la semence se détruit, par les choses visqueuses, humides & froides. Si ces arbres se voyent chargez de feüilles & verdoyans, & neantmoins sans fruit, c'est que la trop grande chaleur dissipe la matiere du fruit & de la semence. Il faut donc, par vn bon regime, dissiper les humeurs froides, en les cuisant, échauffant & subtilisant; & celles qui sont chaudes & seches, en les moüillant, humectant & raffraichissant.

LES fleuues qui ne coulent pas à l'ordinaire, & ne vont pas, comme de coutume, representent le mouuement circulaire du sang & des esprits. Ceux qui débordent & se répandent au trauers des campagnes, montrent que la quantité du sang est excessiue, en ses vaisseaux. Les riuieres, au contraire, qui se tarissent & manquent d'eau, signifient que le sang s'épuise & que tout le corps

ſe deſſeche. Il faut donc, au premier cas augmenter le ſang, trauaillant moins,& mangeant dauantage; & au ſecond,le diminuer, trauaillant dauantage & mangeant moins. L'eau des riuieres qui paroît trouble,ſignifie que les excremens ſe gliſſent dans le cours du ſang, & le corrompent. Ils s'éuacuent de tous les circuits, par la courſe orbiculaire, par la promenade & par la reſpiration violente. Les fontaines & les puis qui paroiſſent agitez & troubles ſignifient des ordures & des ventoſitez qui ſe portent aux vreteres & à la veſſie, mais il faut les purger auec les diuretiques.

LES tempeſtes & les grandes agitations de la mer ſignifient les maladies du bas ventre; on les preuient auec les remedes émolliens & doux,qui purgent par les ſelles. Si on voit la terre ou la maiſon trembler, c'eſt ſigne que la ſanté change, & que ſi on ſe porte bien, on va tomber malade; ſi on ſe porte mal, on reuient en meilleure ſanté;ſi la nature chãge,on ne peut qu'on ne paſſe de l'vn de ces eſtats en l'autre. Ceux donc,qui ſont en ſanté,doiuent s'y conſeruer, en changeant de regime. Il faut vomir,en premier lieu, & en ſuitte reprendre de la nourriture,peu à peu. Si la diſpoſition le requiert, on peut vomir encore vn peu de temps apres; car le vomiſſement éuacuë tout le corps & change l'eſtat de la nature. Il eſt vtile à vn malade, de continuer ſon regime, puis que la nature change & paſſe en vn eſtat contraire à celuy où elle eſt; elle ſort de la maladie, pour reuenir à la ſanté.

VOIR qu'vn fleuue, où la mer ſe déborde, montre que l'abondance des humeurs fait vne maladie, ſe répandant par tout le corps. Mais on y remedie, en vomiſſant, ne dîſnant point, trauaillant beaucoup, & mangeant peu; il eſt bon de reprendre en ſuitte, peu à peu, de la nourriture qui deſſeche. Ce n'eſt pas non plus vn bon ſigne,de voir la terre noire & toute brulée; car on eſt en danger d'vne maladie violente & mortelle, à cauſe de l'extreme aridité de tout le corps. Il faut retrancher l'exercice & tous les alimens chauds,de haut gouſt,& diuretiques; prendre le ſuc d'orge mondé, bien cuit, & des viandes humectantes, legeres, & en petite quantité. Boire beaucoup de petit vin blanc, ſe baigner ſouuent, dans l'eau tiede, ayant mangé; dormir à l'aiſe, ſans inquietude ni ſouci; éuiter le grand froid & le ſoleil. Auec tout cela,c'eſt fort bien fait de ſacrifier à la Terre,à Mercure & aux Demidieux. Se figurer qu'on nage dans la mer, dans vn eſtang, ou dans vne riuiere, c'eſt ſigne d'exceſſiue humidité, qui doit ſe diſſiper, par le grand exercice & le peu d'aliment. Ce

songe est fauorable à vn febricitant, car la fievre s'esteint par les humiditez.

Art. 6.

Des songes qui détournent la disposition des trois circuits des humeurs, par ce qui paroît en nous-mesmes.

CE qui se voit en songe, arriuer en nous-mesmes, ni trop ni moins, sans excés, sans deffaut, conformément à nostre naturel, signifie la santé. C'est fort bon signe de se voir bien couuert, bien coiffé, biẽ chaussé. S'imaginer qu'vn habit, ou qu'vne partie du corps est plus petite, ou plus grande, & plus grosse qu'elle n'est de soy-mesme, c'est mauuais signe. Mais il faut augmẽter tout ce qui manque, par vn plus abondant regime, & diminuer ce qui excede. Les visions des choses noires sont toûjours de mauuais augure, & montrent la necessité d'humecter & de raffraichir. Tout ce qui paroît neuf montre du changement, qui est vtile en maladie, & nuisible en bonne santé. Voir des morts bien propres, couuerts de blanc, c'est bon signe; & encore meilleur s'ils donnent quelque bonne chose, c'est signe de santé, & que les alimens profitent. La nourriture, l'accroissement, & la semence mesme ne viennent que de choses mortes. La marque de santé plus sure est de voir entrer dans nos venes, du sang pur & de bonnes humeurs. Voir, au contraire, des morts tout nuds, ou couuerts de noir & mal propres, emportant quelque chose du logis, c'est signe d'vne maladie, puis que l'aliment mesme fait du mal. La cause de la maladie s'éuacuë, par la course orbiculaire, par la promenade & par les vomitifs. Le corps se restablit prenant, peu à peu, des viandes bonnes, humides & legeres, en suitte du vomissement.

TOVS les phantosmes épouuentables, qui se forment en dormant, mõtrent vne plenitude, & vne secretion d'humeur estrãgere qui produit vn cholera morbus, ou vne autre plus grande maladie. Il faut la preuenir, en vomissant, & reprenant, durant cinq iours, peu à peu, de la nourriture legere, humide & sobrement; rejettez donc, celle qui est chaude & de haut goust. Exercez-vous tout doucement, & toutefois promenez-vous hastiuemẽt apres souppé: baignez-vous dans de l'eau tiede, fuyez l'inquietude, éuitez le soleil & le grand froid. Se figurer en songe qu'on prent quelqu'vn des alimens ou des breuuages accoutumez, indique le besoin de nourriture. Manger de la chair la plus grossiere, ou la plus delicate, montre vn excés moindre, ou vn plus grand: Elles sont bonnes à voir en songe, comme elles sont vtiles à manger. Il faut donc, retrancher la nourriture, puis qu'on voit qu'elle est excessiue. Le pain petri de miel & de fromage, signifie tout de mesme, l'excés de nourriture.

DE toutes les boiſſons, l'eau ſimple eſt de meilleure augure à boire en ſonge, toutes les autres ſont nuiſibles. La veuë des choſes accoûtumées monstre l'inclination & le deſir de la nature; la fuitte & l'auerſion de ces meſmes choſes ſignifie que la circulation du ſang s'arreſte, à cauſe de ſon aridité : Il faut donc s'humecter & ſe raffraichir. Les combats, les piqueures, & les liens qu'on ſe figure, comme s'ils venoient du dehors, ſe font neantmoins au dedans; car vne humeur qui ſe ſepare s'oppoſe au cours du ſang & des eſprits. Alors il eſt vtile de vomir, de s'amaigrir & de ſe promener beaucoup; de prendre de la nourriture humide, & de l'augmenter inſenſiblement, durant cinq iours, en ſuitte du vomiſſement.

L'EGAREMENT, les allées & les venuës penibles, qu'on ſe figure en ſonge, ſont auſſi de mauuais augure. Le trajet des riuieres, les gendarmes, les guerres, & les monſtres effroyables viennent d'échauffement, & de la deprauation du mouuement circulaire; ce ſont les precurſeurs des maladies d'eſprit, & de la folie meſme. Ceux qui ſont affligez de cette ſorte, doiuent ne guere manger, & ſe raffraichir, auec des viandes humides; les augmenter inſenſiblement, durant cinq iours, en ſuitte du vomiſſement. Ils doiuent agir en toute choſe doucement, & s'occuper toûjours, ſi ce n'eſt apres le ſouppé; Euiter le bain chaud, l'oiſiueté & le ſoleil. Celuy qui gardera ces maximes, comme elles ſont déduittes, iouïra de la ſanté parfaitte, tout du long de ſa vie. Car le regime que i'ay découuert, auec l'aſſiſtance diuine, eſt le plus accomply qui ſe puiſſe inuenter humainement.

Fin du premier Tome des œuures du Grand Hippocrate.

CE DISCOVRS PEVT SERVIR d'Apoſtille au troiſiéme Chapitre du premier Liure du regime de viure. f. 236.

L'HOMME eſt le plus acheué chef-d'œuure de la main de Dieu, il contient ſeul toutes les productions de ſa plus admirable ſageſſe; puis qu'il eſt l'vnique modelle, tant des arts qui ſont en vſage, que de tous ceux qu'on peut inuenter. Et neantmoins, on ne découure pas ſuffiſamment les raretez de ſon admirable œco- *L. 1. de diæta*

nomie, on ne s'éleue point à Dieu par les merueilles de ses œu-ures. On employe la mesme industrie que le genie qui gouuerne l'homme; on est instruit dés la naissance, à l'imitation de ses ouurages, on fait de mesme, & cependant on les ignore. Chaque art a ses propres lumieres; & les suit tres-exactement; il réussit en ses desseins, encore qu'il ne conçoiue pas ce qu'il imite.

Que les foyers, les feus & les soufflets de la nature, sont beaucoup plus parfaits que ceux de l'art.

L'ART à ses feux & ses foyers, auec ses soufflets qui sont propres à les euenter & à les raffraichir; la nature à les siens qui sont beaucoup plus admirables, ils s'élargissent & se resserrent alternatiuement, en toutes les dimensions. Le thorax s'élargit & s'allonge en respirant, par l'abbaissement du diaphragme & des fausses costes. Au mesme temps que les vrayes costes s'éleuent, il s'appetisse & s'étrecit, par le relâchement du diaphragme. Ce grand soufflet en contient plusieurs autres, sçauoir les lobes du poulmon, tous les rameaux des deux arteres & le cœur mesme, ils s'élargissent & se reserrent, tous de la mesme maniere. Les anneaux qui font l'aspre artere, s'éloignent l'vn de l'autre, & s'élargissent tous en respirant, n'estant que membraneuse, en sa partie posterieure. Ses rameaux ont tous les mesmes mouuemens, ils s'allongent, ils s'élargissent & s'arondissent en respirant; en expirant ils s'applatissent & se resserrent. Les soufflets & les feux de la nature sont vne mesme chose, le cœur est son plus grand foyer, il s'euente luy-mesme; ses cauitez sont des soufflets, elles reçoiuent & rejettent l'air. Le thorax mesme est vn foyer, puis qu'il s'enflamme; il sert de soufflet à la gorge & au poumon, qui est vne fournaise à l'égard du thorax, & le soufflet du cœur. Ainsi toutes ces parties se communiquent reciproquement le raffraichissement & la chaleur; elles sont des foyers & des soufflets, en diuers temps, & à diuers égards, puis que, sans cesse, elles s'élargissent & se resserrent, en toutes les dimensions, elles reçoiuent & rejettent l'air.

Autre Apostille pour mettre à la fin de la 4. page.

DANS toutes les terres de la Republique d'Athenes, on celebroit autrefois, tous les ans, au printemps, vne feste à l'honneur de Minerue. Cette feste estoit beaucoup plus grande, de cinq ans, en cinq ans, qu'à l'ordinaire, à cause qu'on y faisoit des ieux solennels, & que les bourgeois tous armez, alloient en procession par la ville, & y dansoient de certaine maniere. Cette grande feste se distinguoit, en cela, de la feste ordinaire des quatre autres années, qu'on appelloit petite.

TOME SECOND
DES OEUVRES
DV GRAND
HIPPOCRATE,

Contenant les Traittez qui suiuent.

1. De l'Anatomie.
2. Du Cœur.
3. Des Glandes.
4. Des Os, ou plûtost des vaisseaux & de la circulation.
5. Des Lieux, ou parties de l'homme.
6. De la Superfœtation.
7. De la Dissection de l'enfant dans la matrice.
8. De la Generation des Dents.
9. De l'Aliment.
10. De l'vtilité des Choses Humides.
11. Des Humeurs.
12. Des Ventositez.
13. Du Mal de Saint.
14. Des Maladies Aiguës.
15. Des Crises.
16. Des temps & iours Critiques.
17. Du Prognostique.

